ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

EV6

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

JANVIER 1758.

TOME VIII.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS.

On trouve ce Journal chez les Libraires des différentes Villes de France & des Pays étrangers ; le prix des douze Cahiers pour toute l'année eſt neuf livres douze ſols. Les Perſonnes qui voudront le faire venir par la poſte, ne paieront que quatre ſols de port pour chaque mois, en quelque Ville du Royaume qu'elles ſoient.

On prie ceux qui auront à écrire à l'Auteur par rapport à ce Journal, ou qui voudront y faire inſérer leurs Obſervations, d'adreſſer leurs paquets à VINCENT, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, après en avoir affranchi le port, autrement ils reſteront au rebut.*

Il eſt néceſſaire pareillement d'affranchir l'argent & la lettre d'avis qu'on remettra à la poſte pour le Libraire.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1758.

ESSAI ſur l'uſage des Alimens, pour ſervir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate, deux vol. in-12 *d'environ* 500 *pages, à Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin; prix relié* 5 *livres.*

L'ALIMENT eſt preſque auſſi néceſſaire à la vie, que l'air que nous reſpirons. L'un nous anime, l'autre nous ſoutient; & tous deux de concert entretiennent en nous ce ſouffle divin qui fait notre exiſtence. Si c'eſt un des points les plus utiles à la conſervation des hommes, c'eſt auſſi

un de ceux auxquels les Médecins ſe ſont le plus ſcrupuleuſement attachés, & dans lequel ils paroiſſent avoir pouſſé plus loin leurs recherches. M. Lorry, Médecin de la Faculté de Paris, frappé de l'importance de cette matiere, a cru devoir lui conſacrer ſes veilles & ſes talens, & raſſembler en un corps de doctrine ſuivi tout ce que les Auteurs ont écrit de mieux ſur cet objet. C'eſt ce qu'il a fort bien exécuté dans cet Ouvrage. Le premier Volume parut il y a trois ans; comme il ne nous fut pas poſſible dans ce tems d'en faire l'extrait, nous allons donner en raccourci une idée de ce qui y eſt contenu.

L'auteur diviſe ce Volume en trois parties; dans la premiere il traite de la matiere nutritive en général, de ſon eſſence & de ſes propriétés. Il examine dans la ſeconde les alimens conſidérés dans le corps animal; il s'agit dans la troiſieme de la matiere des alimens, relativement aux différens corps dans leſquels elle eſt renfermée. M. Lorry ſuit ces différens objets en Phyſicien éclairé, & donne avec beaucoup de ſagacité, les notions néceſſaires ſur le développement, la formation, les progrès & la décompoſition de la matiere nutritive.

Tout ce qui nous ſert d'aliment ſe tourne en chyle. Cette matiere émulſive qui roule dans nos vaiſſeaux, & qui charie dans notre

corps la vie & la ſanté, eſt toujours blanche, uniforme, malgré la variété prodigieuſe qui ſe trouve dans notre nourriture. Il eſt donc néceſſaire qu'il ne ſe faſſe dans la digeſtion qu'un extrait de parties toujours les mêmes, & également propres à nous alimenter. Quelle eſt donc cette ſubſtance bienfaiſante qui nous répare & nous ſoutient ? L'auteur l'appelle *la partie mucide*. Cette portion mucilagineuſe ſe découvre dans toutes les productions animales & végétales ; mais ſous des modifications bien différentes. Les nuances infinies qui ſe trouvent entre la plante la plus tendre & l'animal le plus fort, ſont autant de dégrés qui marquent l'altération de ce principe, depuis l'inſtant où la terre le développe de ſon ſein, juſqu'à celui où il eſt prêt à y rentrer par la putréfaction. Plus ce mucilage eſt voiſin de ſon état primitif, moins les différences qu'il a éprouvées ſont grandes ; plus il s'en éloigne, plus ſon altération eſt conſidérable. Ainſi les végétaux ſont plus groſſiers, moins préparés que les animaux ; auſſi les premiers exigent-ils de la part de notre corps, une altération plus longue & plus pénible pour ſe tourner en notre propre ſubſtance. Cette altération eſt donc proportionnée à la réſiſtance plus ou moins grande qu'oppoſe la matiere nutritive, & aux agens corporels qui concourent à ſon aſſimilation.

Il y a pluſieurs caracteres auxquels on reconnoît le dégré de préparation qu'a ſubi le mucilage contenu dans les alimens. En général plus il ſe diſſout & s'altere promptement dans l'eau & tire à la putréfaction, plus il a déja ſouffert de changemens. On peut auſſi juger de ſon élaboration par ſa viſcoſité, & par la façon dont il ſe gonfle dans l'eau ; le mucilage fermenté ſe gonfle beaucoup moins que celui qui ne l'eſt pas, & eſt moins viſqueux. Quand ce mucilage eſt pouſſé à un dégré ſuffiſant d'altération, il doit avoir une ſaveur douce & tempérée, & point d'odeur dominante qui prouve par ſon acidité qu'il eſt trop groſſier, ou par ſa putridité qu'il eſt trop altéré ; pour preuve complette il faut qu'il n'offre pas une trop grande réſiſtance aux forces du corps, & qu'il puiſſe s'aſſimiler avec facilité.

De tous les mucilages, celui qui par ſes propriétés a le plus de rapport avec notre nature, a paſſé des végétaux dans les animaux, & a acquis une eſpece de caractere animal. Celui qui tient le ſecond rang c'eſt le lait, quelques-unes de ſes parties tendent à la putréfaction, d'autres ſont ſuſceptibles de fermentation acide ; d'où l'on peut juger que cette liqueur a été moins travaillée que toutes les autres tirées des animaux. L'eſprit des plantes, dont cette nourriture ſalutaire, eſt ſaturée, tempere la nature putreſcible de

l'animal, & forme un mucilage intermédiaire entre l'état animal & l'état végétal. Le ſuc ſavonneux de certaines plantes eſt le troiſieme mucilage; c'eſt le produit des progrès ſucceſſifs de l'atténuation naturelle de leurs principes; d'où réſulte un composé de ſel, d'huile, de terre & de mucilage, & même d'une eſpece de ſavon. Le mucilage qui ſuit eſt celui qui ſe préſente ſous une forme viſqueuſe, ou privé preſqu'entiérement d'humidité. Enfin, ſous la derniere claſſe, l'Auteur comprend une infinité de parties mucilagineuſes mal aſſemblées, qu'on retire de toutes les plantes dans quelque état qu'on les prenne; ce qui le mene naturellement à la diſtinction de deux eſpeces de mucilage, dont l'un eſt parfait & propre à la nourriture, & l'autre imparfait, dont l'altération eſt preſqu'inſurmontable.

M. Lorry trace ici les changemens naturels que peut éprouver la matiere nutritive, & il développe inſenſiblement la marche qu'elle eſt obligée de ſuivre avant d'être parvenue à la perfection de tous ſes principes. La chaleur, dit-il, eſt l'agent de cette fermentation univerſelle, & l'eau l'inſtrument. Le ſel ſe forme d'abord par la réunion de la terre & de l'eau. La chaleur augmente avec le mouvement ſpontané. Le ſel, la terre & l'eau s'atténuent, le phlogiſtique s'y unit, voila l'huile; & la réunion de tous ces prin-

cipes diverſement combinés, forment le mucilage. Cette eſpece de création admirable eſt particuliérement favoriſée par le jeu de l'air qui ſe trouve mêlé dans les entrailles de la terre, & qui vivifie tous ces principes. Telles ſont les premieres altérations que ſouffre la matiere nutritive dans les végétaux; mais elle en reçoit encore de nouvelles dans le corps des animaux, ce qui lui donne le plus grand dégré de perfection. M. Lorry préſente enſuite les changemens que l'art peut produire dans la matiere nutritive, par le moyen de différens diſſolvans, comme l'eau, les ſels, les huiles, les ſavons, par la fermentation, mais ſur-tout par le feu. Ce dernier agent excite un mouvement rapide dans chaque partie du mixte qu'il attaque, & travaille fortement à leur atténuation & à leur déſunion. De-là vient l'uſage dans lequel on eſt de faire cuire preſque tous les alimens, afin de leur donner une préparation nouvelle, & de les rendre plus faciles à être altérés par nos organes. On trouve dans ce chapitre des détails très-intéreſſans ſur l'action de la fermentation, ſur celle des ſels acides, alkalis & neutres, & ſur les effets gradués du feu. L'auteur paſſe enſuite à l'examen des corps étrangers qui peuvent être mêlés avec la matiere nutritive, & des combinaiſons différentes qui en réſultent. M. Lorry tire la diſtinction des

alimens, des médicamens & des poiſons, de cette même combinaiſon du mucilage qu'ils contiennent, avec une plus ou moins grande abondance de parties âcres qui y ſont fixes ou volatiles, & des diverſes élaborations que ce même mucilage a ſubi dans les organes des plantes & des animaux.

Dans la ſeconde Partie l'Auteur conſidere l'état des alimens dans le corps animal, & le changement qu'y reçoit la matiere nutritive, ce qui forme la nutrition. Il examine en très-habile phyſiologiſte la formation du chyle, du lait, du ſang, de la lymphe & des humeurs ſécondaires. M. Lorry établit pour régle générale, qu'on doit regarder la nourriture comme un travail que la nature doit conduire à ſa fin; quand on ne la proportionne pas à ſes forces, elle ſuccombe toujours ſous le poids & la qualité des alimens. Il eſt eſſentiel après avoir mangé, de conſerver la légereté & l'aptitude au travail, & d'aider enſuite l'action de la digeſtion par l'exercice : car le dégré d'aſſimilation eſt preſque toujours proportionné à la force des organes, & au dégré de mouvement que fait le corps. L'Auteur trace ici des régles très-judicieuſes & très-conformes à la doctrine d'Hippocrate, pour maintenir les forces du corps dans cet état d'équilibre néceſſaire à la ſanté; il fait voir enſuite les inconvéniens qui peuvent réſulter

de la trop grande quantité d'alimens introduits dans le corps, & donne les moyens d'y remédier. L'auteur traite enſuite des alimens qui ont la propriété de produire quelque changement dans le corps animal, qui ſont doués de parties âcres, aromatiques, qui portent leur effet ſur l'eſtomac & les premieres voies, ſur le ſang & les humeurs, ou ſur les nerfs. Ce ſont proprement les alimens qui ont une vertu médicamenteuſe.

La troiſieme Partie de cet Ouvrage expoſe la matiere des alimens conſidérée dans les différens corps de la nature : ils ſont diviſés en deux claſſes, dont l'une contient les végétaux, & l'autre les animaux. M. Lorry commence par faire remarquer les différences générales de la matiere nutritive dans les plantes. La premiere eſt celle de l'âge. Les autres viennent de la quantité de l'air qui peut être froid ou chaud, humide ou ſec. Il eſt certain que les climats font beaucoup varier le goût & la qualité de la partie nutritive des plantes. Dans les pays froids elles ſont terreuſes & preſqu'inſipides; elles ſont plus atténuées & d'un meilleur goût dans les contrées froides & humides. Les régions chaudes & humides ſont fertiles en productions plus atténuées, & qui approchent plus que toute autre de la vertu ſavonneuſe. Dans les climats chauds & ſecs les végétaux y ſont extrêmement chargés de

parties aromatiques, l'huile en eſt plus exaltée, & ils fourniſſent des alimens plus compactes & plus peſans.

L'Auteur entre ici dans le détail des ſubſtances propres à la nutrition. Les racines, la tige & les feuilles, ne portent qu'un mucilage groſſier & d'une difficile digeſtion. Les fruits naiſſent pour notre nourriture & pour notre ſenſualité; quand ils ſont bien mûrs le mucilage qui en ſort eſt délicieux & ſalutaire, au lieu que quand il n'eſt pas en maturité, il eſt terreux & contraire à la ſanté. Après les fruits viennent les ſemences farineuſes. La ſemence eſt la partie de la plante la plus utile, elle renferme le nouveau germe, l'enveloppe la défend des injures du tems, la nourrit juſqu'à ce qu'elle ait pu tirer de la terre de quoi ſubvenir à ſes beſoins, & ne la laiſſe échapper de ſon ſein que pour la préſenter ſous une forme toute nouvelle. Toute la plante qui a formé la ſemence s'eſt ſacrifiée pour elle, comme elle ſe ſacrifie pour la plante qu'elle doit former. C'eſt la partie qui contient le mucilage le plus altéré, c'eſt auſſi celle qui eſt la plus nourriſſante. Il y a deux eſpeces de ſemences, les unes qui ſont inaltérables dans l'eau, les autres qui y éprouvent tous les changemens communs au mucilage. Les amandes ſont de la premiere claſſe, la ſeconde eſt compoſée des ſemences farineuſes. On trouve

ici les changemens qu'éprouvent ces ſortes de ſubſtances avant d'être réduites en pain, qui eſt un des alimens les plus anciens, les plus univerſels, qui fait la baſe des repas les plus ſomptueux, & des collations les plus frugales.

Après le mucilage tiré des végétaux, l'Auteur conſidere celui que fourniſſent les animaux. La nature, dit-il, paroît avoir formé l'animal comme un terme moyen entre nous & les végétaux, & comme un eſtomac vivant qui nous broye continuellement des alimens & nous les prépare. Au reſte, le changement de la matiere nutritive dans les animaux, eſt proportionné à leur âge, leur ſexe & leurs forces. Plus les animaux ſont près de leur naiſſance, moins ils ſont aiſés à digérer: c'eſt pourquoi le veau, l'agneau, le cochon de lait, cauſent ſouvent des indigeſtions, tandis que le bœuf & le mouton ſe digerent très-aiſément. Ce que l'Auteur avance ici de la matiere nutritive qui paſſe dans les animaux, doit avoir lieu, ſur-tout, au ſujet des poiſſons qui ſe mangent entre eux, tels que la plûpart de ceux qui ſont dans la mer, & qui, par cette raiſon, rendent un mucilage de plus en plus altéré. En général cette altération de la matiere nutritive, qui ſe fait d'eſtomacs en eſtomacs, de vaiſſeaux en vaiſſeaux, la perfectionne de plus en plus, & l'atténue à un dégré infini.

Il ne faut pas pourtant qu'elle le ſoit trop, comme cela arrive dans certains animaux carnaſſiers, tels que les aigles, les corbeaux & les loups. Il y a encore d'autres agens qui alterent la matiere nutritive, tels que l'exercice, l'âge; on peut joindre à ces différences générales, celles que les maladies des divers animaux apportent à leur mucilage.

M. Lorry tourne enſuite ſes vues ſur le mêlange des animaux & des végétaux entr'eux: c'eſt ce qui fait le fondement de la cuiſine. L'Auteur finit par des avis très-ſages ſur la cuiſſon des alimens, & ſur les combinaiſons différentes des ragoûts utiles à la ſanté, & conformes aux principes qu'il a jettés dans le corps de cet excellent Ouvrage. On pourroit reprocher à l'Auteur quelques termes de nouvelle création, des répétitions & de la négligence dans le ſtyle, mais ces défauts, qui prouvent un eſprit vif, rempli de la matiere qu'il traite, ſont aiſément effacés par une abondance de bonnes vues & de connoiſſances utiles. Quand un tableau eſt d'un beau deſſein, qu'il eſt bien diſpoſé, que les traits en ſont vigoureux, on eſt plus excuſable d'avoir manqué à la correction, aux graces & aux ornemens.

L'extrait du II. vol. au Journal prochain.

COURS de Chymie, &c. par M. LEMERY, de l'Académie Royale des Sciences; nouvelle Édition, revûe, corrigée & augmentée d'un grand nombre de Notes, & de pluſieurs préparations chymiques qui ſont aujourd'hui d'uſage, & dont il n'eſt fait aucune mention dans les éditions de l'Auteur; par M. BARON, Médecin de la Faculté de Paris, chez Hériſſant, Libraire, rue S. Jacques, à Paris, un vol. in-4°. de 941 pages, avec figures; prix relié 15 livres.

La réputation de l'Ouvrage de Lemery, confirmée par le nombre d'éditions qui s'en ſont faites, par l'empreſſement qu'ont eu toutes les Nations de l'Europe pour le poſſéder chacune dans leur langue, enfin par le beſoin qu'on a eu de le réimprimer après onze éditions françoiſes, cette réputation nous diſpenſe d'analyſer le texte même de l'Auteur. Les notes, les additions, qui ſont l'ouvrage de M. Baron, & qui font la plus grande partie de l'édition que nous annonçons, vont ſeules nous occuper dans cet extrait; & pour y mettre un certain ordre, nous diſtinguerons ce qui appartient à M. Baron en additions, au texte, & en remarques.

Les premieres ſont des articles entiers qui avoient échappé aux connoiſſances de l'Auteur, & qu'on y a placés préciſément où ils auroient dû être, ſi Lemery les eut traités, tels ſont les articles du *lilium*, du *kermès*, du *verre d'antimoine ciré*. M. Baron perſuadé que ces préparations, peu connues du tems de Lemery, devoient ſe trouver dans un Livre deſtiné à diriger la plûpart des Artiſtes dans leurs opérations, a cru devoir en faire un corps de doctrine diſtincte, & les préſenter ſous un ſeul point de vue. Ces nouvelles additions ſont ſoutenues d'une érudition profonde en Chymie, & d'un ſtyle nerveux & méthodique qui les diſtingue aiſément du texte même de l'Auteur.

Les remarques, proprement dites, ont trois objets; elles diſcutent les raiſonnemens chymiques de Lemery & les réforment; elles enrichiſſent ce Livre de découvertes & d'expériences qu'on ignoroit du tems de Lemery, ou qu'on n'a faites que depuis; enfin elles examinent rigoureuſement les préjugés qu'on a ſouvent dans la pratique de la Médecine, ſur l'efficacité des préparations chymiques.

Le cinnabre minéral, dit Lemery, eſt bon pour l'aſthme, pour l'épilepſie, pour la vérole; mais, remarque judicieuſement ſon Editeur, s'il eſt vrai que le cinnabre ne ſoit diſſoluble dans aucune eſpece de menſ-

true, & ne puiſſe par conſéquent ni ſe délayer dans l'eſtomac, ni paſſer dans le ſang, comme le ſçavant Cartheuſer l'a obſervé; il ne procurera aucun des effets qu'on en attend; il ſe précipitera par les ſelles, à cauſe de ſon poids; & un Obſervateur attentif trouvera toujours quelque cauſe plus naturelle des bons effets qu'on lui attribue, ſoit dans le tempéramment des malades, ſoit dans la diſpoſition actuelle des humeurs, peut-être même dans l'efficacité plus démontrée des médicamens qui ſervent où de véhicules, où d'adjudans au cinnabre.

A l'occaſion de la vertu émétique de la partie réguline du verre d'antimoine, M. Baron s'éleve avec force contre le préjugé qui fait croire que les acides végétaux augmentent cette éméticité, & que les acides minéraux la diminuent. Si cela étoit vrai, un ſimple verre de vin, verſé ſur une doſe déterminée de vin émétique, devroit le rendre plus vomitif; & la même quantité de tartre ſtibié devroit avoir plus d'effet dans un véhicule acidulé, tel que le ſirop de limon, que dans de l'eau: non content d'infirmer cette premiere partie du préjugé, il aſſure que les acides minéraux devant, par leur dégré d'acidité, diſſoudre plus de régule que quelqu'acide que ce ſoit, ces acides alors doivent contenir plus de portions émétiques, & par conſéquent qu'il s'en faut de beaucoup

coup qu'ils ſoient propres à diminuer l'émé-ticité. Tout ceci ne ſert qu'à démontrer que l'expérience journaliere faiſant voir qu'en effet les acides calment le vomiſſement cauſé par un excès de tartre ſtibié, ou de toute autre préparation antimoniale émétique, il eſt indifférent d'employer à cet effet, tel ou tel acide. L'autorité reſpectable du pere de notre Editeur eſt d'un grand poids dans cette circonſtance; ce Praticien conſommé a éprouvé très-ſouvent la vérité de ce qu'avance ſon fils.

Lemery avoit dit ſimplement que l'opium ſoulageoit ceux qui, avec une fiévre continue, tomboient dans le délire; & M. Baron, qui craint que quelqu'un n'abuſe de cette aſſertion, fait ſentir dans une remarque à ce ſujet, qu'il faut bien diſtinguer l'inſtant de la fiévre où le délire ſurvient. Si c'eſt au commencement, l'opium raréfiant trop le ſang, cauſe des hémorragies, eſt un reméde dangereux, mortel même; les adouciſſans, les rafraîchiſſans calment plus ſurement. A la fin de cette même fiévre, la cauſe du délire qui ſurvient n'eſt plus la même; Il y a un affaiſſement général: l'action de l'opium releve cet affaiſſement en raréfiant le ſang, & ſoulage, guérit le fébricitant: c'eſt par tout avec la même ſagacité, la même prudence, que M. Baron examine les effets des préparations chymiques; il ne combat

les fauſſes opinions qu'avec l'évidence, l'autorité des faits, des Auteurs, ſans compter la ſienne, qu'il a la modeſtie de ne jamais propoſer comme telle; mais qui n'en devient que plus recommandable.

Les arts, les ſciences ſe perfectionnent par la ſucceſſion des tems; le plus ſçavant d'un ſiécle ſe trouve preſque un ignorant deux ſiécles après. Quelle différence de la ſcience de Galien à celle de Boerhaave; combien la Chymie eſt changée depuis Lemery juſqu'à nous! combien a-t-on fait de nouvelles découvertes qui, en éclairciſſant nos doutes, ont rendu preſqu'abſurdes les conjectures de ceux qui ne jugeoient que ſur les choſes qu'ils connoiſſoient! Ç'eut été ſans doute un vol fait aux gens de l'art de ſupprimer le texte de Lemery; mais ç'auroit été une grande négligence de laiſſer ſubſiſter une infinité de raiſonnemens péripatéticiens, fruits prématurés, peu propres à entretenir le bon goût de la Chymie, capables au contraire d'en impoſer aux Eléves, ou de mettre des entraves à leur genie. Lemery avoit dit, par exemple, que le ſublimé corroſif étoit un mercure pénetré d'acides, & élevé par le feu au haut d'un vaiſſeau; acides qui ſont nitreux & marin, & même vitriolique; il preſcrit la quantité d'acides nitreux qu'il faut employer pour diſſoudre le mercure, & finit par dire que la maſſe qui reſte eſt

un mêlange des parties les plus terreſtres du ſel & du vitriol.

Ecoutons M. Baron, & nous verrons combien il s'en faut que tout ceci ſoit vrai; l'acide nitreux, dont on ne doit pas preſcrire la quantité, parce qu'on ne ſçait que rarement ſon dégré de concentration, pénétre & diviſe le mercure; le ſel marin qu'on y unit ſe décompoſe par l'acide vitriolique, qui chaſſe également & l'acide nitreux & le ſel marin de deſſus ſa baſſe, celui-ci même, par une ſorte de prééminence ſur les autres acides, quand il s'agit d'attaquer le mercure, l'argent & le plomb, concourt à chaſſer l'eſprit de nître, s'inſinue dans le mercure, & ſa baſe reſte unie à l'acide vitriolique; l'eſprit de ſel & le mercure ſe ſubliment enſemble, l'acide vitriolique & la baſe marine donnent un ſel de Glaubert, & le ſublimé corroſif eſt un mercure tellement pénetré de ſel marin, qu'il devient un puiſſant corroſif. Les autres notes qui concernent tout cet article, font voir que depuis M. Lemery, on a trouvé d'autres moyens plus ſimples & moins dangereux de faire ce ſublimé: M. Boulduc, Auteur d'un de ces procédés, y eſt cité avec éloge.

Un ſimple coup d'œil ſur la table qui contient la liſte des procédés nouveaux inférés dans les remarques, ſuffira pour ſe convaincre qu'elles étoient néceſſaires, &

que leur Auteur les a ſagement répandues dans le corps de l'Ouvrage. La réduction de la lune cornée, enſeignée par Kunquel, le mochlique de la Charité, l'eau des Carmes, la liqueur anodine d'Hoffman, le nître fixé par le tartre, le ſel de la Garais, ſont toutes préparations chymiques, utiles, curieuſes, néceſſaires; & que ſûrement Lemery n'eut pas omiſes, s'il avoit lui-même préſidé à cette derniere édition. Qui ſçait ſi ſon Editeur, en réformant ceux de ſes raiſonnemens qui en avoient beſoin, n'a pas rendu plus favorablement ſon intention qu'il ne l'eut peut-être fait lui-même en pareil circonſtance! Quoiqu'il en ſoit, le bien public étoit ſon motif; M. Baron n'en a pas eu d'autre. A chaque inſtant il fait uſage des expériences, des raiſonnemens des plus grands Chymiſtes, MM. Cartheuſer, Roth, Hoffman, Pott, Juncker.

Enfin, & c'eſt la partie la plus importante de l'ouvrage d'un Editeur, M. Baron obligé de traiter entiérement des procédés nouveaux, s'eſt conformé à la maniere de ſon Auteur; quoiqu'il fut très-capable de ſe frayer une autre route, il a ſuivi celle que Lemery lui avoit tracée: d'ailleurs quelques-unes de ces préparations appartenoient au fils de l'Auteur. C'eſt de ſon excellent Mémoire, lû à l'Académie des Sciences en 1735, qu'il tire tout ce qu'il dit de l'æ-

thiops martial ; ſa préparation eſt des plus ſimples, il ne s'agit que de noyer d'eau de la limaille bien pure, de la remuer ſouvent, de ne la laiſſer jamais à ſec, & enfin de luiſante qu'elle étoit, elle acquiert une couleur matte très-noire, & une fineſſe impalpable ; dans cet état, ce n'eſt ni un ſafran de Mars, qui, privé de phlogiſtique, n'eſt qu'une terre indiſſoluble, ni un ſel neutre martial, qui participe toujours de l'acide qui l'a diſſout ; c'eſt un vrai fer non décompoſé, diſſoluble dans toutes les liqueurs, propre par conſéquent à s'unir aux ſucs de l'eſtomac, & préférable, à cauſe de cela, à toute autre préparation martiale.

Le Kermès minéral eſt un ſoufre doré d'antimoine préparé par la voie humide ; la Ligerie qui en avoit eu la recette d'un Lieutenant de Roi de Landaw, qui lui-même la tenoit d'un Allemand, diſciple de Glaubert, la Ligerie le vendit au Régent, & M. Lemery le fils crut, à cauſe de quelques traits de reſſemblance, en voir la deſcription dans le *Traité de l'Antimoine* de ſon pere, dans le *Miraculum mundi* de Glaubert, & dans d'autres anciens Auteurs ; mais le ſoufre doré de M. Lemery pere, fait avec une très-forte leſſive alkaline, contient trop de régule ; celui de Glaubert eſt encore plus différent ; enfin, le Kermès par la voie ſeche, propoſé en 1734, eſt abſolument trop

groſſier pour entrer en comparaiſon avec le Kermès de la Ligerie. Ce Kermès ſe tient ſuſpendu dans la liqueur bouillante, & ne s'y précipite que lorſqu'elle réfroidit. On le connoît ſous le nom de *Poudre des Chartreux*, parce que ce fut un frere Chartreux nommé *Simon*, qui en employa le premier avec ſuccès, & il eut pendant longtems la réputation d'être le ſeul qui le ſçut compoſer; il étoit sûrement le ſeul qui ſçût le bien vendre.

Nous abandonnons à regret cet extrait; mais nous voulons éviter la prolixité: nous nous contentons d'exciter dans l'eſprit de nos Lecteurs, le deſir de conſulter un auſſi excellent Ouvrage.

Le Praticien, le Chymiſte, le Phyſicien, ſçavent en quoi le Cours de Chymie de Lemery étoit utile; nous leurs faiſons connoitre les avantages de cette nouvelle édition, & nous oſons juger favorablement de l'impreſſion qu'elle fera ſur le Public, par celle dont nous avons été nous-mêmes affectés. Si M. Baron, notre Confrere, eut oſé volé de ſon propre eſſor, qu'il ne ſe fut pas occupé à réformer un Livre qui avoit malheureuſement trop beſoin de l'être, qu'il nous eut donné un Traité nouveau de Chymie, dans lequel il auroit incorporé toutes ces notes éparſes, qui rendent quelqueſois pénible aux Commençans la lecture de ſon

Ouvrage, ſi en un mot, il n'eut pas quelquefois trempé ſa plume dans les différens cauſtiques dont il a ſi bien développé les principes, il auroit aſſurément réuni tous les ſuffrages.

MÉMOIRES de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome III. A Paris, chez la Veuve Delaguette, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à l'Olivier; un vol. in-4°. *de 824 pages, avec figures; prix relié 14 livres.*

On publie tous les jours des Livres ſur les Sciences, qui ne ſervent qu'à répandre l'erreur tant dans l'eſprit des ſçavans qui veulent s'inſtruire, que dans celui du Public qui veut juger; en multipliant les principes d'un Art, on en multiplie ſouvent les difficultés, & l'on en favoriſe par ce moyen la décadence. Les Mémoires dont nous allons rendre compte s'annoncent ſous des caracteres bien différens, comme on peut s'en convaincre par le choix & l'importance des Obſervations qu'ils renferment. Les deux premiers Volumes qui parurent il y a quelques années, ont été généralement accueillis; celui-ci ne le céde en rien aux deux autres, & a par conſéquent des droits légitimes ſur le ſuffrage public.

La premiere Partie, qui traite de l'Hiſtoire de l'Académie de Chirurgie, préſente pluſieurs objets curieux & intéreſſans. On y rapporte l'exemple d'une femme de ſoixante & dix ans, du village de Lihu en Picardie, qui portoit au milieu & en dedans de la cuiſſe gauche, une corne bien organiſée, qu'on lui ôta par le moyen d'une liqueur cauſtique appliquée ſur la peau autour de la racine de la corne. M. Lapie, Chirurgien à S. Severin-ſur-l'Iſle, près Coutras en Guyenne, prouve, par deux différentes Obſervations, qu'il y a des enfans qui ont en naiſſant la langue ſi fortement appliquée au palais, qu'il ne leur eſt pas poſſible de têter; il donne en même-tems les moyens d'y remédier en ſe ſervant d'un inſtrument appellé *feuille de myrthe*, avec lequel on détache la langue, & l'enfant ſuce pour lors avec facilité. Cette remarque, toute ſimple qu'elle eſt, nous paroît fort importante. On y voit enſuite la deſcription de la main d'un cadavre qui fut trouvée toute verte, & qui conſerva toujours cette couleur ſurnaturelle, quoiqu'elle eut été remiſe en terre & exhumée pluſieurs fois. Elle étoit exactement deſſéchée avec la peau, & verte juſques dans la ſubſtance intime des os. L'Académie ſuppoſe que cette main avoit été impregnée de verd-de-gris, ayant ſervie à des expériences ana-

tomiques, ou qu'elle a été pénétrée de quelques vapeurs cuivreuſes dans les entrailles de la terre où elle a été trouvée ; quoiqu'il en ſoit, cette curioſité eſt dépoſée à préſent dans le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle du Roi.

Parmi les machines ou inſtrumens approuvés par l'Académie, on y décrit une ſonde imaginée pour remédier aux défauts des ſondes ordinaires. Cet inſtrument a déja été perfectionné par M. Petit, en pratiquant l'ouverture pour la ſortie de l'urine tout-à-fait au bout, & en armant la ſonde d'un ſtilet que l'on pouſſe, & qui dégage les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la ſortie de l'urine; mais comme malgré toutes les précautions néceſſaires, cette ſonde eſt encore ſujette à quelques inconvéniens, M. de Lachaud en a inventé une, dans laquelle le bout du ſtilet eſt fait de façon à permettre qu'on le tire entiérement, & ſans riſque, de la ſonde à laquelle il eſt adaptée avec la plus grande préciſion, moyennant le collet qui l'aſſujettit au pavillon de la ſonde.

Comme l'extraction d'une dent eſt quelquefois ſuivie d'une hémorragie qui peut être funeſte, & que toutes les reſſources de l'art ſont très-ſouvent inutiles en pareil cas, M. Foucou, dentiſte très-expert, a imaginé un inſtrument que l'on peut également appliquer aux deux mâchoires, qui fait une compreſſion ſuffiſante, tant perpendiculairement

que latéralement, en embraſſant la gencive, & qui laiſſe aſſez de jour pour que la ſalive puiſſe s'écouler. Il a déja fait une heureuſe application de cette machine, dont on ne peut gueres entendre le méchaniſme ſans conſulter la planche où elle eſt gravée.

On trouve immédiatement après cet article, les extraits des Ouvrages que différens Membres de l'Académie ont publiés depuis 1742 juſqu'en 1750. MM. Morand, Garengeot, Deſport & Louis, y ſont célébrés avec juſtice pour les productions dont ils ont enrichi le Public. Mais il n'eſt point d'éloges plus dignement mérités que ceux qu'on accorde aux excellens Ouvrages compoſés par M. Queſnay, Médecin Conſultant. La vaſte étendue des connoiſſances qu'ils renferment, le goût, la préciſion, le feu & la clarté qui y brillent, prouvent la profonde érudition de l'Auteur & ſa grande ſagacité. On y préſente auſſi le précis des Ouvrages de M. Levret, qui ont déja réuni les ſuffrages des connoiſſeurs.

L'hiſtoire de l'Académie eſt terminée par deux éloges également beaux ; l'un de M. Cheſelden, Chirurgien à Londres, & l'autre de M. Pujos, Accoucheur à Paris. On reconnoît à la touche, la main habile de celui qui a tracé le portrait de ces deux grands hommes. Celui ſur-tout du Chirurgien Anglois fait également honneur au cœur

& à l'eſprit de M. Morand ; il avoit été ſon ami & ſon ſectateur pendant ſa vie, il eſt devenu après ſa mort ſon admirateur & ſon panégiriſte. Cet éloge qui eſt très-bien préſenté, eſt paré d'une élégante ſimplicité & fort curieux par pluſieurs traits ſinguliers à la gloire de M. Cheſelden, & ſur-tout par un détail très-piquant de cette opération brillante qu'il a fait ſur un aveugle né à qui il a donné la vue, & qui a éprouvé toutes les nuances ſucceſſives de plaiſir & de peine, d'admiration & d'effroi que cauſe le ſpectacle ſubit & nouveau des merveilles de la nature.

La derniere Partie de ce Volume commence par le Mémoire de M. Ledran, ſur le cancer. L'auteur traite d'abord des cancers à la peau, & conclut d'après pluſieurs Obſervations qu'il rapporte ; « 1°. que preſ» que tous les cancers que nous voyons à » la peau du viſage, ou des autres parties, » n'ont été dans leur commencement qu'un » petit bouton, ou une eſpece de verrue, » ſimple, ſans aucun mauvais caractere en » apparence, & qui paroiſſoit être de peu » de conſéquence. 2°. Que tant que ces pe» tites tumeurs ne prennent point d'accroiſſe» ment, & qu'elles ne ſont pas doulou» reuſes, il ne faut pas y toucher, & il » faut craindre de les irrtier. 3°. Lorſqu'elles » groſſiſſent, ou qu'elles deviennent doulou-

» reuſes, ſi elles ne diſparoiſſent pas au » moyen des remédes doux & ſimples, il faut » travailler à les guérir par des moyens plus » efficaces, c'eſt-à-dire qu'il faut ou les dé- » truire par le cauſtique, ou les ôter avec » l'inſtrument tranchant. 4°. Que le cauſti- » que ne peut convenir que quand elles » ſont ſi petites, qu'une ſeule application peut » les détruire, & dans ce cas on peut s'en » ſervir avec ſuccès. Mais il eſt à craindre, » pourſuit l'Auteur, que ſi le volume de » ces tumeurs oblige à y mettre pluſieurs » fois le cauſtique, cette application ne » ſerve qu'à les irriter, & à les faire dé- » générer en cancers; il faut donc les am- » puter, ôtant tout ce qui eſt malade, & » ôtant même dans la partie ſaine. Si cela » ne ſe peut, vu leur étendue, la maladie eſt » incurable. »

Monſieur Ledran ſe décide pour le fer, & proſcrit preſque toujours le cauſtique. Cependant il n'ignore pas que l'on fait tous les jours des cures brillantes par ce moyen. Nous avons été témoins nous-mêmes d'une tumeur de cette nature, qui étoit à la joue gauche d'une jeune fille de 15 ans, & qui avoit acquis une groſſeur monſtrueuſe. Les cauſtiques ſeuls l'ont détruite. Il y a donc des cas où l'on peut les employer, & d'autres où il faut avoir recours aux inſtrumens. Il ne nous paroît pas que M. Ledran nous ait

donné des regles aſſez préciſes pour ſortir de l'indéciſion, & pour adopter avec diſcernement la méthode que l'on doit ſuivre en pareil cas. On ſçait de plus que quand la maſſe du ſang ſe trouve infectée d'un virus cancereux, l'opération la plus parfaite eſt bientôt ſuivie de la réproduction d'une tumeur nouvelle. L'Auteur auroit du, à ce qui nous ſemble, pour éviter les abus qui pourroient s'introduire à ce ſujet, tracer les caracteres qui font juger de l'altération cancéreuſe des liquides, afin de ne point expoſer les jeunes Chirurgiens à faire inutilement, ou du moins ſans eſpoir de guériſon, une opération auſſi critique & auſſi douloureuſe.

L'Auteur, dans la ſeconde Partie de ſon Mémoire, paſſe en revue les cancers à la mammelle. Il prétend que quand ils ſont produits par des cauſes externes, ils deviennent carcinomateux, à moins qu'on y faſſe les remédes convenables. Quand ces ſortes de tumeurs groſſiſſent & deviennent douloureuſes, il faut avoir recours ſur le champ à l'extirpation, car elles guériſſent rarement par d'autres moyens. M. Ledran rapporte cependant une Obſervation qui prouve que le fer n'eſt pas la ſeule reſſource en ce cas. L'opération eſt ſur-tout indiſpenſable, quand les douleurs ſont vives, fréquentes & lancinantes; l'Auteur aſſure que la preuve cer-

taine de la récidive des cancers à la mamelle, c'eſt l'engorgement des glandes qui ſont ſous l'aiſſelle. Il ſeroit à ſouhaiter que ce ſigne fut immanquable. Dans le cas où l'on peut craindre la récidive, M. Ledran conſeille, pour la prévenir, d'entretenir une évacuation par un, ou pluſieurs cauteres. L'Auteur ne cherche pas à découvrir les cauſes de ce mal redoutable. Il eſt ſeulement convaincu que le virus eſt d'une nature bien différente du virus vérolique, puiſque le mercure n'y eſt d'aucune efficacité. M. Ledran n'applique d'autre topique ſur ces ſortes de tumeurs qu'une peau de Cygne, & il proſcrit tous les emplâtres, les cataplaſmes, &c. Cependant l'Obſervation (*a*) de M. Lambergen, Profeſſeur en Médecine à Groningue, qui s'eſt ſervi avec ſuccès, à l'extérieur, de l'emplâtre nutritum dans un cancer à la mammelle, celle de M. Norford, Chirurgien à Londres, qui a eu le bonheur de guérir une mammelle cancéreuſe avec l'onguent de *cataputia* (*b*), l'autorité des Auteurs qui ont conſeillé la belladona à l'extérieur, comme un puiſſant réſolutif, nous font voir qu'on ne doit pas rejetter entiérement les remedes extérieurs dans une maladie où l'art paroît auſſi borné, & où l'on ne doit rien attendre de la nature.

(*a*) Journal de Médec. Tome VI, page 191.
(*b*) Journal de Médec. Tome VII, page 446.

La troiſieme ſection renferme les cancers de la mammelle & de la matrice, produits par le dérangement des regles. Toutes les Obſervations qu'on y trouve ſe bornent à prouver l'impoſſibilité où l'on eſt d'y porter des ſecours efficaces ; le ſeul qui puiſſe réuſſir dans les cancers à la mammelle, c'eſt l'opération. Dans la quatrieme partie de ce Mémoire, M. Ledran, en traitant des cancers produits par le vice des liqueurs, croit qu'il n'a jamais été poſſible de détruire le levain cancéreux, tant par les remedes que par la ſuppuration ; il dit en ſecond lieu, « que » ſi l'on guérit par l'extirpation des cancers » produits par le vice des liqueurs, le même » vice fait aſſez ſouvent en quelqu'autre par- » tie une tumeur, ou quelqu'autre maladie » encore plus fâcheuſe. » A quoi bon en ce cas faire de pareilles opérations, qui ſont totalement infructueuſes, & qui ne font ſouvent que produire des métaſtaſes plus funeſtes que la maladie même. Au reſte la diviſion de ce Mémoire n'eſt point tout-à-fait exacte, la plûpart des notions qu'on y donne ne ſont pas nouvelles ; cependant on y trouve beaucoup d'Obſervations curieuſes & utiles, & quelques préceptes qui annoncent le bon Chirurgien & le grand Praticien.

Les Obſervations de M. Verdier, ſur deux plaies conſidérables dans le même ſujet, ſont très-importantes. Elles ſont accompagnées de

beaucoup de recherches, de détails anatomiques très-exacts, & de réflexions utiles. Dans la premiere, l'Auteur détermine les cas où l'on doit faire la ligature de l'épiploon dans les plaies pénétrantes du bas-ventre; l'autre roule ſur une plaie à la gorge, avec des remarques intéreſſantes à ce ſujet.

Le Mémoire de M. Louis, ſur la cure des hernies inteſtinales avec gangrene, ne laiſſe rien à déſirer. Une collection nombreuſe d'Obſervations d'un bon choix, vient à l'appui des principes excellens qu'il y répand; elles tendent à prouver la poſſibilité de la guériſon radicale des hernies avec pourriture, ſans le moindre accident conſécutif, & le danger de la réunion des deux bouts de l'inteſtin dans tous les cas. Ce Mémoire eſt bien écrit, bien ſoutenu, prouve l'érudition de l'Auteur, & ne dément pas tous les talens qu'on lui connoît.

Ce que l'on trouve dans ce Volume au ſujet des accouchemens, ne peut que contribuer à célébrer davantage le nom de M. Levret, habile Accoucheur. Son objet eſt d'établir les différentes précautions qu'exige l'accouchement ſelon les circonſtances. Il fixe, dans la premiere partie, le tems qui paroît indiqué par la nature même pour travailler à l'extraction du placenta. Ceci eſt rempli de remarques eſſentielles à tous ceux qui ſe mêlent de l'art des accouchemens.

Dans

Dans la ſeconde partie, il s'agit des précautions qu'on doit prendre quand le cordon ombilical eſt caſſé, & qu'il eſt ſi court qu'il ne peut ſervir à ſon extraction. Dans la troiſieme, il n'eſt queſtion que du placenta des fœtus avortifs, & des moyens les plus convenables pour en procurer l'expulſion, ou pour en faire l'extraction.

Un des Mémoires qui figurent le mieux dans cet Ouvrage, & duquel on peut tirer les plus belles connoiſſances, c'eſt celui qui eſt ſous le titre de *Recherches hiſtoriques & critiques ſur la Néphrotomie, ou Taille du rein*, par M. Hevin. Comme cette matiere a été juſqu'àpréſent problématique, & que les uns ont ſoutenu que cette opération étoit praticable, & les autres qu'on n'en pouvoit tirer aucun ſuccès, le Public doit être infiniment redevable aux peines que l'Auteur s'eſt données pour le mettre en état de juger de la poſſibilité & de la ſûreté, ou des dangers & de l'impoſſibilité de cette opération dans les differens cas où elle peut être indiquée. Dans la premiere ſection de ce Mémoire, l'Auteur examine la néphrotomie pratiquée ſur le rein, ſuppoſé dans ſon intégrité, dans la ſeconde, ſur le rein abcédé & ſuppuré. Il fait voir que cette opération n'a point été pratiquée avant la fin du quinzieme ſiécle. Mezeray eſt le pre-

mier qui en ait fait mention (*a*). « Les Docteurs de la Faculté en Médecine de Paris, » dit cet Hiſtorien, ayant ſçu qu'un archer » de Bagnolet, qui étoit depuis long-tems » affligé de la pierre, avoit été condamné » à mort pour ſes crimes, ſupplierent le roi » & les Magiſtrats, de vouloir bien per- » mettre qu'on le mit entre leurs mains pour » éprouver ſur lui ſi on ne pourroit pas lui » ouvrir les reins, pour en tirer le calcul ſans » qu'il lui en coûtat la vie. Leur opération » eut un ſi bon ſuccès, que cet homme vé- » cut pluſieurs années après, en fort bonne » ſanté. » Mais ce fait eſt ſi obſcur qu'il eſt difficile de porter un jugement ſain & aſſuré ſur la maladie de ce criminel, ou du moins ſur le lieu qu'occupoit la pierre dont on croit qu'on lui fit l'extraction. Les autres Obſervations de cette nature, rapportées par d'autres Auteurs, paroiſſent également apochryphes à M. Hevin, qui conclut qu'il eſt fort douteux que la taille du rein ait jamais été pratiquée ſans que cette opération ait été déterminée par quelque tumeur abcédée, ou par quelque ulcération fiſtuleuſe. Il prétend que les exemples allégués par les Auteurs à ce ſujet, n'ont ni l'exactitude, ni l'autenticité requiſes, & qu'il ſemble qu'en les

(*a*) Dans la Vie de Charles VIII, tome V, page 113 & 114, édition de 1687.

publiant pour appuyer leurs opinions, ils ayent été plus attentifs à ſurprendre le Public, qu'à l'inſtruire. M. Hevin fait voir enſuite les raiſons qui s'oppoſent à la pratique de la néphrotomie. Il les tire de la difficulté de s'aſſurer de la préſence d'une pierre dans les reins, & de la nature ou de la poſition des parties qui intéreſſeroient l'inciſion, de l'état actuel des reins, du lieu que la pierre occupe dans ces organes, & de la qualité particuliere du calcul. D'ailleurs il peut arriver que les reins & les ureteres ſe trouvent en même-tems remplis & bouchés par de gros graviers, alors on apperçoit l'inſuffiſance de cette opération. L'Auteur finit par faire voir les cas où la néphrotomie pourroit être praticable. Si la prudence autoriſoit une pareille opération, ce ne ſeroit que dans le cas d'abcès qu'on pourroit découvrir par quelques ſignes extérieurs, ſoit que le rein ſoit calculeux, ſoit même qu'il n'y ait aucun ſoupçon de pierre. M. Hevin prétend que l'on peut, ſelon les circonſtances, ouvrir ces ſortes de tumeurs avec les cauſtiques, ou avec le fer. Il n'eſt pas poſſible de rien ajouter à la clarté, à l'ordre, avec leſquels ce Mémoire eſt préſenté. Il y regne ſur-tout une très-grande juſteſſe dans la critique, beaucoup d'érudition dans les détails hiſtoriques, une théorie lumineuſe, & une pratique conſommée.

Une Obſervation auſſi ingénieuſe qu'utile de M. Morand, ſur un nouveau moyen de guérir la fiſtule du canal ſalivaire, eſt digne des plus grands éloges, & répond très-bien à la réputation que ce grand homme s'eſt acquiſe. Ceci vient à l'appui d'un excellent Mémoire de M. Louis ſur le même objet, que l'on ne peut extraire, parce que tout en eſt bon.

M. Foubert, en traitant des grands abcès du fondement, examine ſi dans tous les cas où il ſe forme un abcès dans le voiſinage du fondement, lorſqu'il s'étend un peu dans les graiſſes & que le rectum eſt à découvert, il convient de faire une ouverture pour l'évacuation des matieres purulentes, & s'il faut auſſi fendre le rectum juſqu'au fonds de l'abcès. L'expérience, les réflexions judicieuſes de l'Auteur, lui ont appris qu'il étoit eſſentiel de s'écarter quelquefois de cette regle générale, & il donne le détail de quelques cas particuliers où il auroit très-mal fait de la ſuivre. M. Foubert prétend avec raiſon, que l'abcès, en ce cas, n'eſt qu'un accident de la fiſtule. Si l'on ſe contentoit d'ouvrir les abcès fiſtuleux pour procurer l'évacuation du pus, le récollement des parties ſe feroit facilement; & s'il reſtoit une fiſtule, le traitement en ſeroit ſimple & ſans danger. D'ailleurs, ſi cette inciſion de l'inteſtin que recommandent les

Auteurs, ne comprend pas le trou fiſtuleux dans ſon trajet, il pourra encore reſter une fiſtule. Voila donc une opération ſans ſuccès. Ce Mémoire qui eſt le fruit des connoiſſances & des Obſervations d'un des plus grands Chirurgiens de cette Capitale, doit être d'autant plus agréable au Public & aux gens de l'art, que l'Auteur cherche à abréger & à ſimplifier des opérations, qui quoique très-bien conduites & très-heureuſes, ſont toujours cruelles pour les malades.

Il ſeroit difficile de faire un précis exact & ſuivi de toutes les bonnes productions que ce Volume contient; tel eſt un Mémoire de M. Recolin, ſur les injections d'eau chaude dans la matrice, & un autre de M. Pipelet, ſur la ligature de l'épiploon. Le Public peut par cet expoſé, apprécier le mérite de tout l'Ouvrage. Des objets qu'on y traite, il y en a peu qui ne ſoient intéreſſans ou utiles, & les Piéces foibles y ſont en très-petit nombre. M. Morand, aux ſoins duquel la rédaction de cet Ouvrage eſt en partie confiée, n'a rien négligé pour en faire un tout, quant au fonds & à la forme, auſſi-bien exécuté qu'il peut l'être.

OBSERVATION

Sur une Maladie ſinguliere; par M. A. PETIT, Docteur-Régent en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie, & ancien Profeſſeur d'Anatomie, &c.

Je ne me ſouviens pas d'avoir lu dans aucun Auteur la deſcription de la maladie ſuivante : les Praticiens que j'ai conſultés m'ont aſſuré n'en avoir aucune connoiſſance. Il ſe pourroit cependant qu'elle fut décrite dans quelque Livre qui ne ſeroit pas venu juſqu'à moi; ſi cela eſt, je prie MM. les Médecins qui en ſçauroient quelque choſe, de me le communiquer par la voie de ce Journal. Un ſeul fait ne ſuffit pas en Médecine pour y rien établir de ſolide; il en faut pour cela pluſieurs eſſentiellement ſemblables.

Une Demoiſelle, âgée de 22 ans, brune, d'une taille médiocre, d'un tempéramment mélancholique, bien réglée, & depuis longtems attaquée de fleurs blanches, étoit ſujette à avoir la peau élevée par des tumeurs de la groſſeur du poing, qui naiſſoient ſur toute la ſurface de ſon corps, mais principalement au viſage & aux parties génitales.

Ces tumeurs commençoient par une petite tache rouge, accompagnée de chaleur & de démangeaiſon ; elles croiſſoient pendant trois ou quatre jours, & ne cauſoient qu'une douleur très-ſupportable ; quand elles étoient parvenues à leur état, les plus petites avoient au moins la groſſeur d'un œuf de canard ; elles étoient fort rouges, médiocrement douloureuſes, & la tenſion, ainſi que la chaleur, n'étoient pas à beaucoup près auſſi fortes que dans le phlegmon ordinaire : cet état duroit cinq à ſix jours ; au bout de ce tems la peau jauniſſoit, comme elle a coutume de faire quand une contuſion ſe réſout ; chaque tumeur s'affaiſſoit, devenoit molle, diminuoit à vue d'œil, & diſparoiſſoit enfin tout-à-fait en très-peu de tems.

La malade avoit quelquefois deux ou trois de ces tumeurs en même-tems dans différens endroits : je lui ai vu les paupieres des deux côtés attaquées à la fois, de façon qu'il lui étoit impoſſible de voir clair, & dans ce cas, comme dans tous les autres, je ne me ſuis jamais apperçu qu'elle eut le plus léger accès de fiévre : l'appétit étoit bon, la digeſtion ſe faiſoit bien, le ſommeil étoit tranquile, & l'embonpoint ſe ſoûtenoit.

Depuis près de deux ans que le mal avoit commencé, il s'étoit de tems à autre paſſé des ſemaines entieres qu'on le croyoit abſo-

lument diſſipé, parce qu'aucune tumeur ne paroiſſoit dans toute l'habitude du corps; mais elles ne manquoient pas de revenir en d'autant plus grand nombre, que leur retour avoit été ſuſpendu plus long-tems.

J'ai pluſieurs fois entendu dire à la malade, que les groſſeurs qui lui venoient aux parties génitales avoit plus de volume, & lui cauſoient bien plus de douleur que celles qui naiſſoient dans le reſte du corps.

Je ne pouvois raiſonnablement ſuſpecter dans tout ceci aucun vice vénérien; la conduite irréprochable de la Demoiſelle la mettoit à l'abri de tout ſoupçon; & d'ailleurs j'eus avec elle un éclairciſſemen en partilier, qui, ſi j'avois eu des doutes, les auroit entiérement diſſipés.

La mere de la malade portoit au viſage depuis plus de trente ans une dartre crouteuſe, qui lui couvroit abſolument les deux joues, & lui rendoit le viſage hideux. On avoit fait envain pluſieurs remedes pour ſa guériſon. Cette Dame avoit eu avant & après la naiſſance de la Demoiſelle en queſtion pluſieurs autres enfans des deux ſexes, qui jouiſſoient de la ſanté la plus parfaite, & n'avoient jamais éprouvé de maladies particulieres.

Un Médecin de Paris avoit, ſans aucun ſuccès, traité cette maladie depuis plus d'un an : la mort l'ayant enlevé, je fus

choiſi pour prendre ſoin de la malade.

Je commençai, après les précautions requiſes, par la mettre à l'uſage du lait coupé avec les décoctions ſudorifiques : elle le continua quelques tems ſans en éprouver aucun bien marqué. Je lui conſeillai de le quitter & de prendre les bouillons amers, dans leſquels je faiſois entrer les racines d'aulnée, de patience ſauvage & de ſcrophulaire ; ces remedes produiſirent un aſſez bon effet, les tumeurs n'étoient plus auſſi conſidérables ; mais elles revenoient toujours & conſervoient leur ancien caractere.

Je tentai pluſieurs autres remedes qui ne réuſſirent pas mieux : enfin je me déterminai à propoſer aux parens de la Demoiſelle les frictions mercurielles, comme le ſeul moyen qui me parut propre à opérer la guériſon : ce qui ayant été accepté, la malade fut baignée douze fois & préparée comme il convient ; après quoi je fis faire ſeize frictions, ſçavoir, quatre ſur chaque jambe & autant ſur chaque cuiſſe : on employoit pour une friction deux gros d'onguent fait à parties égales, ſur chaque once duquel j'avois fait mettre un ſcrupule de camphre ; je laiſſois entre chaque friction l'intervalle d'un ou deux jours, ſuivant les circonſtances.

La malade ne ſaliva point : elle vécut de lait pendant tout le tems des frictions, &

la décoction de bardanne lui ſervoit de boiſſon ordinaire.

Après la troiſieme friction, il ſurvint encore au viſage deux nouvelles tumeurs, ce qui nous donna quelqu'inquiétude; mais elles furent les dernieres, & depuis 18 mois il n'en a plus reparu, & la Demoiſelle jouit d'une très-bonne ſanté.

N. B. Il réſulte de cette Obſervation, que quoique cette maladie ſe ſoit préſentée ſous une forme nouvelle, elle n'en a pas moins été occaſionnée par un vice général de la lymphe, comme M. Petit l'avoit judicieuſement imaginé, en conſeillant l'uſage des remedes qui ont opéré la guériſon. Il s'enſuit auſſi la confirmation de deux autres vérités; ſçavoir, que le camphre uni au mercure enchaîne la ſalivation, & que le mercure lui-même, adminiſtré avec intelligence, peut être auſſi ſouverain dans pluſieurs maladies de la lymphe, qu'il l'eſt dans la vérole.

OBSERVATION

Adreſſée à M. Vandermonde, *Auteur du Journal, ſur des convulſions périodiques guéries par le Quinquina; par M. de* BORNAINVILLE, *Médecin des Hôpitaux, à Lizieux.*

MONSIEUR,

Un Soldat de Rohan, infanterie, nommé Dalingant, fut pris d'une fievre intermittente au mois de Mai 1756, on lui donna un vomitif qui lui occaſionna, au bout de trois heures, une ardeur d'eſtomac inſupportable & des vomiſſemens, accompagnés d'efforts terribles. L'émétique ayant été pris ſur les cinq heures du matin, le malade tomba, par la violence des convulſions dont il fut attaqué, dans une perte de connoiſſance qui dura juſques ſur les cinq heures du ſoir; les convulſions le reprirent le lendemain matin, & durerent conſécutivement pendant neuf jours, nuit & jour, lui laiſſant à peine le tems de prendre quelque peu de bouillon pour ſe ſoutenir; après quoi elles ne le reprenoient que de tems en tems, mais ſi fréquemment, que dans les commencemens il les reſſentoit juſqu'à 10, 12 & même 15 fois en 24 heures. Il fut ſix ſe-

maines dans cet Hôpital, où il étoit traité avec beaucoup de ſoin. On le transfera enſuite dans pluſieurs autres Hôpitaux, ſelon les mouvemens que faiſoit ſon Régiment, ſçavoir dans celui d'Avranches, où il fut trois mois; de-là à Condé, mais pour peu de tems; enſuite à Falaiſe, où il demeura un mois, & par-tout traité ſans ſoulagement, quoiqu'avec bien de la prudence.

Enfin, ſon Régiment étant venu en garniſon à Liſieux, le malade fut apporté à l'Hôpital de cette Ville au commencement du mois de Décembre. Le lendemain de ſon arrivée, faiſant la viſite des malades, je fus ſaiſi de compaſſion à la vue de l'état déplorable où je trouvai ce malheureux, dont il n'eſt pas facile de faire par écrit une peinture exacte. Il étoit agité de mouvemens convulſifs épileptiques ſi extraordinaires, qu'il n'y avoit pas un ſeul muſcle ſur ſon corps qui ne fut horriblement tiraillé en mille façons différentes; de ſorte que s'il n'eût pas été contenu par deux ou trois Soldats vigoureux, l'effort de ſes convulſions l'auroit précipité au haſard hors de ſon lit; en un mot, M[r], figurez-vous tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible en ce genre. Ces triſtes acces qui duroient quelquefois 8, 10, 12 heures, & même plus, & qui n'avoient point de retour fixe ni déterminé, étoient ſuivis d'un eſſoufflement involontaire; c'eſt-à-dire,

d'un mouvement alternatif & convulſif des muſcles de la poitrine, pareil à celui d'un ſoufflet agité avec violence; le malade avoit d'ailleurs l'air interdit, ce qui duroit quelques heures, & ceſſoit inſenſiblement juſqu'au retour. Dans les intervalles il ſe trouvoit comme dans ſon état naturel, ſi ce n'eſt qu'il ſentoit toujours une légere peſanteur d'eſtomac, & une certaine anxiété autour du cœur.

Vû la violence & l'opiniâtreté de cette maladie, ainſi que l'inefficacité des remedes qu'on avoit employés, j'aurois preſque abandonné le malade à ſon malheureux ſort, s'il ne m'eût pas demandé des ſecours d'une façon ſi attendriſſante, qu'il ne me fut pas poſſible de m'y refuſer, ſans oſer cependant me flatter d'être plus heureux que ceux qui l'avoient traité avant moi. Je le mis donc à l'uſage des anti-ſpaſmodiques ſous toutes les formes imaginables, & variés de toutes façons, ſans avoir pu remarquer le moindre changement. Les narcotiques ne produiſoient qu'un effet momentané, & prolongeoient cet air interdit qu'il avoit à la fin de chaque accès. Je voulus auſſi eſſayer du lait pour toute nourriture, mais inutilement.

M. Chevillon, Chirurgien dudit Régiment, qui voyoit de tems en tems ce malade avec moi, m'engagea à lui faire prendre les bains domeſtiques. Je ne pus qu'ap-

prouver ſon ſentiment: ils paroiſſoient très-bien indiqués; il eſt inutile d'en donner les raiſons, perſonne ne les ignore. La ſeule difficulté que j'y trouvois, étoit de contenir le malade dans le bain en cas qu'il y fut pris de ſon accès, dont on ne ſçavoit pas le moment du retour; mais il crut pouvoir la lever en l'y faiſant tenir de force, en cas d'accidens, par deux Soldats. On y procéda donc avec toutes les précautions néceſſaires, malgré la rigueur du froid, puiſque c'étoit au mois de Février dernier; mais l'évenement juſtifia ma crainte, car à peine le malade fut-il plongé dans l'eau, qu'il y fut pris du plus horrible accès qu'il eût encore eſſuyé; de ſorte que ſi on ne l'eût pas retiré promptement, il ſe ſeroit caſſé la tête contre les bords de la baignoire, & briſé le reſte du corps. Il fallut donc abandonner encore ce parti là, & preſque auſſi le malade.

Enfin, Monſieur, ayant lu vos réflexions, & vos obſervations, inſérées dans le Journal du mois de Mars (*a*), ſur les vertus du quinquina pour les maladies périodiques, il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à en tenter l'uſage, guidé par un ſi ſûr garant.

Je commençai donc, *præmiſſis generalibus* (ce qui doit toujours être ſuppoſé) par

(*a*) Voyez le Journal de Méd. Tom. VI, pag. 307.

faire prendre au malade l'électuaire anti-épileptique de Fuller, qui eſt, comme l'on ſçait, composé de ſix gros de quinquina, deux gros de ſerpentaire de Virginie, & ſuffiſante quantité de ſirop de pivoine, dont il prenoit quatre priſes par jour, & immédiatement par-deſſus chaque, une taſſe d'infuſion theiforme de fleurs de *gallium luteum*, de primevere, de *lilium convallium*, & de tilleul.

Par le moyen de ce remede, la violence des accès fut conſidérablement amortie; mais la durée étoit toujours la même, & l'ardeur d'eſtomac ſe renouvella. Je fis ceſſer l'opiate, & y ſubſtituai le petit lait clarifié pendant huit jours, à la doſe d'une pinte par jour, au bout deſquels, après un léger minoratif, je fis prendre au malade le quinquina ſeul en poudre, lié ſeulement avec le ſirop de pivoine, à la doſe d'une demie once en quatre priſes par jour, perſuadé que la diminution que j'avois déja remarquée appartenoit de droit au ſeul quinquina, dont l'aſſociation avec la ſerpentaire, diminuoit la quantité qui devoit être priſe chaque fois. J'eus la ſatisfaction de voir mes conjectures confirmées par l'évenement; car à meſure que le malade prenoit de ce remede les accès diminuoient ſi ſenſiblement, tant pour la force que pour la durée, qu'au bout de quinze jours ou trois ſemaines il ne reſſentoit preſque plus rien. Il ſurvenoit encore

ſeulement au malade de tems en tems de ces eſſoufflemens dont il a déja été parlé, ainſi qu'un gonflement ſpaſmodique du larinx, qui faiſoient bien voir que la cauſe n'étoit pas encore éteinte. Mais la grande quantité du quinquina en ſubſtance dont il avoit uſé, l'ayant conſidérablement échauffé, je le fis ceſſer, & lui fis prendre pendant quinze jours, quatre gobelets chaque jour, d'un apozème rafraîchiſſant, dans lequel on mettoit ſeulement ſix gros de quinquina concaſſé par pinte, pour ne le pas perdre entiérement de vue, & ne pas non plus permettre à l'ennemi de reprendre de nouvelles forces. Pour le coup tous les accidens tomberent ſi ſenſiblement, qu'il y avoit de quoi en être ſurpris. Je purgeai encore une fois le malade un peu plus efficacement qu'auparavant, & lui fis prendre, pour confirmer ſa guériſon, deux priſes par jour de quinquina en ſubſtance pendant dix ou douze jours; enſuite une ſeulement pendant autant de tems, après quoi il partit le 11 Juin dernier, bien ſatisfait & moi auſſi, pour rejoindre ſon Régiment qui étoit à Fécamp; & par une lettre que j'ai reçue de M. Chevillon, de l'Armée du Prince de Soubize, j'ai appris que ce Soldat n'avoit rien reſſenti de fâcheux, & qu'il jouiſſoit depuis d'une parfaite ſanté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur deux petites Véroles conſécutives dans le même ſujet ; par M. Macquart, *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.*

Je fus appellé au mois de Septembre dernier pour un enfant âgé de douze ans ; il ſe plaignoit de maux de cœur, d'envies de vomir, de laſſitude & de peſanteur dans tous les membres ; tous ces ſymptômes, joints à l'épidémie varioleuſe qui régnoit alors, me firent annoncer la petite vérole, qui ſe déclara le lendemain. Elle fut des plus abondantes ſans être confluente : il arriva le troiſieme jour de l'éruption une hémorragie conſidérable par le nez, qu'on eut beaucoup de peine à arrêter. La ſuppuration ſe fit ſans beaucoup de tumulte ; les boutons enfin ſe deſſécherent, & l'enfant fut purgé le ſeizieme de la maladie, à compter du jour de l'ébullition, ou du premier jour qu'il s'étoit plaint. Le dix-ſeptieme jour je fus ſurpris de lui trouver de nouveau tous les ſymptômes précurſeurs de la petite vérole, comme vomiſſemens fréquens, douleur vive à la région précordiale, laſſitude dans tous les membres ; je crus devoir en accuſer la garde, & je regardois tous ces

accidens comme les effets d'une indigeſtion; mais je fus diſſuadé en combinant & en raſſemblant exactement tous les ſymptômes qu'éprouvoit le malade; enfin l'examen que je fis me convainquit pleinement qu'on ne devoit jetter ſur aucune indiſcrétion l'état du malade : je vis en effet depuis les feſſes juſqu'aux extrémités, une nouvelle éruption qui pointoit; les boutons réellement varioleux parcoururent tous leurs tems, mais très-rapidement, la ſuppuration ſe fit mal, & malgré les évacuations que je favoriſois, & l'uſage du petit lait, des apozèmes, &c. il ſurvint un grand nombre d'abcès qui me firent craindre pluſieurs jours que l'enfant ne ſuccombât; mais ſa docilité à prendre tous les remedes que je lui preſcrivois, l'a fait enfin triompher, & il jouit à préſent d'nne ſanté parfaite.

Nota. Cette Obſervation de M. Macquart nous paroît extrêmement intéreſſante, en ce qu'elle préſente un fait très-nouveau au moins dans ces circonſtances. Il n'eſt pas extraordinaire de voir une nouvelle éruption ſuccéder à une petite vérole qui a parcouru tous ſes tems; mais il paroît étonnant que cette ſeconde maladie ſoit annoncée par tous les ſymptômes avant-coureurs de la petite vérole ordinaire, qu'elle ſoit preſque auſſi forte que la premiere dans un intervalle ſi

court, & que malgré cette longue & abondante dépuration, le corps de l'enfant ait été couvert d'abcès. Peut-on dire que cette Obſervation ſoit favorable à l'inoculation ?

HISTOIRE

D'une Inoculation faite à Paris, par M. Hosty, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Mademoiſelle de Treſſon d'Eſtancheau, âgée d'environ 19 ans, inſtruite par les écrits pour & contre la méthode de l'inoculation, & encouragée par les épreuves faites à Paris, ſe détermina de ſon propre mouvement à ſe faire inoculer, ſans que ſa famille, ni ſon Médecin M. Macmahon, qu'elle avoit conſulté, l'euſſent confirmée dans ſa réſolution. Elle fut préparée au château de Vincennes, où elle demeure avec Madame ſa mere ; elles vinrent à Paris le 10 Mai dernier pour y reſter pendant le traitement.

Le 11 la Demoiſelle fut inoculée aux deux bras, en ma préſence, par M. Silvy, Chirurgien de la Reine. La couleur & le ſediment de l'urine ſembloient indiquer quelque impreſſion du virus variolique ſur la maſſe du ſang ; mais le dixieme jour s'étant

paſſé ſans aucune apparence d'éruption, je fis réiterer l'opération aux deux bras, comme la premiere fois, me ſervant pour plus grande ſûreté d'un pus différent du premier, & que j'avois pris le même jour en préſence de mon confrere M. Macquart, d'une malade qu'il traitoit de la petite vérole naturelle ; j'ai reconnu depuis l'efficacité de ce pus dans pluſieurs inoculations. Nous attendîmes avec impatience le réſultat de cette ſeconde opération, qui ne produiſit pas plus d'effet que la premiere. Enfin la Demoiſelle ayant été purgée, s'en retourna chez elle avec Madame ſa mere au bout d'un mois, ſans avoir éprouvé aucun ſymptôme de maladie.

Après cette ſeconde épreuve, qu'elle ſubit avec le même courage, & la même conſtance que la premiere, toutes ſes inquiétudes pour le danger à venir furent diſſipées, & c'étoit là le motif qui l'avoit déterminée à ſe faire inoculer. Ce ne fut qu'alors qu'elle commença à ſoupçonner que ce qu'elle avoit entendu dire, & qu'elle n'avoit pas cru, étoit vrai, ſçavoir, qu'elle avoit eu la petite vérole dans ſon enfance au Couvent de la Magdelaine de Treſnel. Madame d'Eſtancheau ayant été en province, n'a pu nous éclaircir ſur ce fait ; Mademoiſelle ſa fille nous avoit aſſuré à M. Macmahon & à moi, qu'elle n'étoit

reſtée que 24 heures dans l'infirmerie, d'où nous avions conclu que ce n'avoit pu être une vraie petite vérole.

Pour s'en éclaircir elle ſe rendit au Couvent le 8 Juin dernier avec M. Macmahon; les Dames Religieuſes s'aſſemblerent autour de leur Eleve, pour apprendre de ſa bouche l'hiſtoire de ſon inoculation, dont l'événement tout nouveau pour elles leur parut ſurprenant. Elles rapporterent à cette Demoiſelle toutes les circonſtances de la petite vérole naturelle qu'elle avoit eue, à l'âge de ſix ans environ, dans leur maiſon. Mademoiſelle d'Eſtancheau me rendit tous ces détails avec une joie incroyable, plus perſuadée que jamais qu'elle étoit pour toujours à l'abri d'une maladie ſi redoutable. J'avoue que je ne fus pas indifférent à ſon recit : à la vérité je ſçavois un grand nombre de faits ſemblables, bien atteſtés arrivés en Angleterre ; n'y eut-il que le ſeul exemple du Docteur Maty qui s'eſt inoculé lui-même en 1754, quoique il eut eu la petite vérole naturelle, pour ſe bien aſſurer que l'inoculation ne produiſoit en pareil cas aucun effet. Mais je n'étois pas fâché que le hazard m'eut procuré en France, où cette pratique eſt encore dans l'enfance, un exemple ſi frappant & ſi peu équivoque, qui prouve que le virus même de la petite vérole porté dans la maſſe du ſang, ne peut

l'infecter, quand une fois on a eu cette maladie, d'où l'on peut conclure que l'inoculation garantit de la petite vérole pour toujours ; mais comme les faits dont il réſulte des vérités importantes à l'utilité publique, ne ſçauroient être trop conſtatés, & que c'eſt vouloir ſe rendre mépriſable & ſe deshonorer, que d'avancer de pareils faits légérement ſur un oui-dire, ſans être détaillés & bien circonſtanciés, rélativement aux noms des intéreſſés, aux lieux, aux tems, &c. d'une maniere à pouvoir être éclaircis & vérifiés par ceux qui voudront s'en donner la peine, & même ſans être conſtatés par des témoignages authentiques, lorſque la choſe eſt poſſible, je me ſuis tranſporté le 12 Juillet avec M. Macmahon à la Magdelaine de Treſnel, pour y faire de plus amples informations, & y dreſſer un procès-verbal du fait.

La mort de MM. Hermant & Taillard, l'un Médecin, & l'autre Chirurgien de cette Maiſon, dans le tems que Mademoiſelle d'Eſtancheau y étoit penſionnaire, ne nous permettant pas de recevoir les témoignages des gens de l'art, nous nous ſommes adreſſés aux Dames Religieuſes, & particuliérement à Madame de Montgommery, parce qu'elle étoit dans ce tems Maîtreſſe de Claſſe, & chargée des penſionnaires.

Cette Dame reſpectable ſe fit un plaiſir

de répondre à nos queſtions, auxquelles elle ſatisfit avec toute la netteté, la juſteſſe & la preſence d'eſprit poſſibles : j'ajoute ici le précis de ſon rapport, ſigné de ſa main, ainſi que le certificat de mon confrere M. Macmahon, & celui de Madame d'Eſtancheau.

Copie de l'Ecrit ſigné par Madame de Montgommery, du 12 Juillet 1757.

Madame de Montgommery, Religieuſe à la Magdelaine de Treſnel, nous a rapporté à M. Macmahon & à moi, que Mademoiſelle d'Eſtancheau avoit environ ſix ans lorſqu'elle eut la petite vérole, qu'elle étoit la dixieme & derniere penſionnaire qui l'eut eue dans le même tems ; que les ſymptômes commencerent avec beaucoup de violence, une fiévre très-forte, grand mal de tête, délire, tranſport, &c. Que ne doutant point que ce ne fut la maladie qui régnoit alors au Couvent, on l'avoit traitée en conſéquence ; qu'elle avoit dabord été ſaignée du bras, enſuite du pied ; qu'elle avoit pris de l'émétique, qui avoit procuré des évacuations très-abondantes par haut & par bas ; que le quatriéme jour, l'éruption avoit paru ; que les ſymptômes s'étoient calmés, & que la malade avoit été tranſportée dans une maiſon au fond du jardin,

qui ſert d'infirmerie ſur-tout pour les maladies contagieuſes, & dans laquelle étoient les neufs autres penſionnaires attaquées de la petite vérole ; qu'elle avoit été alitée neuf à dix jours, mais qu'après l'éruption finie, ſa maladie avoit été très-douce ; qu'elle n'avoit pas eu beaucoup de petite vérole rélativement à la violence des ſymptômes, ce qu'on avoit attribué aux grandes évacuations cauſées par l'émétique ; qu'elle avoit eu quelques gros grains au viſage qui avoient marqués, & qui marquent encore ; qu'elle a reſtée un mois à cette petite maiſon, au lieu de ſix ſemaines (durée ordinaire du ſéjour,) parce que, nous dit Madame de Montgommery, le tems des autres étoit fini, & que plutôt que de l'y laiſſer ſeule, on l'avoit fait ſortir avec elles, en lui faiſant grace de dix jours. Enfin que les marques au viſage, aux bras & aux mains ont reſtées rouges pendant du tems à l'ordinaire.

Je ſouſſigné certifie que ce rapport eſt fidele, exact & tel que je l'ai fait à MM. Macmahon & Hoſty ; à Paris ce 18 Juillet 1757. Signé, ſœur DE MONTGOMMERY.

Je ſouſſigné Docteur-Regent de la Faculté de Médecine, & Médecin de l'Ecole Royale Militaire, certifie avoir été préſent à l'ino-

culation de Mademoiſelle de Treſſon, fille de Madame d'Eſtancheau, demeurante au Château de Vincennes. J'ai auſſi été préſent au rapport de Madame de Montgommery : en conſéquence de quoi je certifie que la relation que fait M. Hoſty de l'un & de l'autre, eſt très-fidele & très-exacte ; à Paris ce 18 Juillet 1757. Signé, MACMAHON.

Je ſouſſigné certifie que le rapport que fait M. Hoſty de l'inoculation de ma fille, eſt exact & fidele dans toutes les circonſtances qui regardent le fait ; à Paris ce 30 Novembre 1757. Signé, BENETTE D'ESTANCHEAU.

Qu'il me ſoit permis d'ajouter quelques réflexions.

1°. Les deux inoculations de Mademoiſelle d'Eſtancheau en valent quatre, puiſqu'il y a des Praticiens qui ſe contentent d'une ſeule inciſion, & que cette Demoiſelle en a enduré quatre dans le cours des deux opérations ; il me paroît que ces quatre inoculations n'ont été infructueuſes, que parce que le germe de la petite vérole avoit été détruit par celle qu'elle avoit eue naturellement dans ſon enfance.

2°. De ce fait il s'enſuit que par l'inoculation on ne peut pas donner la petite vérole à ceux qui l'ont déja eue, & que

l'on peut regarder cette méthode comme une pierre de touche en ce genre, pour reconnoître celui en qui le germe de cette maladie, ou eſt éteint, ou n'exiſte pas, ce qui a été conſtaté nombre de fois en Angleterre, d'où il s'enſuit.

3°. Que ce germe, ou tumeur varioleuſe étant une fois éteinte, ne ſe reproduit plus, & qu'ainſi l'opinion de quelques-uns qui croient qu'on peut avoir pluſieurs fois la vraie petite vérole, vient de ce qu'ils la confondent avec des eſpeces, pour ainſi dire batardes, ou avec d'autres fiévres accompagnées d'éruptions cutanées, à peu-près ſemblables à celles que la petite vérole produit.

4°. On objecte que ſi la petite vérole ne revient jamais, c'eſt une maladie d'une nature inconnue, unique en ſon genre, & qui n'a point ſa pareille; quand cela ſeroit ainſi, cela ſuffiroit-il pour aſſurer qu'il eſt néceſſaire qu'on puiſſe avoir deux fois la petite vérole? Mais il eſt faux que ce ſoit la ſeule maladie qui ſoit dans ce cas, elle eſt à cet égard comparable à la gourme des chevaux; cette gourme eſt une dépuration du ſang des jeunes chevaux, chaque cheval, comme tout le monde ſait, eſt en danger juſqu'à ce qu'elle ſoit paſſée; il n'y en a point qui en ſoit exempt, beaucoup de chevaux en meurent, elle ne revient ja-

mais, elle ſe termine par la ſuppuration, &c. Eſt-ce un germe ? Eſt-ce un ſang menſtruel, &c. Qu'importe ! dumoins c'eſt un fait : pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de la petite vérole dans l'eſpece humaine ?

5°. Ceux qui ont eu cette maladie d'une maniere équivoque & legere, ſont toujours dans l'inquiétude ſur leur ſort à cauſe de ces différens ſentimens, ne ſçachant s'ils ont eu la vraie petite vérole, & la craignant. Or cette incertitude ne peut pas avoir lieu chez les inoculés, qui ſont ſûrs que l'éruption, ſi petite qu'elle ſoit qui ſuit cette opération, eſt une vraie petite vérole, puiſque l'on a employé ce qui pouvoit chez eux en développer le germe : c'eſt un des grands avantages de cette méthode pour la tranquillité de ceux qui s'y ſoumettent.

HISTOIRE

D'une fille de 14 ans, qui n'avoit aucune trace de fondement, ni de parties génitales ; par M. BAUX, *Médecin, Aggrégé au Collége de Médecine de Niſmes, de l'Académie Royale de la même Ville, &c.*

Si la nouveauté eſt un titre pour intéreſſer la curioſité, aſſurément le merveilleux doit

le faire encore plus. Tout ce qui eſt extraordinaire n'eſt pas toujours utile; mais toujours digne de l'attention des Sçavans. L'obſervation qui ſuit eſt, à tous égards, une des plus ſingulieres que le hazard ait produites; elle eſt même une de celles qui ſont les plus propres à révolter les eſprits des perſonnes peu crédules.

Il y a déja pluſieurs années que l'on nous manda, mon pere & moi, pour voir une fille de quatorze ans, d'un très-bon tempéramment, & d'une très-jolie figure, qui étoit ſi ſingulierement conſtituée, qu'elle fut le ſujet de notre étonnement & de notre admiration. Elle n'avoit aucune marque de ſexe, pas même la moindre petite apparence de parties génitales, ni d'anus. La peau du bas-ventre formoit, avec le périné & les feſſes, une continuité ſans aucune ouverture extérieure, & ſans aucun organe propre à favoriſer les ſécrétions des ſelles & des urines. Malgré cette conformation ſi biſarre, cette fille avoit un très-bon appétit, dormoit bien, & travailloit avec beaucoup d'autres jeunes perſonnes de ſon ſexe à devider de la ſoye. Cependant il falloit une iſſue pour les excrémens, la nature l'avoit pratiquée par la voie la plus affreuſe & la plus dégoutante que l'on puiſſe imaginer. Cette pauvre infortunée, au bout de deux ou trois jours, éprouvoit à la ré-

gion ombilicale une douleur ſourde, qui ſe changeoit en irritation aſſez vive, & qui augmentoit au point que les nauſées ſurvenoient, que l'eſtomac ſe ſoulevoit, & rejettoit de véritables matieres fécales. Quelques gorgées d'eau ſervoient à nettoyer la bouche de cette fille malheureuſe, & le parfum des alimens qu'elle prenoit, achevoit de détruire le goût déteſtable des excrémens. Juſques ici tout ce que l'on voit eſt affreux, mais il n'y a rien de ſurnaturel. Le reſte eſt du merveilleux. Les reins & les conduits urinaires étoient ſans action. Les mammelles y ſuppléoient, & verſoient dans différens tems de la journée une eau claire & limpide qui dégageoit la maſſe du ſang du liquide ſuperflu. J'ai été témoin, avec mon pere, de la vérité de ces deux faits que j'atteſte, & que je ne prétends pas expliquer. Je ne ſçais qu'eſt devenu cette fille. Si le Journal de Médecine eut exiſté dans ce tems, je n'aurois pas manqué de faire part au Public de cette Obſervation importante, qui prouve plus que jamais la force de la nature, & la foibleſſe de la machine humaine.

HISTOIRE

D'une groſſeſſe extraordinaire, terminée par la mort.

L'Obſervation ſuivante nous a été remiſe par quelqu'un qui n'a pas jugé à propos d'y mettre ſon nom ; mais elle nous vient de ſi bonnes mains que nous n'avons aucun lieu d'en douter.

Une Dame de Lyon, âgée d'une trentaine d'années, en mourant ces jours paſſés a donné lieu à des recherches intéreſſantes. Il y a ſix ou ſept ans qu'on la jugea groſſe. Au terme ordinaire de l'accouchement, elle en éprouva toutes les douleurs ſans pouvoir être délivrée. Malgré cet accident ſa ſanté ſe rétablit inſenſiblement ; ce qui fit douter qu'elle eut été, ou qu'elle fut encore réellement groſſe ; elle avoit néanmoins toujours un ventre d'un volume extraordinaire, qu'elle a porté pluſieurs années, ſans qu'il lui causât de grandes incommodités ; mais au mois de Février dernier elle fut attaquée de douleurs très-violentes, & qui reſſembloient fort, diſoit-elle, aux douleurs de l'accouchement : elles durerent preſque un mois entier ; mais en ceſſant, elles ne lui laiſſerent qu'une ſanté très-languiſſante ; à la fin de Juin der-

nier les douleurs recommencerent avec plus de violence que jamais ; elles étoient accompagnées d'une fiévre & d'une diarrée ſi conſidérables, qu'en moins de deux jours ſon ventre qui, juſques-là avoit toujours été fort gros, diſparut preſque entiérement ; on en conclut que la prétendue groſſeſſe n'avoit été qu'une viſion : cependant les choſes alloient toujours de mal en pis, & enfin cette pauvre Dame eſt morte. A l'ouverture de ſon corps, où ſe ſont trouvés de très-habiles Médecins & Chirurgiens de cette Ville, on a découvert le ſquelette entier d'un enfant, qui, par la groſſeur de ſes os, paroiſſoit avoir vécu environ dix mois ; mais il n'étoit point, & n'avoit jamais été dans la matrice ; il s'étoit développé & accru dans la trompe de fallope du côté gauche, cette trompe avoit acquis le même volume & la même épaiſſeur que la matrice ; mais n'ayant eu aucune iſſue, l'enfant n'en pouvoit pas ſortir, & l'accouchement devint impoſſible ; quand la pourriture inévitable du fétus a eu pénétré juſqu'à ſes parties extérieures, elle s'eſt communiquée à la fauſſe matrice ; celle-ci a gangréné l'inteſtin auquel elle étoit adoſſée ; il s'y eſt fait une ouverture, par où ſe ſont écoulées toutes les eaux, les humeurs, le placenta & les chairs de l'enfant diſſoutes par la putréfaction, en ſorte qu'il n'eſt reſté abſolument que les os.

DESCRIPTION

D'une luxation complette de la cuiſſe, par le Docteur MACKENZIE (a), *ci-devant Médecin à Worceſter.*

On amena un jour à l'Hôpital de Worceſter, dont j'étois pour lors le Médecin, un Boucher nommé Jones, âgé de cinquante-ſix ans, d'un tempérament vigoureux & d'une ſanté inaltérable. Il étoit eſtropié, & ſouffroit des douleurs cruelles. Il me dit que peu d'heures auparavant, il avoit monté ſur un cheval ombrageux qui galopoit à toute force; qu'en voulant lui tirer la bride, l'animal s'étoit dreſſé ſur ſes pieds de derriere, & qu'il avoit été culbuté. Le cheval ſe releva ſur le champ, & recommença à galopper en traînant après lui le pauvre Jones, qui avoit les deux jambes engagées dans les étriers. Heureuſement le courſier s'arrêta promptement, & débarraſſa ſon cavalier, que l'on releva, & qui ne pouvoit plus remuer ſa cuiſſe, que l'on croyoit caſſée.

Le Chirurgien qui fut appellé le premier, commença d'abord par examiner la ſituation & la figure de la partie, & quand les Con-

(*a*) Eſſays and obſervations Phyſical and Litterary read before à Society in Edinburgh vol. I.

ſultans, qui étoient les Docteurs Attwood, Cameron, Wall & moi; & MM. Edwards, Ruſſel & Jefferys, Chirurgiens, furent arrivés, il s'approcha d'un des Médecins, & lui dit que la cuiſſe du bleſſé étoit démiſe, & que la tête du fémur étant totalement ſortie de ſa cavité, repoſoit dans l'aine. Le Médecin auquel il s'adreſſoit, étoit un éleve de Boerrhaave, & il avoit, diſoit-il, entendu dire à ce grand homme, que les ligamens de la cuiſſe avoient tant de force, & la cavité cotyloide étoit ſi profonde, que la tête du fémur pouvoit bien ſe fracturer, mais non pas ſe luxer. Le Chirurgien répondit au Médecin que l'autorité de Boerrhaave étoit aſſurément bien reſpectable, mais qu'il pouvoit lui-même par ſes yeux & ſes mains, s'aſſurer de la vérité de ce qu'il lui diſoit.

Tous les Médecins & les Chirurgiens de l'Hôpital furent bientôt inſtruits d'un accident ſi extraordinaire, & on alla ſur le champ chercher à l'appui de ce fait, un ſquelette que l'on avoit conſervé avec ſoin, dans lequel on voyoit une véritable & complette luxation du fémur. Il n'étoit plus queſtion de raiſonner; on ne pouvoit plus douter du fait; les orteils & le genou étoient tournés en dehors; le membre démis étoit plus long que l'autre; les jointures étoient immobiles, & l'on ſentoit dans l'aine la tête du fémur, qui faiſoit une tumeur conſidérable. Aucun des

Médecins & des Chirurgiens qui étoient préſens, n'avoient encore obſervé un pareil cas; on avoit diſcuté, il eſt vrai, cette matiere dans quelques nouveaux Livres de Chirurgie; mais aucun de ces Auteurs n'avoit publié les moyens de faire la réduction, de façon qu'elle paroiſſoit impraticable dans cette circonſtance; il n'y avoit non plus aucun ſuccès à attendre de la méthode de Galien pour réduire la luxation dans les articles, qui conſiſte à attacher le patient par le talon à une poutre, & lui laiſſer pendre la tête en bas.

Après une mûre délibération, il fut réſolu que la méthode ordinaire de faire l'extenſion ne réuſſiroit pas, & qu'il valoit mieux eſſayer la percuſſion, qui eſt très-propre, comme on le ſçait, pour augmenter la force d'extenſion à un dégré ſurprenant; & pour accélérer le mouvement, on eut ſoin de chercher d'abord une table d'une longueur & d'une hauteur convenable, qui étoit fixée au plancher avec des chevilles & des cloux, & ſur laquelle on mit des couvertures & des oreillers, comme il étoit néceſſaire de le faire; on étendit enſuite par-deſſus un drap, ſur lequel on coucha le malade, & qui étoit aſſez long pour qu'on pût le remplier entre ſes cuiſſes, & le faire repaſſer enſuite par-deſſus ſes épaules juſqu'à terre; on l'attacha ainſi fortement des deux côtés, dans la vue

d'établir la réſiſtance néceſſaire pour l'extenſion. On prit enſuite deux ſerviettes d'une longueur & d'une épaiſſeur convenables; on attacha l'une par le milieu avec force, au-deſſus de la cheville du pied, & les deux bouts qui furent entortillés enſemble, étoient tenus par trois hommes des plus forts; l'autre ſerviette étoit attachée de la même maniere au-deſſus du genou; on en avoit également confié les deux bouts à trois hommes encore plus vigoureux que les autres; pendant que les Chirurgiens qui ſoutenoient avec leurs mains la cuiſſe, étoient prêts à diriger la tête du fémur dans ſa cavité, & à tourner en dedans, l'un le genou, & l'autre le pied du pauvre bleſſé. Quand tout fut préparé, les hommes qu'on avoit chargés de tenir les ſerviettes, commencerent à vouloir faire l'extenſion de la cuiſſe; mais, malgré les efforts incroyables qu'ils firent, ils ne purent venir à bout de remuer la tête de l'os en aucune maniere, & ils cauſerent des tourmens cruels au patient. Voyant que l'on ne pouvoit réuſſir à l'extenſion de cette maniere, & ayant laiſſé repoſer quelque tems le malade, on s'y prit de la façon ſuivante. On ordonna aux hommes de lâcher un peu leur ſerviette, de ſe tenir bien fermes ſur leurs pieds, & de pancher un peu leur corps en avant pour avoir plus de force, & au premier ſignal de donner une ſecouſſe violente & ſubite, & de

tirer à eux de toute leur force. Quand le ſignal fut donné, les hommes firent de point en point ce qu'on leur avoit preſcrit, & les Chirurgiens s'acquitterent auſſi de leur fonction avec beaucoup de dextérité. On entendit auſſitôt un craquement conſidérable, & la table ſe briſa. Dans le même inſtant le patient fit des cris épouventables, & ſa cuiſſe ſe remit dans ſon état naturel, & recouvra ſa longueur & ſa flexibilité ordinaires. On remit le malade dans ſon lit, & moyennant la diette & les ſoins néceſſaires il fut ſi bien rétabli, qu'au bout de trois ſemaines il fut en état de ſe promener.

OBSERVATION

Sur une Superfétation, par M. GAUDET, Subſtitut de M. le premier Chirurgien du Roi à Lavernelle, près Selles en Berry.

Une femme âgée de quarante ans, d'un tempérament pléthorique & très-vigoureux, qui avoit déja mis au monde dix-huit enfans ſans aucun accident, ſe plaignit au quatrieme mois de ſa dix-neuvieme groſſeſſe d'un écoulement en blanc & en rouge, qui n'avoit point de relâche. J'exhortai pour lors ſon mari à être un peu plus modéré ſur les exercices vénériens. Toutes les précautions que je fis pren-

dre furent inutiles; elle fut tout à coup attaquée au ſixieme mois de ſa groſſeſſe, de convulſions & d'un friſſon conſidérable, ſans pouls ni connoiſſance. Après m'être aſſuré qu'elle ne s'étoit pas bleſſée, je fis ce que je crus convenable pour les circonſtances, & j'annonçai un accouchement très-prochain. Je ne me trompai pas, car peu de tems après elle accoucha d'un enfant mâle en très-bon état, & qui pouvoit avoir ſix mois; il fut baptiſé. Un moment après il ſe préſenta un ſecond fétus du même ſexe, & très-bien conformé. Il pouvoit avoir deux mois, ſelon ce que j'en jugeai. Ces deux enfans avoient chacun leur cordon & leur placenta. Après cette heureuſe délivrance les accidens ſe calmerent, & la mere fut guérie.

CONTINUATION

Des travaux ſur la terre d'alun; par M. MARGGRAF, *Docteur en Médecine.*

I. J'ai déja expoſé ci-devant les rapports de la terre d'alun avec diverſes autres eſpeces de ſels; je vais indiquer dans cette Continuation encore quelques eſſais que j'ai tentés ſur le reſte des ſels, auſſi-bien que ceux dans leſquels j'ai eu en vue d'examiner le mêlange & les rapports de cette

terre avec d'autres terres & des chaux métalliques. Mais je crois devoir avertir avant toutes choſes, que toutes les terres que j'ai employées pour en faire le mêlange avec la terre d'alun, avoient été exactement lavées ; que, lorſque je parle d'une addition de borax, j'entends toujours du borax calciné, & dégagé de ſon humidité ſuperflue ; enfin que j'ai mis en œuvre dans ces expériences une terre d'alun qui avoit été doucement rougie au feu.

II. Mon premier eſſai a eu pour objet le tartre vitriolé, comme étant un ſel moyen, compoſé de l'acide vitriolique, & d'un ſel alcali fixe végétable. Je mêlai donc bien ma terre d'alun parfaitement édulcorée, & un peu calcinée, avec le tartre vitriolé dans un mortier de verre net ; je mis ce mêlange dans un creuſet à fondre de *Heſſe*, je le couvris avec un autre creuſet qui s'y ajuſtoit exactement, je lutai les jointures avec une bonne argille, je poſai le creuſet dans un fourneau de fuſion, où je puſſe donner le feu le plus fort qu'il ſoit poſſible d'employer, & je donnai en effet ce feu pendant le cours de pluſieurs heures. Après que le creuſet eut été refroidi & briſé, je trouvai que le mêlange n'étoit point du tout entré en fuſion, mais qu'il s'étoit réduit en une poudre blanche, que je leſſivai avec de l'eau nette diſtillée, paſſant enſuite à la filtration,

l'évaporation & la cryſtalliſation, par laquelle je retrouvai mon tartre vitriolé, qui n'avoit ſouffert aucune altération. La terre d'alun qui demeura après ce travail, paroiſſoit également n'avoir reçu aucune atteinte. Je procédai de la même maniere avec le ſel admirable de *Glauber*; qui eſt auſſi un ſel moyen, composé de l'alcali du ſel commun, & de l'acide de vitriol, & j'obtins pareillement, lorſque toute l'opération fut finie, un mélange encore en poudre, qui ne s'étoit fondu en aucune maniere; je le leſſivai comme le précédent, & procédant ultérieurement comme ci-deſſus, je trouvai tout de même le ſel admirable de *Glauber*, & la terre d'alun qui étoit demeurée, l'un & l'autre ſans aucune altération.

III. Après cela je mêlai auſſi du borax calciné avec parties égales de notre terre d'alun, j'obſervai les circonſtances ſus-mentionnées, & je conduiſis le feu de fuſion préciſément comme je l'ai déja rapporté ici. Après que le creuſet eut été refroidi & briſé, je trouvai une maſſe qui n'avoit point ſouffert de fuſion, mais dont les parties étoient étroitement unies, fort dures, blanchâtres, & tirant en quelque maniere ſur le bleu. En reprenant le même travail avec deux parties de borax calciné, & une partie de terre d'alun, j'obtins une maſſe ſur laquelle la fuſion avoit eu déja plus de priſe,

d'un blanc de lait, & reſſemblant au verre ; & quoiqu'en la frappant contre l'acier, elle ne rendit point d'étincelles, elle ne laiſſa pas de faire des crévaſſes dans un autre verre. A cette occaſion j'ai auſſi mêlé un ſable blanc pulvériſé avec de la terre d'alun, parties égales, & j'y ai ajouté quatre ſcrupules de borax ; ce qui, après la fuſion ſuſdite, m'a donné un verre tranſparent, quoiqu'un peu trouble, clair, jaunâtre, tirant ſur la couleur d'hiacinte, & d'une conſiſtence ſolide.

IV. Je mêlai encore le ſel qu'on nomme ſel fuſible d'urine, ſpécialement celui qui contient l'acide du Phoſphore, après l'avoir auparavant dégagé par la diſtillation de ce qu'il a d'urineux ; je le mêlai, dis-je, avec parties égales de terre d'alun calcinée, & donnai à ce mêlange le feu violent de fuſion, de la maniere que j'ai indiquée précédemment ; après quoi je trouvai que ce mêlange avoit produit un verre dénué de tranſparence, d'un blanc trouble & tirant au verd. Ayant encore à la même occaſion mêlé un autre ſel, tiré pareillement de l'urine, dégagé de ſon humidité par la calcination, & plus propre à entrer en flux par l'action du feu, avec parties égales de terre d'alun, après avoir toujours procédé de la même maniere, j'eus après le réfroidiſſement, une maſſe dont les parties étoient fortement liées enſemble,

très-ſolide, & dont la couleur tiroit au bleu; elle reſſembloit tout-à-fait à celle que j'ai indiquée dans le §. précédent, & qui venoit de la terre d'alun jointe au borax calciné.

V. L'arſenic pouvant être avec aſſez de raiſon mis au nombre des ſels, puiſqu'il ſe fond dans l'eau, il convient auſſi de rapporter ici les effets qu'il produit ſur la terre d'alun. Je mêlai une demi once de bonne terre d'alun bien deſſéchée à une forte chaleur, avec une dragme d'arſenic net, blanc & pulvériſé; j'eus ſoin que le mêlange de ces matieres fût bien exact, & je le mis dans une retorte de verre garnie, en y adaptant le récipient, où je lui donnai un feu que je pouſſai à la fin juſqu'au plus haut dégré d'incandeſcence, qu'un ſemblable vaiſſeau de verre puiſſe ſoutenir. Après le réfroidiſſement je trouvai quelques gouttes d'un liquide dans le récipient; mais dans le cou de la retorte étoit l'arſenic d'un beau clair, en ſublimé blanc. Ce qui étoit reſté dans la retorte, péſoit exactement trois dragmes deux ſcrupules & quatorze grains. De cette maniere la demi-once de terre d'alun avoit plutôt ſouffert quelque déchet, que reçu de l'accroiſſement. Je répétai l'expérience encore une fois, pour voir s'il y auroit quelque différence, & pris en place de la terre d'alun une demi-once d'une bonne craie, bien deſſéchée & pulvériſée; je la mêlai avec une dragme d'arſenic bien

pulvériſé, & procédai enſuite en tout de la maniere ſuſdite ; enſuite après le réfroidiſſement des vaiſſeaux, je ne trouvai aucun liquide dans le récipient ; mon arſenic ſublimé ne paroiſſoit pas non plus blanc, mais il étoit noirâtre, & aſſez reſſemblant à un régule d'arſenic, qui eſt une marque d'un phlogiſtique fort ſubtile dans la craie. Ce qui demeura dans la retorte, péſoit une demi-once & ſix grains ; par conſéquent il avoit acquis quelque choſe en poids, ce qui montre aſſez que dans cette opération, l'arſenic a laiſſé quelque choſe dans la craie ; & la couleur grisâtre de celle-ci acheve d'en convaincre. Ces expériences font donc voir que la terre d'alun ne ſçauroit s'unir en aucune maniere avec les terres crétacées.

VI. Je continuai à prendre de ma terre d'alun bien deſſéchée à la chaleur ; j'en péſai, lorſqu'elle étoit encore chaude, une demi-once ; je la poſai ſur un papier brouillard, que je recouvris avec un autre papier ſemblable, de façon que l'air pouvoit paſſer à travers ces papiers, mais qu'il ne pouvoit d'ailleurs s'y introduire aucune matiere étrangere. Je poſai enſuite le tout au grenier du Laboratoire, dans un endroit ſec, & l'y laiſſai repoſer pendant quelques jours. Au bout de ce tems-là je péſai de nouveau ma terre d'alun, & je trouvai que ſon poids étoit augmenté d'une dragme ; ce qui donne lieu de

croire que cette terre eſt diſpoſée à attirer l'humidité de l'air. Et qui ſçait ſi (ce qui me paroît tout-à-fait vraiſemblable) l'acide vitriolique qui exiſte ſouvent en grande abondance dans l'air, ne s'inſinue point ici dans la terre d'alun ? C'eſt de la même maniere que nous voyons les ſels alcalis fixes, quand ils ſont expoſés trop long-tems à l'air, attirer l'acide vitriolique répandu dans l'air, & en conſéquence donner par la ſolution, & par la cryſtalliſation qui la ſuit, un tartre vitriolé abondant. Et alors il ſeroit aiſé d'expliquer la cauſe qui fait que l'acide nitreux ſe ſépare du nitre, & l'acide du ſel, du ſel commun.

VII. De plus je calcinai une once de notre terre d'alun crue, qui avoit été fort exactement deſſéchée dans un creuſet à fondre proportionné, que je recouvris avec un autre creuſet; & je donnai pendant une heure & demie un feu extrêmement fort. Après le réfroidiſſement ma terre d'alun avoit perdu environ la moitié de ſon poids; elle étoit devenue très-blanche, mais ſans s'être vitrifiée, au contraire elle étoit demeurée friable. De cette terre d'alun ainſi calcinée je pris une demi once, & l'ayant gardée de la même maniere que celle dont il eſt parlé dans le §. précédent, à l'air dans le grenier de mon Laboratoire, pendant vingt-quatre heures, je trouvai enſuite que dans ce court eſpace de tems, ſon poids s'étoit accru de quinze grains.

Là-deſſus je mêlai trois parties, tant de cette terre que de celle ſur laquelle j'avois procédé de même auparavant avec une partie de ſuye brûlée ; je diſtillai avec force ce mélange par une retorte, & de cette maniere j'obtins un peu de ſoufre ordinaire : ce qui me confirma puiſſamment dans l'opinion que cette terre attire l'acide vitriolique de l'air.

VIII. Il étoit encore néceſſaire de rechercher quelles ſont les propriétés de notre terre d'alun, lorſqu'étant mêlée à d'autres terres, on la ſoumet à l'action d'un feu violent ; car par elle-même la terre d'alun n'eſt ſuſceptible d'aucune fuſion, même au feu le plus véhément. Je mêlai donc dans un mortier de verre net une partie de notre terre d'alun, qui avoit été auparavant un peu calcinée, avec parties égales de ſable de *Freyenwald*, net, rougi auparavant au feu, éteint dans l'eau, bien pilé enſuite dans un mortier de verre, lavé doucement avec de l'eau, & bien deſſéché. Ce ſable peut toujours tenir lieu de cailloux nets, pilés bien déliés ; je l'ai préparé de la même maniere, & l'ai employé ici pour tous les travaux en queſtion. Ces matieres ayant donc été exactement mêlées, je procédai de la maniere qui a déja été rapportée cy-deſſus ; c'eſt-à-dire, que j'en remplis un creuſet, je le recouvris d'un autre ; & après les avoir luttés, je donnai le plus grand feu de fuſion qu'il ſoit poſſible de

produire, pendant pluſieurs heures conſécutives. Après que le creuſet eut été réfroidi, je vis que le mêlange n'étoit point entré en flux, mais qu'il étoit comme une poudre, ſans qu'abſolument il y eût aucune réunion de parties.

IX. Il en fut entiérement de même avec la craye; car lorſque j'eus mêlé de la terre d'alun avec parties égales de craye, & que j'eus traité ce mêlange comme cy-deſſus, les matieres ne coulerent point enſemble, mais j'obtins un mêlange de pouſſiere blanche. Je trouvai le même produit, en mêlant parties égales de ſélénitte, auparavant calciné, exactement lavé & deſſéché avec la terre d'alun; j'y donnai le même dégré de feu, & j'obſervai les mêmes circonſtances. Pour abbréger, la terre d'alun n'entre en flux d'aucune de ces manieres, ni en y ajoutant du ſable, ni avec la craye ou la ſélénitte. Un mêlange de la terre d'alun calcinée ſuſdite, de ſélénitte, & du même ſable dont nous avons parlé, à parties égales, traité de même au feu le plus violent, n'entre pareillement en aucun flux; les parties même ne ſe cuiſent pas enſemble. Il en fut encore de même, quand je ſoumis à un traitement ſemblable un mêlange de terre d'alun, de ſélénite & de craye; je n'obtins également qu'un produit tendre en pouſſiere, dont il n'y avoit rien qui fût cuit enſemble, ou réuni de quelqu'autre maniere.

Finalement j'ai auſſi pris parties égales de terre d'alun, de craye & de ſable, & les ai traitées de même. Elles ne ſont pas entrées à la vérité en flux, mais elles ont produit une maſſe fort blanche & aſſez compacte, puiſqu'elle donnoit du feu en la frappant contre l'acier. Cette différence doit ſans doute être attribuée à l'addition du ſable.

La ſuite au Journal prochain.

LIVRES NOUVEAUX.

Maladies traduites du Latin de Baglivi. Auxquelles on a ajouté des Remarques & des Obſervations fondées ſur la Théorie la plus claire & la plus reçue, & ſur la plus ſaine pratique ; Par M. G. D'Aignan, Docteur en Médecine. A Paris, chez la Veuve Delaguette, Imprimeur-Libraire, rue ſaint Jacques, à l'Olivier. Prix relié, 2 liv. 10 ſ.

Traité des écrouelles, par M. Charmeton, Chirurgien gradué, Démonſtrateur d'Anatomie à Lyon, ancien Chirurgien en chef de l'Hôpital général de la Charité de la même Ville. Nouvelle édition, imprimée à Lyon chez Renault, Libraire. Et à Paris, chez Briaſſon, rue S. Jacques. Prix broché, 2 liv.

Obſervations de Chirurgie, avec des Re-

marques. L'on y a joint la préparation & les effets de l'agaric de chêne dans les hémorragies des grandes opérations, traduites de l'Anglois de M. Joſeph Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Gui, par M. Daniel Mayenis, &c. A Paris, chez la veuve de Charles-Maurice D'houry, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie. Prix relié, 2 liv. 10 ſ.

REMEDE NOUVEAU.

ELIXIR POUR LES DENTS,

Par M. DELAITRE, *Apothicaire à Vitry-le-François.*

P. de piretre groſſiérement concaſſée, deux onces. Mettez-la dans un matras, & verſez deſſus une chopine d'eau-de-vie de lavande, ou par infuſion. Ajoutez de ſel ammoniac très-pur un demi gros.

Mettez le tout en digeſtion ſur un bain de ſable pendant vingt-quatre heures, en remuant le matras de tems en tems, décantez la liqueur, & gardez-la pour le beſoin.

Cette compoſition eſt proprement celle qui eſt connue ſous le nom d'*Elixir odontalgique* de M. *l'Abbé Encelot*, qui a fait tant de bruit à Paris.

Le ſel ammoniac qui y entre, eſt un puiſſant diſſolvant des parties âcres & réſineuſes

de la piretre. J'oſe aſſurer qu'on ne trouvera aucune différence de cet Elixir avec celui que compoſe M. *l'Abbé Encelot.* C'eſt ce que différentes perſonnes m'ont confirmé. D'ailleurs le goût & l'odeur le décelent aſſez, & font ſuffiſamment connoître que la piretre en eſt la baſe. L'eau-de-vie de lavande peut ſe charger d'une plus grande quantité de parties âcres de la racine, & l'Elixir en deviendroit plus efficace en certains cas. J'ai ajouté quelquefois un peu de citron, qui y communique une odeur plus gracieuſe. Cet Elixir eſt parfaitement indiqué dans les tempéramens phlegmatiques, lorſque quelques humeurs ſe jettent ſur les gencives, y deviennent âcres, irritent les parties nerveuſes & y cauſent de la douleur. Il ouvre les tuyaux excrétoires des glandes ſalivaires, donne de l'action à leurs fibres, & fait rendre beaucoup de pituite.

Les bons effets de ce remede ont été reconnus, & c'eſt pour le bien public que j'en donne la découverte; mais cet Elixir a des bornes, comme tous les bons remedes de la Médecine; c'eſt au Médecin ſage & prudent, d'en faire l'application à propos.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1757.

Jours du mois.	*Thermometre.* *A 6 h. du matin*	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*Barometre.* *pouces.*	*lignes.*	*parties*	*Vents.*	*Etat du ciel.*
1	4½	10	9	28	5	½	S-O. foib.	Couvert. Brouillard épais le m.
2	8½	11	9				*Idem.*	*Idem.*
3	8½	12	7				*Idem.*	*Idem.*
4	6	8	8		4	0	*Idem.*	*Idem.*
5	6½	9	9		2		S-S-O.	*Id.* pluie fine m. & ſ.
					0	⅓	*idem.*	
6	10	10⅓	6	27	8	0	S-O. très fort par raffales.	Beauc. de nuages. Plui. méd. le matin.
					6			
						0		
7	6	8	5		7		*Idem.*	*Idem.*
					10			
8	2	5½	3		11	½	O. méd.	Beauc. de nuages.
				28	1	0		
9	01	5	3		2		N-E. foib.	Peu de nua.
10	5	7	6		0		S-S-O. foible. S-O. fort à 10 heures.	Couvert. Plui. méd. à 4 h. du ſoir.
				27	10			
11	5	8	5½		8		O. foible.	Peu de pet. nuages.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
12	5	7	4		11		N-O. médiocre.	*Idem.*
13	0½	4½	4		9 8	 ½	S-S-E. médiocre.	Beauc. de nua. Brume méd. le mat.
14	6½	7	4	28	11 3	0	O. très-fort à 8 h. du matin.	Couvert. Plui. fin. par int. le mat.
15	2	5½	5½		0		S. méd. très-fort à 4 h. du ſ.	*Id.* plui. *id.* tout le ſoir.
16	9	9	6		1		O. méd.	*Id.* pluie fine le mat. juſqu'à 8 h.
17	5	6	6	27	11	½	S. méd.	*Id.* plui. fin. tout le jour.
18	6	8	7	28	0 1	½ 0	O. au S-O. méd.	Couv. le mat. peu de nua. à 10 h.
19	8	10	9	 27	0 11		S-S-O. méd.	Couvert. Pluie fine le mat. juſqu'à 9 heures.
20	8½	10	10		10		S. méd.	Couvert. Pluie fine preſq. tout le jour.
21	8	10	6		11	½	*Idem.*	Sérein.
22	5	10	6½		10		S-S-E. *id.*	Peu de nua.
23	8	9	8		9 11	0 ¾	S-S-E. au S-O. méd.	Couvert. Petite pluie tout le ſoir.
24	7	8	7½	28	1	0	S. méd.	Beauc. de n.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
25	6	10	8	27	10	$\frac{1}{2}$	S-E. méd. fort la nuit.	Peu de nua. Petit. plui. la nuit.
26	8	11	10		11 10	0	S. méd. coup de vent la n.	Peu de nua.
27	10	11$\frac{1}{2}$	10			$\frac{1}{3}$	*Idem.*	Couvert. Petite pluie tout le ſoir.
28	9	10	6		8 9	$\frac{4}{5}$ $\frac{1}{2}$	O. au S-O. méd.	Pluie méd. dès le mat. juſqu'à 10h. beauc. de nuages.
29	6	10	9		7 4	$\frac{3}{4}$ $\frac{1}{2}$	E. au N-O. *idem.*	Couv. pet. plui. preſq. tout le jour.
30	8	9	7$\frac{1}{2}$		6	0	S-S-E. médiocre.	Beauc. nua. Plui. méd. à 5 h. du ſoir juſqu'à 6 h.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 12 dégrés au deſſus de la congélation; & la moindre chaleur de 1 dégré au deſſous de ce point : la différence entre ces deux termes eſt de 13 dégrés.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$: la différence entre ces deux termes eſt de 13 lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du N-E.
1 fois du E.

5 fois du S-E.
7 fois du S.
12 fois du S-O.
5 fois de l'O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems ſérein.
13 jours de nuageux.
4 jours de brume.
16 jours de couvert.
16 jours de pluie.

Les hygrometres n'ont marqué de la ſécheresse que les 10 premiers jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1757. *Par M. VANDERMONDE.*

Comme le tems étoit chaud & humide, preſque toutes les maladies avoient quelques caracteres de putridité. La petite vérole qui a été pendant ce mois plus fréquente que dans le reſte de l'année, étoit aſſez bénigne dans les enfans; dans la plûpart des adultes elle étoit confluente & très-fâcheuſe; nous avons ſur-tout obſervé dans pluſieurs ſujets que les boutons étoient petits, cryſtallins, & d'un rouge noirâtre; cette derniere qualité étoit conſtamment accompagnée de tous les caracteres de la putridité. Dans ces ſortes de cas les cordiaux & les narcotiques ne nous paroiſſent pas indiqués, parce qu'ils précipitent

l'éruption de la matiere varioleuſe, que la nature n'a point encore eu le tems de ſéparer de la matiere putride; ce qui ne manque pas de faire avorter une partie de l'éruption & de la ſuppuration. Les antiſeptiques & les vomitifs ſont beaucoup plus utiles, ou du moins il faut agir avec bien de la prudence; car la petite vérole eſt en même tems une maladie dont le traitement eſt le plus facile, & le mal le plus critique & qui demande le plus de connoiſſances & le plus de ſagacité.

Une maladie moins commune, mais plus funeſte que la petite vérole, eſt celle qui s'eſt répandue avec tant de ravage dans un des Couvens de Religieuſes de cette Ville. Les malades engourdies ne ſe plaignoient que d'une douleur ſourde à la tête, d'un point de côté obtus, d'un délire obſcur, d'anxiétés & d'un abbatement extrême. Le pouls étoit petit & ſerré, le friſſon plus ou moins long, l'haleine fort mauvaiſe & les déjections fétides. Cette maladie s'annonçoit avec des ſymptomes ſi précipités & ſi funeſtes, qu'il ſembloit qu'elle n'étoit qu'une longue agonie.

On a très-fauſſement attribué dans quelques papiers publics la cauſe de cette épidémie au verd-de-gris. La vigilance & les ſoins infinis que les Religieuſes de ce Couvent ont toujours pris pour leur propre ſûreté & celle de leurs Penſionnaires, les met à l'abri d'un pareil ſoupçon, qui eſt fort mal fondé. On ne

doit en accuſer que la mauvaiſe qualité de l'air, & la diſpoſition plus ou moins grande à la putréfaction & à la gangrene. Quoi qu'il en ſoit cette épidémie n'étoit, ſelon toutes les apparences, qu'une fiévre putride gangréneuſe; car dans les cadavres que l'on a ouverts, on a trouvé les poumons gangrénés. Les remedes que l'on a employés ſont les ſaignées, qui ont été adminiſtrées à pluſieurs repriſes aux ſept premieres malades. Il y en a une qui n'a pas paſſé les vingt-quatre heures, deux ſont mortes en trente-ſix heures, trois ont été juſqu'au cinquieme jour, & une ſeule a été juſqu'à l'entrée du ſept. Deux autres que l'on n'a pas ſaignées, ont réchappé, moyennant les boiſſons acidules, analeptiques, les évacuations & l'uſage du camphre qui eſt un des plus puiſſans antiſeptiques. On doit en partie aux ſoins de M. l'Archevêque de Paris, le bonheur que l'on a eu d'arrêter les progrès d'un mal ſi dangereux; ce Prélat a donné en cette occaſion des preuves éclatantes de ſon attachement pour ſes ouailles, & de ſon humanité. Nous ne devons pas moins d'éloges aux grands & aux célébres Médecins à qui l'on a confié le traitement de cette maladie; leurs noms & leur réputation ſont au deſſus de tout ce que nous pourrions dire d'eux.

Nous aurions déſiré pour le bien public, que l'on nous eût communiqué des Mémoi-

res circonſtanciés de cette épidémie; mais toutes les démarches que nous avons faites à ce ſujet, ont été inutiles. Comme nous ſçavons que les épidémies ont des ailes, qu'elles s'élancent de Ville en Ville, nous avons cru qu'il étoit important de découvrir à l'univers Médecin le caractere de cette maladie, les remedes qui ont paru y réuſſir, & ceux qui ont eu des ſuites malheureuſes, afin de mettre les hommes en état de ſe garantir plus facilement, ou les Médecins de la guérir avec plus de ſûreté.

Nous profitons de cette occaſion, pour faire quelques réflexions ſur les épidémies en général.

1° Quand une maladie épidémique nouvelle ſe déclare, on doit d'abord prendre une notion de l'état de l'atmoſphere, avant & pendant l'épidémie; & ſi, par exemple, on ſçait que le tems depuis plus de trois mois eſt chaud & humide, & que les vents de Sud & de Sud-Oueſt ont preſque toujours ſoufflé ſur la Ville où regne l'épidémie, on doit préſumer qu'elle eſt d'un caractere putride, puiſque tout Médecin ſçait, ou doit ſçavoir que cette qualité de l'air favoriſe la putréfaction.

2° Cette attention utile doit beaucoup aider à la connoiſſance du caractere de la maladie; ſi cependant les accidens ſont ſi rapides, & ſi la maladie eſt ſi bien maſquée

qu'on ne puiſſe la définir, il faut tâcher de ſéparer les ſymptomes accidentels des eſſentiels, s'attacher à ceux-ci, & regarder les autres comme acceſſoires. Pour ne pas quitter notre premiere comparaiſon, quand une maladie commence par un engourdiſſement, par une douleur ſourde à la tête, par un point de côté obtus, par un abbatement extrême, quand le pouls eſt petit & vif, l'haleine & les déjections ſont puantes; que doit dire un Médecin? Que l'abbatement, l'engourdiſſement, la vivacité & la petiteſſe du pouls, l'haleine puante & les déjections fétides caractériſent eſſentiellement la fiévre putride, & que le point de côté & la douleur ſourde à la tête ſont des ſymptomes accidentels.

3° Si malgré toutes ces précautions, la maladie eſt ſi compliquée qu'un Médecin ait de la peine à la bien caractériſer; on ne doit jamais ſe départir d'une régle qui eſt la baſe du ſuccès; c'eſt de ſe conduire *à juvantibus & lædentibus*. Ce précepte eſt celui du grand Sydenham, pourquoi ne pas l'imiter? Quand on voit que les ſaignées ſont inutiles, & même dangereuſes, il faut les abandonner, & prendre toute autre route. Il vaut mieux même en ce cas reſter ſpectateur oiſif, ou du moins ne donner que des remedes très-doux, & preſcrire une diette convenable, que d'agir à tâton, & ſuivre un empyriſme condamnable.

4° Un ſoin indiſpenſable auquel les Parens & les Médecins doivent également ſe prêter, c'eſt l'ouverture des cadavres. C'eſt dans ce livre des morts, qu'on apprend à ſauver les vivans. C'eſt-là que l'on force ſon ennemi, & qu'on le met à découvert. Si l'on trouve quelques parties gangrénées dans l'eſpace d'un ou de deux jours, on peut raiſonnablement en conclure que cette gangrene ſi rapide, n'eſt pas la ſuite d'une véritable inflammation, qui a ordinairement une marche plus meſurée, & qui fait des progrés moins violens.

Tout ceci prouve qu'il faut, pour être un Médecin heureux & bienfaiſant, bannir de ſon eſprit les ſyſtemes & les préjugés, ne pas verſer le ſang à flots, mais le verſer à propos. En un mot ne pas être *Medicus ad pompam, ſed Medicus ad ſanitatem;* car la Médecine, le plus grand & le plus noble de tous les Arts, ne conſiſte pas, comme le penſe le vulgaire, dans la routine, ou une théorie auſſi brillante qu'inutile dans une éloquence captieuſe, un air impoſant & un entêtement invincible. Cet Art ſalutaire eſt le fruit de beaucoup de connoiſſances lumineuſes & choiſies, d'un coup d'œil juſte, d'un eſprit ſouple & d'un cœur droit.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Octobre, par M. BOUCHER, *Médecin.*

Le tems, pendant tout le cours de ce mois, a ſecondé les vœux du Laboureur pour les nouvelles ſemailles : les terres préparées en partie dès le mois précédent, ont été ſuffiſamment détrempées par les pluies qui ont tombé au commencement de celui-ci pour recevoir les derniers apprêts. Il y a eu encore au milieu & vers la fin du mois, quelques pluies, qui ont concouru à ce même but. Le barometre néanmoins, ſi l'on en excepte ſix à ſept jours, a toujours été au deſſus de 28 pouces.

En général l'air a été aſſez froid pendant tout le mois, le thermometre n'ayant pas monté, pendant le point de chaleur le plus marqué de la journée, au deſſus de 11 dégrés. Mais c'eſt ſur-tout après le 15 que le froid a été le plus ſenſible : le thermometre a été au terme de la glace le 19 & le 23, & il a été au deſſous de ce terme le 18. Ce jour on a trouvé à la campagne des glaçons de près de deux lignes d'épaiſſeur. Le vent a été le plus ſouvent au Nord.

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 11 dégrés ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{4}$ de dégré ſous le

point de la glace. La différence entre ces deux termes eſt de 11 $\frac{1}{4}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 8 lignes ; la différence entre ces deux termes eſt de 10 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
14 fois du Nord-Eſt.
5 fois de l'Eſt.
3 fois du Sud.
4 fois du Sud-Eſt.
7 fois du Sud-Oueſt.
5 fois du Nord-O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
12 jours de pluie.
2 jours de bruine.
10 jours de brouillards.
3 jours de gelée.

L'hygrometre n'a marqué de l'humidité que depuis le 15 de ce mois.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre.

La petite vérole a repris vigueur dans ce mois, & a été répandue parmi les enfans : elle a été confluente & mortelle dans un grand nombre de ſujets ; mais c'eſt bien plus aux préjugés du Public ſur l'uſage banal du vin & des cordiaux, & ſur l'omiſſion de la ſaignée, que l'on doit attribuer les ravages

qu'elle a faits, qu'à la malignité de la maladie.

Nous avons eu auſſi beaucoup de fluxions éréſipélateuſes, ſur-tout à la tête; mais en général elles n'ont rien eu de fâcheux.

Les maladies aiguës les plus communes, après la petite vérole, ont été des fiévres continues-rémittentes, des fiévres péripneumoniques & des eſquinancies: les deux premieres eſpeces n'ont rien eu de différent de ce que nous en avons dit dans les Journaux des mois précédens, ſi ce n'eſt que la plûpart ont dégénéré manifeſtement en fiévres doubles-tierces, & quelques-unes en tierces ſimples ou en quartes. Les fiévres péripneumoniques en particulier, ont été préciſément de la même nature que celles du mois précédent, & elles ont exigé le même traitement.

Les eſquinancies conſiſtoient dans une inflammation vive du voile du palais, & dans un gonflement inflammatoire des amygdales: elles ont indiqué dans le fort de la maladie un traitement purement anti-phlogiſtique & adouciſſant, les laxatifs ne pouvant être placés avec fruit que lorſque l'inflammation paroiſſoit bien domptée.

Les autres maladies régnantes étoient des fiévres intermittentes ſimples, les unes décidément tierces ou quartes, & d'autres qui n'avoient pas de type bien réglé; mais qui toutes en général n'ont rien eu de fâcheux.

Obſervations noſo-météorologiques du mois d'Octobre 1757. Par M. THIESSET, Médecin de Montpellier, à Troyes.

Les vents ſeptentrionaux ayant dominé pendant ce mois, ont tellement réfroidi l'air, que ceux de S. ou de S-O. qui ont ſoufflé quelquefois, n'ont pu l'adoucir. Le froid étoit cependant ſupportable, & le Ciel, toujours couvert de quelques nuages, formoit d'aſſez beaux jours.

Il y a eu des gelées blanches & de la glace, par un vent de N. les cinq premiers jours du mois. Les feuilles des vignes & les raiſins ayant été gelés dans quelques contrées, on a vendangé huit jours plutôt qu'on ne comptoit. Le vent d'E-N-E. a ſoufflé continuellement du 17 au 24. Le jour le plus chaud a été le 6, le thermometre marquant alors 13 dégrés. Les jours les plus froids ont été le 24 & le 30, où la liqueur eſt deſcendue au terme de la glace. La chaleur a diminué de 13 dégrés du premier au 31, jour auquel à dix heures du ſoir le barometre étoit à 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$ O-S-O. & le 10 à dix heures du ſoir il étoit à 27 pouces 2 lignes S. à l'E. La variation a été de 11 lignes $\frac{1}{2}$.

Nouv. Lune le 13. Pr. Q. le 19. Pl. L. le 27.

Maladies courantes à Troyes.

Quoique l'année ait été des plus fertiles en fruits de toutes eſpeces, on n'a cependant vu

aucune des maladies qu'on a coutume de leur attribuer. Il y a même eu fort peu de malades pendant ce mois. Quelques fiévres continues redoublantes ayant commencé vers l'équinoxe précédent, ſe ſont terminées dans ce mois. Les redoublemens, tantôt en tierce, tentôt en double tierce, s'annonçoient par un vomiſſement ſuivi d'un friſſon long de 3 ou 4 heures, & finiſſoient à l'ordinaire par des ſueurs. Nous n'avions pas vu de fiévres à friſſon depuis trois ans. Celles-ci portoient ſourdement à la tête, & donnoient au commencement un délire dont le malade ne s'appercevoit pas, quoique levé. La fiévre maligne continue, redoublante deux ou trois fois en 24 h. ſans friſſon, ſe faiſoit remarquer ſur-tout par une ſtupeur & un délire continuels, par un ſédiment noir qui s'amaſſoit & ſe colloit ſur les dents & ſur la langue, ſi ſeche & ſi retirée, que le malade ne pouvoit l'avancer hors de la bouche; & par des évacuations peu fréquentes de matieres très fétides & de vers. On a vu quelques paraliſies. Des rhumes de cerveau ont paru vers le 23 & le 25, le vent étant E-N-E, le mercure du barometre fort élevé, & la Lune vers ſon plein.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier. A Paris, ce 18 Décembre 1757.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. *v.* 63. 64.

FEVRIER 1758.

TOME VIII.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1758.

T. TRONCHIN in Academiâ Genevenſi Profeſſor. &c. de colicâ Pictonum. Vidi in Arte peritiſſimos hunc morbum non intellexiſſe. *Spigel.*

TRAITÉ de la colique de Poitou, par M. TRONCHIN, Profeſſeur en Médecine à Geneve, avec cette Epigraphe : *J'ai vu que les plus habiles Médecins n'avoient rien compris à cette maladie.*

Brochure de 184 pages, ſe vend à Geneve chez les freres Cramer ; & à Paris, chez Cavelier, rue S. Jacques. Prix, 2 liv. 8 ſ.

LA modeſtie eſt la vertu des vrais Sçavans, comme la vanité eſt le partage des hommes médiocres ; mais ſouvent la mo-

deſtie n'eſt qu'un rafinement d'amour propre, & un maſque dont on ſe ſert, dont on abuſe même pour cacher ſon orgueil. M. Tronchin, ennemi ſans doute d'un pareil artifice, ſe préſente ici à découvert, & s'annonce, comme on le voit (*a*), ſous des couleurs très-naturelles. Son nom déja célébre dans toute la France par l'inoculation de la petite vérole, les marques de bonté & de généroſité, dont l'a comblé un Prince auſſi grand par ſa naiſſance, que par ſes vertus; l'accueil favorable qu'on s'eſt empreſſé de lui faire dans cette Capitale; ce ſexe aimable dont il a fait les déſirs, & dont il a emporté les regrets; tout ſembloit agir de concert pour l'élever à la plus haute réputation. Non content de tous ces honneurs qu'il a reçus comme Médecin, il a cru devoir en briguer de nouveaux & de plus ſolides comme Auteur; c'eſt ce qui l'a engagé à publier cet Ouvrage, qui eſt le fruit tardif d'une pratique brillante & utile, & qui fait voir qu'il eſt auſſi grand dans l'exercice de la Médecine, que ſçavant dans ſes Ecrits.

Les cinq premiers Chapitres concernent la définition anciennement reçue de la colique, & de celle de Poitou en particulier. On trouve après, par ordre chronologique, les noms des Auteurs qui ont écrit ſur cette maladie avant & après Citeſius. Travail bien

(*a*) Liſez l'épigraphe qui eſt à la tête de cet Ouvrage.

utile ! M. Tronchin nous permettra de lui faire obſerver qu'il en a omis un des plus eſſentiels. C'eſt une Theſe ſoutenue en 1751 aux Ecoles de Médecine de Paris, ſous la Préſidence de M. Dubois. Ce petit Traité, auſſi élégant que concis, renferme tout ce qu'on a dit de mieux ſur cette matiere juſqu'à ce jour. M. Tronchin paſſe enſuite à la définition de la colique de Poitou. *Toute colique*, dit-il, *qui ſe termine en épilepſie ou en paralyſie, ſe nomme colique de Poitou, ſans avoir égard à la cauſe qui l'a produite*. Plus nous y réfléchiſſons, moins nous concevons comment un Médecin comme l'illuſtre M. Tronchin, a pu donner dans une mépriſe auſſi frappante. On voit par cette définition, qu'il confond la colique de Poitou avec la colique des Peintres. Ce ſont cependant deux maladies bien différentes par les ſymptomes, par la cauſe & par le traitement ; elles n'ont de rapport réel entr'elles, que parce qu'elles ſe terminent l'une & l'autre par la paralyſie. On appelle l'une, *colique de Poitou*, parce qu'elle eſt épidémique dans le Poitou ; & l'autre, *colique de Potier*, parce que les Potiers de terre y ſont fort ſujets, ainſi que les Peintres. C'eſt apparemment la reſſemblance des termes de *Poitou* & de *Potier*, qui ont fait prendre le change à M. Tronchin. De plus par cette définition que l'Auteur donne de la colique de Poitou, comment veut-il

qu'on la reconnoiſſe ? Il faut donc attendre qu'elle ſoit dégénérée en paralyſie pour aſſurer qu'elle exiſte ; mais M. Tronchin ſçait que quand elle eſt dans cet état, elle eſt preſque incurable, & que les définitions ſont en ce cas fort inutiles.

Paſſons à la deſcription de la maladie. C'eſt un mêlange indigeſte de ſymptomes amoncelés les uns ſur les autres, dont les uns appartiennent à la colique venteuſe, d'autres à la néphrétique, quelques-uns à la paſſion iliaque; en un mot le bas-ventre, qui eſt le principal ſiége des douleurs, eſt attaqué dans toutes ſes parties, de façon que le plus habile de tous les Médecins qui verroit tous ces ſymptomes réunis, ne pourroit définir l'eſpece particuliere de cette maladie.

M. Tronchin expoſe enſuite les cauſes de la colique de Poitou. Il oſe aſſurer que la cauſe prochaine vient de l'irritation & de la criſpation des nerfs ; c'eſt ce dont aucun Médecin juſqu'à préſent n'a douté, & ce qu'on n'aura pas beaucoup de peine à croire. L'Auteur prétend avec Citeſius qu'on doit ranger parmi les cauſes éloignées, 1° les fiévres mal traitées & qui ont été terminées par des criſes imparfaites, 2° les vins acides, 3° le levain de la goutte & du rhumatiſme, 4° le ſcorbut, 5° la mélancolie, 6° les paſſions de l'ame. Nous n'imaginons pas pour quelle raiſon M. Tronchin, qui a ſi bien copié Ci-

teſius dans le détail de toutes ſes cauſes, a oublié de parler de la nature de l'air; Citeſius dit pourtant que cet élément y contribue pour beaucoup, & que c'eſt même de cette maniere ſeule que l'on peut expliquer comment cette maladie a régné ſucceſſivement dans différentes contrées de l'Europe. M. Tronchin lui-même dit à la page 141 d'après Droetus & Citeſius, que pluſieurs Couvens de Religieux & de Religieuſes ont été préſervés & guéris de cette maladie, en changeant ſeulement de climat. Deux autres cauſes qui peuvent produire la colique de Poitou, ſelon M. Tronchin, ſont la ſuppreſſion de la tranſpiration & l'action de quelques poiſons ſur les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins. Que la tranſpiration ſupprimée ſe porte ſur différentes parties du corps, & y cauſe de la douleur & du déſordre; c'eſt ce que tout Médecin ſçait: mais qu'il réſulte de cette ſuppreſſion la colique de Poitou, c'eſt ce qu'il eſt difficile de prouver. Il y a peu de pays qui ſoient plus expoſés aux viciſſitudes des ſaiſons, que ceux qui ſont ſous la zone tempérée; tels ſont les François, & en particulier ceux qui habitent cette grande Ville. Cependant on ne voit ici que très-rarement la colique de Poitou, quoique les Pariſiens ſoient fort expoſés aux maux qui ſuivent la ſuppreſſion de la tranſpiration. M. Tronchin a vu, dit-il, un homme attaqué de la colique

de Poitou, aprés s'être expoſé à l'air froid en ſortant de ſon lit; de-là il conclut que la tranſpiration ſupprimée, produit la colique de Poitou. *Poſt hoc; ergo propter hoc.* Cette façon de raiſonner nous paroît un peu précipitée, ſur-tout en Médecine, où l'on ne peut ſe piquer de trop de circonſpection à ce ſujet. A l'égard des poiſons, que M. Tronchin regarde comme une des cauſes de la colique de Poitou, nous répéterons ce que nous avons déja dit, que les poiſons peuvent donner la colique des Peintres, mais non la colique de Poitou, & qu'il faut bien éviter de prendre l'une pour l'autre, ſur-tout dans le traitement. M. Tronchin dit à ce ſujet que Raphael & le Correge, ſont morts de cette maladie. Comment peut-on hazarder en public un fait de cette nature? Si M. Tronchin s'étoit donné la peine de lire la vie des Peintres par Depiles, il y auroit vu (*a*) que Raphael eſt mort d'une fiévre ardente, & le Correge d'une fluxion de poitrine.

Dans le diagnoſtic M. Tronchin n'eſt pas plus inſtructif que dans le reſte. Il répete dans un Latin peu élégant tout ce qu'il a dit dans la deſcription de la maladie. Il ne doit cependant pas ignorer que décrire une maladie, & en donner le diagnoſtic, ſont deux choſes

(*a*) Voyez l'Abbrégé de la vie des Peintres par M. Depiles, ſeconde édition, pag. 169 & 228.

différentes. Nous ne voyons rien dans ce Chapitre qui caractériſe la colique de Poitou. La péſanteur à l'eſtomac, un défaut d'appétit, le dégoût, la ſoif, les nauſées, les rapports, les vomiſſemens, des anxiétés, peu de fiévre, un pouls ſerré, le teneſme, la ſuppreſſion d'urine, le ſpaſme de la veſſie, & des douleurs dans tout le corps. Eſt-ce là la colique de Poitou? Quelqu'un pourroit-il la reconnoître à ces ſignes? C'étoit ici où il étoit à propos de copier Citeſius, qui prétend que l'on diſtingue la colique de Poitou de la paſſion iliaque, en ce que dans celle-ci la fiévre eſt plus aiguë; & de la colique pituiteuſe & venteuſe, parce que les douleurs dans la colique de Poitou ſont plus lancinantes & plus générales, & s'étendent des inteſtins aux lombes, aux cuiſſes, à la poitrine & à pluſieurs autres parties du corps, & que le colon eſt non ſeulement affecté, mais même les inteſtins grêles. Ici la douleur, ſelon Citeſius, ſubſiſte toujours malgré la diarrhée, au lieu que dans la colique venteuſe ou pituiteuſe, elle ceſſe quand les vents ou la pituite commencent à prendre un libre cours. Dans la colique de Poitou, les déjections par haut & par bas ſont purement bilieuſes & très-mordicantes; dans celle qui eſt produite par la pituite, ce que l'on rejette reſſemble à une eſpece d'humeur vitrée, & eſt, au ſens de Galien, très-froid. Quand le vomiſſement bilieux ne ſe dé-

clare pas dans la colique de Poitou, le hoquet ſurvient. Un ſymptome des plus eſſentiels dans cette maladie, c'eſt cette ſtrangurie qui eſt produite par une urine âcre & bilieuſe, qui fait croire aux malades qu'ils ſont attaqués de la pierre. Les alimens & les médicamens chauds nuiſent à ceux qui ont la colique de Poitou, dit Citeſius; & les remedes contraires les ſoulagent: en un mot de l'amertume dans la bouche, une ſoif continuelle, un dégoût inſurmontable, une fiévre lente, un pouls palpitant & un amaigriſſement conſidérable, achevent de caractériſer cette eſpece de colique. Voilà des réflexions dignes d'un grand Praticien & d'un bon Obſervateur. M. Tronchin avoue enſuite n'avoir tiré aucun profit des ouvertures de cavadres qu'il a faites. Il n'en eſt pas de même d'une Lettre de M. Senac, par laquelle ce Médecin dit avoir obſervé dans le cadavre d'un homme mort de cette eſpece de colique, la partie concave du foie & le voiſinage, remplis d'une humeur verte & noirâtre. Cette autorité eſt aſſurément bien reſpectable, puiſqu'elle vient d'un très-grand Anatomiſte, & de l'élégant & judicieux Auteur du Traité de la ſtructure du cœur.

M. Tronchin prétend avec raiſon qu'il faire changer & varier la méthode curative de la colique de Poitou, ſelon la nature de la cauſe qui l'a produite. Ceci eſt bientôt dit.

Mais comment reconnoître ſi c'eſt la bile, les acides, ou l'humeur goutteuſe qui ont donné naiſſance à la colique de Poitou? C'eſt ce dont M. Tronchin n'a pas jugé à propos de parler. Ce ſont pourtant les ſignes de ces cauſes qui doivent aſſurer le diagnoſtic, & par conſéquent le traitement : ſans un détail exact de ces ſignes, un Ouvrage devient de pure ſpéculation, & ne peut que jetter la confuſion dans l'eſprit des Praticiens ; car qui eſt-ce qui ignore que quand c'eſt le ſcorbut qui a fait naître cette eſpece de colique, il faut preſcrire les antiſcorbutiques ; le point eſſentiel eſt de déterminer en quoi conſiſte l'eſpece de colique de Poitou produite par le ſcorbut. Quoi qu'il en ſoit la méthode curative de notre Auteur ſe borne dans le cas de bile aux fomentations, aux cataplaſmes farineux, émolliens & aux doux purgatifs. Il conſeille ſur-tout ſa fameuſe marmelade, faite avec parties égales de manne, de pulpe, de caſſe & d'huile d'amandes douces. Nous ne pouvons pas décider de l'efficacité particuliere de ce médicament, que nous n'avons jamais employé, quoiqu'il ſoit encore à la mode ; mais nous oſons aſſurer que ce mêlange doit faire un fort mauvais ragout, & ne peut qu'être d'une digeſtion difficile, ſur-tout dans des tempéramens bilieux, qui, comme l'on ſçait, ne digerent ni l'huile ni les ſubſtances ſucrées, & encore

moins la caſſe, qui leur donne des vapeurs très-vives. L'Auteur conſeille de s'abſtenir des narcotiques. Il peut avoir raiſon en ce cas, à cauſe de la bile qui eſt déja fort âcre & volatile, & à cauſe des évacuations par le ventre, qu'il eſt néceſſaire d'entretenir. Après des purgations répétées, M. Tronchin recommande le petit lait, le ſuc de Becabunga & de Taraxacon, enfin les eaux acidules. Dans la colique de Poitou, produite, ſelon M. Tronchin, par les poiſons, c'eſt-à-dire, dans la colique des Peintres, il permet la ſaignée, nous la croyons preſque toujours inutile. Il ordonne les émétiques & les narcotiques. C'eſt la méthode que l'on ſuit à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris. A l'égard des bains & des cataplaſmes émolliens, nous cherchons inutilement à découvrir de quelle efficacité ils y peuvent être. Il en eſt de même du lait que M. Tronchin propoſe, & ſur-tout des véſicatoires. Que font les adouciſſans ſur des parties métalliques, qu'ils ne peuvent ni diſſoudre ni entraîner ? Que doit-on attendre des véſicatoires appliquées aux cuiſſes & aux pieds ? des douleurs plus vives & plus cruelles. Encore un coup les épiſpaſtiques ſont-ils capables de détourner par les pieds des molécules de plomb qui ſont dans le bas-ventre, & qui ne peuvent circuler dans les vaiſſeaux qu'avec des peines infinies, & qu'en déchirant tous les endroits par où elles

paſſent ? L'Auteur prétend que ces douleurs nouvelles excitées par les véſicatoires, détournent celles qu'occaſionne la colique. On peut dire en ce cas, que le remede eſt cent fois pis que le mal. Aſſurément on n'a jamais imaginé d'écorcher la peau à quelqu'un en deux endroits, pour lui faire oublier le mal qu'il peut éprouver ailleurs. Ce ſont trois douleurs diſtinctes au lieu d'une, que le malade reſſentiroit très-diſtinctement, qui ne pourroient qu'augmenter l'érétiſme & la tenſion générale des fibres, & par conſéquent les rendre encore plus ſenſibles. Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems ſur le traitement des différentes cauſes de la colique de Poitou, ceci nous conduiroit trop loin. Diſons deux mots de la paralyſie, qui eſt la ſuite funeſte de ce mal, quand il eſt négligé ou mal traité. M. Tronchin avoue qu'elle eſt très-opiniâtre, & qu'elle cede difficilement aux remedes. Dans le commencement de cette paralyſie il conſeille des fomentations émollientes, réſolutives, des frictions, de l'exercice, des ſecouſſes, des irritations, de plonger ſes membres dans les entrailles des animaux nouvellement égorgés, de faire uſage des eaux thermales, des onguens nervins, des ſpiritueux, des gommeux, des balſamiques, du vin de Canarie, de Malvoiſie, de Madere, &c. & ſur-tout de changer de pays. Comme on voit il n'y a rien dans ce

dernier article qui ne ſoit dans tous les Auteurs, quoiqu'il ne ſoit pas vraiſemblable que cette eſpece de paralyſie doive ſe traiter comme toutes les autres.

Concluons de tout ceci qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on eût ſur cette maladie des notions plus préciſes, une théorie plus lumineuſe & un traitement moins empyrique. Citeſius a publié un Traité de la colique de Poitou. Nous invitons quelque Médecin habile Obſervateur, à nous en donner un pareil ſur la colique des Peintres, à bien diſtinguer ſur-tout les ſymptomes particuliers à chaque eſpece de poiſons, à faire voir en quoi differe la colique des Plombiers de celle qui eſt produite par l'orpin, par le mercure, &c. En un mot de nous tirer de l'eſpece d'empyriſme où nous ſommes réduits au ſujet d'une maladie auſſi funeſte.

Vidimus in Arte minùs peritos hunc morbum non intellexiſſe.

ESSAI ſur l'uſage des Alimens, pour ſervir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate, Tome II. à Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange; les deux volumes reliés, prix, 5 livres.

Dans la premiere Partie de cet Ouvrage, M. Lorry nous a fait connoître la matiere nutritive, & les changemens qu'elle éprouve dans tous les corps de la nature, depuis l'inſtant où elle ſe forme & ſe développe, juſqu'à celui où elle eſt prête à ſe détruire, & à rentrer dans le ſein de la terre d'où elle eſt déja ſortie. Il s'agit dans ce volume d'un des objets les plus intéreſſans pour les hommes; c'eſt d'apprendre l'art & les moyens de faire un choix judicieux de leurs alimens conformément à leurs tempéramens, & de les proportionner à leurs forces. Avant d'entrer en matiere, l'Auteur a cru devoir traiter dans des Préliminaires très-longs, de la ſource phyſique de la différence des hommes, & faire voir ce qui caractériſe eſſentiellement les tempéramens. Il examine la nature & les propriétés des fibres; il établit les différences générales des hommes du côté des ſolides; la différence méchanique des ſolides entre eux, celle des ſolides dans leur organiſation,

& enfin celle des fluides. Ces notions préliminaires ſont le fruit des leçons excellentes que l'Auteur a puiſées de vive voix dans les Cours qu'il a faits chez un des plus grands Anatomiſtes de cette Capitale. On y reconnoît auſſi les préceptes du ſçavant Van-Suieten, de Baglivi, & des meilleurs Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere.

L'Auteur dans le premier Chapitre, établit la différence du régime, ſuivant les différens tempéramens. Après avoir proſcrit avec raiſon la doctrine des Anciens ſur cet objet. Il donne la diviſion des différens tempéramens, & les ſignes qui les caractériſent. Il préſente enſuite les alimens qui ſont appropriés à chacun d'eux, la boiſſon qui leur eſt la plus convenable, & il répand de très-grandes lumieres ſur cette branche eſſentielle de la Médecine préſervative. Ce que l'Auteur avance ſur les conſtitutions particulieres des différentes parties du corps dans les mêmes ſujets, comme l'eſtomac & la poitrine, n'eſt pas moins intéreſſant. Ce Chapitre eſt plein de bons préceptes & d'avis ſalutaires à tout homme qui veut être ſon propre Médecin, au moins en cette partie. On trouve après cet article, des regles de régime néceſſaires dans les différens états & les différens périodes de la vie. Les femmes, les enfans, les hommes depuis l'âge de puberté juſques la vieilleſſe décrépite, n'y ſont pas oubliés.

oubliés. L'Auteur même a entré dans des détails intéreſſans à chacun de ces âges. Il propoſe enſuite les moyens de prolonger ſa vie par le régime, de-là il deſcend juſqu'aux Soldats & juſqu'aux Laboureurs, auxquels il ne craint pas de preſcrire des loix, quoique cette eſpece d'hommes ſemble n'être faite que pour ne s'aſſujettir à aucune. Les artiſans ſédentaires, les femmes oiſives ſont chacuns dans leur claſſe, avec des avis & des leçons qui leur ſont propres, & qui ne peuvent que leur être très-ſalutaires. L'Auteur paroît ſur-tout avoir redoublé ſes efforts pour un genre particulier d'hommes, faits pour l'ornement de la ſociété. Ce ſont les Gens de Lettres. L'affinité qu'a cet état avec celui de M. Lorry, l'a ſans doute rendu plus attentif ſur cet objet; auſſi ce qu'on trouve dans ce Chapitre ſur cette matiere, eſt un des morceaux des mieux travaillés de l'Ouvrage. L'article qui concerne le régime des paſſions de l'ame, eſt très bien traité, & convient à tous ceux d'entre les hommes qui ſentent qu'ils en ont une. Le troiſieme Chapitre roule ſur les différens régimes qu'exigent les climats & les ſaiſons. L'Auteur y développe l'action générale & méchanique des climats & des ſaiſons, celle de la chaleur ſur le corps, au printems, dans l'été, dans les climats chauds, tant pour les habitans naturels, que pour ceux qui n'y ſont pas habitués.

M. Lorry conſidere en vrai Médecin les avantages du caffé, du chocolat & des boiſſons à la glace, relativement aux différens tempéramens. Il expoſe enſuite les effets de la chaleur & de l'humidité combinées enſemble, & il preſcrit le régime auquel il faut s'aſtreindre dans cette conſtitution. Il en eſt de même de l'hyver, du printems, de l'automne, des variations des ſaiſons, des vents, des tempêtes. On trouve dans toutes ces circonſtances de quoi ſe ſatisfaire, & prévenir des accidens fâcheux. L'Auteur paſſe de-là aux maladies aiguës, & en explique la nature. Il proportionne les différens dégrés de régime à la force & à la vigueur de ces ſortes de maladies, à leurs redoublemens, tant pour celles de la poitrine que pour celles de l'eſtomac. Ceci eſt de la derniere importance pour tout Médecin qui veut agir avec quelques lumieres, dans le traitement des maladies aiguës. Ce qui concerne les maladies chroniques & les affections des nerfs, eſt également utile & avantageux à tous les hommes, & aux Médecins en particulier. La ſaine doctrine d'Hippocrate & des Anciens, y brille de toutes parts. Il paroît que M. Lorry les a beaucoup lus, & a ſçu en bien profiter ; mais ne pourroit-on pas lui reprocher d'en être un peu trop enthouſiaſmé ? Les fréquentes & vives ſorties qu'il fait dans ſa Préface ſur les novateurs, ſemblent le

prouver. Nous reſpectons la doctrine des Anciens, & ſur-tout celle d'Hippocrate; mais nous croyons en même tems qu'on peut augmenter leurs connoiſſances, & même produire dans certaines parties quelque choſe de mieux que ce dont ils nous ont laiſſé la propriété. Au reſte quoique ce volume ſoit plus châtié que le premier, nous y voyons quelques expreſſions qui nous y ſemblent déplacées, telles que *l'acerbité des fruits, une vieilleſſe fraîche*, &c. La modeſtie dont l'Auteur ſemble donner des preuves dans ſes écrits, nous fait eſpérer qu'il ne nous ſçaura pas mauvais gré des réflexions que nous prenons la liberté de faire ſur ſes Ouvrages, qui ſont d'ailleurs frappés au coin du bon Médecin & de l'homme d'eſprit.

COLLECTION de Theſes Medico-Chirurgicales, ſur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le Baron DE HALLER, *& rédigées en françois par M***. Tom. I. à Paris, chez* Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix relié, 2 liv. 10 ſols.*

C'eſt un uſage conſtamment ſuivi dans toutes les Facultés de Médecine, que ceux qui aſpirent à y prendre des dégrés, y donnent & ſoutiennent, pour faire preuve de leur capacité, des Thèſes, ou Diſſertations ſur différens points de l'art de guérir. Un grand nombre de ces piéces méritent de paſſer à la poſtérité, contenant des vérités intéreſſantes, des obſervations nouvelles, des cures ſingulieres & frappantes, ſouvent même des découvertes précieuſes, qui ne ſe trouvent conſervées dans aucun autre monument. Cependant ces ſortes d'ouvrages, quelque travail qu'ils ayent coûté à leurs Auteurs, ſont aſſez généralement deſtinés à jouir d'une réputation paſſagere. Publiés dans des Ecoles fort éloignées les unes des autres, ne contenant que quelques feuilles d'impreſſion, la collection en eſt très-difficile & très-couteuſe; d'ailleurs on ne peut

diſconvenir que dans le nombre de Thèſes qui paroiſſent dans les Univerſités les plus fameuſes de l'Europe, il n'y en ait beaucoup de médiocres, ne roulant que ſur des queſtions communes & rebatues, traitant problématiquement des vérités reconnues univerſellement, remplies de détails ennuyeux & inutiles, préſentées avec une affectation ridicule pour le ſtyle, ou avec une négligence impardonnable.

On peut regarder une bonne Thèſe comme le chef-d'œuvre de chaque particulier; mais comme elles n'ont pas toutes ce caractere, une collection des meilleures piéces de ce genre étoit donc un ouvrage qui manquoit à la Médecine; mais cette collection exigeoit pour Auteur un homme qui eut la confiance de l'Univers Médecin, soi par la ſûreté de ſon goût, ſoit par l'étendue vaſte de ſes connoiſſances, ſoit enfin par la réputation brillante qu'il auroit méritée; toutes ces qualités ſe trouvent dans M. le Baron de Haller.

Un travail de la nature de celui qu'a entrepris ce laborieux Médecin, en même-tems qu'il conſerve à la poſtérité des morceaux qui ſeroient perdus pour elle, ranime l'émulation, & établit néceſſairement une circulation de connoiſſances, & une eſpece de rivalité entre toutes les Ecoles de l'Europe. Les Auteurs des Thèſes ſont

déſormais intéreſſés à produire des piéces finies & frappantes, au moins ne ſeront-ils plus excuſables d'en donner qui ſoient foibles, la réputation n'én étant plus éphémere & concentrée dans le lieu où elles paroiſſent.

Il ne faut pas regarder les Thèſes qui ſont dans ce Recueil, comme de pures chimeres, hériſſées de citations inutiles, enflées d'idées ſyſtématiques, & chargées d'un préambule banal & faſtidieux; ce ſont de pures obſervations privées de tout ornement, & qui n'ont d'autre parure que celle de la vérité & de l'utilité.

Toutes les Thèſes contenues dans cet Ouvrage intitulé: *Diſputationes Chirurgicæ*, ont paru avec éclat dans les Colléges de Médecine les plus célébres de l'Europe, & la plûpart ont pour Auteurs des hommes conſommés également dans la pratique de la Chirurgie que dans celle de la Médecine. Cette collection eſt en cinq volumes *in*-4°. M. le Baron de Haller a raſſemblé dans le premier & le ſecond, les meilleures Diſſertations ſur les maladies de la tête, du col & de la poitrine, les affections des yeux; les opérations qu'elles exigent y ſont auſſi traitées dans une grande étendue.

Le troiſiéme volume renferme les Diſſertations choiſies ſur les maladies du bas-ven-

tre ; il eſt terminé par des Diſſertations ſur pluſieurs points relatifs à l'art des Accouchemens.

Dans le quatriéme volume, on trouve ce qui a paru de mieux ſur l'opération de la taille, ſur les moyens qu'on a imaginés pour diſſoudre la pierre. Le reſte de l'Ouvrage eſt deſtiné aux maladies des extrémités.

L'idée que nous donnons de la Collection Chirurgicale de M. de Haller, ſuffit pour faire entrevoir qu'elle eſt faite pour aller de pair avec ce que nous avons de mieux en Médecine, & que ce Livre peut figurer à merveille auprès des Mémoires des Académies les plus célébres.

Nous croyons même devoir faire ſentir que cet Ouvrage eſt en partie modelé ſur notre Journal, & que le ſuffrage que le Public daigne accorder à celui-ci, eſt un préſage heureux en faveur de l'autre.

Mais on ne peut ſe diſſimuler que le Recueil publié par M. de Haller, n'eſt pas à la portée de tous ceux qui en pourroient profiter, étant écrit en latin & d'un prix au-deſſus des facultés de bien des perſonnes qui ont beaucoup d'autres livres à acheter.

L'ouvrage que l'on publie aujourd'hui obvie à ces deux inconvéniens ; il ne céde en rien à la Collection latine ; on peut même dire qu'il eſt au-deſſus, puiſqu'il a le mérite

d'être plus concis & plus épuré ; & pour en être convaincu, il ſuffit de faire attention que ce Recueil renfermant beaucoup de Diſſertations ſur le même ſujet, il doit y avoir bien des choſes répetées, des expoſitions anatomiques, des explications, des détails d'opérations préſentés dans pluſieurs endroits. Ainſi cet Ouvrage ne ſeroit ni moins curieux, ni moins inſtructif, ſi en ſupprimant d'une piéce ce qui ſe trouve dans celle qui la précéde, on ne laiſſoit à chaque diſſertation que ce qui lui eſt propre, le ſentiment qu'on y défend, les obſervations ou les découvertes qui en font l'objet, les moyens nouveaux ou peu connus que préſente l'Auteur pour la guériſon de quelque maladie, la manœuvre ou les inſtrumens qu'il propoſe pour quelque opération ; enfin ſes vues & ſes idées particulieres par rapport à quelque point concernant la théorie ou la pratique de la Médecine.

Voilà le projet de notre Traducteur. Il nous apprend que pour l'exécuter il a lu pluſieurs fois chaque diſſertation ; & après s'être rendu maître de la matiere, il fait de la Piece Latine une Piece Françoiſe plus courte, où l'Auteur paroît lui-même expoſer ſes ſentimens ; quelquefois il ſe contente d'en donner un extrait aſſez étendu pour pouvoir tenir lieu de l'Ouvrage même, mais ſoit qu'il ſe ſerve de l'un ou de l'autre de ces moyens,

ou des deux à la fois, il ne préſente jamais que ce qui ſe trouve dans l'Original.

C'eſt en ſuivant ce plan, qu'il nous a donné dans un volume *in*-12 quarante Diſſertations, qui occupent un volume *in*-4° de l'Ouvrage Latin. Ce premier volume contient toutes les Theſes ſur les maladies de la tête, du col & de la poitrine, & quelques-unes de celles qui ont été publiées ſur les maladies du bas-ventre. Notre Auteur compte donner dans un volume ſéparé, ce qui ſe trouve dans ce Recueil ſur les maladies des yeux.

Il ne nous eſt gueres poſſible de rendre compte des Diſſertations contenues dans ce premier volume. Il nous ſuffit de dire que les queſtions les plus intéreſſantes & les plus utiles de la Chirurgie-pratique, y ſont diſcutées à fond avec clarté, & à la portée même des Etudians. Nous ignorons à qui nous ſommes redevables de cet Ouvrage; mais il ne peut être parti que de la plume d'un homme bien verſé dans les matieres Anatomiques & Chirurgicales.

ÉLÉMENS de Chymie ſuivant les principes de Becker *& de* Stahl, *traduits du Latin ſur la ſeconde édition de M. Juncker; par M.* DE MACHY, *Apothicaire de l'Hôtel-Dieu. Six vol.* in-12. *Prix reliés 15 liv. A Paris, chez Simeon-Proſper* Hardy, *Libraire, rue S. Jacques.*

On ne peut faire plus de plaiſir au Public Chymiſte, que de lui donner les excellentes productionsde Becker & de Stahl. Depuis long-tems ces deux grands hommes ont fait l'honneur de leur patrie, & de toute l'Europe, & ils ont ſervi à diriger dans le chemin de la vérité les artiſtes de ce ſiécle. Nos meilleurs Auteurs n'ont pas craint de puiſer dans ces deux ſources. M. Juncker n'a pas eu moins de gloire en concentrant, pour ainſi dire, leurs Ecrits volumineux, & en ornant ſon Analyſe de ce que les Auteurs antérieurs à Becker & à Stahl ont pu dire de meilleur. C'eſt pour parler en Chymiſte, un *Extrait*, dans lequel le *Caput mortuum* eſt rejetté, les parties eſſentielles ſont conſervées, rapprochées, & produiſent un meilleur effet. Le Traducteur ne s'eſt pas borné à rendre d'une langue dans l'autre cet Ouvrage excellent. Des Notes répandues avec intelligence &

économie, en augmentent l'intérêt & l'utilité.

Après une courte hiſtoire de la Chymie, & des Auteurs fameux qui y ont brillé dans tous les genres, on trouve ſur les principes, ſur le mêlange des corps, ſur les inſtrumens tant naturels qu'artificiels, ſur la terre & l'eau autant de Chapitres, dans chacun deſquels les expériences, les raiſonnemens, l'érudition font également honneur à l'Auteur. On y établit la définition de la choſe qu'on traite, ſes caracteres diſtinctifs, ſes parties conſtituantes, ſes propriétés & même ſes vertus; ſouvent on y trouve les différens ſentimens des Auteurs expoſés, diſcutés avec ſagacité.

Dans le ſecond volume on conſidere en général toutes les opérations; la décompoſition, la récompoſition ſont le but où tendent tous les différens moyens employés par les Artiſtes, ſoit qu'ils diſtillent, ou qu'ils diſſolvent, ou qu'ils exécutent toute autre opération; ils détruiſent un corps, ou ils en recompoſent un autre. Le plus ſouvent, ces deux changemens ſe font en même tems, & ſont la ſuite l'un de l'autre. On rencontre ici une infinité de procédés qu'on regardoit comme des ſecrets, & qui ne l'étoient que parce qu'ils étoient noyés dans le verbiage obſcur de leurs Auteurs: nouvelle obligation qu'on a à M. Juncker & à ſon Traducteur.

Il étoit naturel à un Chymiſte Allemand de commencer à traiter des métaux avant tous les autres corps; l'abondance, la richeſſe des mines de toute eſpece qui ſont répandues dans cette partie de l'Europe, engagent les Artiſtes qui l'habitent à s'appliquer aux connoiſſances Phyſiques, qui en facilitent la découverte, à employer tout leur génie pour inventer les moyens de les exploiter avec plus d'avantage, ou même de les améliorer : auſſi les voit-on, par goût ou par enthouſiaſme, croire de bonne foi à la tranſmutation, reſpecter des énigmes qu'Œdipe n'expliqueroit pas, & louer à toute outrance des Ouvrages qui paroiſſent aſſez médiocres.

Les mines ſont-elles du même tems que la création du globe ? Seroient-elles une conſéquence du bouleverſement général qu'y a cauſé le déluge ? A quelles marques reconnoît-on les mines primitives de celles qui naiſſent de la deſtruction de celles-ci ? Les métaux ſe reproduiſent-ils ? Ce ſont toutes queſtions curieuſes, auxquelles on trouve dans le troiſieme volume de cet Ouvrage des réponſes ſatisfaiſantes. Ce qui ne doit être que conjecture, y eſt diſtingué de ce qui eſt d'une évidence conſtatée.

On pourroit en général diſtinguer les parties conſtituantes des corps, en terre, en eau, en huile & en ſel; encore ces deux

élémens ſont-ils, ſuivant Becker & Stahl, des réſultats de la combinaiſon des premieres; & en conſéquence on peut établir deux ſortes de corps, les corps ſulphureux & les corps ſalins. Parmi les premiers les uns ſont naturels, & ce ſont les bitumes, le ſoufre, le petréole, les graiſſes, le ſuif, l'axonge, les réſines & les baumes; d'autres ſont le produit de l'Art, tels ſont le ſoufre artificiel de Stahl, les huiles eſſentielles, les huiles empyreumatiques, le pyrophore & le phoſphore. M. Margraff a beaucoup travaillé ſur ce dernier, & on revendique pour M. Homberg l'honneur de la découverte du ſecond; la rectification des huiles empyreumatiques y occupe un Chapitre intéreſſant; enfin on a ſur cette eſpece de corps un fond de doctrine qu'on trouveroit difficilement ailleurs.

L'Auteur examine dans le cinquieme volume les mixtes, en traitant d'abord de l'acide vitriolique qui eſt le plus ſimple, enſuite des autres acides minéraux, puis des alcalis tant fixes que volatils, & enfin des ſels neutres. Nous ferons mention ici d'un Chapitre qui devroit être dans ce volume, & qu'on ne trouve qu'à la fin du dernier; il eſt tout neuf, même pour ceux qui connoiſſent l'original latin. C'eſt un Traité de l'acide ſulphureux volatil, que M. Langius, ami de M. Juncker, a fait pour l'édition allemande de cet Ouvrage.

Enfin on traite de la fermentation en général & de ſes trois eſpeces, la fermentation vineuſe, à laquelle ſont ſujets le raiſin, les pommes, l'orge, le miel, &c. & qui produit le vin, la bierre, l'eſprit de vin & le tartre; la fermentation qui convertit en vinaigre les produits de cette premiere; enfin la fermentation putride qui décompoſant tous les corps, les réduit en terre & en eau par l'exhalaiſon de leurs parties les plus volatiles.

Le titre d'*Elémens de Chymie* que M. D*** a ſubſtitué à celui de l'Auteur Latin, eſt confirmé par la diſtribution génerale de cet Ouvrage, qui en effet contient non ſeulement les principes géneraux de cet Art, mais encore les notions particulieres aux différens corps qu'on y traite. Le latin de M. Juncker, tout facile à entendre qu'il eſt, porte cependant dans l'eſprit du Lecteur une langueur qui y eſt entretenue par la monotonie continuelle & la multiplicité des ſouſdiviſions. Tous ces déſavantages diſparoiſſent dans le François; tout y eſt lié; la clarté, la conciſion, la variété du ſtile attachent & intéreſſent; & c'eſt ſans contredit le comble de l'honneur que doit attendre de ſon Ouvrage un ſimple Traducteur.

A l'égard des Notes de M. de Machy, elles ſont néceſſaires, & figurent très-bien auprès du texte même de l'Auteur. Quel-

ques-unes ſeulement paroiſſent contenir un peu de fiel & de perſonalités ; c'eſt une tache pour l'ouvrage, & un défaut que nous ne voulons pas excuſer. Nous préſumons aſſez favorablement du caractere de M. de Machy, pour croire qu'il en eſt ſincérement fâché, & que ſon cœur déſapprouve à préſent ce que ſon eſprit a dit.

HÉMORRAGIES

Occaſionnées par des ſangſues, par M. PASSERAT DE LA CHAPELLE, Médecin du Roi à Mahon.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé Gaudin, dit Saint-André, Sergent au Régiment Royal, Compagnie de la Ferté, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament aſſez délicat, foiblement conſtitué des organes de la reſpiration, s'apperçut dès le premier Août dernier d'un crachement de ſang, d'abord en très-petite quantité, & accompagné de toux, qui ayant augmenté journellement, devint ſi conſidérable, qu'il contraignit le malade de ſe rendre à l'Hôpital le 15 du même mois, pour s'y faire traiter. Comme il m'annonça avoir été autrefois ſu-

jet à des maladies de poitrine avec crachement ſanguinolent, & notamment il y a deux ans dans un rhume violent. Je préſumai que le peu de reſſort de la texture pulmonaire auroit pu donner lieu à l'hémophtiſie ; la copieuſe quantité de ſang qu'il évacuoit à tout inſtant, des inquiétudes avec douleurs ſourdes qui n'étoient point dans le centre de la poitrine, m'ont fait ſoupçonner une ouverture dans un gros vaiſſeau, ou une varicoſité ouverte qui étoit intariſſable.

Sur un tel pronoſtic les ſaignées, les remedes alimenteux, incraſſans, aſſociés avec des aſtringens, ont été vainement mis en œuvre juſqu'au 7 Septembre, que le malade à huit heures du matin croyant avoir la luette relâchée, demanda à un garçon Apothicaire du vinaigre pour ſe gargariſer ; ce qui ſans doute fit lâcher priſe à une ſangſue de ſix pouces au moins de longueur, qui étoit à l'entrée du pharinx. Le chatouillement que le malade reſſentit au gozier, la lui fit rejetter vivante & bien nourrie ; le ſang parut encore juſqu'à midi du même jour qu'elle étoit ſortie ; dès-lors l'hémorragie a totalement ceſſé ; elle avoit été copieuſe, ſur-tout dans les quinze derniers jours.

On peut croire que le malade indépendamment de quatre ſaignées, peut avoir perdu douze livres de ſang ; on a remplacé

cette évacuation par une nourriture douce, humectante & incraſſante, qui l'a remis à vue d'œil en peu de jours.

II. Observation.

Laplace, dit Vadeboncœur, âgé de quarante-deux ans, Soldat au Régiment de Medoc, Compagnie de La Boucherolle, s'apperçut qu'il crachoit du ſang ſans déſigner préciſément le tems où cela avoit commencé; car dans les premiers jours les crachats étoient à peine teints; mais l'hémorragie ayant augmenté inſenſiblement juſqu'à l'affoiblir, il entra à l'Hôpital le 27 Août dernier pour ſe faire guérir, ſe plaignant de toux & de douleurs vagues dans la poitrine. Je pratiquai à-peu-près les mêmes remedes qu'au Sergent de Royal, avec auſſi peu de ſuccès, juſqu'au 14 Septembre au matin, que le malade dont je trouvai la voix changée, me dit qu'il ne pouvoit mettre ſon col, à cauſe d'un embarras qu'il avoit dans le fonds du gozier depuis huit à dix heures, qui lui gênoit beaucoup la déglutition. Le ſang qui ſe manifeſtoit chaque fois qu'il crachoit, me fit ſoupçonner une ſangſue pour cauſe de l'hémorragie; l'inſpection réaliſa mes conjectures; je vis la ſangſue attachée derriere la luette; & quand il fut queſtion de la pincer,

elle échappa à l'inſtrument, & ſe précipita tout de ſuite dans l'œſophage ; mais le Chirurgien qui s'étoit chargé d'examiner la gorge du malade de tems en tems, vit de nouveau cette ſangſue attachée à côté de la luette, d'où il la tira au moyen du Bec de Corbin. Elle étoit de moitié moins groſſe que l'autre ; l'hémorragie à laquelle elle a donné lieu, eſt par conſéquent bien moindre ; elle a pu faire perdre à ce Soldat environ cinq livres de ſang ; le ſujet étant d'ailleurs aſſez robuſte, a été bientôt rétabli.

III. OBSERVATION.

Laurent, dit Laurent, du Régiment Royal, Compagnie de Detournel, âgé de vingt-un ans, après quatre à cinq jours de crachement de ſang à peine marqué, ſans aucune douleur de poitrine, ſentant depuis quelques heures un chatouillement dans le gozier, vint à l'Hôpital le 18 Septembre. Je l'examinai, & je vis une petite ſangſue de huit à dix lignes de longueur, qui cauſoit l'hémorragie. On ne put l'avoir qu'après avoir attendu patiemment preſque un jour entier, qu'elle s'attachât fortement au fonds de la gorge, parce que pour peu qu'on la touchât, elle ſe retiroit ſur le champ dans l'œſophage ; il a été difficile d'en débarraſſer le malade.

IV. Observation.

Millier, dit Sans-ſouci, du Régiment Royal, Compagnie de Buſſy, âgé de vingt ans, crachoit du ſang aſſez conſidérablement avec une toux opiniâtre, depuis ſept jours, & perdoit du ſang par le nez depuis deux; la toux s'étoit beaucoup calmée quand ce dernier accident s'eſt manifeſté; & le malade ſentant un embarras dans la gorge, un mouvement vermiculaire dans le trou palatin, continué ſouvent juſques dans le nez, vint ſe faire viſiter le 21 Septembre. La premiere inſpection que je fis du fond de la bouche, me fit découvrir une ſangſue d'environ deux pouces de longueur, dont l'extraction fut faite dans le même inſtant. Ces deux derniers malades n'ont reſté que deux jours à l'Hôpital, & ont rejoint leurs Compagnies.

Il y a lieu de préſumer que ces ſangſues dont on ne s'eſt pas d'abord apperçu, parce qu'elles étoient trop petites, ſe ſont trouvées dans les eaux de fontaine, qui ſont mal-propres, pleines d'inſectes & très mal-ſaines dans cette Iſle. Elles auront reſté pluſieurs jours dans le corps des malades, ſans donner des preuves de leur exiſtence; elles n'ont même été probablement que peu de tems renfermées dans l'eſtomac, ſi l'on peut ſuppoſer qu'elles y ſoient parvenues avec l'eau

dans laquelle elles étoient. La ſuccion auroit pu révolter cet organe, & faire naître des nauſées, ce dont les malades ne ſe ſont jamais plaint. Il y a apparence qu'elles ont pris croiſſance dans l'œſophage où étoit leur ſiége principal ; elles ne ſont même remontées à l'entrée du pharinx, que pour ſe ſouſtraire à la chaleur des organes internes, & profiter de la fraîcheur du fond de la bouche ; la toux ici, ſigne équivoque, qui fatiguoit les malades, n'étoit dûe qu'à l'irritation du canal alimentaire, la diſtribution de la paire vague la pouvoit auſſi faire naître ſympatiquement.

Il eſt évident par ces obſervations, que quand on a été aſſez malheureux d'avaler une ſangſue, elle remonte plutôt au gozier pour rechercher le frais, que de reſter enfermée dans le ventricule & ſuivre le canal inteſtinal, où la chaleur interne & la nature des alimens ſemblent nuire à ſon ſéjour.

Au ſurplus je penſe que quand on ſçauroit indubitablement qu'une ſangſue ſeroit la cauſe d'une hémorragie, qu'on auroit preuve certaine qu'elle ſeroit renfermée dans l'eſtomac où l'inſtrument ne pourroit être porté, il n'y auroit point à héſiter de donner au malade de l'eau ſalée ou plutôt vinaigrée, pour interrompre par l'acide la ſuccion, & provoquer la ſortie de la ſangſue par quelques grains de tartre ſtibié prudemment adminiſtrés : mais ces remedes pourroient être fau-

tifs ; il ne faudroit y recourir qu'autant qu'on auroit attendu vainement que la ſangſue vînt s'attacher au fond de la gorge, ou qu'on auroit tenté de la faire mourir par le vinaigre, le ſuc de citron & les huileux. Les accidens d'ailleurs plus ou moins urgens, déterminent au parti ſage ou quelquefois douteux, qu'on eſt obligé de prendre pour guérir.

Il eſt étonnant que la nourriture & la boiſſon de ces Soldats, n'ayent point empêché ces ſangſues de croître. Il eſt vrai que le Sergent, homme ſobre, s'eſt fort obſervé dès qu'il a vu qu'il crachoit du ſang : il s'eſt tenu preſque toujours à la diette blanche ; mais les Soldats n'ont pas été auſſi ſcrupuleuſement exacts.

DESCRIPTION

De la colique à laquelle ſont expoſés les ouvriers qui travaillent aux mines de plomb de Lead-Hils, *extraite d'une Lettre écrite par M. WILSON, Chirurgien de* Duriſdeer.

Dans le premier dégré de cette maladie les malades ſentent du malaiſe, & une peſanteur dans l'eſtomac, ſur-tout vers l'orifice ſupérieure ; quelquefois elle commence par une colique dans les inteſtins : leur ſalive

eſt douce & bleuâtre comme lorſqu'on a mâché du plomb, le pouls eſt petit, la peau froide, & ſouvent couverte d'une ſueur gluante. Ils ont les jambes foibles & engourdies, ils ſont abbattus, perdent l'appétit, & ne digerent rien de ce qu'ils mangent. Quelquefois la maladie ſe termine par une diarrhée; mais ſi cette diarrhée dure trop longtems, elle eſt d'un funeſte préſage. Dans cet état les malades marchent & travaillent encore.

Si les ſymptômes continuent, ou ſi le malade s'amuſe à boire des liqueurs fortes ayant l'eſtomac plein, ou après avoir travaillé au plomb, il ſurvient une douleur fixe à l'eſtomac, ou à la partie inférieure du bas-ventre qui s'étend quelquefois d'un *os ilium* à l'autre. Le malade eſt très-conſtipé, ce qui eſt ſouvent accompagné de très-grandes douleurs dans les inteſtins; le pouls s'éleve, il ſurvient de la chaleur à la peau, des vertiges, de très-grandes douleurs à la tête, à quoi ſuccéde une eſpece d'inſenſibilité, & un délire furieux au point que le malade ſe déchire lui-même avec ſes dents, les extrémités entrent en convulſion, le corps s'affoiblit, le pouls devient intermittent, & le malade meurt comateux & apoplectique.

On attribue cette maladie aux vapeurs qui s'élevent du plomb pendant qu'on le fond, de-là vient que les habitans l'appellent *Mill-*

reeck la *vapeur des moulins* : car on donne dans ce pays le nom de moulin aux atteliers où l'on fond le plomb, parce que c'eſt l'eau qui en fait aller les ſoufflets. Tous les animaux qui reſpirent cette vapeur, ou qui brouttent l'herbe ſur laquelle elle ſe dépoſe, éprouvent les mêmes ſymptômes que les hommes.

M. *Wilſon* n'ayant pu ouvrir les cadavres des perſonnes mortes de cette maladie, il ouvrit un chien qui en avoit été attaqué, il trouva la tunique interne de l'eſtomac & des inteſtins couverte d'une pouſſiere de plomb qui faiſoit croûte en certains endroits. Il y avoit quelques parties des inteſtins qui étoient enflammées, d'autres qui commençoient à tomber en mortification, & étoient même percées. Les excrémens étoient durs & en petite quantité ; les tuniques des inteſtins étoient fort épaiſſes, & leur cavité beaucoup diminuée.

On guérit aiſément cette maladie lorſqu'elle eſt encore dans ſon premier dégré ; mais ſi l'on attend pour faire des remédes que le malade ait éprouvé des vertiges, le ſuccès en eſt moins ſûr : quand elle eſt plus avancée elle eſt preſque toujours mortelle.

Nous ne dirons rien des précautions qu'on indique aux mineurs pour ſe mettre à l'abri d'une ſi cruelle maladie ; & nous en viendrons à la cure qui eſt exactement la même.

que celle qu'on employe à la Charité des hommes à Paris : c'eſt-à-dire, qu'on la fait conſiſter principalement dans les émétiques & les purgatifs les plus forts, qu'on répette tant qu'il ſubſiſte quelques douleurs dans l'eſtomac ; ſi leur action eſt trop vive, on calme les déſordres qu'ils ont cauſés par de l'opium, qu'on ne donne qu'à très-petite doſe pour ne pas augmenter la conſtipation qui eſt le ſymptôme le plus fâcheux de cette maladie : c'eſt pour la prévenir qu'on fait prendre au malade une grande quantité de lavemens émolliens anodins & laxatifs ; ſi le ventre s'enflamme, on y applique des fomentations émollientes. Lorſque le malade a rendu du ſang par les ſelles, on commence par remédier à ce ſymptôme avec des lavemens balſamiques, enſuite on a recours aux émétiques.

OBSERVATION ANATOMIQUE

Sur une nouvelle clef du crâne, par M. A. PETIT, Docteur-Régent en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie, ancien Profeſſeur d'Anatomie, &c.

Rien n'eſt petit en Anatomie : ſouvent le détail le plus mince & le plus inutile en apparence jette du jour & fournit des vues

ſur les cauſes & le traitement de certaines maladies ; j'ai toujours penſé que ce qu'on nomme les grandes découvertes dans cette ſcience, comme la circulation, l'art des injections, les merveilleuſes obſervations microſcopiques de Levenoëke, &c. n'ont preſque ſervi qu'à ſatisfaire la curioſité des Philoſophes ; l'art de guérir n'en eſt, ce me ſemble, devenu ni plus parfait, ni plus ſûr, &, je ne crains point de l'avancer, l'Anatomiſte qui le premier nous a fait remarquer l'adhérence de la dure-mere au crâne, ou celui qui ſeulement nous a donné l'exacte deſcription des arteres du bras & de l'aponévroſe du biceps, a juſqu'à préſent mieux mérité de l'humanité, que tous les faiſeurs d'injections fines, tous les obſervateurs à microſcope, &c. Je ne crois pas qu'il y ait des Médecins pour qui cette idée ſoit un paradoxe : s'il s'en trouve, ils ne ſont guéres dignes du nom qu'ils portent. C'eſt à ceux qui le méritent à juger de l'utilité de l'obſervation ſuivante.

Il y a long-tems que les Anatomiſtes connoiſſent ces petits os qui ſe rencontrent dans preſque tous les crânes, entre les pariétaux & l'occipital, dans la ſuture lambdoïde ; ils les ont appellés *clefs* du crâne, pour les raiſons que perſonne n'ignore ; il eſt vrai que cette dénomination n'eſt pas des meilleures : on auroit une fauſſe idée de la choſe,

ſi l'on ſaiſiſſoit celle que le mot préſente; il s'en manque beaucoup que ces os ſoient au crâne ce qu'eſt à une voûte la pierre du milieu, que les Architectes appellent la *clef*: je me ſers de ce terme parce qu'il eſt conſacré par l'uſage, ayant toujours été d'avis que c'eſt augmenter les difficultés, & retarder les progrès des ſciences, que d'en changer arbitrairement la nomenclature.

Ces os ſont les mêmes que d'autres appellent *Vormiens*, du nom de *Vormius*, qui le premier en a donné une auſſi bonne deſcription que le peuvent permettre leurs variétés, & leur peu de régularité: je ne ſçache pas qu'aucun Ecrivain ait parlé d'un autre os, que depuis pluſieurs années j'ai fait voir dans mes Cours, & qui ſe rencontre quelquefois entre l'extrémité de la grande aîle temporale du ſphénoïde, & l'angle antérieur & inférieur du pariétal.

Cet os, ou cette clef, (car je lui donne auſſi ce nom parce qu'il reſſemble à pluſieurs égards aux autres clefs du crâne) cet os, dis-je, eſt communément quadrangulaire, & formant un parallélograme irrégulier; il a pour l'ordinaire un travers de doigt de haut dans les adultes, ſur un peu plus de large. Sa ſurface extérieure eſt égale & légerement enfoncée; l'interne eſt moins unie, & creuſée par un ſillon qui loge le tronc principal de l'artere épineuſe qui ſe diſtribue à la

dure-mere. Il eſt comme la plûpart des autres os du crâne compoſé de deux tables, mais minces & preſque confondues ; chacun de ſes bords eſt taillé en biſeau, de façon qu'il ſe joint avec les os voiſins par cette eſpece de ſuture qu'on appelle *écailleuſe* ; c'eſt avec l'angle antérieur & inférieur du pariétal qu'il s'unit en haut ; il le fait en bas avec l'extrémité de l'aîle temporale du ſphénoïde ; il s'articule en arriere avec la portion écailleuſe du temporal, & en devant avec la partie inférieure du frontal.

On peut bien penſer que cet os n'exiſte pas plus dans les crânes des enfans nouveaux nés, que les autres clefs de la ſuture lambdoïde : on ne trouve à leur place qu'une membrane forte, épaiſſe, qui réſulte de la cohéſion du péricrâne & de la dure-mere, & dans l'intérieur de laquelle les os doivent par la ſuite ſe former : cette membrane fait alors une ouverture quarrée aſſez conſidérable, que je nomme la fontanelle inférieure & antérieure, pour la diſtinguer d'une autre ouverture encore plus grande, mais bien plus irréguliere, qui ſe trouve entre l'occipital & la portion maſtoïdienne du temporal, & que j'ai cru devoir appeller la fontanelle poſtérieure & inférieure du crâne.

L'os dont nous venons de donner la deſcription ne ſe rencontre pas dans la plûpart des ſujets : mais il ſuffit qu'on le trouve

quelquefois pour que nous n'en négligions pas la connoiſſance : il eſt rare que dans les adultes l'os du front ſoit de deux piéces réunies par le prolongement de la ſuture ſagitale ; en eſt-il moins important d'avertir que cela peut arriver, & de fait arrive de tems en tems.

Quand la membrane qui ferme la fontanelle antérieure & inférieure commence à s'oſſifier dans ſon milieu, l'os dont nous venons de parler prend naiſſance, parce qu'alors l'oſſification gagnant inſenſiblement du centre à la circonférence, elle s'avance enfin juſqu'aux bords voiſins de l'aîle du ſphénoïde & du pariétal, & les rencontrant parfaitement endurcis les piéces ne peuvent ſe confondre, & dans leur rencontre il ſe fait une ſuture. Tous les autres os Vormiens ſe forment par le même méchaniſme, auſſi-bien que le petit os triangulaire que j'ai vû pluſieurs fois au bout de la ſuture ſagittale, en devant, dans le lieu ou la grande fontanelle exiſtoit dans les enfans.

Il me ſemble que l'expoſition qui vient d'être faite peut avoir ſon utilité dans certaines circonſtances : par exemple, après quelque coup violent porté dans la région temporale, ſi l'os ſe trouvoit à nud, ou que le Chirurgien fut obligé de le découvrir, comme on ne s'attend à trouver qu'une eule ſuture tranſverſale, ſuppoſé que notre

nouvelle clef exiſtât, il y en auroit deux; & il eſt clair que ſi l'on n'étoit pas prévenu, on en pourroit prendre une pour une fracture, & cela d'autant plus aiſément que l'union de ces os ſe fait par une ligne droite; on l'a dit bien des fois, Hippocrate n'a point fait difficulté d'avouer qu'il lui étoit arrivé de prendre de ſimples ſutures pour des fractures.

OBSERVATION

Sur la rupture du tendon d'Achille, par M. MONRO, Profeſſeur en Médecine à Edimbourg.

M. Monro ayant eu le malheur de ſe caſſer le tendon d'Achille de la jambe gauche, a cru devoir faire part au Public de la méthode qu'il avoit ſuivie pour ſe guérir; méthode qui lui a ſi bien réuſſi, qu'il ne lui reſte ni douleur, ni roideur, ni foibleſſe, ni même de marque ſenſible de ſon accident.

Son tendon fit en ſe rompant, un bruit auſſi fort que celui qu'auroit fait une noix qu'il auroit écraſée avec le pied; la ſenſation qu'il éprouva, lui fit croire que le talon de ſon ſoulier étoit entré dans un trou.

Dès qu'il ſe fut apperçu de ſon accident, il prit ſon pied de la main droite, l'étendit

de force, & preſſant ſon gras de jambe avec l'autre main, il attendit du ſecours dans cette poſture. On lui appliqua d'abord des compreſſes ſur le dos du pied, qu'on tâcha d'aſſujettir dans la plus grande extenſion, au moyen d'un morceau de planche & d'un bandage; mais ayant été fort incommodé de cet appareil, il eut recours au ſuivant.

Il ſe fit faire un chauſſon d'un double coutil bien matelaſſé, qu'il fit enſuite percer par le bout, afin que ſes doigts y fuſſent plus à l'aiſe: au talon de cette eſpece de chauſſure étoit couſue une forte laniere de cuir; cette laniere devoit ſe boucler à une demi-guêtre qui n'embraſſoit que le gras de la jambe, & qui ſe laçoit par-deſſus; il y avoit fait faire deux rangs d'œillets de chaque côté, afin de pouvoir la ſerrer à volonté.

Tout étant prêt, il enveloppa ſon pied & ſa jambe dans une flanelle imprégnée des vapeurs du benjoin; ayant mis ſon chauſſon & ſa guêtre, il paſſa la laniere dans la boucle, qui répondoit exactement au milieu de la partie poſtérieure du gras de jambe, & la ſerra juſqu'à ce que ſon pied fût aſſez étendu, & que la guêtre fût deſcendue au point où il la vouloit. Il garda cet appareil nuit & jour, ayant ſoin ſeulement de ſerrer davantage la laniere lorſqu'il vouloit s'endormir. Il deſſerroit auſſi de tems en tems la guêtre, de crainte qu'elle ne lui fît enfler la jambe. Il

fut quinze jours ſans remuer le pied, le tenant tout le jour ſur une chaiſe qu'il faiſoit gliſſer, lorſqu'il vouloit aller dans ſa maiſon. Au bout de ce tems il commença à faire de légers mouvemens de fléxion & d'extenſion, qu'il augmentoit peu à peu, & qu'il ceſſoit dès qu'il ſentoit la moindre douleur. Quelquefois il les continuoit pendant une demi-heure, évitant de faire le moindre mouvement de l'autre jambe.

Lorſqu'il commença à marcher il eut ſoin de mettre toujours la jambe gauche devant, afin que ſon pied fut plus étendu; il s'appuyoit ſur une canne pour prévenir les faux pas. Ayant été obligé de ſortir au bout de ſix ſemaines il ſubſtitua pendant le jour la machine que nous allons décrire au premier appareil qu'il mit encore la nuit pendant plus d'un mois.

Cette machine conſiſtoit en une piece d'acier, dont le milieu étoit mince & fort, & les extrémités applaties & concaves, de façon que l'une embraſſoit la partie antérieure de la jambe, & l'autre la partie ſupérieure du pied. Il y avoit à ſa partie antérieure trois anneaux, un ſur chaque extrémité & l'autre au milieu.

Lorſqu'il avoit mis ſon bas & ſon ſoulier, auquel il avoit fait faire un talon de deux pouces de haut, il plaçoit cette machine de

façon que ſa partie inférieure fut entre les orteils & la boucle du ſoulier, & que la ſupérieure appuyât ſur la partie antérieure de la jambe; enſuite il paſſoit un ruban, ou une laniere de cuir dans chaque anneau des extrémités, & par leur moyen aſſujettiſſoit la machine à la jambe & au pied: il en mettoit dans l'anneau du milieu un troiſieme, qu'il faiſoit paſſer ſous ſon pied tout contre le talon; ce ruban paſſoit outre cela dans deux boucles pratiquées aux extrémités d'un quatrieme ruban qui embraſſoit le talon par-deſſus le quartier du ſoulier. Il fit uſage de cette machine pendant cinq mois; pendant tout ce tems il ſe fit porter en chaiſe, lorſqu'il étoit obligé d'aller dans les rues. Quand il deſcendoit un eſcalier, il poſoit le pied gauche le premier; au contraire quand il montoit, c'étoit le pied droit, évitant avec le plus grand ſoin de faire des grandes fléxions de ce pied, pour ne pas trop fatiguer ſon tendon.

OBSER-

OBSERVATION

Sur des vers tirés de l'oreille d'un homme devenu fou, par les grandes douleurs qu'il reſſentoit dans cette partie ; par M. LEAUTAUD, *Chirurgien juré de la Ville d'Arles, ancien Chirurgien-major de l'Hôpital général du S. Eſprit de la même Ville.*

Le 12 Mai 1750 Jean-Baptiſte Catelin, ſcieur de bois, natif de Châteauneuf en Dauphiné, d'un tempérament robuſte & sanguin, âgé d'environ quarante ans, fut attaqué d'une douleur très-vive à l'oreille droite. Ce pauvre malheureux s'adreſſa inutilement à pluſieurs perſonnes de l'Art, pour obtenir quelque ſoulagement à ſes maux ; la douleur devenant toujours plus aiguë, il parut un jour ſi furieux, qu'on le vit courir par les rues comme un fou ; on lui entendit pouſſer des cris effroyables ; on le vit même ſur le point de ſe précipiter dans le Rhône, fleuve qui paſſe devant nos murs ; il auroit infailliblement exécuté cet affreux deſſein, ſi quelques perſonnes ne l'euſſent empêché.

Dans ces entrefaites cet homme fut conduit à l'Hôpital, & ſe préſenta à moi pour la premiere fois ; ſes yeux étoient étincellans, il faiſoit des grimaces & des contorſions de

tête capables d'effrayer. Je l'interrogeai ſur ſon mal; il me répondit d'un air égaré, qu'il ſouffroit à l'oreille droite des douleurs inſupportables. J'examinai cette partie avec attention : l'intérieur & l'extérieur ne m'indiquerent rien que de naturel. Ne ſçachant à quoi attribuer des douleurs ſi cruelles, ne voyant aucun ſigne d'abſcès, ou de la préſence de quelque corps étranger; je me déterminai à inſinuer dans l'oreille de ce pauvre malheureux un inſtrument pour la ſonder; je ne découvris rien de particulier. Je pris enſuite mes pinces à anneau, je les introduiſis aſſez avant dans l'oreille pour pouvoir en tirer quelque choſe; je les retirai doucement; je ne trouvai rien. Je fis la même manœuvre une ſeconde fois, je pénétrai un peu plus avant; le malade fit des cris épouvantables; je ne fus pas plus heureux qu'auparavant. Je voulois faire une troiſieme tentative; l'Apothicaire de l'Hôpital qui étoit préſent à cette opération, m'en détourna, ſous prétexte qu'il ne ſçauroit y avoir de corps étranger dans cette partie; néanmoins animé par l'envie de ſecourir ce miſérable, je perſiſtai dans mon opinion; j'introduiſis de nouveau mes pinces; je pénétrai plus avant qu'à l'ordinaire, nonobſtant les cris du malade. Enfin je ſentis quelque choſe au bout de mon inſtrument, & je tirai un ver de la groſſeur du petit doigt; alors cet homme me dit que tout

n'étoit pas fini, & qu'il en ſentoit remuer d'autres qui lui cauſoient les douleurs les plus vives. Je réitérai tout de ſuite cette opération pendant cinq fois, juſqu'à ce que le malade m'aſſura qu'il ne ſentoit plus rien, & qu'il ne ſouffroit plus. L'événement a vérifié ce qu'il m'aſſuroit, puiſqu'il a joui depuis d'une parfaite ſanté.

Je tirai donc cinq vers de la même groſſeur, de la même taille, ſans pus ni ſang épanché. Ma curioſité me porta à les meſurer. Ils avoient onze lignes de longueur ſur ſix d'épaiſſeur. Comment ces vers ſe ſont-ils formés dans cette partie ? Seroit-ce le pus qui les auroit engendrés ? Il n'en ſortit pas une ſeule goutte ? Se ſeroient-ils introduits pendant le ſommeil ? Je n'oſe hazarder ici mes conjectures.

CONTINUATION

Des travaux ſur la terre d'alun, par M. MARGGRAF, Docteur en Médecine.

X. Je paſſai de ces matieres à la pierre de lard, ou ſtéatite. Je pris de cette pierre, qu'on nomme auſſi craye d'Eſpagne de Bareuth, bien nette, fort ſoigneuſement lavée, & exactement ſéchée ; j'en mêlai avec autant de notre terre d'alun, je me mis à travailler ſur

ces matieres comme cy-deſſus, & j'obtins un mêlange, qui, du moins eu égard aux précédens, s'étoit cuit & réuni d'une maniere aſſez ſolide. Ayant enſuite mêlé notre terre d'alun avec la même pierre, & du ſable, parties égales, & en les traitant de même, j'en tirai un produit encore à-peu-près ſemblable ; ſeulement il étoit un peu plus tendre. Mais quand je fis un mêlange de parties égales de terre d'alun, de ſélénite, de ſable, de ſtéatite & de craye, & que je procédai de la même maniere, cela me donna une maſſe qui étoit entrée en flux, d'un verd jaunâtre, ſolide, n'ayant pourtant point de tranſparence, & rendant du feu contre l'acier. Au contraire un mêlange de terre d'alun, de ſélénite & de ſtéatite, parties égales, travaillé de la même maniere, donna un produit fort reſſemblant à l'écume, mais qui ne laiſſoit pas d'être entré aſſez bien en flux, & de faire une maſſe ſolide. Le mêlange de la terre d'alun avec la ſélénite, le ſtéatite & le ſable, à parties égales, & traité comme ci-deſſus, a donné un produit qui avoit coulé en un flux égal, un peu ſoufflé, ſolide, & jettant du feu contre l'acier. Mais lorſque j'eus ajouté au mêlange ſuſdit, de ſélénite, de ſable & de terre d'alun calcinée, une cinquieme partie de borax calciné, j'obtins un beau produit de couleur de topaze, clair, tranſparent, dur, & étincellant contre l'acier.

XI. Après cela je fis auſſi des eſſais ſur la terre d'alun qui étoit reſtée du travail avec l'arſenic dans la retorte, rapporté au §. V. J'en mêlai avec parties égales de ſtéatite, de ſélénite & de ſable pilé bien fin ; à quoi j'ajoutai la quantité ſuſdite de borax calciné ; & par le moyen d'un feu violent, j'obtins un joli mêlange, aſſez tranſparent, ſolide, & ſemblable au Chryſolithe. Je travaillai encore de la même maniere un mêlange de cette terre d'alun imprégnée d'arſenic, avec autant de terre crétacée, qui avoit auſſi été traitée avec l'arſenic, ſuivant la méthode du §. V. à quoi je joignis parties égales de ſtéatite, de ſélénite & de ſable ; & le tout ayant été bien mêlé enſemble, j'y ajoutai la quantité ſuſdite de borax, & obſervai les mêmes circonſtances dans tout le travail, au bout duquel le mêlange n'étoit pas entré dans un flux clair ; mais les matieres s'étoient attachées inégalement au creuſet d'une maniere raboteuſe, & avec l'apparence d'écume ; ce que j'attribuai à l'arſenic qui étoit demeuré dans la craye.

XII. Je fus auſſi curieux de voir juſqu'où notre terre d'alun ſe trouveroit propre à faire des vaiſſeaux de terre d'une bonne conſiſtance. Je mêlai pour cet effet ſix parties d'une argille blanche, fine & bien lavée, avec trois parties de notre terre d'alun calcinée, & pilée fort menu ; je joignis encore à ce mê-

lange de la craye & du ſable fin lavé, de chacun deux parties; j'humectai enſuite le tout: & en le mêlant dans un mortier de verre, j'en fis une maſſe bien cohérente, de laquelle je formai après cela un petit vaiſſeau, que je laiſſai entiérement ſécher; puis je le mis dans un creuſet à fondre, bien couvert & bien luté, que je plaçai dans le fourneau de fuſion, auquel je donnai le feu le plus violent. Quand le creuſet fut réfroidi, je trouvai que mon vaiſſeau étoit d'un beau blanc, mais ſans tranſparence. Cependant je ſuis dans l'idée qu'un tel vaiſſeau, après avoir été convenablement verniſſé, pourroit ſervir à cuire, & réſiſteroit très-bien au feu; peut-être même que dans certains cas il tiendroit lieu d'un bon creuſet. De la même maniere encore, j'ai mêlé ſix parties d'argille blanche lavée, avec trois parties de terre d'alun calcinée; j'y ai ajouté du ſable pilé bien fin, & de la craye, de chacun trois parties; j'ai ultérieurement mêlé ces matieres avec une partie de ſtéatite, & autant de ſélénite; j'ai humecté ce mêlange avec de l'eau, j'en ai formé un vaiſſeau, je l'ai fait ſécher, & l'ai expoſé au feu de la même maniere; ce qui m'a donné une maſſe très-ſolide, & qui faiſoit plus de feu contre l'acier que la précédente, en ſorte que ſelon les apparences, elle rendroit encore de meilleurs uſages qu'elle dans les cas ſuſdits, après avoir été verniſſée.

XIII. Je paſſe à préſent aux mêlanges & aux rapports de la terre d'alun avec le verre commun, où j'ai obſervé les phénomenes ſuivans. J'ai mis dans un creuſet fermé une quantité de terre d'alun pilée bien menu, avec des morceaux de verre verd; & les ayant expoſé au feu de cémentation, ſuivant la méthode de M. *de Reaumur*, cela m'a donné une des eſpeces de porcelaine, dont ce grand homme parle au même endroit où il indique cette méthode; au moins mon produit étoit-il fort approchant de cette porcelaine, d'une grande ſolidité, mais ne donnant pourtant point de feu contre l'acier. Si on mêle des parties égales de ſable fin parmi la terre d'alun, ce verre travaillé de la même maniere donnera une porcelaine encore plus belle, & qui jettera du feu. En général dans tous ces travaux, il ne faut pas que le feu ſoit trop fort, autrement le verre ſe fondroit parmi la pouſſiere. Mais quand on mêle enſemble de la terre d'alun calcinée, & du verre réduit en pouſſiere très-fine, & lavé, parties égales; ce mêlange traité ſuivant la maniere ſuſdite, au feu même de fuſion le plus violent, ne veut point entrer en flux, mais il demeure caſſant, en pouſſiere, ou à peine un peu cuit enſemble. Si l'on mêle une partie de terre d'alun calcinée avec deux parties du verre ſuſdit, & qu'on travaille ces matieres, toujours ſuivant la méthode précé-

dente, on aura une maſſe blanchâtre, ayant l'apparence d'écume, & rendant beaucoup de feu contre l'acier. Je procédai auſſi de même ſur une partie de terre d'alun calcinée avec trois parties de ce verre, & j'en obtins une maſſe d'un blanc jaunâtre, qui s'étoit mieux réunie, mais qui avoit pourtant encore des trous, d'ailleurs extrêmement ſolide, & donnant du feu. Au contraire une partie de cette terre calcinée d'alun, avec quatre parties du verre ſuſdit, traitées de la même maniere, donnerent une maſſe d'un verd jaunâtre, tranſparente, & rendant beaucoup de feu. Mais lorſque j'opérai ſur une partie de cette terre avec ſix parties de verre verd, j'obtins un produit dont la dureté n'égaloit pas celle des précédens, mais qui avoit beaucoup de reſſemblance avec le verre verd fondu.

XIV. Une choſe qui ne méritoit pas moins d'être examinée, c'étoit les rapports des chaux métalliques avec la terre d'alun. Pour arriver à ce but, je commençai par prendre une partie de très-bonne *Lune cornée*, bien édulcorée, (par ce terme on entend de la chaux d'argent, précipitée de la ſolution de ce métal dans l'eau forte, par l'acide du ſel commun) avec deux parties de notre terre d'alun calcinée ; je mis ce mêlange dans un creuſet, & je le traitai de la maniere qui a été ſouvent indiquée cy-deſſus, en le tenant

pendant pluſieurs heures au feu de fuſion le plus violent. Après le réfroidiſſement, je ne trouvai qu'un mêlange blanc en pouſſiere, dont les parties ne s'étoient point réunies enſemble, encore moins étoient-elles entrées en flux. Mais dans ce travail il ne s'eſt fait aucune réduction de l'argent, quoiqu'on eût lieu de croire cependant que la violence du feu devoit chaſſer l'acide du ſel hors du métal. Les mêmes choſes arriverent, lorſqu'ayant pris une partie de chaux d'argent ſeche, qui avoit été précipitée de la ſolution de ce métal dans l'eau forte, au moyen de l'huile de tartre par défaillance, & bien édulcorée, avec deux parties de terre d'alun calcinée, que je traitai de même au fourneau de fuſion, je n'en tirai qu'un ſemblable mêlange en pouſſiere.

XV. Je mêlai enſuite ce qu'on nomme *Crocus Veneris*, qui avoit été fait par la calcination des cryſtaux de verd-de-gris, avec de la terre d'alun calcinée, à parties égales, & je travaillai ce mêlange toujours de la maniere ſuſdite, dans un creuſet, après le réfroidiſſement duquel j'obtins un mêlange rougeâtre, dont les parties n'étoient qu'à demi réunies, mais qui n'avoit pourtant aucun éclat métallique. Mais après que j'eus mêlé ce même *Crocus Veneris* avec la terre d'alun calcinée, & le borax, de chacun trois parties, auxquelles je joignis une partie de craye,

& que je les eus traitées de même, le tout s'étoit fondu à mon feu en une eſpece de mâchefer dur, & d'un rouge vif, qui rendoit quantité de feu en le frappant contre l'acier. Enfin ayant auſſi pris deux parties de ce *Crocus Veneris* avec du borax & de la terre d'alun, de chacun une partie, & les ayant traités de même, ils avoient coulé en un verre noirâtre, avec des rayes rouges par-ci par-là, uni, ſolide, mais ne faiſant point feu.

XVI. De plus je pris du *Crocus Martis*, qui avoit été préparé à la maniere de *Kunckel*, par une calcination de cinq à ſix ſemaines à la flamme du feu; j'en mêlai parties égales, avec la terre d'alun calcinée; & je procédai dans tout le reſte, avec le feu de fuſion le plus véhément, préciſément de la maniere indiquée cy-deſſus; enſuite de quoi je trouvai un mêlange d'un brun rougeâtre obſcur, tirant ſur le noir, paſſablement ſolide, & faiſant feu. Le mêlange de deux parties de terre d'alun calcinée avec une partie du ſuſdit *Crocus Martis*, traité de la même maniere, fit un mêlange tendre, d'un brun de caffé, qui étoit fort peu lié enſemble; & pareillement le mêlange d'une partie de terre d'alun calcinée avec deux parties du même *Crocus Martis*, traité de même, livra un produit tendre, peu lié & noirâtre. Au contraire, lorſque je mêlai parties égales de cette terre d'alun calcinée avec le même

Crocus Martis, & le borax brûlé, & que je procédai de la même maniere, j'en obtins une maſſe noire, luiſante, fort ſolide, qui étoit bien entrée en flux, & qui faiſoit force feu. Le mêlange de la terre d'alun calcinée avec le *Crocus Martis* ſuſdit, le borax brûlé & le ſable, à parties égales, traité de la même maniere, donna pareillement une maſſe, mais plus nette, & qui étoit entrée dans un flux plus ſerré, d'un noir luiſant, & rendant moins de feu. Mais, quand je mêlai la terre d'alun calcinée, & le *Crocus Martis* ſuſdit, de chacun trois parties, avec une partie & demie de ſable, & une partie de craye, & que j'eus travaillé ces matieres de la façon ſuſdite, j'obtins une maſſe dont les parties s'étoient fortement réunis, & avoient conſervé la figure du creuſet, ſolide, & qu'il n'étoit preſque pas poſſible de briſer, tant ſa dureté étoit extraordinaire, & rendant des étincelles contre l'acier avec force, & autant qu'une pierre à fuſil; mais il ne laiſſoit pas d'y avoir par ci par là des trous.

XVII. Là-deſſus je pris une chaux d'étain, préparée de l'étain de *Malaga* le plus pur, à un feu long & continuel, & enſuite lavée; je la mêlai avec parties égales de notre terre d'alun calcinée; après quoi j'obſervai toutes les circonſtances ſuſ-mentionnées, & ayant donné un feu violent de

fuſion, je trouvai dans mon creuſet un mélange en pouſſiere, fort blanc, qui ne s'étoit cuit enſemble en aucune façon, encore moins les parties s'étoient-elles réunies. Quand je pris deux parties de cette chaux d'étain avec une partie de terre d'alun calcinée, pour les traiter de la même maniere, je n'eus auſſi qu'un mêlange en pouſſiere, qui avoit l'air rougeâtre, & ne s'étoit cuit en aucune façon; & il en fut de même du mêlange d'une partie de terre d'alun calcinée avec trois parties de la chaux d'étain ſuſdite; leur produit fut à-peu-près le même, ſeulement celui-ci paroiſſoit un peu plus blanc. Au contraire, en mêlant enſemble de la terre d'alun calcinée, de la chaux d'étain, de la pierre ſtéatite, du ſable, & du borax calciné, à parties égales, & en traitant ces matieres de même, elles étoient entrées en flux, & avoient formé un corps fort blanc, jaunâtre dans quelques endroits, ſans aucune tranſparence, ayant par ci par là des trous, uni, caſſant, & donnant du feu. Mais le mêlange d'une partie de terre d'alun calcinée avec deux parties de la chaux d'étain ſuſdite, & une partie de borax calciné, en opérant toujours de même, demeura, après le travail, tendre, à peine cuit enſemble, blanc, & ſur le total d'un brun clair; comme auſſi le mêlange de la terre d'alun calcinée, de la chaux d'étain & du borax calciné, à par-

ties égales, traité de même, s'étoit cuit à peu-près comme le précédent, mais étoit pourtant plus ſolide. Au contraire, lorſque je mêlai de la terre d'alun calcinée, de la chaux d'étain & du borax calciné, de chacun trois parties, avec une partie & demie de ſable, & une partie de craye, & que je procédai comme à l'ordinaire, j'obtins un mêlange qui étoit entré en flux, aſſez ſemblable à la porcelaine, blanc, ayant cependant des trous, & l'apparence d'écume.

XVIII. Voici les rapports de la chaux de plomb avec notre terre d'alun. Parties égales de *minium* & de notre terre d'alun calcinée, ſe réuniſſent à un feu violent de fuſion, en une maſſe ſolide, qui fait feu, & d'un verd jaunâtre. Le mélange de deux parties de *minium* & d'une partie de terre d'alun calcinée, donne une maſſe encore plus ſolide, fort remplie de trous, à demi tranſparente, d'un verd jaunâtre, & qui jette beaucoup d'étincelles.

XIX. Je fis venir ſur les rangs une chaux d'antimoine, que j'avois préparée de l'antimoine crud par une fort longue calcination. Une partie de cette chaux avec une partie de notre terre d'alun calcinée, ayant été traitées de la maniere ſuſdite à un feu violent de fuſion, donna un mêlange en pouſſiere qui s'étoit pourtant vitrifié en quelque façon aux côtés du creuſet, & avoit

ainſi commencé à fondre un peu à ce feu véhément, dans l'endroit où il touchoit le creuſet. Quand on procéde de même ſur le mêlange d'une partie de terre d'alun avec autant de fleurs de zinc, ces matieres ne ſe cuiſent point enſemble au feu ſuſdit, mais elles forment un mêlange en pouſſiere d'un blanc griſâtre.

XX. Il nous reſte encore les mêlanges & les travaux qui concernent notre terre d'alun expoſée avec le biſmuth à un feu violent : j'y ai remarqué les particularités ſuivantes. Deux parties d'une chaux de biſmuth nette, & bien brûlée par une longue calcination, avec une partie de notre terre d'alun calcinée, ſe fondirent à mon feu véhément en une maſſe d'un brun preſque couleur de canelle par deſſous, étant plus jaunâtre vers le milieu, & couverte tant à la ſurface que dans les endroits où la maſſe n'étoit pas bien entrée en flux, de petits cryſtaux jaunes & brillans. Un mêlange de trois parties de chaux de biſmuth, & d'une partie de terre d'alun calcinée, donna un produit d'un brun plus égal qui étoit entré en flux, mais avec peu de tranſparence, couleur de canelle, & tenant du verre, audeſſus duquel on voyoit pareillement répandues de petites parties cryſtalines. Le mêlange de quatre parties de chaux de biſmuth, & d'une partie de terre d'alun, avoit déja

pris un flux plus conſiſtant, d'un brun obſcur, & ayant quelque tranſparence dans les endroits minces; mais la ſurface étoit garnie de même de cette matiere cryſtalline. Le mêlange de la chaux de biſmuth, de la terre d'alun calcinée & du borax, à parties égales, a donné un verre ſemblable, qui étoit encore mieux entré en flux, d'un brun plus clair, & couvert d'un plus grand nombre de cryſtaux.

XXI. Pour conclurre à préſent ce Mémoire, je trouve qu'il eſt encore néceſſaire de dire quelque choſe des parties d'argile qui reſtent après qu'on a fait l'extraction entiere de l'argile avec l'acide vitriolique, vû que c'eſt une recherche qui appartient au ſujet que nous traitons. En effet nous pourrons peut-être arriver par ce moyen à une connoiſſance plus exacte des parties conſtitutives d'argile, que la terre d'alun contient. On a vû dans le premier (*a*) de ces trois Mémoires comment j'ai tiré & produit un alun réel, véritable, & parfaitement ſemblable à l'alun ordinaire, par le ſecours de l'acide vitriolique, hors de l'argile, comme étant un corps qui contient abondamment en ſoi de la terre d'alun. J'ai auſſi remarqué (*b*) que par l'addition de l'acide vitriolique, on pouvoit tirer d'une once d'argile blanche, nette, deux

(a) Voyez ſur-tout les §§. VII. & VIII.
(b) §. IX.

dragmes & un ſcrupule de la terre ſuſdite, & qu'il reſtoit après l'extraction cinq dragmes & un ſcrupule d'une terre ſur laquelle l'acide vitriolique n'a point de priſe; & cependant c'eſt la même terre qui étoit unie auparavant avec la terre d'alun, & qui compoſoit avec elle l'argile. Cette terre qui reſte après l'extraction ne conſerve plus les mêmes propriétés, ou rapports, qui convenoient à l'argile. On ne peut plus la faire cuire avec de l'eau, comme on le peut avec l'argile; elle durcit à la vérité au feu, mais elle fait fortement feu contre l'acier, & elle montre encore à d'autres égards que ce n'eſt plus de l'argile. On eſt donc fondé à demander ici quelle ſorte de terre ce peut être? Ce n'eſt plus une parfaite argile; ce n'eſt pas auſſi de la terre d'alun, elle n'eſt plus ſoluble dans les acides; ceux de vitriol, de ſel commun, ou de nître, l'attaquent inutilement. Les expériences ſuivantes, faites ſur cette terre, montreront peut-être où l'on doit la ranger. Une partie donc de la terre en queſtion, qui avoit été pleinement dégagée de ſa terre d'alun par l'acide vitriolique, après avoir été auparavant bien édulcorée avec de l'eau diſtillée chaude, & un peu rougie, avec parties égales de ſel de tartre le plus pur, ayant enſuite été bien mêlées, & travaillées à un feu violent de fuſion, de la maniere que j'ai ſi ſouvent indiquée,

quée, ont donné un beau verd, préciſément ſemblable à celui qu'ont coutume de produire des cailloux nets, ou de beau ſable blanc, avec la même quantité de ſel de tartre; ſeulement le premier tiroit un peu ſur le bleu, mais, auſſi bien que le dernier, il attiroit avec le tems l'humidité de l'air, à cauſe de la ſurabondance du ſel alcalin. Au contraire, deux parties de cette terre d'argile, qui avoit ſouffert l'extraction par l'acide du vitriol, avec une partie de ſel de tartre très-pur, ont donné un auſſi beau verd, & de la même ſolidité que celui qu'on feroit avec la même proportion de ſel de tartre & de cailloux. Car comme les cailloux, ou le ſable net, blanc, & pilé bien fin, avec parties égales de borax calciné, donnent à un feu violent de fuſion un verd clair, conſiſtant, & ſemblable à une belle topaze; de même, notre terre demeurée de l'extraction de l'argile avec l'acide vitriolique, avec pareille quantité de borax calciné, forment une belle maſſe, conſiſtante, dure, claire & ſemblable à la topaze, ſeulement la couleur eſt plus jaune, & reſſemble davantage à la topaze d'Eſpagne, ce qu'il faut peut-être attribuer à quelques parties métalliques, & ſur-tout martiales qui s'y trouvent encore. D'autres expériences que j'ai encore faites ſur le même ſujet, vont même à me perſuader que de l'argile bien

blanche, nette & lavée, n'a d'autres parties conſtitutives que la terre indiſpenſablement néceſſaire à la compoſition de l'alun, & un ſable, ou une terre de cailloux, imperceptiblement mêlés enſemble. Au reſte, ce qu'il y a encore de particulier ici, c'eſt que la terre d'alun unie à l'acide du vitriol, fait conſtamment le fonds des pyrophores; que la terre de chaux, unie avec le même acide, fait pareillement le fonds des Phoſphores qui attirent la lumiere; & finalement que cette terre de chaux, unie avec l'acide du nitre, fait le fonds du Phoſphore qu'on appelle de *Balduin*.

DÉTAIL

De la maladie épidémique qui a régné dans l'un des Couvents de Religieuſes de cette Ville, par M. VANDERMONDE.

Nous déſirions depuis long-tems ſçavoir au juſte l'hiſtoire d'une maladie qui a régné au mois de Novembre dernier dans un des Couvents de Religieuſes de cette Ville; un Médecin très-illuſtre, ami de l'humanité, & ennemi de tout reſpect humain, nous a communiqué le Mémoire ſuivant, qui a été dreſſé d'après le rapport d'un des Médecins qui ont ſuivi le traitement de cette maladie.

PREMIERE MALADE.

Madame de Marcadé, âgée de 60 ans, tomba malade la premiere le matin du 18 Octobre, par un friſſon qui fut violent & long, dans lequel elle perdit connoiſſance; on la porta dans ſon lit encore froide; on prétend que les dernieres paroles qu'elle dit, furent qu'elle avoit une grande douleur de côté; elle vomit un peu de bile verte & noire. Le Médecin fut appellé, il trouva le pouls dur & plein, la peau brûlante, la tête chaude, point de connoiſſance, peu de ſentiment; en pinçant fortement le petit doigt, la malade donnoit des ſignes de ſenſibilité, mais ne répondoit rien de juſte ſur ce qu'on pouvoit lui dire. Elle fut ſaignée du bras ſur le champ, il étoit midi; on conſeilla, d'après la connoiſſance de ſes infirmités habituelles, une potion où entroient le kermès & l'hyppécacuana, mais ſans ſuccès: à quatre heures la malade fut ſaignée du pied, on lui appliqua les véſicatoires, on eut recours à l'émétique à doſes aſſez fortes & réitérées: à dix heures du ſoir l'aſſoupiſſement augmentant de moment en moment, on donna un lavement de coloquinte, qui procura une aſſez grande évacuation, mais qui ne diminua aucun des accidens: ſur le matin elle entra dans l'agonie, & mourut le 19 à une heure. On

n'apperçut aucune éruption à la peau, elle ne fut ni noire ni livide.

Cette Dame étoit ſujette depuis pluſieurs années à un crachement de pus, ſur-tout au renouvellement des ſaiſons, & cette maladie étoit la ſuite d'une fluxion de poitrine qu'elle avoit eu en 1751.

IIe Malade.

Madame Marchais, âgée de 65 ans, tomba malade le Jeudi 20 par un friſſon, douleur au côté, envie de vomir, douleur ſourde à la tête, aſſoupiſſement, grand abbatement. Elle fut ſaignée deux fois du bras, une fois du pied; ſon ſang étoit coëneux; elle rendit quelques crachats teints de ſang. Tous les remedes furent donnés & pris ſans ſuccès; elle eut quelques diſparates légeres, une fauſſe moiteur, & qui ne fut jamais ni longue ni ſuivie de ſueurs. Elle mourut le 24.

IIIe Malade.

Madame Pinchon, âgée de 80 ans, tomba malade le Vendredi 21 par un friſſon, une douleur de côté, aſſoupiſſement; elle fut ſaignée deux fois, & mourut le 22.

IVe Malade.

Madame Joly, âgée de 75 ans, tomba

malade le 21 par un friſſon, douleur de côté, grand abbatement, aſſoupiſſement; elle fut ſaignée une fois du bras, une fois du pied, fut purgée ſans ſuccès, & mourut le 25.

Vᵉ Malade.

Madame ***, âgée de cinquante-huit ans, tomba malade le 22 par un friſſon, douleur de côté, & ne mourut que le 29, c'eſt-à-dire, le 7 de la maladie: on eut même la veille de ſa mort quelques lueurs d'eſpérance. Elle étoit ſujette à cracher du pus, & avoit un fort mauvais tempérament. La maladie parut davantage approcher de la fluxion de poitrine: elle eut beaucoup plus de fiévre que les autres, elle fut moins abbatue; elle cracha pluſieurs fois du ſang; elle avoit une douleur à la tête plus marquée; elle fut ſaignée ſept fois du bras, & toujours ſon ſang fut fort coëneux.

VIᵉ Malade.

Madame de Varennes, âgée de 64 ans, tomba malade le Mardi 25, avec les mêmes accidens qu'on a obſervés aux autres malades, & mourut le Jeudi 27.

VIIᵉ Malade.

Enfin la ſeptieme & derniere de celles qui

ſont mortes, fut Madame de Soubeyron; elle étoit âgée de 64 ans; elle fut attaquée le 29 au matin, & mourut le 30 au ſoir.

Le Samedi 29 Madame de ***, Supérieure de la Maiſon, âgée de 76 ans, tomba auſſi malade; & le Dimanche au ſoir Madame Meynau de Latour fut priſe ainſi que toutes les autres l'avoient été, par un friſſon, envie de dormir, abbatement conſidérable, douleur dans le côté qui remontoit juſqu'à l'épaule: cette douleur de côté n'étoit pas abſolument fixe; elle varioit; elle étoit ſenſible à l'extérieur; elle remontoit vers les clavicules, gagnoit quelquefois le diaphragme, & les malades croyoient ſouvent n'avoir mal qu'à l'eſtomac; mais quand on les faiſoit reſpirer, elles ne faiſoient jamais l'inſpiration complettement; elles touſſoient, mais d'une toux ſeche & ſans expectoration: celles qui ont craché du ſang, l'ont craché ſans toux: il y avoit plus de ſymptomes d'engorgement, que d'inflammation.

M. Aſtruc, Médecin de la Maiſon, voyant la Supérieure malade avec les mêmes ſymptomes qui avoient été ſi funeſtes aux autres, déclara qu'il ne verroit plus les malades ſeul & ſans conſeil.

M. Petit avoit vu Madame de *** & Madame de Soubeyron; il fut appellé le Dimanche à cinq heures du ſoir, & on y joignit trois autres Médecins.

L'effroi étoit grand dans la Maiſon, gagnoit la Ville; les parens des Dames Religieuſes arrivoient de toutes parts, & tout le monde conſterné vouloit être inſtruit & aſſuré. Les Médecins aſſemblés, M. Aſtruc rendit compte de tout ce qui vient d'être dit, & conclut par propoſer au Conſeil aſſemblé de nommer la maladie, d'en chercher les cauſes, s'il étoit poſſible, d'établir la méthode qu'il falloit ſuivre pour Madame de ***, Supérieure, & pour celles qui pourroient être attaquées de la même maladie; enfin d'indiquer ce qu'il falloit faire pour raſſurer la Communauté allarmée, & prévenir de nouveaux malheurs.

Tous ces points furent diſcutés l'un après l'autre, & M. Aſtruc conclut à l'unanimité que la maladie paroiſſoit avoir tous les caracteres d'une fiévre putride catharrale, partagée entre la tête & la poitrine : qu'on en pouvoit attribuer en partie la cauſe à des brouillards chauds & humides, qui ſe ſeroient attachés plus particuliérement à cette Maiſon qu'à une autre, ainſi qu'on le voit arriver quelquefois ſur un vaſte champ, où une partie des plantes paroît comme foulée ou brûlée, tandis que le reſte eſt verd & ſain; ainſi qu'en l'automne 1748, on a vu les jeunes Penſionnaires des Dames de la rue du Bacq, affligées d'un mal de gorge gangréneux, ſans que le voiſinage en fût attaqué. On cita plu-

ſieurs exemples qui prouvoient que bien ſouvent une maladie s'attachoit à un eſpace fort borné. En partant d'après la dénomination de la maladie, on convint unanimement qu'il falloit débuter par une forte doſe d'émétique, & commencer ſur le champ à en donner trois grains tout à la fois à Madame la Supérieure, qu'enſuite on travailleroit à atténuer l'humeur catharrale, à provoquer une tranſpiration plus abondante, des ſueurs, même des crachats, des urines plus abondantes, puiſque l'humeur dominante paroiſſoit l'exiger; & quelqu'un propoſa, pour remplir cette indication, un remede qui a déja été autrefois à la mode pour les péripneumonies fauſſes, & dont on n'a tiré aucune utilité, l'uſage de la racine du polygala virginiana, ou racine du ſerpent à ſonnette, ainſi nommée parce qu'elle guérit la morſure d'un ſerpent, dont l'effet eſt de coaguler promptement la maſſe du ſang. On crut qu'il falloit encore étayer ce remede par l'uſage du camphre bien indiqué.

Les Conſultans étant convenus que les cauſes de la maladie étoient obſcures & fort enveloppées, demanderent avant de ſe ſéparer, qu'on ouvrît la premiere qui mourroit; Madame de Soubeyron rendoit l'ame, & l'ouverture en fut accordée aux Médecins pour le lendemain à huit heures.

Le Lundi matin à huit heures l'ouverture

du corps de Madame de Soubeyron fut faite ; on ſe borna à examiner la poitrine, & on trouva l'extrémité du lobe droit qui regarde le diaphragme, noire, gorgée d'un ſang qui viſoit à la pourriture, & preſque tout le lobe gauche auſſi noir, gonflé & engorgé, preſque adhérent à la partie poſtérieure de la poitrine, couvert d'une coënne gluante ; en l'ouvrant avec un ſcalpel, il en ſortit une ſéroſité rougeâtre & purulente, ſemblable à-peu-près à celle qu'on tire d'un antrax. La cauſe de la mort trouvée, on n'étendit pas plus avant ſes recherches : on crût du moins avoir plus de lumieres par cette ouverture.

Madame de *** avoit pris dès le Dimanche au ſoir trois grains d'émétique, qui eurent peu d'effet ; peu aprés on fit bouillir une once de racine de poligala dans cinq demi-ſeptiers d'eau, réduits à une pinte ; & on donna à la malade environ trois onces de cette décoction toutes les heures ; chaque fois que la malade en prit, l'eſtomac ſe ſouleva, quoiqu'on y eût mêlé du ſirop de guimauve ; on donna de plus toutes les deux heures une cueillerée d'un mêlange fait avec deux onces d'huile d'amandes douces, quinze grains de camphre, une once d'eau de canelle ſimple, une once de ſirop d'œillets. Ce mêlange a été continué trois jours, & pendant le reſte de la maladie on a ſubſtitué au camphre quelques grains de kermès, pour

accélérer la réſolution quand elle a paru diſpoſée. On appliqua auſſi les véſicatoires aux jambes dès le Dimanche au ſoir, & ce remede a paru réuſſir. Les jambes ont rougi & fourni beaucoup de ſéroſités, une plus que l'autre.

A l'égard du polygala, il fut donné la nuit du Dimanche, & le Lundi toute la journée ſans ſuccès, encore fut-on obligé de le maſquer & d'en adoucir l'âcreté par la décoction des plantes béchiques.

Le Mardi matin, vu l'inutilité du polygala, qui ne procuroit ni tranſpiration, ni ſueurs, ni crachats, ni amélioration à l'état de la malade ; conſidérant d'ailleurs qu'elle avoit de l'aſſoupiſſement, des diſparates, de la difficulté de reſpirer, que le pouls étoit tantôt petit & foible, tantôt dur & ſerré ; que les redoublemens, ſans être bien longs, ſe faiſoient appercevoir toujours vers midi & minuit ; que les ſecrétions languiſſoient, que les urines paſſoient mal, que toutes les évacuations étoient médiocres & crues, malgré l'abondance des boiſſons, des lavemens, &c. On conclut de donner ſur le champ une potion avec les eaux de chardon-bénit, de canelle ſimple, le ſirop de limon & le tartre ſtibié. Cette potion fut priſe toute la journée du Mardi ; le ſoir on trouva plus d'action de la part des arteres, plus d'urine, quelque commencement d'évacuations bilieuſes,

un peu de moiteur, mais le pouls parut plus fort & plus ferme. Il y avoit eu un redoublement vif vers une heure après midi, & on conclut à faire une ſaignée du bras pour la nuit, ſi le redoublement paroiſſoit l'exiger, *malgré le diſcrédit où étoient les ſaignées. La ſaignée fut faite* à onze heures du ſoir de trois palettes, & le ſang fut trouvé coënneux comme aux autres malades, ſeulement un peu moins jaune.

Le Mercredi, mêmes accidens, oppreſſion, aſſoupiſſement, douleur profonde à la tête & à la poitrine, même conduite, boiſſon abondante, potion aiguiſée, &c.

Le Jeudi matin, comme on s'apperçut d'un peu de mieux, on donna ſur le champ une médecine avec les follicules & le ſel végétal, & on continua la potion aiguiſée toute la journée; cette manœuvre réuſſit.

Le Vendredi on ſe contenta de continuer l'émétique.

Le Samedi même purgation, dès ce moment la tête parut ſe débarraſſer, les diſparates ceſſerent, l'aſſoupiſſement diſparut, la malade reſpira mieux, le pouls ſe développa, l'abbatement n'étoit plus le même, la malade ſe remuoit d'un côté & d'un autre, ce qu'elle n'avoit pu faire juſqu'alors avec autant de facilité, les urines dépoſerent, on vit dans toutes les évacuations moins de crudités, on commença à eſpérer, & depuis, les redouble-

mens, quoique marqués aux mêmes heures, diminuerent beaucoup; on a continué la même conduite, fondre, réſoudre, évacuer, & depuis le Dimanche tout a été de mieux en mieux.

Madame Meynan de Latour étoit tombée malade, comme il a été dit, le Dimanche au ſoir 30, avec les mêmes accidens, friſſon, envie de dormir, abbatement très-grand, douleur au côté; toute la différence qu'on avoit obſervée, étoit que la douleur de côté étoit moins fixe, & qu'elle remontoit à l'épaule; elle n'avoit pas non plus le pouls auſſi dur & auſſi ſerré que les autres malades; la nuit ſe paſſa dans l'anxiété des commencemens d'une maladie, la malade but beaucoup, prit des remedes, & dès ſept heures du matin, les Médecins arrivés, on lui donna trois grains d'émétique tout à la fois, qui firent infiniment mieux qu'à Madame la Supérieure; l'évacuation procurée haut & bas, & terminée, on continua à donner la décoction du polygala, mais conſtamment ce remede ſouleva l'eſtomac chaque fois que la malade en but, & il a été impoſſible d'en faire prendre plus de trois ou quatre priſes; on l'eſſaya en ſubſtance, & en extrait dans du vin d'eſpagne, auſſi-tôt après la malade le revomit. On donna la potion camphrée, & on l'a continuée pluſieurs jours, ainſi qu'à Madame de * * *; dès le Mardi matin on changea

de traitement, & on donna la potion cordiale aiguiſée; cette potion a été continuée plusieurs jours; cependant la malade n'étoit pas bien, beaucoup d'abbatement, un pouls petit & foible, une grande difficulté de reſpirer, de l'aſſoupiſſement, quelques crachats teints de ſang, mais en petite quantité; cet état dura juſqu'au Mercredi; on mit les véſicatoires, même ſur le côté malade, les véſicatoires ne mordirent point: enfin le Mercredi au ſoir & la nuit qui ſuivit, l'émétique perça, on obtint des évacuations telles qu'on n'en avoit pas encore eu de toutes les autres malades, les urines furent plus abondantes & bourbeuſes, la nature indiquant la route qu'il falloit tenir, la malade fut purgée de même que Madame la Supérieure, & les jours de repos on continuoit des apozêmes légers & la potion huileuſe avec le kermès, on ne quittoit pas même entiérement la potion cordiale aiguiſée.

Avec cette méthode la malade parut ſortir de jour en jour de l'état fâcheux où elle avoit été juſqu'alors; les crachats prirent une conſiſtence, la moiteur s'établit, il y eut une ſueur, la tête ſe débarraſſa par le nez abondamment, la réſolution de l'engorgement parut ſe faire, & la guériſon s'annonça. Depuis ce jour Madame de Latour a été de mieux en mieux, nulle Religieuſe n'étoit tombée malade depuis le 30. Ainſi la maladie a duré

douze jours dans ſa grande violence, ſept ſont mortes toutes ou vieilles, ou fort infirmes.

EXTRAIT D'UNE THESE

Soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris le 15 Décembre 1757, ſous la Préſidence de M. THIERRY, par M. BERTHOLD; ſçavoir, *ſi les maladies arrivent & varient plus fréquemment dans le tiſſu cellulaire, que dans toute autre partie du corps.*

Le tiſſu cellulaire eſt dans l'état de ſanté, d'une utilité infinie, & il joue un très-grand rôle dans la maladie. Cette toile qu'a tramé la nature, couvre toutes les chairs & les nerfs, ſuit toutes les ramifications des arteres, de ſorte qu'il n'y a pas une ſeule petite fibre dans le corps, à laquelle elle ne fourniſſe une enveloppe. M. Thierry prouve cette propoſition par un examen ſuivi & très-exact de toutes les parties du corps, & par des détails anatomiques très-intéreſſans. Il fait voir enſuite quels ſont les uſages de cette membrane. Les uns ſont de ſéparer les parties & d'établir cependant une correſpondance entr'elles, de diriger leur marche, de les raffermir, de favoriſer leurs mouvemens en ſe prêtant à leur

extenſion, & de contribuer à la mobilité, à la ſoupleſſe & à l'élégance du corps; les autres avantages que procure le tiſſu cellulaire, ſont de lier, ſéparer & de modéler les vaiſſeaux, d'aſſujettir les glandes, de diſtribuer les molécules graiſſeuſes ſur les muſcles, & les autres parties qui pourroient tomber dans le deſſéchement, en un mot d'être le mobile & le ſoutien de toutes les fonctions.

M. Thierry examine immédiatement après ce que peut le tiſſu cellulaire dans l'état de maladie. Il diſtingue d'abord deux ſortes de maladies, les unes, *cum materiâ*, les autres, *ſine materiâ*. Les premieres dépendent du changement que peut avoir éprouvé quelque humeur, ſoit dans ſa quantité, dans le lieu où elle étoit ſituée, ſoit dans ſes propriétés, ou de quelque autre humeur nuiſible produite par un agent extérieur. Les dernieres reconnoiſſent pour cauſe le mauvais état des ſolides. Les maladies des humeurs ſont ſujettes à des révolutions continuelles, comme tous les Médecins le ſçavent. L'Auteur dit à ce ſujet que l'on ſe ſert du mot de nature, dont on abuſe pour exprimer un principe intérieur qui détourne les maladies, les change, les détruit, & travaille à notre conſervation. M. Thierry prétend avec raiſon que ce principe, que l'on appelle nature, fait ſouvent plus de mal que de bien, qu'en un mot ce n'eſt autre choſe que les loix établies dans

notre machine, qui font en ſanté comme en maladie, des effets conſtans qui deviennent inutiles, ſalutaires ou nuiſibles, ſelon les différentes circonſtances.

L'Auteur commence par les maladies qu'il nomme *cum materiâ*. Il cite pour exemple la graiſſe, quand elle augmente à un point trop conſidérable. Que de déſordres ne produit-elle pas? Elle comprime les parties, relâche les fibres, diminue le calibre des vaiſſeaux, multiplie les réſiſtances du cœur, retarde le mouvement & le ſentiment. Dans l'état contraire les os ſe deſſechent & deviennent plus fragiles, les articulations ſe roidiſſent, les vaiſſeaux ſanguins ſe rempliſſent, le mouvement du ſang eſt plus vif, de-là naiſſent les inflammations & les maladies aiguës. Quelquefois la graiſſe ſe rancit, & dégénere en pourriture, comme on le voit dans le cancer & les autres maladies putrides. Si le tiſſu cellulaire donne entrée à l'air élaſtique, il ſurvient un emphyſeme. C'eſt ce qu'on voit arriver quand on reçoit quelque bleſſure qui donne paſſage à l'air extérieur qui ſéjourne dans ſes parties, les gonfle, & produit différentes tumeurs. C'eſt de cette eſpece d'artifice honteux dont ſe ſervent les mendians pour ſe faire venir des tumeurs dans les différentes parties du corps, en les tenant bien chaudes, ce qui ne manque pas d'y attirer cet air concentré & comme empriſonné.

ſonné. Il n'eſt pas même néceſſaire que la peau ait été entamée, pour qu'il ſe forme de ces ſortes de tumeurs emphyſémateuſes ; les alimens farineux, les liqueurs à demi fermentées, la tranſpiration ſupprimée peuvent favoriſer ces ſortes de maladies. On en trouve des exemples aſſez fréquens dans les hypochondriaques, qui éprouvent de ces gonflemens venteux dans différentes parties du corps, & ſur-tout à la rate, qui eſt preſque toute celluleuſe.

Ce que l'on voit arriver au ſujet de l'air, peut avoir lieu quand la ſéroſité s'épanche dans le tiſſu cellulaire, de-là l'anaſarque, la leucophlegmatie. La molleſſe & la délicateſſe des vaiſſeaux qui ſe jettent dans le tiſſu graiſſeux, donnent la liberté au ſang de s'y porter en très-grande abondance ; ce qui produit des échymoſes, des anevriſmes, des exanthemes. L'Auteur diſtingue ici deux ſortes d'inflammations, celle qui ſe fait par l'engorgement des lymphatiques, par le moyen du ſang qui y eſt pouſſé par le cœur ; l'autre eſpece eſt celle qui eſt produite par l'épanchement du ſang dans les vaiſſeaux du tiſſu cellulaire. M. Thierry prétend que l'inflammation & la ſuppuration ne ſont jamais ſi opiniâtres que dans la graiſſe. Celle-ci eſt louable dans les parties muſculeuſes, dans les glandes & les viſceres elle eſt fort lente, & ne ſe fait que difficilement ; à peine peut-on

en arrêter les progrès dans l'omentum, le méſentere & les lombes. Quand le ſang & la ſéroſité ſont en égale quantité que la graiſſe, ou qu'ils l'excedent, & qu'il ſurvient une inflammation, il ſe forme une humeur à demi graiſſeuſe qui coule dans le tiſſu cellulaire, ce qui produit ces collections conſidérables de pus que l'on trouve dans différentes parties du corps : la graiſſe briſée par de longues fiévres, mêlée au ſang, s'unit quelquefois à la matiere de la fiévre, & quand le tems de la criſe approche, le malade la rend dans les urines & les ſelles, de façon que l'on croiroit que c'eſt un pus véritable. M. Thierry conclut de-là que la graiſſe eſt la matiere principale d'où ſe forme le pus, & que le tiſſu cellulaire eſt le lieu où il ſe prépare, s'aſſemble, & où il acquerre les différens dégrés de coction par où il paſſe.

Le tiſſu cellulaire eſt encore ſujet à différentes tumeurs comme les tubercules, les clous, les ganglions, les tumeurs froides, les vomiques, &c. qui ne viennent que de ce que les fibres s'obliterent avec la graiſſe ou le mucilage qu'elles renferment. On doit rapporter à la même cauſe ces tumeurs énormes qui naiſſent dans l'omentum, le méſentere, l'ovaire & le péritoine, & qui reſſemblent à des hydropiſies. Quand une humeur ſaline & terreuſe ſe porte dans le tiſſu cellulaire des muſcles, ils ſe durciſ-

ſent, comme on le voit dans les ſcorbutiques, au ſujet des muſcles ſternomaſtoïdiens; quand cette tumeur ſe jette dans le tiſſu cellulaire des nerfs, il ſurvient une paralyſie. Les premiers effets de la ſuppreſſion de la tranſpiration ſe paſſent également ſur le tiſſu cellulaire, comme on le voit dans les dartres, la galle, les rhumatiſmes, la goutte, le ſcorbut. On peut juger par ce précis que le tiſſu cellulaire eſt véritablement le ſiége de preſque toutes les maladies, qu'il reçoit l'eau, le ſang, la lymphe, le pus, l'ichor, la ſanie, les muſcoſités, la graiſſe, l'humeur de la tranſpiration, l'air élaſtique, en un mot tous les corps hétérogenes.

M. Thierry traite enſuite avec la même ſagacité les maladies des ſolides du tiſſu cellulaire; ce ſont celles qu'il nomme *ſine materiâ;* les fibres de ce tiſſu peuvent être ou trop tendues, ou trop relâchées, trop foibles ou trop fortes. On doit rapporter à ce même chef les réunions de certaines parties contre nature, quand le tiſſu cellulaire manque par ſuppuration, ou qu'il devient adhérent par ſéchereſſe, ou quand le mucilage qui s'y ſépare dans l'état de maladie, ſe ſéche enſuite, & ſe durcit & produit une adhérence; cela arrive après les inflammations. On apperçoit des exemples de l'augmentation du tiſſu cellulaire dans les fongus, les caroncules, les poly-

pes, &c. M. Thierry explique de cette maniere le méchaniſme de la formation des polypes découverts, par M. Trembley, & la prodigieuſe diviſibilité de ces animalcules. Enfin, quand le tiſſu cellulaire s'endurcit, il ſe forme des calloſités, ce que l'on voit dans les vieillards, ſur-tout dans les parties fort expoſées au mouvement comme dans le cœur que l'on a trouvé quelquefois oſſifié.

Aprés avoir prouvé que le tiſſu cellulaire eſt le ſiége le plus fréquent des maladies, l'Auteur démontre que c'eſt dans cette partie où elles ſont le plus ſujettes au changement : il ſuffit pour s'en convaincre de faire attention aux tumeurs des hydropiques; on voit ſucceſſivement leurs mains, leur viſage, leurs jambes affectés de différentes enflûres ; il en eſt de même des tumeurs emphyſemateuſes, des rhumatiſmes, de la goutte, & d'une infinité d'autres exemples qui prouvent cette vérité.

Cette doctrine lumineuſe, que M. Thierry préſente dans ſa Thèſe en ſçavant Médecin & en très-habile Phyſicien, le conduit naturellement à faire voir que d'aprés toutes ces connoiſſances on explique plus aiſément le méchaniſme & la nature de certaines maladies, on rend mieux compte de leurs ſymptômes, on éclaircit pluſieurs paſſages des Anciens qui étoient obſcures, & on pénêtre mieux les vûes qu'ils ont eues dans

le traitement. C'eſt pour cela qu'on a raiſon de faire faire des frictions avec les corps graiſſeux quand les parties intérieures ſont ſujettes au deſſéchement, & des frictions ſeches quand le corps eſt trop humide. Quand on a en vue de remplir le tiſſu cellulaire, on peut conſeiller de faire uſage des alimens nourriſſans & des boiſſons mucilagineuſes, de relâcher les fibres par la ſaignée & les bains, & de faire tout le contraire, c'eſt-à-dire de donner des corroborans & du reſſort aux fibres, ſi l'on a deſſein de déſemplir le tiſſu cellulaire. En un mot, ſi les cellules qui compoſent ce tiſſu, ſont des moyens qui multiplient les maladies, ce ſont auſſi, comme on le voit, des reſſources pour la guériſon. Il ne s'agit que de bien ſaiſir les indications & de bien les remplir. C'eſt ce qui conſtitue le vrai Médecin. Au reſte en faiſant une étude de tous les principes excellens répandus dans le corps de cet Ouvrage, on ne peut manquer de ſe bien conduire. Cette Theſe que M. Thierry donne au Public, perd infiniment dans un Extrait; il auroit fallu la traduire en entier; encore l'auroit-on trouvée trop courte. Nous invitons l'Auteur, dont nous connoiſſons les talens & la ſcience, de vouloir bien donner au Public un Traité complet ſur cette matiere; & nous oſons l'aſſurer qu'il lui en ſçaura bon gré, & qu'il rendra par là des ſervices importans à la Médecine.

PRIX DE L'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

L'Académie Royale de Chirurgie avoit propoſé pour le prix de l'année 1757, le ſujet ſuivant :

Dans le cas où l'amputation de la cuiſſe dans l'article paroîtroit l'unique reſſource pour ſauver la vie à un malade, déterminer ſi on doit pratiquer cette opération, & quelle ſeroit la méthode la plus avantageuſe de la faire.

L'Académie a reçu douze Mémoires ſur ce ſujet, & n'en a point trouvé qui fût digne du prix. Parmi ces Mémoires il en eſt un dans lequel l'Auteur a en vue de prouver que l'opération propoſée n'eſt pratiquable en aucuns cas. S'il eût établi cette aſſertion de maniere à lever tous les doutes ſur cela, le prix lui auroit été décerné, & le ſeroit encore à celui qui prouveroit inconteſtablement cette propoſition, parce qu'il ſeroit cenſé avoir démontré que cette opération ne peut jamais être une reſſource pour ſauver la vie à un malade, contre la ſuppoſition, ſuivant laquelle l'Académie demande ſi on doit la faire, & quelle ſeroit la meilleure méthode de la faire.

L'Académie propoſe le même Sujet pour

1759. Le prix eſt une médaille d'or de la valeur de 500 liv. fondée par M. de la Peyronie ; & il ſera double pour cette année, c'eſt-à-dire, que celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur ouvrage ſur le Sujet propoſé, aura deux médailles chacune de la valeur de 500 liv. ou une médaille & la valeur de l'autre, au choix de l'Auteur.

Ceux qui envoyeront des Mémoires, ſont priés de les écrire en François ou en Latin, & d'avoir attention qu'ils ſoient fort liſibles.

Ceux qui ont déja compoſé, pourront faire à leurs Mémoires tels changemens qu'ils voudront, & les renvoyeront écrits de nouveau.

Les Auteurs mettront ſimplement une deviſe à leurs Ouvrages ; mais pour ſe faire connoître, ils y joindront à part dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualités ; & ce papier ne ſera ouvert qu'en cas que la Piece aura remporté le prix.

Ils adreſſeront leurs Ouvrages, francs de port, à M. Morand, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes les perſonnes, de quelque qualité & pays qu'elles ſoient, pourront aſpirer au prix ; on n'excepte que les Membres de l'Académie.

Le prix ſera délivré à l'Auteur même qui ſe ſera fait connoître, ou au Porteur d'une pro-

curation de ſa part ; l'un ou l'autre repréſentant la marque diſtinctive, & une copie nette du Mémoire.

Les Ouvrages ſeront reçus juſqu'au dernier jour de Décembre 1758 incluſivement ; & l'Académie, à ſon aſſemblée publique de 1759, qui ſe tiendra le Jeudi d'après la quinzaine de Pâques, proclamera la Piece qui aura remporté le prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans ſur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie, une médaille d'or de 200 liv. à celui des Chirurgiens étrangers ou régnicoles, non Membre de l'Académie, qui l'aura mérité par un Ouvrage ſur quelque matiere de Chirurgie que ce ſoit, au choix de l'Auteur ; elle annonce qu'elle en aura deux à adjuger en 1758, s'il ſe trouve deux bons Ouvrages parmi ceux qui lui ont été envoyés en 1757. Ce prix d'émulation ſera proclamé le jour de la Séance publique.

Le même jour elle diſtribuera cinq médailles d'or de 100 francs chacune, à cinq Chirurgiens, ſoit Académiciens de la claſſe des Libres, ſoit ſimplement Régnicoles, qui auront fourni dans le cours de l'année précédente un Mémoire, ou trois Obſervations intéreſſantes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties		
1	$7\frac{1}{2}$	8	7	27	6 4	$\frac{1}{3}$ $\frac{3}{4}$	O. méd.	Couvert. Petite pluie à 8 h. du m.
2	7	$9\frac{1}{2}$	8		5 7	$\frac{1}{4}$ $\frac{1}{3}$	*Id.* fort à midi.	Beauc. de nuages. Pet. pl. à 3 h. ſ.
3	6	5	$3\frac{1}{2}$		7 11	0	*Id.* fort par ſecouſ.	Couvert. Pet. grêle à 3 h. du ſoir.
4	$2\frac{1}{2}$	4	$1\frac{1}{2}$	28 27	0 9	0	S. au S-E. méd. impétueux à 8 h. du ſ.	*Id.* pet. pl. à 4 h. du ſ. & la nuit.
5	6	7	7		8		O. méd.	*Id.* Pl. méd. à 6 h. du ſ. & la nuit.
6	8	9	$6\frac{1}{2}$		7	$\frac{1}{2}$	S. *id.*	*Id.* pet. pl. à 4 h. du ſ. juſqu'à 5 h.
7	6	8	$5\frac{1}{2}$		9		O. *id.* fort à 10 h.	*Id.* peu de ſoleil à mid. Pet. plu. à 3 h. ſ. & la n.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
8	5	$8\frac{1}{2}$	5		7 6	0 $\frac{1}{2}$	S-E. méd. fort à 10h.	*Id.* plu. méd. *idem.*
9	$3\frac{1}{2}$	5	$4\frac{1}{2}$		8 9	0	O. méd.	Beauc. nua.
10	$3\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	4	28	0 2	0 $\frac{1}{3}$	O. au N-O fort par in- tervalles.	Couv. Plui. fine le mat. nuag. le ſ.
11	2	$2\frac{1}{2}$	2		4	$\frac{2}{3}$	N. fort par interv.	Beauc. nua.
12	0	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	*Id.* foible.	Brouillard médiocre.
13	$1\frac{1}{2}$	2	2				*Idem.*	Couvert. Bruine tout le jour.
14	2	4	3		5	0	*Idem.*	*Id.* brouil- lard petit.
15	$3\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	3	 27	2 9	0 $\frac{1}{2}$	N-O. foib. très-fort la nuit.	Nuag. Pluie pet. à 9 h. du mat. & plui. forte à 9 h. ſ.
16	1	$1\frac{1}{2}$	1		11		N. fort par interv.	Peu de nua. pet. plu. à 4 h. du ſoir.
17	0	1	1	 28	10 0	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{4}$	N-O. au N. méd.	Couvert. Neige en poudrette.
18	$\frac{1}{2}$	1	0			$\frac{1}{2}$	N. *Idem.*	*Id.* Neige méd. tout le jour.
19	$0\frac{1}{2}$	0	$\frac{1}{2}$		2		*Idem.*	*Id.* Neige méd. à 7 h. du ſ. & la n.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
20	01	0	0				*Idem.*	Couvert.
21	01	0½	01		1		N-O. méd	*Id*, bruine tout le jour.
22	04½	04	05		1		N. *idem.*	Peu de pet. nuag.
23	05½	03	02		0	½	N. *idem.* S-E. au S. à midi.	Beauc. de nuages. pet. neig. à 4 h. ſ.
24	0½	½	1	27	11	⅔	S. méd.	Couvert.
25	½	1½	1		10 11	⅓ 0	*Idem.*	Nuag. pet pl. à 9 h. m.
26	½	2	½	28	0	0	*Idem.*	Couvert. Bruine à 9h. du ſoir.
27	½	2½	2			⅓	*Idem.*	*Id.* petite pluie à 7 h. du ſ. & la n
28	2	2½	2½		3 4	0	*Idem.*	Couvert. Bruine tout le ſoir.
29	1	1½	0½		3	⅔	*Id.* N-E. à 8 h. du ſ.	Couvert.
30	04	04	03		2	½	N-E. méd.	Beauc. de nuag.
31	05	04½	03		1	0	N. *id.*	Couvert.
				27	11	½		

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 9 dégrés au deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 dégrés au deſſous de ce point : la différence entre ces deux termes eſt de 14 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 4 lignes $\frac{3}{4}$: la différence entre ces deux termes eſt de 12 lignes $\frac{1}{4}$.

Le vent a ſoufflé 12 fois du N.
2 fois du N-E.
3 fois du S-E.
9 fois du S.
7 fois de l'O.
4 fois du N-O.

Il y a eu 9 jours de tems nuageux.
21 jours de couvert.
2 jours de brouillard.
12 jours de pluie.
4 jours de bruine.
4 jours de neige.
1 jour de grêle.
10 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1757. Par M. VANDERMONDE.

Les petites véroles ont été pendant ce mois preſque auſſi communes qu'elles l'avoient été dans les mois précédens, & toujours auſſi fâcheuſes. Dans la plûpart des confluentes on a obſervé des caracteres d'une putridité générale, qui traverſoit beaucoup l'éruption. Il a régné auſſi quelques fiévres putrides, & quelques autres continues avec redoublemens ; mais ces maladies n'offroient rien de particulier, qui pût faire varier la méthode curative ordinaire.

Les rhumatiſmes, les attaques de gouttes, les fiévres catharrales ont été aſſez fréquentes. Quelques rhumatiſmes ſe ſont déclarés auſſi avec des marques fauſſes d'inflammation, ſoit à la poitrine, ſoit au bas-ventre. Nous avons obſervé que les ſaignées dans ces ſortes de cas, n'ont pas été heureuſes; les unes ont précipité la mort, les autres ont rendu la maladie d'une très-grande opiniâtreté. On ne peut cependant diſconvenir qu'une ou deux ſaignées n'y ſoient quelquefois indiquées; mais nous croyons auſſi que lorſqu'elles ſont trop multipliées, elles ne ſervent qu'à fixer l'humeur rhumatiſante, qui a beſoin pour lors qu'on mette en uſage les délayans, les fondans, les purgatifs réitérés & continués pendant long-tems.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Novembre, par M. Boucher, Médecin.

Les vents de Sud & Sud-Oueſt, qui ont été les plus fréquens pendant ce mois, ont amené, comme cela eſt ordinaire dans ce climat, des pluies en aſſez grande abondance; on n'en a été exempt que les premiers jours du mois, & quelques jours vers la fin: auſſi le barometre ne s'eſt-il pas élevé au deſſus de 28 pouces après le 4 du mois, & il s'eſt trouvé pluſieurs jours au deſſous de 27 pouc. 8 lig.

L'air a été aſſez doux pendant tout le mois; le thermometre n'a été obſervé que trois jours au terme de la glace ou un peu au deſſous, & cela vers le milieu du mois.

Le thermometre a marqué pour la plus

grande chaleur de ce mois, 10 dégrés au deſſus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur $\frac{1}{2}$ dégré au deſſous de ce point. La différence entre ces deux termes eſt de 10 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 $\frac{2}{3}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes ; la différence entre ces deux termes eſt de 15 $\frac{1}{6}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du Nord-Eſt.
2 fois de l'Eſt.
7 fois du Sud vers l'Eſt.
10 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'O.
3 fois de l'Oueſt.
1 fois du Nord-O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
18 jours de pluie.
7 jours de brouillards.
1 jour de neige.
3 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre.

Le commencement de ce mois a été remarquable par des morts ſubites, même de quelques perſonnes d'une forte complexion, & qui paroiſſoient jouir d'une bonne ſanté. Il y a eu auſſi bon nombre d'apopléxies &

de convulſions épileptiques, auxquelles pluſieurs ont ſuccombé.

Les autres maladies aiguës ont été des fiévres continues rémittentes, des péripneumonies vraies, des fluxions de poitrine, & la petite vérole.

Les fiévres continues portoient, les unes à la tête, les autres à la poitrine; toutes étoient avec un ſentiment de gêne & d'embarras à la région épigaſtrique, ſouvent avec douleur, nauſées, langue pâteuſe & chargée, &c. Les émétiques, quoiqu'indiqués, devoient être placés avec circonſpection & ménagement, étendus dans une grande quantité de lavage, ou tempérés par une eau de manne, & cela après avoir obtenu une détente bien marquée par des ſaignées proportionnées aux ſymptomes de l'engorgement inflammatoire; & leur opération devoit être ſuivie d'un julep parégorique. Ces fiévres venant à dégénérer ſouvent en doubles tierces ou en tierces, le quinquina tantôt pur & tantôt purgatif, achevoit heureuſément la cure.

Je n'ai pas vu, ce mois, de fiévre maligne dans la Ville; mais il y en avoit encore à la campagne, & ſur-tout du côté du Nord. Il y a eu auſſi très-peu de fiévres péripneumoniques: c'eſt vers la fin du mois que les vraies péripneumonies leur ont ſuccédé; ce qui eſt d'autant plus remarquable, que l'air a été doux tout le mois, & que le vent n'a ſoufflé

que du Sud ou des environs. Cette maladie n'ayant rien d'extraordinaire, n'a pas exigé de cure particuliere : après les ſaignées répétées, & un uſage ſuffiſant des fomentations émollientes & légérement réſolutives, des loochs huileux, des boiſſons émollientes & anodines, je me ſuis très-bien trouvé de bols diaphorétiques, compoſés de blanc de baleine & d'antimoine diaphorétique avec demi grain de kermès minéral & autant de laudanum à chacun, donnés toutes les trois ou quatre heures. (Je dois dire en paſſant que depuis plus de vingt ans que je fais uſage de ces bols dans la péripneumonie, ils ne m'ont preſque jamais manqué.)

La petite vérole a continué à régner pendant tout le mois, elle a encore emporté un aſſez grand nombre d'enfans, qui pour la plûpart ont ſuccombé par des erreurs dans le traitement.

Il y a eu enfin des ophtalmies, qui n'ont cédé qu'à l'application des cantharides à la nuque du col, ou de la pierre à cautere derriere les oreilles, après pluſieurs ſaignées tant du bras que du pied, & l'uſage répété d'apozemes purgatifs.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février. A Paris, ce 18 Janvier 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. I. *v.* 63. 64.

MARS 1758.

TOME VIII.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS.

Nous avons reçu quelques Lettres de différens Particuliers, par leſquelles on nous a informé qu'il y avoit dans ce Journal quelques Obſervations où la vérité ſe trouvoit altérée. Nous ſommes bien éloignés d'ajouter foi à ce qu'on nous a mandé à ce ſujet, parce que nous préſumons trop favorablement de ceux qui nous ont communiqué les fruits de leurs travaux, & parce que nous croyons qu'on a pu en impoſer à ceux qui ont bien voulu nous donner ces avis généreux ; mais nous déclarons que ſi par la ſuite nous avons des preuves certaines d'une ſi funeſte impoſture, nous ne pourrons nous diſpenſer de les rendre publiques ; nous n'écouterons pour lors que le bien de l'humanité.

On ſe plaint qu'il s'eſt gliſſé dans quelques-unes de nos Obſervations des fautes de correction ; nous prions le Public de nous excuſer, à cauſe des occupations de notre état ; nous comptons éviter par la ſuite ces reproches, par les ſoins de quelques perſonnes éclairées qui ont bien voulu s'aſſocier à nous.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1758.

RECHERCHES ſur le pouls, par rapport aux criſes. A Paris, chez Debure *l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins. Prix relié, 2 liv. 10 ſols.*

CEs Recherches ſur le pouls ont pour objet de déterminer les modifications particulieres que prend le pouls aux approches des évacuations critiques dans les maladies, & d'établir en même tems ſur les différens rithmes du pouls, les ſignes qui indiquent au Médecin le parti qu'il doit prendre dans le traitement.

Perſonne n'a ignoré à Paris les bruits qui s'y ſont répandus avant la publication de cet

Ouvrage, à l'occaſion de pluſieurs épreuves que l'Auteur a faites de ſa maniere de pronoſtiquer ſur le pouls; il n'eſt pas poſſible de refuſer la plus grande autenticité à quelques-uns de ces pronoſtics; l'Auteur ſe contente d'avancer à cet égard, qu'on doit préſumer favorablement de tous ces exemples, en attendant que de bons Obſervateurs ſe ſoient aſſurés de la vérité des faits qu'il rapporte; ce n'eſt pas là le langage d'un homme qui veut trop préconiſer ſes ſuccès.

Le pouls naturel & parfait des adultes, eſt le point fixe qui ſert à juger & à connoître toutes les eſpeces de pouls: ce pouls eſt égal, ſes pulſations ſe reſſemblent parfaitement, elles ſont à des diſtances parfaitement égales.

Voilà le premier principe de l'Auteur; mais ſuivant ſa remarque, le pouls parfait des adultes eſt rare; les ſujets dans leſquels il ne ſe trouve point ainſi modifié, peuvent, malgré cela, être forts & vigoureux; il y en a beaucoup de cette eſpece.

L'égalité & l'inégalité des pulſations, & des diſtances qui ſe trouvent entr'elles, ſont donc les principaux caracteres au moyen deſquels l'Auteur des Recherches détermine les différentes eſpeces de pouls. Ce n'eſt pas qu'il n'ait quelquefois recours aux modifications du pouls, auxquelles les Médecins font communément le plus d'attention; telles ſont la dureté, la molleſſe, la grandeur, la peti-

teſſe ; ces modifications, & autres ſemblables, ſont, ſuivant lui, très-difficiles à déterminer, parce qu'on manque d'une meſure fixe à laquelle on puiſſe rapporter ou comparer la dureté, la molleſſe, la petiteſſe, la grandeur du pouls ; d'où il conclut que les caracteres pris de ces dénominations vagues, ſont preſque auſſi peu utiles que les dénominations de pouls caprizant, miure, & autres ſemblables données au pouls par Galien & par les Chinois, qui ont parlé d'un pouls qui reſſemble au bec d'une poule, &c.

Lorſque l'Auteur croit devoir employer les dénominations de pouls dur, mol, grand, petit, &c. il le fait ſuivant la méthode ordinaire des Praticiens, c'eſt-à-dire, en ſe fixant ſur une ſorte de regle ou de type qu'on s'eſt formé dans l'imagination par un grand nombre d'épreuves : ainſi un pouls dur ou mol, eſt un pouls plus dur ou plus mol qu'il ne devroit l'être, ou bien qu'il ne l'eſt en effet dans l'état de ſanté du ſujet qu'on examine.

Ainſi l'Auteur, pour achever de caractériſer le pouls parfait des adultes, après avoir dit qu'il eſt égal, que ſes pulſations ſe reſſemblent parfaitement, qu'elles ſont à des diſtances parfaitement égales, ajoute que ce pouls a des pulſations fortes ſans être bruſques, ſans plénitude, ſans moleſſe, ſouples, libres, bien diſtinctes.

Cette maniere de caractériſer les eſpeces

de pouls, tient à certains égards à la méthode ordinaire; mais elle en differe beaucoup en ce qui concerne l'égalité & l'inégalité des pulſations & de leurs diſtances; ces qualités du pouls n'avoient jamais été priſes ou conſidérées comme l'Auteur les conſidere; il en tire ſes principaux caracteres, & ces caracteres ſont fort commodes en ce que l'égalité & l'inégalité des pulſations peuvent aiſément être ſenties par tout obſervateur attentif, ſans qu'il faille ſe rappeller d'autre pouls que celui qu'on tâte pour en déterminer l'eſpece.

La fréquence & la lenteur du pouls qu'on peut meſurer exactement, n'entrent preſque point dans les diviſions & les définitions de notre Auteur; lorſqu'il les employe, il les détermine ou les juge comme les Praticiens ordinaires, ſans montre & ſans pendule à pouls, inſtrumens dont le plus grand inconvénient eſt, dit-il, de ne pouvoir meſurer ou faire connoître l'égalité & l'inégalité des pulſations.

Le pouls eſt, dit l'Auteur, critique ou non critique dans toute fiévre ou dans toute maladie; le pouls critique qui annonce & précede les évacuations de bonne eſpece, & qui eſt le principal ſigne d'une bonne coction, eſt développé, c'eſt-à-dire, plus plein, plus ſouple, plus libre qu'il ne l'étoit dans les premiers tems de la fiévre; le pouls non critique eſt préciſément le contraire du pouls développé ou critique.

Le pouls critique eſt de pluſieurs eſpeces, il eſt ſupérieur ou inférieur, ſimple ou compoſé.

Le pouls ſupérieur eſt celui qui précede & qui annonce les criſes qui ſe font par les organes ſitués au-deſſus du diaphragme : ſon principal caractere ſe tire de l'égalité dans les diſtances des pulſations, jointe à la diſpoſition de ces pulſations, telle que chacune ou quelques-unes d'elles paroiſſent doubles ; ce qui fait nommer ce pouls redoublé, rebondiſſant, parce que la dilatation de l'artere paroît double, ou ſemble ſe faire en deux tems.

Le pouls inférieur eſt celui qui annonce les évacuations critiques qui ſe font par les organes ſitués au-deſſous du diaphragme ; voici ſes caracteres : il eſt inégal, tant par rapport aux pulſations, dont quelques-unes ſont ſouvent preſque inſenſibles, que par rapport à leurs intervalles différens entre eux, & quelquefois ſi conſidérables, qu'ils ſemblent former de vraies intermittences.

Comme il y a pluſieurs organes ſujets aux évacuations critiques au-deſſus du diaphragme & plus encore au-deſſous, il y a auſſi pluſieurs eſpeces de pouls ſupérieurs & inférieurs qui ont tous le caractere général propre à leur claſſe, mais qui ont des différences marquées qui les diſtinguent les uns des autres.

C'eſt ſur ces différences que l'Auteur établit pluſieurs eſpeces de pouls critiques, ſoit

ſupérieurs, ſoit inférieurs; il les conſidere d'abord dans l'état où ils ſe trouvent lorſqu'un ſeul organe travaille à l'excrétion, & c'eſt ce qu'il nomme les pouls critiques ſimples; ces pouls ſimples forment les pouls composés, lorſqu'ils ſe combinent entr'eux, ou qu'ils ſe mêlent les uns aux autres, deux à deux, trois à trois, ou davantage : les dénominations données aux différentes eſpeces de pouls, ſont tirées de l'organe affecté; c'eſt ainſi que les remedes ſont nommés pectoraux, céphaliques, hépatiques, ſuivant l'organe dont ils favoriſent l'action.

Le pouls ſupérieur ſe trouve dans les corps bien diſpoſés, à la ſuite des incommodités un peu fortes & jointes à la fiévre, tels que les rhumes conſidérables, ainſi qu'à la fin des fluxions de poitrine bénignes, qui attaquent ſeulement le poumon. Il ne faut pas s'attendre à le trouver dans les crachemens de matiere purulente, dans la pulmonie, l'aſthme, &c. parce que dans ces cas le pouls eſt de la claſſe des pouls compliqués, dont il ſera queſtion dans la ſuite.

Le pouls pectoral ſimple eſt développé, (condition néceſſaire à tout pouls critique) ſes pulſations ſont à des diſtances égales, la plûpart de ces pulſations, & quelquefois toutes, ſont redoublées, c'eſt-à-dire que le doigt eſt frappé deux fois par chaque diaſtole; d'ailleurs ce pouls eſt beaucoup plus plein,

beaucoup plus ſouple qu'il ne l'étoit au commencement de la maladie, ou de l'affection dont la criſe ſe fait par la poitrine : un pouls de cette eſpece, eſt toujours le précurſeur des crachats critiques dans les corps dont la conſtitution n'eſt pas telle qu'elle puiſſe s'oppoſer à la plénitude de l'effort critique; ce qui ſuppoſe un dérangement habituel dans l'harmonie des organes.

Le pouls nazal eſt rarement critique & ſimple; il ne mérite cette dénomination que lorſqu'il eſt ſuivi d'une évacuation de matiere muqueuſe cuite, & qui approche de l'état puriforme; telle eſt l'évacuation qui ſurvient à la ſuite des enchifrenemens, & de ce qu'on nomme les rhumes de la tête ou du cerveau.

L'hémorragie du nez qui n'eſt pas ſouvent bien critique, eſt précédée du pouls nazal, joint à une irritation ou une tenſion de l'artere, qui le rend fort approchant des pouls compliqués; d'ailleurs ce pouls de l'hémorragie du nez a des rapports ſinguliers non ſeulement avec celui des oreilles & quelques autres affections de la tête, mais encore avec celui de toutes les hémorragies, comme on le verra dans la ſuite.

Le pouls nazal eſt redoublé à double diaſtole, rebondiſſant plus encore que le pectoral; il eſt plus fort, plus bruſque, plus vif que lui; s'il eſt véhément, ro de & fréquent, il prédit l'hémorragie; s'il eſt moins vif, moins

agité, il annonce ou quelques goutes de ſang, ou des excrétions muqueuſes du nez ; les diſtances de ſes pulſations ſont aſſez égales.

Le pouls des excrétions critiques de la gorge ou guttural ſimple, eſt intermédiaire au pouls nazal & au pectoral par ſes rebondiſſemens, par ſon développement & par ſa force ; il eſt redoublé comme eux ; mais ſes pulſations ſont moins molles, moins ſouples que celles du pouls pectoral, moins fortes & moins rebondiſſantes que celles du pouls nazal.

Il pourroit, il eſt vrai, réſulter quelque embarras pour le caractere diſtinctif de ce pouls, de ce que pour le connoître il faut établir une comparaiſon entre le pouls nazal & le pouls pectoral, qu'il eſt néceſſaire d'avoir préſens à l'imagination pour diſtinguer le guttural.

Mais l'erreur dans laquelle un obſervateur tomberoit en pareil cas, ſeroit, dit notre Auteur, de bien peu de conſéquence ; en effet les pouls nazal, pectoral & guttural ſont congéneres, analogues ; ils ſuppoſent au fonds le même objet de la nature & les efforts des mêmes organes ; les évacuations qu'ils annoncent tiennent ſouvent lieu l'une de l'autre.

Cette idée lumineuſe, fondée autant ſur la raiſon que ſur l'obſervation, peut ſervir de guide à un Médecin dans le traitement des maladies, dont la criſe doit ſe faire par des organes ſitués au-deſſus du diaphragme ;

d'ailleurs le pouls guttural ſe trouvant intermédiaire entre le pectoral & le nazal, comme la gorge eſt intermédiaire entre la poitrine & le nez, il indique encore la marche & la gradation des efforts des organes propres aux criſes congéneres, ou qui ont un rapport marqué les unes avec les autres; autre point de vue fort utile pour la connoiſſance des rapports qu'ont entr'eux les différens organes dans leur action.

Le pouls de la ſueur critique peut être regardé comme ayant beaucoup de rapports avec les pouls ſupérieurs, & peut-être eſt-il congénere avec eux, c'eſt-à-dire, de nature à les remplacer ou à être remplacé par eux, à cauſe de leur marche qui eſt aſſez ſemblable, & qui paroît être dans le même objet de la nature.

L'Auteur remarque que ce pouls eſt fort ſouvent combiné avec le pouls pectoral, combinaiſon qui forme une modification qui repréſente une ſorte d'ondulation dans l'artere; c'eſt ce qui peut, ſuivant lui, avoir induit les Anciens à regarder le pouls ondulant comme le précurſeur de la ſueur.

Cette ondulation des Anciens, dénomination tirée de la reſſemblance des vibrations de l'artere avec les ondes d'une eau courante dans un lit dont le fonds eſt inégal, peut auſſi induire à erreur, & être confondue avec les inégalités propres aux pouls inférieurs; c'eſt

donc avec raiſon que ce pouls ondulant eſt rejetté par l'Auteur des Recherches, comme les pouls miures, caprizans, &c.

Le pouls de la ſueur ne précede jamais les ſueurs ſymptomatiques, non plus que celles qui arrivent à la fin des fiévres d'accès ; ſi ce n'eſt dans les derniers accès qui font la criſe de la maladie ; il ſuit de là que des Praticiens qui, ſur la ſeule apparence de la ſueur, prétendroient ſuivre la nature en excitant cette ſueur qui n'eſt pas précédée de ſon pouls critique, peuvent tomber dans de grands inconvéniens.

Or le pouls ſimple de la ſueur critique eſt celui qui étant pour l'ordinaire fort développé, mol, & pour ainſi dire, élargi, eſt diſpoſé de façon que ſes pulſations vont en augmentant par gradations ; la premiere eſt moins élevée que la ſeconde, la ſeconde moins que la troiſieme, & ainſi de ſuite juſqu'à la quatrieme, & peut-être la cinquieme & davantage : la même marche des pulſations recommence dans le même ordre tout de ſuite, ou bientôt après ; les diſtances de ces pulſations ſont aſſez égales entre elles, quoiqu'elles diminuent ſouvent à proportion que les pulſations augmentent ou ſont plus élargies. Paſſons aux pouls inférieurs. Le pouls qui annonce le vomiſſement critique, ou ſtomachal ſimple.

Le pouls du vomiſſement eſt de tous les pouls

inférieurs le moins développé ; & comme cette évacuation eſt ſouvent ſymptomatique, il eſt rare qu'elle ſoit précédée d'un pouls bien parfaitement critique, c'eſt-à-dire, qui a paſſé de l'état de conſtriction à celui du développement ; d'ailleurs le vomiſſement eſt un effort contraire aux mouvemens ordinaires de l'eſtomac ; les criſes ordinaires ne conſiſtent du côté des organes, que dans l'accélération & l'augmentation de leur action naturelle ; d'où il ſuit que le pouls ſtomachal vraiment critique, eſt celui qui précede les évacuations ſubites & abondantes de l'eſtomac par le pilore à la ſuite des dérangemens de ce viſcere.

Les nauſées, les rapports, une lourdeur particuliere dans la région épigaſtrique, le dégoût & l'horreur des alimens, ſymptomes ordinaires d'un amas d'humeurs dans l'eſtomac, précedent ces évacuations par le pilore, & quelquefois par l'orifice ſupérieur ; elles occaſionnent dans le pouls une modification particuliere, qui peut être priſe pour le pouls ſtomachal critique.

Mais comme la plénitude de l'eſtomac eſt ordinairement la cauſe ou l'effet de la plénitude du canal inteſtinal, & que le travail de cette partie eſt annoncé par un pouls particulier, il arrive très-communément que le pouls de l'eſtomac eſt combiné avec celui des inteſtins ; c'eſt ce qui fait auſſi que le pouls

ſtomachal critique ſimple, eſt aſſez rare.

Lorſque ce pouls eſt bien marqué tel, par exemple, qu'on le trouve pendant le travail d'un léger vomitif qui occaſionne une ſorte de criſe artificielle, il eſt, comme nous venons de le dire, le moins développé des pouls inférieurs, & en même tems le moins inégal de cette claſſe; l'artere ſemble ſe roidir & frémir ſous le doigt, elle devient tendue, ſaillante, ſes pulſations ſont fréquentes, avec des intervalles aſſez égaux.

Le pouls qui annonce les évacuations critiques du ventre ou inteſtinal ſimple, eſt fort commun & très-aiſé à bien caractériſer : il eſt développé, ſes pulſations ſont comme arrondies, inégales dans leur force & dans leurs intervalles; il y en a qui ſont comme ſubintrantes, ou l'une dans l'autre; elles forment une ſorte de ſautillement, d'exploſion, ou de petit éclat des parois de l'artere; il s'en trouve qui ſont preſque inſenſibles, & qui forment des intercadences & de vraies intermittences, tantôt à des diſtances égales, tantôt à des diſtances fort inégales.

Pour ne pas confondre le pouls inteſtinal critique avec les intercadences, les intermittences & les irrégularités qui ſe trouvent dans le pouls de certaines perſonnes en état de ſanté, il faut ſe rappeller que, ſuivant notre Auteur, toute eſpece de pouls, pour être vraiment critique, doit avoir été précédée des

modifications propres aux premiers tems d'une fiévre, & qu'il ne faut jamais juger ce pouls que ſur des perſonnes actuellement malades ou incommodées. Nous donnerons dans la ſuite de cet Extrait, les éclairciſſemens néceſſaires à ces propoſitions.

Il faut remarquer encore que les irrégularités qui ſe rencontrent dans les pouls non critiques, n'ayant point été précédées du pouls développé, ou celui-ci ayant ceſſé par quelque accident particulier, cette combinaiſon ne forme pas le pouls inteſtinal critique.

La combinaiſon qui réſulte, par exemple, de l'union du pouls de la ſueur, du pectoral & du nazal, forme de vraies inégalités dans les pulſations; mais alors chaque genre des pulſations qui entrent dans la combinaiſon, eſt décidé pour l'évacuation ou la criſe qu'il annonce; ainſi ces inégalités ne forment point le pouls inteſtinal critique.

Enfin les borborigmes, les vents, les détentes dans les entrailles, certaines eſpeces de coliques ont tant de rapport avec les évacuations du ventre qu'annonce le pouls inteſtinal, qu'il n'eſt pas ſurprenant que ces mouvemens violens des entrailles ſoient quelquefois annoncés par le même pouls inteſtinal, ſurtout lorſque des évacuations précédentes ou l'effet des lavemens, ont emporté une grande quantité de matieres.

Le foie qui eſt, ſuivant notre Auteur, un

viſcere dont le département eſt fort étendu; c'eſt-à-dire, qui rend beaucoup de parties intéreſſées à ſon action, fait auſſi ſur le pouls une impreſſion particuliere; cette modification forme le pouls ſimple du foie; elle eſt beaucoup plus ſenſible du côté droit que du côté gauche, car les pouls des deux côtés ſont ſouvent différens; c'eſt ce qui fait un des points de la doctrine de l'Auteur des Recherches, comme on le verra plus bas.

Les engorgemens du foie ſuivis de la jauniſſe, les accès de fiévre tierce & quarte, toutes les maladies enfin dans leſquelles il ſe fait une évacuation conſidérable de bile, après que cette humeur a ſéjourné dans ſes couloirs, ſont précédés & accompagnés du pouls hépatique, ſur-tout lorſque la bile commence à couler, & que le foie ſe dégorge.

Le pouls ſimple du foie eſt un des moins développés des pouls inférieurs; il eſt inégal, & cette inégalité conſiſte en ce que deux ou trois pulſations inégales entr'elles, ſuccedent à deux ou trois pulſations parfaitement égales, & qui reſſemblent ſouvent aux pulſations naturelles.

Cette eſpece de pouls eſt rare, parce qu'elle ne ſe rencontre point avec toutes ſes modifications dans les embarras du foie ſuivis de douleur, ou qui occaſionnent une irritation capable de rendre le pouls non critique; & comme dès que la bile commence à couler, les

les inteſtins entrent en action, ils donnent lieu au pouls inteſtinal qui détruit ou qui maſque bientôt le pouls hépatique.

S'il arrive que le pouls ayant été hépatique pendant quelque tems, le pouls inteſtinal qui annonce l'évacuation de la bile ne ſe décide point, alors il faut craindre une jauniſſe; c'eſt ainſi que le pouls ſtomachal eſt ſuivi quelquefois du vomiſſement ou du renverſement d'oſcillations dans les parois de l'eſtomac; un pareil renverſement a lieu dans les vaiſſeaux du foie, lorſque la criſe ne ſe décide point par les voies naturelles, & que la bile eſt portée dans le ſang.

Le pouls du foie eſt ſur-tout remarquable en ce qu'il eſt beaucoup plus apparent ou plus marqué du côté droit, comme le pouls des embarras de la rate eſt plus marqué du côté gauche; car la rate a une influence particuliere ſur tout le côté gauche, qui eſt principalement de ſon département, ainſi que le côté droit eſt de celui du foie.

Le pouls ſimple de l'excrétion critique des urines, eſt l'inverſe de celui de la ſueur; il ſemble qu'on pourroit aſſurer que cela doit être, puiſqu'on ſçait qu'une de ces évacuations ſe fait aux dépens de l'autre, ou que l'une diminue à proportion que l'autre augmente.

Or comme le pouls de la ſueur eſt très-développé, vraiſemblablement par l'effort du

tranſport des humeurs vers les parties extérieures, il faut que le pouls des urines ſoit ſerré & concentré : ces deux pouls qui ſont comme deux points extrêmes, pourroient donner lieu à la diſtinction d'un pouls extérieur ou qui porte au dehors, & d'un pouls intérieur, ou qui porte les humeurs vers le dedans : cette diviſion des pouls, ſuite néceſſaire du ſiſtême des Recherches, auroit beaucoup de rapport à ce qu'on dit communément, non ſans quelque fondement, de la fiévre *en dedans*, dans laquelle le pouls eſt très-petit, très-déprimé ; & de la fiévre *en dehors*, dans laquelle le pouls eſt élargi, très-groſſi.

Toutes les urines ne ſont pas vraiment critiques, & ce n'eſt pas par leur abondance qu'il faut juger qu'elles le ſont ; il y a ſouvent des urines abondantes & ſymptomatiques, qui viennent peut-être en grande partie par l'expreſſion de la matiere aqueuſe, dans laquelle nagent les inteſtins, & qui eſt repompée par la veſſie. L'urine critique qui vient vraiſemblablement des reins, eſt celle qui termine une maladie, qui diſſipe promptement des enflures occaſionnées par quelque dépôt, & qui eſt chargée d'un ſédiment bien cuit, bien lié, matiere ordinaire des dépôts, lorſque les urines demeurent limpides, & que les autres évacuations n'emportent pas cette matiere.

Le pouls critique & ſimple des urines qu'on trouve fort rarement, eſt inégal, mais régulier dans ſon inégalité, & par-là différent du pouls inteſtinal; il a pluſieurs pulſations moindres les unes que les autres, & qui vont en diminuant juſqu'à ſe perdre ſous le doigt; elles reparoiſſent de tems en tems dans cet ordre; les pulſations qui ſe trouvent dans les intervalles de ces battemens gradués, ſont plus développées, aſſez égales, un peu ſautillantes.

Le pouls rebondiſſant, ou le redoublement dans les dilatations des arteres, eſt le caractere propre à toutes les hémorragies; c'eſt ce qui fait qu'il y a un rapport marqué entre le pouls du ſaignement de nez, celui des regles, celui des hémorrhoïdes, & même celui du crachement de ſang.

On diroit que le pouls tire un caractere particulier du genre des vaiſſeaux engorgés, ou qui travaillent à une évacuation; d'où il faudroit conclure que les pouls propres aux excrétions de même nature, ont beaucoup de reſſemblance entr'eux, comme cela arrive aux pouls des différentes hémorragies.

Notre Auteur ayant découvert cette reſſemblance entre les pouls des hémorragies, a cherché les moyens de les diſtinguer le mieux qu'il eſt poſſible; mais ces diſtinctions portant la plûpart ſur des choſes difficiles à décrire, on ne peut ſe flater de parvenir à

les ſaiſir qu'en faiſant beaucoup d'épreuves, & en ſe formant une habitude particuliere dans cette eſpece d'obſervation.

L'irrégularité dans les pulſations, c'eſt-à-dire, leurs différences quant à la force & quant à leurs diſtances, jointe à des rebondiſſemens plus ou moins fréquens, eſt le caractere des hémorragies inférieures, au lieu que les ſupérieures, principalement celle du nez, ont, ainſi qu'on l'a dit ci-deſſus, des rebondiſſemens ſéparés par des pulſations aſſez égales entr'elles, & dont les diſtances ſont peu différentes.

Il n'eſt pas auſſi aiſé de diſtinguer les hémorragies inférieures l'une de l'autre; on peut confondre l'hémorragie de la matrice avec celle des hémorrhoïdes, & même avec les urines enſanglantées; les Praticiens connoiſſent l'étroite liaiſon qu'il y a entre ces hémorragies; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'elles ſoient précédées à-peu-près de la même eſpece de pouls.

Le pouls des hémorrhoïdes, dit l'Auteur des Recherches, eſt inégal, irrégulier, rebondiſſant; il a outre cela des pulſations vives, roides, concentrées; on ſent une ſorte de profondeur du pouls, avec une eſpece de tremblement, un ſerrement & une réſiſtance marquée dans l'artere.

Le pouls des regles inégal, irrégulier, rebondiſſant comme celui des hémorrhoïdes,

eſt plus développé, moins dur, l'artere eſt plus ſaillante, elle a des pulſations plus élargies.

Il faut remarquer, par rapport au pouls des regles & à tous les autres pouls critiques ſimples, qu'ils durent quelquefois un peu de tems après l'évacuation critique faite, & qu'ils précedent cette évacuation d'autant plus que le pouls eſt moins vif, moins fiévreux, & que les périodes des mouvemens critiques de l'organe affecté, ſont plus ou moins éloignés; ainſi l'évacuation des regles & celle des hémorrhoïdes qui ont coutume de paroître tous les mois tout au plus, ſont annoncées pluſieurs jours avant qu'elles arrivent.

Les pouls critiques de toutes les eſpeces ne paroiſſent pas exactement tels qu'ils viennent d'être décrits dans toutes les évacuations, quoique ces évacuations ayent un effet ſalutaire; cette abſence du rithme, approprié dans le pouls tandis qu'une criſe ſe fait, tient à des modifications particulieres des organes dont il ſera queſtion dans la ſuite; ainſi quelques obſervations iſolées contraires à celles de l'Auteur des Recherches, ne forment que des exceptions à ſes regles; il a apperçu ces exceptions; il en a donné les raiſons; il s'agit de ce qui arrive le plus ordinairement, & dans les corps les mieux conſtitués.

Le pouls des regles eſt ſouvent plus difficile à diſtinguer que tous les autres pouls cri-

tiques, à cauſe de la ſenſibilité & de la pudeur des femmes, dans leſquelles le pouls ſe dérange quelquefois au point qu'il ne faut jamais prononcer ſur ce pouls qu'après l'avoir tâté à pluſieurs repriſes, d'autant mieux que cette agitation peut donner au pouls une modification aſſez ſemblable au pouls des regles.

Nous parlerons ailleurs des autres précautions à prendre dans l'application des regles de notre Auteur; on vient de voir ſon ſiſteme ſur les pouls ſimples critiques; c'eſt la partie la moins raiſonnée de ſon Ouvrage, mais elle en fait les fondemens; les pouls critiques ſimples ſont rares à trouver dans toutes leurs circonſtances; les pouls ſont plus ordinairement compoſés ou compliqués: l'expoſition de ces pouls compoſés & compliqués, donne lieu à notre Auteur de développer encore mieux ſon ſiſteme ſur les pouls ſimples; toutes les parties de ſon Ouvrage ſe prêtent des forces mutuelles.

Il ſera queſtion dans le Journal ſuivant, des pouls compoſés & compliqués, & du fonds du ſiſteme de Médecine de l'Auteur des Recherches; ce qui fait une partie de ſon Ouvrage non moins intéreſſante que ce qu'il avance ſur le pouls; on verra à quoi la doctrine du pouls conduit dans la pratique.

PRINCIPES de Chirurgie, par M. GEORGE DE LA FAYE, ancien Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, &c. nouvelle édition corrigée & augmentée. A Paris, chez Cavelier, *rue S. Jacques. Un vol.* in-12 *de* 512 *pages. Prix relié, 3 liv. 12 ſols.*

Quand cet Ouvrage a commencé a paroître, il a été favorablement accueilli du Public; on en a fait différentes éditions dans les Provinces, & des traductions dans les pays étrangers. Ce ſuccès a encouragé l'Auteur à redoubler ſes efforts pour le rendre encore plus utile aux éleves. Cette ſeconde édition eſt conſidérablement augmentée par un grand nombre d'articles intéreſſans, qui ne ſe trouvent pas dans les précédentes. Comme la réputation de l'Auteur eſt très-répandue, & que cet Ouvrage eſt preſque univerſellement connu, nous n'en ferons pas un extrait complet, mais un précis qui puiſſe en faire connoître toute l'utilité. On trouve d'abord un Diſcours préliminaire qui ſert d'introduction, dans lequel l'Auteur donne aux jeunes Eleves des avis très-ſalutaires ſur l'ordre & le choix des connoiſſances qu'ils doivent acquérir pour arriver à la perfection de leur Art.

M. de la Faye leur conſeille ſur-tout de ſuivre l'Anatomie comme la baſe de toutes leurs connoiſſances; de-là il les fait paſſer aux élémens qui contiennent les préceptes généraux qui conduiſent à l'intelligence des Auteurs; après quoi il les invite à ſuivre les grands Maîtres dans les Hôpitaux, à lire les Auteurs anciens & modernes, à comparer ce qu'ils voyent avec ce qu'ils ont lu, à remarquer par rapport à chaque maladie, les variétés & les différens ſuccès des méthodes qui ont été & qui ſont ſuivies par les grands Praticiens.

L'Auteur s'étend enſuite ſur les qualités néceſſaires pour faire un bon Chirurgien. Il dit qu'il faut avoir reçu de la nature de la pénétration d'eſprit, de la fermeté d'ame, de la fineſſe dans la vue & de l'adreſſe dans la main, & ſur-tout des ſentimens d'humanité & de compaſſion; toutes ces qualités ſont bien difficiles à réunir dans le même ſujet, faut-il en conclure de-là qu'il y a très-peu de bons Chirurgiens? Quand on eſt pourvu de tous ces dons naturels, M. de la Faye croit qu'il ſeroit utile de faire précéder l'étude de la Chirurgie par la Phyſique & la Méchanique, parce que, dit-il, la Chirurgie fait partie de la Phyſique. Mais l'Auteur ne craint-il pas de décourager les jeunes gens qui ſe deſtinent à la Chirurgie, en exigeant d'eux tant de connoiſſances réunies? Ambroiſe Parée & M. Pe-

tit étoient deux grands Chirurgiens, ont-ils jamais été Phyſiciens ni Méchaniciens? Aſſurément plus l'on ſera attentif ſur le choix des ſujets qui ſe deſtinent à la Chirurgie, plus on doit eſpérer d'en faire de bons Chirurgiens. Nous croyons cependant qu'on doit être fort économe ſur cet article, pour n'en pas trop diminuer le nombre. En voulant rendre la Chirurgie illuſtre, & plus recommandable par la variété du ſçavoir qu'on exigeroit de ceux qui pourroient s'y appliquer, il ſeroit à craindre qu'on ne fît naître le dégoût dans leur eſprit, ou qu'on ne les entraînât dans un cercle de choſes étrangeres à leur état.

L'Ouvrage dont nous rendons compte, n'eſt qu'un abbrégé des élémens de Chirurgie. Les définitions, les préceptes qu'il renferme, ſont conformes à ceux des plus grands Maîtres dans cet Art. Il n'en eſt pas de même de la maniere dont l'Ouvrage eſt diviſé. C'eſt préciſément la diviſion que tous les Auteurs donnent de la Médecine; de façon qu'il paroît que ce ſont des élémens de Médecine auxquels on a adapté le nom d'élémens de Chirurgie. Il y a cependant des choſes qui appartiennent ſinguliérement à cet Art dans la quatrieme & cinquieme Partie de cet Ouvrage, où l'on traite ſucceſſivement des indications dans les maladies Chirurgicales, des opérations, des inſtrumens, des tumeurs des parties molles, de celles qui ſont faites par leur

déplacement, des tumeurs produites par les corps étrangers, des plaies en général & en particulier, de tous les remedes tant intérieurs qu'extérieurs, dont on peut faire uſage dans les différentes circonſtances ; en un mot toute la Chirurgie y eſt préſentée en racourci. L'Auteur a donné à la fin un Traité ſur la ſaignée, qui eſt très-bien fait, ainſi que tout ce qui eſt de la partie Chirurgicale, qui prouve que l'Ouvrage mérite bien le ſuccès dont le Public a daigné le couronner. Nous croyons même que tous les Chirurgiens qui veulent parvenir à faire quelques progrès, ne peuvent puiſer dans aucun Livre une meilleure inſtruction que dans celui-ci, & qu'ils y trouveront réuni tout ce que les grands Maîtres ont dit ſur la Chirurgie, & ce que la ſçavante pratique de l'Auteur lui a fait obſerver de plus utile & de plus important dans ſon Art.

CHIMIE Médicinale, contenant la maniere de préparer les remedes les plus uſités, & la méthode de les employer pour la guériſon des maladies. Par M. MALOUIN, *Médecin ordinaire de S. M. la Reine, Docteur & ancien Profeſſeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & Cenſeur Royal. Nouvelle édition ; deux volumes* in-12. *A Paris, chez la veuve* D'houry. *Prix relié, 6 liv.*

C'eſt à connoître les parties conſtituantes, la nature, la préparation des remédes, que conſiſte le mérite principal du Médecin. Cette vérité conſtante eſt bien plus eſſentielle encore pour les médicamens empruntés de la Chymie ; médicamens dont la main de l'Artiſte varie ſi ſouvent l'efficacité, & dont les dangers ſont peut-être encore plus grands que les vertus. Quels ſervices ne rendroit donc pas à ſes confreres un Médecin qui expoſeroit la maniere de préparer les différens médicamens chymiques, avant d'en détailler les propriétés, & qui y joindroit ſes obſervations ſur la maniere de les mettre en uſage ; tel eſt le but que s'eſt propoſé M. Malouin dans ſa *Chymie médicinale*, dont

nous annonçons la deuxieme édition.

Les trois régnes fourniſſent chacun un certain nombre de médicamens ; le régne minéral beaucoup plus que les deux autres, auſſi les articles de ce régne occupent-ils tout entier un des deux volumes de l'ouvrage.

Après avoir parlé des médicamens que fourniſſent le lait, les cloportes, le corail, la vipere, la corne de cerf & le ſel ammoniac, rien ne convenoit mieux ſans doute qu'une Diſſertation ſur les injections anatomiques.

L'uſage des végétaux eſt preſqu'infini en Médecine ; il n'eſt aucun individu de ce régne dont un Praticien habile ne tire avantage ; ſoit dans ſon entier, ſoit en le décompoſant ; mais tout végétal fournit ordinairement une eau qu'on diſtile, une huile, un extrait & un ſel ; ſouvent chacun de ces produits a une vertu tout-à-fait diſtincte de ſa plante, & même cette différence eſt ſenſible entr'eux. Ces végétaux peuvent encore être ſoumis à la fermentation, &, par le mêlange nouveau qui ſe fait alors de leurs parties conſtituantes, former des liqueurs vineuſes & acqueuſes, des eſprits ardens, & des ſels fixes. Enfin on peut, en mêlant différentes ſubſtances végétales, produire des médicamens compoſés, te s que des teintures, des élixirs, des ſavc s, &c.

Les médicamens extraits des minéraux peuvent être, ou des chaux, ou des réſultats de leur diſſolution dans les acides, ou des fleurs, ou la partie teignante des métaux, ou, enfin, leur partie réguline. Chacune de ces claſſes fournit des médicamens ſimples & compoſés, des médicamens dont la vertu n'eſt que trop ſenſible, d'autres dont elle eſt douteuſe, enfin d'autres qui n'en ont aucune. Expoſer les manieres d'exécuter un ſi grand nombre de procédés; joindre ſur la manipulation les obſervations néceſſaires pour guider l'Artiſte, & l'empêcher de s'écarter de l'intention du Praticien; raiſonner enſuite ſur l'uſage des produits, & les apprécier à leur juſte valeur; rendre tant aux Artiſtes célébres qu'aux Médecins fameux, la part des éloges qui leur ſont dûs; ce ſont là les différens objets que l'Auteur a pris pour point de vue dans ſon travail, & qu'il a rempli au gré du Public, comme l'on peut en juger par le prompt débit qu'a eu cet Ouvrage. Mais ſi M. Malouin a mérité la reconnoiſſance publique par ſa premiere édition, il s'en eſt rendu encore plus digne par la ſeconde, dans laquelle il paroît avoir profité généreuſement des avis qu'on a pu lui donner à ce ſujet; la premiere édition que nous avons ſous les yeux, & que nous confrontons avec celle-ci, eſt tellement refondue, que nous la regardons comme un Ou-

vrage tout-à-fait neuf. Procédés ajoutés, raiſonnemens perfectionnés ; tout enfin marque que l'Auteur n'a eu rien plus à cœur que d'améliorer ſon Ouvrage & de le rendre plus utile aux gens de l'Art ; c'eſt la preuve la plus complette qu'il puiſſe donner de la vérité de ſon zéle, de la droiture de ſon ame, de l'étendue de ſes talens, & du déſir glorieux qu'il a de les plier au bien de l'humanité.

OBSERVATION

Sur la maladie noire, par M. Bonté, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Médecin à Coutances.

Depuis Hippocrate & le renouvellement de la Médecine Galenique, les Auteurs ont gardé un ſilence aſſez profond ſur cette maladie, qui vient ſans doute de ce qu'ils l'ont regardée comme ſymptomatique, & par cette raiſon l'ont traitée légerement, ſoit en parlant des affections de la ratte, ſoit en traitant de la mélancolie (*a*). Quelques Arabes la donnent ſous le titre de flux noir hépatique (*b*). Parmi les modernes les uns en diſent quelque choſe à l'article de la mélancolie (*c*),

(*a*) Riviere, Sennert. (*b*) Avicenne, Arculanus.
(*c*) Boerhaave.

les autres à celui du vomiſſement du ſang (*a*). Sennert l'a décrite ſous le nom de diarrhée & ſemble la rapprocher de la claſſe naturelle dans laquelle elle doit être rangée.

Les Anciens avoient fixé le ſiége de la mélancolie & des différens ſucs attrabilaires, dans la rate & les vaiſſeaux des hypocondres; ils ont ſouvent fait mention dans leurs pronoſtics de déjections attrabilaires, mais il n'ont point indiqué d'une maniere poſitive les voyes par où cette évacuation ſe faiſoit. L'anatomie n'avoit point répandu ſur leurs obſervations le jour dont elle a éclairé celles des modernes. Quant à la nature des déjections de la maladie noire dont elle emprunte le nom, on ne peut s'empêcher de les rapporter à l'attrabile comme ils l'ont fait, elles en ont tous les caracteres. Elles reſſemblent à un ſang noir, *qualis ſanguis niger*, dit Hippocrate, à du vin nouvellement preſſuré, à la liqueur noire du grand polype; quelques-uns, depuis ce pere de la Médecine, les ont comparés à de l'encre (*b*), au rob de ſureau (*c*), à la moëlle de caſſe (*d*), &c.

Les ſignes & les ſymptômes qu'ils nous ont tranſmis ſur cette maladie ſont épars dans leurs Ouvrages. Si on rapproche cependant ceux qui s'y rencontrent, on verra qu'ils s'accordent aſſez bien avec les obſer-

(*a*) Juncker. (*b*) Ethmull. (*c*) Juncker. (*d*) Fernel.

vations que nous en avons ; l'odeur des matieres eſt des plus fétides, telle que celle du ſang qu'on auroit laiſſé ſe corrompre, les malades ont une odeur de boucherie, *cædem olere videntur* (*a*). Les perſonnes d'un tempéramment mélancolique en ſont plus tourmentées que les autres. Des chagrins vifs diſpoſent à la mélancolie, & dans la ſuite à cette fâcheuſe maladie. Il paroît que les hommes y ſont plus ſujets que les femmes, peut-être à raiſon de leurs évacuations périodiques. Une douleur ſourde précéde quelquefois ces excrétions ; nous en avons un exemple dans un des malades d'Hippocrate (*b*) ; Fernel parle de la grande foibleſſe où elles réduiſent ; Juncker leur attribue des qualités auſſi malfaiſantes qu'aux poiſons mêmes, *talia proveniunt ſymptomatâ quæ vix à veneno expectanda eſſent.*

Il n'y a qu'à ouvrir les Auteurs pour voir le pronoſtic qu'ils ont porté de cette maladie. Hippocrate, dans preſque tous ſes Ouvrages, condamne les déjections noires ; il les regarde comme un ſigne mortel dans quelques maladies qu'elles arrivent ; nous avons de lui cependant deux obſervations où il paroit que les malades ont été guéris, mais après avoir langui très-long-tems. Nous liſons dans l'hiſtoire du malade citée plus

(*a*) Hippocrate.
(*b*) Lib. 3. de morb. vulg. hiſt. 3. ægr.

haut qu'il ne guérit que le quarantiéme jour. La femme d'Epicrate, après des vomiſſemens de matieres noires, ne fut hors de danger que le quatre-vingtiéme (*a*). Un Auteur célébre par ſes Ouvrages & ſa grande pratique, n'a pas balancé de dire que ceux qui en étoient atteints périſſoient tous infailliblement, *Ad unum omnes pereunt* (*b*). Le ſort fatal des malades traités par Hoffman, dont il nous a fait le récit, ne dément point ce pronoſtic (*c*).

Je finis ce détail pour ne pas paroître ennuyeux; je l'ai jugé cependant néceſſaire afin de faire voir l'uniformité des caracteres de cette maladie dans tous les tems, & l'identité de ſes ſymptômes, qui deviendra encore plus évidente par les Obſervations ſuivantes.

PREMIERE OBSERVATION.

La nature de cette maladie ne m'étoit point encore connue lorſque je l'obſervai pour la premiere fois il y a deux ans & demi. Un Prêtre, âgé de 55 ans environ, d'un tempéramment mélancolique, ſujet à des dartres, à des vertiges; qui avoit même eu quelques paroxiſmes épileptiques, tomba malade à la campagne d'une pleuro-peripneu-

(*a*) Idem libr. 2. epid. hiſt. 31. ægr. (*b*) Ethmuller.
(*c*) Med. ration. de vom. ſang.

monie ; il m'appella le cinquiéme jour de ſa maladie ; quelques occupations ne me permirent de m'y rendre que le lendemain. Je le trouvai levé, la douleur de côté avoit ceſſé pendant la nuit, l'expectoration ſe faiſoit aſſez bien ; mais les crachats étoient noirâtres, le viſage fort abbattu, le teint plombé, le pouls étoit foible, intermittent & ſans fréquence ; il ſe croyoit échappé ; je lui paroiſſois n'être arrivé que pour être témoin de ſa convaleſcence. Je ne penſai pas auſſi avantageuſement que lui de ſa ſituation ; les ſymptômes que j'avois remarqués me faiſoient entrevoir du danger que je croyois dépendre du poumon menacé de gangrene. La ſcene qui changea tout-à-coup de face ne me laiſſa pas long-tems douter de la cauſe de ces accidens. Le malade fut pris d'une ſyncope dont il ne revint qu'avec peine, & remplit deux baſſins de matieres noires moitié liquide, moitié grumeleuſe, d'une odeur inſoutenable. Je partis déſeſpérant de ſon état, & comptant le lendemain apprendre des nouvelles de ſa mort, qui arriva en effet à deux heures après midi.

II. OBSERVATION.

L'hiſtoire de la maladie précédente que je viens de rapporter, me fit faire beaucoup de réflexions ſur la cauſe de pareilles déjec-

tions, & ſur les moyens d'y remédier lorſque pareille occaſion ſe préſenteroit ; elle ne s'offrît à moi que long-tems après. Un frere que j'ai Eccléſiaſtique, âgé de 22 ans, d'un aſſez bon tempéramment, après une application ſérieuſe & ſuivie aux études néceſſaires à ſon état, éprouva un dérangement ſenſible dans ſa ſanté, ſon eſtomac ne pouvoit faire ſes fonctions qu'avec peine ; il devînt ſujet à des diarrhées fréquentes, qui n'avoient d'autres cauſes qu'un vice de digeſtions habituel, & tomba dans une mélancolie profonde : quelques ſemaines de repos qu'il avoit dérobées à ſon travail avoient un peu rétabli ſes forces : il ſupporta avec impatience ce loiſir ſi néceſſaire, il reprit l'étude avec une ardeur égale à celle qui ſuit un plaiſir déſiré ; ſon eſtomac en porta bientôt la peine. Enfin vers la fin du mois d'Août 1756 il eſt attaqué d'une fiévre putride, qui ſe termine cependant heureuſement vers le dix-ſeptieme jour. Il commençoit à jouir de ſa convaleſcence, lorſque tout-à-coup l'évenement ſuivant le mit à deux doigts de ſa perte. En allant à la garderobe il ſe trouve extrêmement foible, une ſueur gluante ſe répand ſur ſon viſage. Cet état l'étonne, ainſi que les perſonnes qui étoient auprès de lui ; à l'aſpect des matieres qu'il avoit rendues on frémit ; on m'envoye chercher pour me les faire voir ; elles étoient

noires comme de l'encre, un peu grumeleuſes, d'une odeur très-fétide de viande pourrie ; ma ſurpriſe fut égale à celle des autres, je ne m'attendois à rien de pareil, je craignis avec raiſon qu'il n'échouât au moment qu'il touchoit au port ; ſes forces affoiblies par la maladie, par les purgatifs réïtérés qu'on avoit été obligé de lui donner, l'exemple que je me rappellai du premier malade, m'ôtoient, pour ainſi dire, toute eſpérance. Je demeurai d'abord ſpectateur oiſif, *judicium difficilè, experimentum periculoſum* (*a*). Tandis que je reſtois dans l'inaction vis-à-vis du malade, remis de ſa foibleſſe, j'examinois en moi-même les cauſes qui pouvoient avoir donné lieu à ce changement ; je comparois les accidens de la maladie avec l'état préſent ; je rappellois en ma mémoire ce que j'avois pû voir dans les Auteurs qui eût rapport avec ce que je voyois. Mes réflexions ſur les Aphoriſmes 1104, 1105, 1112 de Boerrhaave, & les Commentaires de Gorter, ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate N°. 131 & les ſuivans, furent les ſources où je puiſai les principes de la méthode que je comptois ſuivre ſi ces déjections continuoient ; l'objet de mes recherches reparût bien-tôt. En ma préſence il prit au malade une envie d'aller à la ſelle, le viſage devînt pâle & défait, les

(*a*) Hippocr. Aphor.

extrémités froides, le pouls très-foible, ſans aucune eſpece de douleur, le ventre étoit ſouple & mollet; je m'attendis à une évacuation pareille à la premiere, qui fût plus abondante; mais de la même qualité. J'attribuai la cauſe de ces déjections à un ſang devenu putride & corrompu par ſon long ſéjour dans les diſtributions de la veine-porte, & qui s'étoit fait jour dans les inteſtins par les veines méſentériques, comme je le dirai ci-après; je cherchai à évacuer doucement cette matiere corrompue (*a*), & à oppoſer à cette acrimonie putride atrabilaire, des acides (*b*). Je remplis promptement ces indications, penſant que dans cette circonſtance, encore plus que dans d'autres, il falloit ſe déterminer promptement à faire ce que j'avois cru de convenable (*c*). Je conſeillai une tiſane faite avec la décoction de ris & de corne de cerf, ſur chaque pinte je fis ajouter deux onces de ſuc de limon, & dans chaque gobelet cinq à ſix gouttes d'eau de Rabel la plus vieille qu'on pût trouver, réuniſſant alors une vertu plus cordiale & antiſeptique; la mixtion plus parfaite de l'acide vitriolique avec l'eſprit de vin, la rapprochoit de l'æther ſans trop affoiblir l'acide, qui devenoit ſeulement plus adouci. Dans une circonſtance auſſi cri-

(*a*) Boerhaave Aph. n. 1111. (*b*) Idem Aph. 1112.
(*c*) Hippocr. Aph. 1.

tique, je n'oſai me fier à mes propres lumieres. Je priai MM. Poiſſonnier & Barthés, Médecins des Camps établis l'année derniere en Baſſe-Normandie, & M. Desbuiſſons, Médecin de cette Ville, de viſiter avec moi le malade; je leur communiquai mes idées, & le plan que je m'étois propoſé de ſuivre: la même boiſſon fut continuée. Nous ſongeames à remplir l'autre indication, celle d'évacuer légérement les matieres corrompues qui auroient pu altérer le canal inteſtinal, nous fimes donner des demi lavemens dans la crainte de diſtendre trop les inteſtins dénués de reſſort & extrêmement affoiblis; on les compoſoit avec la décoction d'orge & de camomille; on y fit toujours entrer cette plante comme un des meilleurs remedes (*a*) qu'on pût oppoſer à la pourriture, dans la même vue on y ajouta le baume de lucatel; ces lavemens entraînoient toujours des matieres noires, le malade en rendoit de pareilles dans l'intervalle des lavemens. Cet état dura pendant ſept à huit jours ſans gonflement ni météoriſme dans le bas-ventre, les déjections étoient toujours volontaires ſans douleur, mais ſeulement précédées quelquefois de borborigmes, accompagnées de foibleſſe, plus ou moins grande; ſouvent il y avoit exploſion de vents par haut; la langue fut toujours fraîche, dans les intervalles des

(*a*) Pringle des antiſept.

ſelles le pouls étoit foible & ſans fréquence, on y en remarquoit ſeulement un peu le ſoir, il étoit ſerré avant les déjections, & lorſqu'elles arrivoient, intermittent. Enfin l'orage s'appaiſa peu à peu, l'Art paroiſſoit triompher lorſque nos premiers ſuccès furent renverſés. Les accidens reparurent, mais avec tant de violence, que le malade fut preſque dans une agonie prochaine; on donna la même boiſſon, M. Barthés fit faire des fomentations aromatiques, nous nous déterminames à mêler avec chaque taſſe de tiſane une cueillerée à caffé de teinture de ſerpentaire de Virginie, préparée comme celle de Pringle (*a*). Cet hydre renaiſſant fut enfin dompté; les déjections revinrent dans l'état naturel; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les premiers excrémens furent moulés & aſſez ſolides. Il fut purgé avec un purgatif minoratif, lorſque les forces le permirent. La convaleſcence fut longue, & exigea beaucoup de ménagement, que l'appétit du malade ſouffroit avec peine.

L'hiſtoire de cette maladie quadre aſſez avec celle d'Hippocrate, rapportée plus haut. L'un & l'autre malade avoient une fiévre putride; dans celui d'Hippocrate, les déjections noires arriverent dans le commencement & l'état; dans le nôtre, au déclin de la maladie. Si la Médecine avoit beſoin de

(*a*) Obſervat. des mal. des Armées.

preuves pour établir ſa certitude, les Obſervations de M. Varnier (*a*), & les miennes, faites dans des tems differens, n'en fourniroient-elles pas? N'en pourroit-on pas tirer des argumens convaincans envers ceux qui s'élevent par entêtement contre cet Art, qu'ils ſont obligés enſuite de reſpecter par néceſſité? Eſt-ce le hazard en effet qui nous a fait rencontrer préciſément la même méthode, ou plutôt ne l'avons-nous pas tirée des mêmes principes ſûrs & infaillibles? Nous avons, pour me ſervir de l'expreſſion d'un célébre Académicien (*b*) après une ſi longue expérience, beaucoup d'ennemis inconnus; c'eſt en étudiant leur caractere, qu'on apprend à leur oppoſer des armes victorieuſes.

III. OBSERVATION.

Je fus appellé le mois de Septembre dernier à Marcheſieux, pour y voir le nommé Beſar, riche Laboureur de cette Paroiſſe, âgé de cinquante & quelques années: l'exprès qui vint me chercher, me rapporta que la veille & le jour même de ſon départ, le malade avoit vomi & rendu par les ſelles beaucoup de ſang meurtri & fort noir, qu'il étoit dans une ſi grande foibleſſe, qu'on craignoit fort pour ſa vie. Sur cet expoſé je partis promp-

(*a*) Journal de Méd. mois de Février 1757.
(*b*) M. de Fontenelles, hiſt. de l'Acad.

tement pour m'y rendre, j'emportai avec moi de l'eau de Rabel. Je trouvai à mon arrivée le malade abbatu, les mains étoient froides & couvertes d'une ſueur gluante; il ſe plaignoit encore de nauſées; l'odeur puante des matieres, avoit obligé les gardes à les jetter. On me montra ſeulement la place où elles avoient été renverſées, qui me parut auſſi noire que ſi on y eût répandu de l'encre. Je m'informai des accidens qui avoient pu précéder ſon indiſpoſition, j'appris qu'il avoit perdu ſa femme depuis quelque tems: cette mort l'avoit conſterné, & il étoit tombé dans une mélancolie des plus profondes; depuis plus d'un mois il avoit une douleur dans le côté gauche; cette douleur pour lors évanouie, répondoit à la ratte. Je ne fus pas long-tems après mon arrivée, ſans voir plus exactement les matieres qu'il rendoit; il fut pris d'envie de vomir & d'aller à la ſelle; les déjections par l'une & l'autre voie étoient fluides, d'une couleur noire, ſemblables à de la poix liquide, d'une odeur inſoutenable; il les rendoit avec une douleur ſourde dans le bas-ventre; le pouls étoit dur ſans fréquence, & très-intermittent. Après avoir peſé toutes les circonſtances de la maladie, je n'héſitai point à lui conſeiller les acides avec des lavemens, où je faiſois entrer la décoction de camomille; on lui donna dix goutes d'eau de Rabel dans chaque gobelet d'eau de poulet, que je lui

faiſois prendre d'heure en heure ; il n'en eut pas bu quelques verres, que les nauſées s'appaiſerent ; il me dit même que cette boiſſon sembloit lui redonner ſes forces : en effet les mains ſe réchaufferent, les battemens du pouls devinrent plus réguliers, il dormit un peu la nuit. J'appris le lendemain qu'il avoit encore rendu par bas quelques matieres noires ; je fis continuer les acides ; je conſeillai en outre de prendre toutes les deux heures deux cueillerées de décoction ſerpentaire de Virginie (*a*), pour empêcher encore plus efficacement la pourriture. En quatre jours les forces ſe rétablirent. Il ne s'agit plus que de lui donner un purgatif approprié à la nature de la partie affectée, & à la cauſe de la maladie (*b*). Les mirabolans, les tamarins & la caſſe furent préférés à tout autre : leur nature acide me détermina à en faire le choix.

Cette Obſervation renferme le caractere le plus eſſentiel de la maladie noire décrite par Hippocrate (*c*), qui ſemble ne donner, à proprement parler, le nom de maladie noire qu'à celle où on vomit des matieres de cette couleur.

IV. OBSERVATION.

M. *** bourgeois de cette Ville, Horlo-

( ) Un gros & demi dans deux livres d'eau.
(*b*) Rega Aphor. DCCCXCV.
(*c*) Sect. v. lib. 11. pag. 486. édit. Foës.

ger de profeſſion, menant par état une vie très-ſédentaire, d'un tempérament ſec & mélancolique, d'une maigreur exceſſive, voyoit ſa ſanté dépérir de jour en jour. Depuis un mois & plus il reſſentoit ſouvent des vertiges, & ſe plaignoit d'une foibleſſe univerſelle qui lui cauſoit un ſentiment de laſſitude extrême dans les jambes. Quelques ſaignées, des purgatifs qu'on lui avoit conſeillés, sembloient plutôt l'avoir énervé que rétabli. Il ſe détermina le mois de Juin dernier à me conſulter. Sa foibleſſe jointe à l'état des gencives, qui étoient molaſſes & fort rouges, l'odeur mauvaiſe de la bouche me firent penſer qu'un vice ſcorbutique pouvoit donner lieu à ces accidens; en conſéquence je lui conſeillai des bouillons antiſcorbutiques pendant quelques jours, qui n'eurent aucun effet. Les taches qui ſe manifeſterent aux jambes, confirmoient les premieres idées que j'avois eu du ſcorbut en le voyant pour la premiere fois. La foibleſſe augmentoit cependant de jour en jour; le hazard m'en décéla la vraie cauſe; j'apperçus un jour en entrant dans ſon appartement, un baſſin rempli de matieres qu'il avoit rendues, ſemblables à de la lie de vin corrompue, d'une couleur noire & d'une odeur très-fétide; il avoit été ſurpris, ainſi que moi, de les voir, car il ne s'en étoit point apperçu ſenſiblement juſqu'alors. Je le mis ſur le champ à l'uſage des acides; je lui fis

prendre une cueillerée de ſirop de vinaigre de deux heures en deux heures, une tiſane de ris avec le ſuc de limon. Le ſuccès des acides fut annoncé par le changement des ſelles, qui devinrent jaunes d'abord, & bientôt naturelles. Les taches avoient pris une couleur pourprée, de noires qu'elles étoient auparavant; pour achever leur réſolution, j'employai des apozêmes antiſcorbutiques acidulés; j'y fis entrer le becabunga, le creſſon des jardins, l'alleluia, & quelques tranches de citron. Loin de voir réuſſir mes projets, les taches devinrent plus noires & plus nombreuſes; il ſurvint une hémorragie conſidérable par les gencives, qui fut cependant arrêtée par des gargariſmes aſtringens. Ces fâcheuſes alternatives entraînoient inſenſiblement le malade à ſa perte; la foibleſſe devenoit ſi grande, qu'il ne pouvoit ſe lever ſans être menacé d'une ſyncope prochaine. Les déjections noires reparurent quelque tems après, & ouvrirent une nouvelle ſcene; elles étoient beaucoup plus abondantes qu'elles n'avoient encore été; il arrivoit même quelquefois d'y appercevoir des caillots d'une groſſeur prodigieuſe, auſſi noirs au dedans qu'au dehors. Les acides végétaux ne parurent avoir aucun effet; j'eus recours à l'eau de Rabel, qui devint également inutile. La mort arriva après avoir langui trois mois dans cette cruelle viciſſitude. Jamais le malade ne ſouf-

frit aucune eſpece de douleur, même dans le ventre; ſon appétit étoit toujours très-bon; il n'eut point de fiévre pendant le cours de la maladie; le pouls étoit ſouvent intermittent; il avoit des palpitations fréquentes & des battemens dans les tempes; il eut eſpérance de ſe ſauver juſqu'à trois jours avant ſon décès, qu'il fut très-aſſoupi. Les lévres, le palais, la langue devinrent d'un verd livide, & l'épiderme de ces organes ſembloit ſe détacher par lambeaux.

Cette Obſervation peut donner lieu à pluſieurs réflexions.

1° On ne peut s'empêcher par les ſymptomes énoncés, d'admettre dans cette maladie un vice ſcorbutique; les taches n'avoient cependant point le caractere des taches ſcorbutiques ordinaires, qui ſont beaucoup plus larges, d'une figure irréguliere, & occupent preſque toujours les extrémités inférieures; celles-ci reſſembloient plutôt à des petechies; elles étoient larges à-peu-près comme la morſure d'une puce, leur figure étoit ronde, quelques-unes étoient pourtant ovales; elles gagnerent les cuiſſes, il en parut autour du cou & ſur la poitrine; elles n'avoient aucune élévation ſenſible, & à cet égard elles différoient de celles que M. Vandermonde a obſervées (*a*), qui avoient une figure lenticulaire, ainſi que de celles dont M. Hoffman

(*a*) Journal de Méd. mois de Mai 1757.

parle (*a*), qui ſont élevées & âpres au toucher. On ne pouvoit les regarder comme ſymptomes d'une fiévre petechiale ſcorbutique (*b*) ; jamais le malade n'en a eu dans le cours de la maladie : elles reſſembloient parfaitement à une éruption noire confluente, que j'ai vue dans deux enfans, mais avec tant de bénignité, qu'elle ne les empêchoit point de ſe livrer aux jeux de leur âge.

2° Je penſe que les déjections doivent être plutôt rapportées à la maladie noire, qu'aux diarrhées ſanguinolentes ſcorbutiques, dont parle Sennert (*c*), & dont il donne une obſervation où il paroît que le jeune homme qui en étoit attaqué, rendoit le ſang pur.

3° Les petechies noires annoncent toujours une grande diſſolution dans le ſang, & menacent ſouvent d'hémorragies mortelles ; les urines ſanglantes de la petite vérole ne ſont-elles pas annoncées ainſi (*d*) ? Dès que les taches de notre malade prenoient une couleur plus noire, il ſurvenoit une hémorragie. Je me ſouviens à cette occaſion d'avoir été conſulté par un homme qui, avec de pareilles taches, avoit une douleur de tête continuelle, & ſaignoit ſans ceſſe des gencives : il n'en quittoit point pour cela ſon travail ordinaire ; quelque tems après il mourut ſubi-

(*a*) Med. rat. de purpurâ chronicâ ſcorbuti ſobole.
(*b*) Lind, (*c*) De ſcorbut.
(*d*) Huxham. Mead.

tement, vraiſemblablement par un ſang épanché dans le cerveau.

4° La couleur de l'intérieur de la bouche, de la langue, les lambeaux qui s'en détachoient, annonçoient un état pareil dans les viſceres intérieurs (*a*), la gangrene & la mort prochaine (*b*).

Le détail néceſſaire que demandent les Obſervations, donne déja beaucoup d'étendue à ce Mémoire; je le finis en y ajoutant quelque choſe de la cauſe de cette maladie.

La circulation du ſang eſt beaucoup plus lente dans les viſceres des hypocondres & dans les diſtributions de la veine-porte, que par tout ailleurs, par des raiſons connues en Phyſiologie; le ſang qui circule dans les parties, eſt plus diſpoſé à s'y arrêter, s'épaiſſir & y former des ſtaſes, comme il arrive dans les différens dégrés de la mélancolie: ſi par quelque cauſe ce ſang épaiſſi vient à ſe corrompre & devient putride, ſoit par des excès, ſoit par la fiévre, &c. il change ſa forme concrete en fluide, c'eſt l'effet des corps qui ſe putréfient de ſe réſoudre ainſi. La nature cherche à s'en débarraſſer, *tunc atra bilis turget* (*c*). Il ne s'agit plus que de découvrir les voies par où elle évacue cette matiere: ce n'eſt point vraiſemblablement dans la maladie noire par les pores biliaires, les matieres

(*a*) Rega Aphor. DXXIV.
(*b*) Duret.
(*c*) Boerhaave.

par leur mêlange avec la bile, prendroient une couleur jaune; il n'y a pas lieu de croire qu'elle ſorte des arteres mézentériques; elle participeroit par ſa couleur vermeille, des qualités du ſang artériel. C'eſt avec plus de fondement qu'on peut penſer qu'elle part des veines mézentériques; mais eſt-ce par la rupture de ces vaiſſeaux, ou pour parler le langage des Anciens, par anaſtomoſe? Leur rupture ſeroit accompagnée de douleur, dans la ſuite elle ſeroit ſuivie d'ulceres d'une guériſon d'autant plus difficile, qu'ils auroient été arroſés & baignés d'une matiere ſeptique. La nature plus ſimple dans ſes opérations & plus ſouvent bienfaiſante, ſe ſert d'un autre moyen: ſi elle ſe débarraſſe de ce ſang corrompu dans le canal inteſtinal par les extrémités des veines mézentériques dilatées, alors c'eſt un flux noir; ſi c'eſt par les vaiſſeaux courts, il ſurvient un vomiſſement de matieres noires. Les veines mézentériques manquant de valvules, il ſe fait ſans peine un reflux du tronc vers les extrémités vénales, la matiere eſt aſſez tenue pour s'y filtrer. Les Anciens n'ont-ils point eu quelques idées pareilles (*a*)? je ſerois aſſez porté à le croire.

L'ouverture des cadavres confirme aſſez cette théorie; on n'a qu'à conſulter à ce ſujet

(*a*) Gal. de uſu part. Hippoc. de int. affect. cum ſanguine, &c.
Fernel. ex liene derivatio fit in alvum.

Bonet

Bonet (*a*), les Obſervations de Hoffman (*b*), la rate a toujours été trouvée gonflée prodigieuſement, très-molle, remplie d'un ſuc noirâtre, les vaiſſeaux courts très-dilatés, les inteſtins pleins de matieres noires, ſemblables à celles qui étoient contenues dans la ratte, & pareilles à celles que rendoient les malades pendant leur vie.

OBSERVATION

Sur une fille attaquée de la danſe de Saint Vit; par M. RUAMPS, Docteur en Médecine à Bordeaux.

Je fus appellé il y a quelques années, pour voir la fille d'une Aubergiſte âgée de dix ou onze ans, qui avoit une maladie fort ſinguliere. Ses lévres étoient agitées de mouvemens convulſifs & d'une eſpece de ris ſardonique, de façon qu'on auroit cru qu'elle affectoit un ris moqueur. Ses yeux étoient éteints, ſon viſage plombé & bouffi, & elle avoit un air de triſteſſe très-ſombre; ſon pouls tantôt vif & animé, étoit un moment après foible & languiſſant. La malade étoit tourmentée d'un violent mal de tête, d'un abbatement, d'une langueur & de fréquentes foibleſſes d'eſtomac. Mais ce qu'il y avoit de

(*a*) Theatr. Anat. (*b*) Dict. de Medec.

plus merveilleux, c'eſt que cette pauvre fille faiſoit avec ſes bras des contorſions comiques, & qu'en marchant ſes pieds & ſes jambes ſe tournoient comme ſi elle eût voulu faire quelques pas de danſe. Je l'engageai à boire un verre de tiſanne. Ce fut pour lors que je reconnus le caractere de la maladie aux geſtes en cadence & aux contours affectés que la malade faiſoit avec ſon bras, juſqu'à ce que le verre fut proche de ſes lévres ; pour lors elle avala ſa boiſſon avec une rapidité incroyable.

Les ſpectateurs de cette ſcene, fondés ſur un préjugé que tout ce qui eſt extraordinaire, doit être ou preſtige ou enſorcellement, ſe perſuaderent que je voulois leur en impoſer, en leur inſinuant par le terme de danſe S. Vit, qu'ils appelloient barbare, que cette maladie ne ſurpaſſoit pas les forces ordinaires.

Je fis ſaigner la malade ſur le champ du bras, & lui preſcrivis pour le jour ſuivant une potion catartico-émétique, qui eut tout le ſuccès que je pouvois déſirer : le ſoir elle prit des goutes de teinture de caſtor, des goutes de teinture anodine de Sydenham dans deux cuillerées, tant d'eau de meliſſe que d'armoiſe. Le lendemain la douleur de tête fut moins forte, l'eſtomac fut ſoulagé, & les yeux reprirent un peu de vivacité. Je lui donnai enſuite deux jours de repos, après leſquels je fis réitérer la ſaignée du bras, & le lendemain donner un minoratif.

Je tins ferme pendant le premier mois ſur cette alternative des ſaignées & des purgations, pour ne pas m'écarter de la route que nous trace le célébre Sydenham dans ſes *Proceſſus integri in omnibus morbis curandis*: j'obſervai une diſtance plus ou moins grande, ſuivant l'état & les forces de la malade.

Le ſecond mois fut rempli par les ſeuls purgatifs. Il ne fut plus queſtion de ſaignées. Il eſt vrai que depuis le commencement juſqu'à la fin, je plaçai dans les intervalles les évacuans, les calmans, les antiſpaſmodiques, ſoit en bouillons, tiſannes ou opiates: & chaque ſoir exactement je fis prendre le quinquina avec la ſerpentaire de Virginie, incorporés avec le ſirop de coquelicot.

Ce fut ainſi & par de tels remedes, que dans l'eſpace de deux mois je conduiſis peu à peu & comme inſenſiblement, la malade à une guériſon parfaite.

Ne pourroit-on pas conclure de cette méthode curative, que le vrai ſiége du *chorea S. Viti* eſt dans les premieres voies ? Si le genre nerveux a paru ſenſiblement affecté, l'étoit-il eſſentiellement ? L'auroit-il été s'il n'y eût eu dans les organes de la digeſtion quelque vice ou quelque humeur peccante ? Ce vice n'eſt-il pas démontré par la ſaburre que rendit la malade par le moyen du premier purgatif, & par la diminution des ſymptomes qui ſuivit ce premier remede ?

je ne décide pas : je laiſſe aux grands Maîtres de l'Art à déterminer la principale cauſe d'une maladie que je n'ai eu occaſion de voir qu'une fois. Je me bornerai à dire que toutes les fois que la malade fut purgée, elle éprouva un ſoulagement ſenſible. Sur cette expérience, je ſuis fondé à croire que les évacuans, plus que les autres remedes, ont contribué à la ſanté dont elle jouit encore aujourd'hui.

L'année ſuivante, dans la même ſaiſon, de peur de récidive, la malade fut ſaignée une fois du bras, & purgée pendant quelque tems de quatre en quatre jours. Depuis elle a été exempte de rechûte.

OBSERVATION

Sur une maladie ſinguliere ; par M. GEOFFROY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Profeſſeur des Ecoles.

M. l'abbé Girard, Prêtre habitué de la paroiſſe S. Paul, âgé de 60 ans environ, d'un tempéramment mélancolique, & menant une vie très ſédentaire, fut attaqué il y a près de deux ans de douleurs d'eſtomac. Au commencement de 1757 ces douleurs augmentant, il me fit appeller. Il ſentoit alors des douleurs ſourdes d'eſtomac ; la digeſtion étoit longue & laborieuſe, accom

pagnée de vents qui le tourmentoient beaucoup & qui prenoient leur cours par en haut, tandis que le ventre étoit fort conſtipé. Du reſte la digeſtion, quoique longue, ſe faiſoit bien; le pouls étoit dans ſon état ordinaire, le malade l'ayant toujours un peu irrégulier & convulſif dans la plus parfaite ſanté, & le ſommeil étoit tranquille. Je regardai cet état comme une ſimple affection mélancolique, cauſée par l'épaiſſiſſement de la bile qui ne couloit pas librement. Je fis donc prendre au malade pendant quelques jours une tiſanne royale légerement purgative; ce qui parut le débarraſſer, enſorte qu'il fut bien-tôt en état de reprendre ſes exercices ordinaires.

Six mois après les mêmes accidens ayant repris avec plus de force, je parvins à les diſſiper de nouveau par l'uſage de la tiſané ci-deſſus, & de bouillons amers & purgatifs. Le malade ſe rétablit, mais moins parfaitement que la premiere fois, reſſentant toujours quelques douleurs ſourdes à l'eſtomac, & une eſpece d'embarras dans toute la région épigaſtrique.

Enfin ſur la fin du mois de Novembre dernier les accidens reparurent, mais avec bien plus de violence: le malade ſe ſentoit ſuffoqué dès qu'il avoit mangé, les vents ſortoient par haut en abondance & avec impétuoſité; l'appétit étoit preſque éteint,

& de tems en tems le vomiſſement ſuccédoit aux vents. J'examinai ce que rejettoit le malade par le vomiſſement, & j'y remarquai beaucoup de glaires. Le pouls au reſte étoit toujours dans ſon état naturel. Je tentai d'abord les mêmes remédes qui avoient déja paru produire quelques bons effets. La tiſanne purgative & les bouillons amers firent fort peu de choſe. Le vomiſſement ſeul fut ſuſpendu, tous les autres accidens ſubſiſterent. J'eſſayai pour lors un reméde un peu plus actif : je fis vomir le malade avec l'hypécacuanha, qui fit un effet conſidérable, & procura une grande évacuation de glaires. Comme ſon action avoit un peu fatigué le malade, je le laiſſai tranquille pendant quelques jours, lui donnant ſeulement un grain d'hypécacuanha en trois priſes dans la journée, pour continuer de fondre & diviſer les glaires. Au bout de quelques jours, vers les fêtes de Noël, le vomiſſement reparut; mais d'une nature fort différente. Le malade rejettoit, avec les glaires, une matiere noire comme de l'encre, & les ſelles étoient teintes de la même couleur. Je ne ſçus que penſer de la nature de cette évacuation. On auroit pu d'abord croire que c'étoit du ſang extravaſé qui avoit ſéjourné dans l'eſtomac & les inteſtins ; mais outre que la couleur, quoique noire, étoit différente de celle du ſang qui a ſéjourné

long-tems dans ces cavités ; le pouls, quoique foible, étoit développé & nullement concentré, comme on le remarque dans ces accidens. Il paroiſſoit aſſez naturel de regarder ces matieres comme teintes par une bile très-échauffée, accident aſſez ordinaire aux tempéramens mélancoliques, & que les Anciens ont appellée *bile noire*, ou *atrabile*. Incertain de la cauſe de cette couleur, j'eſſayai de faire paſſer des eaux de Vichy, qui puſſent détremper & évacuer cette matiere, tandis qu'elles calmeroient les mouvemens convulſifs de l'eſtomac. Mais le malade ne put ſupporter en aucune façon ces eaux, quoiqu'à très-petite doſe ; les vomiſſemens augmenterent, il s'y joignit des hoquets fréquens, & dans les derniers jours de Décembre il vomiſſoit preſque à chaque fois qu'il prenoit quelque choſe. Le pouls cependant n'étoit pas concentré & ſerré, ce qui paroît ſurprenanr, vu l'état convulſif de l'eſtomac. Voyant donc que les remédes que j'avois employés ne m'avoient point réuſſi, je tentai les anti-ſpaſmodiques & les calmans, tantôt en potions & tantôt en bols ; j'y joignis le muſc, le camphre, les narcotiques. Tous ces remédes ne firent rien, & je voyois tous les jours le malade s'affoiblir : De plus, ce qu'il rendoit tant par haut que par bas, n'étoit qu'une eſpece de bouillie noire, qui commençoit à devenir fort puante.

Enfin le quatre de Janvier, dans l'aprês-midi, le malade, en vomiſſant, rendit un gros morceau noir & ſolide, quoiqu'il n'eut pris depuis long-tems que du liquide, & en très-petite doſe. On me garda ce morceau, que je fis laver & que j'examinai avec ſoin. C'étoit une eſpece de ſac, ou de poche, de deux pouces de long, & de près de trois pouces de large, ouverte par le haut, & ſans aucune autre ouverture dans tout le reſte. Elle étoit formée par une membrane dure, blanche & comme fibreuſe, liſſe en dehors & ſi ferme que j'eus de la peine à la rompre pour l'ouvrir. L'intérieur de cette eſpece de bourſe étoit bien plus ſingulier. Il ſe trouvoit tapiſſé d'hydatides ſemblables à des grains d'orge, mais plus groſſes preſque du double, pointues à leurs extrémités, gonflées dans leur milieu, tenant par un de leurs bouts à la peau intérieure de la poche, & flottantes par l'autre. Ces hydatides étoient claires, tranſparentes & remplies d'une liqueur lymphatique, peu viſqueuſe. Le nombre en étoit très-conſidérable, & cet amas reſſembloit aſſez à ces griffes que forment les racines des renoncules. Le lendemain le malade rendit dans les ſelles un lambeau de pareille peau, liſſe d'un côté, & couverte de l'autre de ſemblables hydatides. J'eſperois que la ſortie de ce corps étranger, qui s'étoit formé dans l'eſtomac, pourroit ſoulager

le malade; & réellement les boiſſons parurent mieux paſſer, & il fut cinq ou ſix jours ſans vomir. Cependant la préſence des hoquets, & ſur-tout le lambeau de peau avec des hydatides qui s'étoit trouvé dans les ſelles, me faiſoient penſer que le malade n'avoit pas tout rendu, & qu'outre le ſac, il y avoit encore d'autres excroiſſances, dont le lambeau n'étoit qu'un débris. J'eſſayai donc de faire détacher doucement ces autres morceaux par un léger fondant. Je donnai quelques gouttes de *deliquium* de tartre dans de l'eau, n'oſant exciter aucune ſecouſſe avec les vomitifs, à cauſe de l'extrême foibleſſe du malade. En même tems je lui fis donner par cuillerées une potion cordiale. Voyant même que l'odeur des déjections étoit encore plus fétide, j'y joignis par la ſuite un peu de camphre. Le malade reſta dans cet état, ſans vomir, juſqu'au 12 de Janvier, qu'il rendit dans un ſeul vomiſſement treize grands lambeaux de peau ſemblables au premier, liſſes d'un côté, chargés d'hydatides de l'autre, & dont pluſieurs avoient deux pouces de longueur ſur un de largeur. Le 13 il en rendit encore trois ſemblables. Le 14 je le vis s'affoiblir de plus en plus; ſa tête commença à ſe perdre, & ſon pouls diminua ſenſiblement juſqu'au 16 au matin, qu'il mourut.

Je ne pus obtenir de ſa famille qu'elle me permît d'en faire l'ouverture, qui auroit pu

donner quelques lumieres ſur la formation d'une excroiſſance auſſi ſinguliere. Il paroît que ſon ſiége étoit dans l'eſtomac, qu'elle étoit la cauſe des douleurs ſourdes que le malade reſſentoit depuis près de deux ans dans ce viſcere ; que la matiere noire rendue pendant un mois par le vomiſſement & les ſelles, étoit le produit de pluſieurs de ces lambeaux réduits dans l'eſtomac en une eſpece de putréfaction, d'autant que parmi ceux que le malade a rendus, beaucoup étoient noirs & pluſieurs blanchâtres, probablement parce que ces derniers s'étoient nouvellement détachés. Peut-être y avoit-il encore beaucoup de ces excroiſſances dans l'eſtomac, peut-être auſſi en auroit-on trouvé dans le haut des inteſtins ; c'eſt ce que l'ouverture du cadavre auroit pu nous apprendre. Quant à la cauſe de pareilles productions, dont j'ai conſervé une partie, je n'entreprens point ici de l'examiner, me contentant de rapporter fidélement ce que j'ai obſervé.

CURE OPÉRÉE

Par des doſes exceſſives des pilules mercurielles de M. PLUMMER, Docteur en Médecine à Edimbourg.

Un jeune homme attaqué de la vérole s'étant adreſſé à M. *Denniſton* pour ſe faire

traiter, il le mit à l'uſage du mercure doux & des tiſanes ſudorifiques: la ſalivation qui lui ſurvint parut avoir emporté tous les ſymptômes; mais au bout d'un an les douleurs revinrent, & il lui parut ſur l'os de la jambe une exoſtoſe de la groſſeur d'une noix. On le remit à l'uſage du mercure doux & de la tiſane, on fit des frictions avec l'onguent mercuriel ſur l'exoſtoſe; les douleurs s'évanouirent, mais l'exoſtoſe ſubſiſtoit toujours; ce qui détermina à ſubſtituer les pilules d'Æ-tiops au mercure doux. Ce nouveau reméde ne fut pas plus efficace; on eut enfin recours aux pilules mercurielles de M. *Plummer*; *Voyez les Eſſais de Méd. d'Edimbourg vol. I, art. 6, p. 51 de la traduction.* Au lieu de calomelas on y fit entrer le mercure doux; il en prit d'abord ſix pilules par jour comme il eſt preſcrit; mais ennuyé de la longueur de ſon mal, & voulant le faire finir à quelque prix que ce fut, le malade en augmenta la doſe juſqu'à 24, c'eſt-à-dire qu'il en prit juſqu'à 60 grains par jour; ce qu'il continua l'eſpace de ſix ſemaines: cette témérité ne lui fut pas funeſte, ſon exoſtoſe ſe diſſipa peu-à-peu, & il fut entiérement guéri.

Nota. Qu'on nous permette de faire quelques réflexions ſur la nature du reméde dont il eſt parlé dans cette Obſervation, & j'eſpere qu'on verra s'évanouir une partie du merveilleux, & peut-être de l'efficacité du mé-

dicament. La Pharmacie n'eſt que trop ſurchargée de ces compoſitions monſtrueuſes, qui ne ſoutiennent pas les regards de la ſaine Chymie.

Les pilules de M. *Plummer* ſont faites de parties égales de calomelas, (que M. Demours n'auroit pas dû traduire par Panacée) ou de mercure doux & de ſoufre doré d'antimoine, fait par le procédé d'*Angelus Sala*, dans lequel on commence à enlever à l'antimoine une portion de ſa partie réguline, en le diſſolvant dans l'eau régale, qui, comme on ſçait, ne touche point au ſoufre; de ſorte que par ce moyen on augmente la proportion du ſoufre au régule, & qu'en diſſolvant cet antimoine dans un alkali fixe, & le précipitant avec du vinaigre, on a un ſoufre doré moins chargé de parties régulines, & par conſéquent préférable dans bien des occaſions. Juſqu'ici donc ce procédé n'a rien de défectueux; au contraire, il peut, comme nous venons de le dire, avoir des avantages. Mais qu'arrive-t-il en mêlant le calomelas, (qui eſt un mercure uni à l'acide du ſel marin ſublimé plus ſouvent que le mercure doux, & moins ſouvent que la panacée), ou le mercure doux, avec ce ſoufre doré d'antimoine, qui eſt un vrai précipité, c'eſt-à-dire un compoſé du ſoufre de l'antimoine, d'une petite portion du régule & d'un peu de l'alkali qui le tenoit en diſ-

ſolution, & du vinaigre qui a ſervi à le précipiter? L'alkali qui eſt dans le ſoufre doré doit s'unir néceſſairement à l'acide du ſel marin qui abandonne le mercure, & forme un ſel marin régénéré. Le mercure devenu libre s'unit au ſoufre, & par le broyement fait un véritable Æthiops. Cette décompoſition ſe manifeſte dans l'opération même: car M. *Plummer* a obſervé qu'en broyant enſemble, ſur un porphire, le calomelas & le ſoufre doré, la couleur rouge & vive du ſoufre doré ſe change en une couleur brune & foncée; *Voyez la Pl. 58 du premier Vol. des Eſſais de Médecine.* Par conſéquent au lieu de ſoufre doré & de mercure doux, on ne donne qu'un mêlange confus de ſoufre, de régule d'antimoine, de ſel marin régénéré, de mercure doux qui a échappé à la décompoſition, parce qu'il y a très-peu d'alkali dans le ſoufre doré & d'Æthiops. Quel fonds peut-on faire ſur une compoſition ſi monſtrueuſe? Eſt-il donc ſi étonnant que les plus grandes doſes de ce remède ne produiſent que des effets très-légers? Si ce remède a pu procurer quelque bien, on ne doit l'attribuer qu'à la petite portion de mercure doux qui n'a pas été décompoſé; la vertu de tout le reſte doit être au moins fort incertaine pour ne rien dire de plus.

EXPÉRIENCES

Sur la Magnéſie ; par M. Black, Docteur en Médecine à Edimbourg.

M. Hoffman donne dans ſes Obſervations chymiques la deſcription d'une poudre connue ſous le nom de *Magneſie blanche*, dont on a commencé à faire uſage au commencement de ce ſiécle comme d'un purgatif très-doux. On la tiroit de l'eau-mere du nitre, c'eſt-à-dire de cette liqueur qui reſte des leſſives des platras & des terres nitreuſes, après qu'on en a retiré tout le nitre qui peut cryſtalliſer ; cette liqueur eſt compoſée d'acide nitreux & d'acide du ſel marin, unis à une terre de la nature de la chaux. Avant M. Hoffman on évaporoit cette eau-mere du nitre juſqu'à ſiccité, enſuite par une forte calcination on tâchoit de diſſiper tout l'acide. Il prétend être le premier qui, ayant verſé ſur cette eau-mere un alkali fixe, ait vu que la baſe terreuſe quittoit l'acide & tomboit au fonds, ce qui lui a fourni une méthode plus aiſée & plus prompte d'avoir la magnéſie, qui n'eſt autre choſe que cette terre calcaire qui ſervoit de baſe aux deux acides. Il découvrit en outre qu'on trouvoit une terre ſemblable dans l'eau-mere du ſel

marin, ou dans cette liqueur qui reſte après la cryſtalliſation du ſel marin dans les travaux des ſalines.

Ayant entrepris de comparer la magnéſie avec quelques autres terres abſorbantes, & ne pouvant pas me procurer d'eau-mere du nitre, je me ſervis de celle du ſel marin; cette derniere m'ayant auſſi manqué, j'eus recours au ſel d'Epſom, qui eſt compoſé d'acide vitriolique & d'une terre abſorbante, & ſe tire par la cryſtalliſation des eaux des fontaines ſalées.

Je pris donc parties égales de ſel d'Epſom & de cendres perlées, (c'eſt une eſpece de potaſſe) je les diſſolvis ſéparément, & ayant filtré les diſſolutions, je les mêlai bien enſemble, enſuite je les fis bouillir; & ayant ajouté trois ou quatre fois autant d'eau chaude, je laiſſai dépoſer la magnéſie, que je lavai dans dix ou douze eaux froides après l'avoir ſéparée, & la laiſſai ſécher.

Lorſqu'on ne fait pas bouillir les diſſolutions après les avoir mêlées, la magnéſie ſe réunit en ſe précipitant, & forme des grains qui, vus au microſcope, paroiſſent compoſés d'une infinité d'aiguilles diſpoſées en maniere de rayons autour d'un centre.

Cette magnéſie ſe diſſout très-rapidement, & avec une grande effervеſcence accompagnée de beaucoup de bulles d'air, dans les

acides du vitriol, du nitre, du ſel marin & le vinaigre diſtilé.

La diſſolution dans l'acide vitriolique évaporée, cryſtalliſe & forme un ſel qui reſſemble en tout au ſel d'Epſom.

Celle qui eſt faite avec l'acide nitreux eſt jaune, cryſtalliſe, & fournit un ſel qui conſerve ſa forme concrete dans un air ſec, mais ſe diſſout dans un air humide.

Celle qui eſt faite avec l'acide du ſel marin ne cryſtalliſe point; ſi on la deſſéche, la maſſe deſſéchée attire très-rapidement l'humidité de l'air.

La diſſolution dans le vinaigre diſtillé ne cryſtalliſe pas non plus; mais elle ſe condenſe en une maſſe épaiſſe & viſqueuſe, qui a la couleur & la conſiſtence de la glu, & qui en ſe réfroidiſſant devient caſſante.

Ces expériences montrent déja une très-grande différence entre cette magnéſie & toutes les autres terres abſorbantes, qui font, avec l'acide vitriolique, un ſel ſéléniteux preſque inſoluble, & avec l'acide nitreux un ſel qui ne cryſtalliſe jamais.

Cette magnéſie décompoſe le ſel ammoniac, mais elle a beſoin d'être aidée d'un certain dégré de chaleur; l'alkali volatil la précipite à ſon tour lorſqu'elle eſt unie à quelqu'acide, même à froid: ce qui prouve que ce ſel a plus de rapport avec les acides que notre magnéſie, quoiqu'il paroiſſe qu'un peu

peu de chaleur augmente aſſez l'affinité de la magnéſie, pour lui faire vaincre celle de l'alkali volatil.

Notre magnéſie précipite les autres terres abſorbantes lorſqu'elles ſont unies à un acide, elle décompoſe le ſublimé corroſif; elle dégage auſſi la chaux qui eſt ſuſpendue dans l'eau de chaux; ainſi elle pourroit ſervir à purifier l'eau dans laquelle on auroit mis de la chaux pour la conſerver, comme on fait quelquefois dans les voyages de long cours.

Après ces expériences je voulus voir s'il ne ſeroit pas poſſible de réduire cette magnéſie en chaux; pour cet effet j'en mis une once dans un creuſet, que je tins pendant une heure & demie dans un feu de fuſion, elle perdit par cette calcination un douzieme de ſon poids. Je répétai avec cette magnéſie ainſi préparée preſque toutes les expériences que je viens de rapporter. Elle ſe diſſolvit dans tous les acides, & forma avec eux les mêmes ſels qu'elle forme ſans être calcinée; mais ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que ces diſſolutions ne furent accompagnées d'aucune efferveſcence. Elle précipita le mercure du ſublimé corroſif ſous la forme d'une poudre noire; elle décompoſa le ſel ammoniac, mais elle ne ſépara pas les autres terres calcaires des acides qui les tenoient en diſſolution; enfin elle ne fit point d'eau de chaux.

La grande perte que la magnéſie avoit faite dans ſa calcination m'engagea à la diſtiller, j'en mis donc trois onces dans une cornue de verre, & y ayant ajuſté un récipient, je pouſſai le feu par dégrés juſqu'à la rougir. Je retirai cinq gros d'une eau blanchâtre, qui avoit une odeur foible d'eſprit volatil de corne de cerf, teignit en verd le ſyrop de violette, troubla légerement les diſſolutions de ſublimé corroſif & d'argent, mais ne fit aucune effervеſcence avec les acides. La magnéſie qui étoit reſtée dans la retorte, avoit perdu plus de la moitié de ſon poids; elle fit encore effervеſcence avec les acides, quoique moins vivement qu'avant d'avoir été expoſée au feu. Il y a très-grande apparence que ce qui s'eſt perdu dans cette opération, & qui n'a pu être retenu dans les vaiſſeaux, étoit de l'air, & c'eſt ſans doute parce que la magnéſie calcinée en eſt entiérement dépouillée qu'elle ne fait point d'effervеſcence avec les acides.

Ayant diſſous dans de l'acide vitriolique de la magnéſie calcinée par le procédé que j'ai décrit ci-deſſus, je l'en précipitai avec un alkali; cette magnéſie lavée & ſéchée qui avoit repris preſque le même poids qu'elle avoit avant la calcination, fit une forte effervеſcence avec les acides, précipita une diſſolution de ſublimé corroſif en rouge, dégagea les terres calcaires des ſels qui les te-

noient en diſſolution, & adoucit l'eau de chaux; en un mot elle avoit recouvré toutes les propriétés qu'elle avoit perdues par la calcination; ce que je crois pouvoir attribuer à l'air que l'alkali fixe lui avoit reſtitué.

Pour connoître la quantité d'air que les acides dégagent des alkalis & de la magnéſie, je fis les expériences ſuivantes; je ſaturai deux gros d'alkali fixe purifié avec un acide vitriolique étendu dans de l'eau, & en pris deux gros, deux ſcrupules & trois grains; le mêlange perdit un ſcrupule & huit grains dans l'effervefcence, quoique l'expérience fut faite dans une bouteille fort grande, & dont le goulot étoit étroit & fort élevé pour prévenir la diſſipation des vapeurs; en effet elles n'atteignirent jamais à l'orifice de la bouteille, comme on put s'en aſſurer par l'humidité qui s'étoit attachée à ſes parois.

La même expérience ayant été répetée avec deux gros de magnéſie, qui prirent quatre gros un ſcrupule & ſept grains du même acide; il ſe perdit un ſcrupule & ſeize grains dans l'effervefcence. Deux gros de magnéſie réduits par la calcination à deux ſcrupules & douze grains, prirent quatre gros un ſcrupule & deux grains du même acide; mais le mêlange ne perdit rien de ſon poids.

Ces expériences me paroiſſent prouver que l'augmentation de poids qui arrive aux

métaux, lorſqu'on les précipite des acides qui les tenoient en diſſolution par le moyen des alkalis, n'eſt due qu'à l'air que ces alkalis leur fourniſſent; & c'eſt ſans doute à cet air que l'or fulminant, qui eſt un précipité de cette eſpece, doit la propriété qu'il a de faire une violente exploſion lorſqu'il eſt expoſé à une légere chaleur (*a*).

Je crois pouvoir en conclure encore que les alkalis volatils & les terres abſorbantes qui perdent leur air en s'uniſſant aux acides, & qui paroiſſent l'avoir recouvré quand ils en ont été ſéparés par les alkalis, le doivent à ces alkalis.

Ayant ſoupçonné que ma magnéſie pourroit bien n'être qu'une terre calcaire ordinaire, qui n'avoit changé de nature que pour avoir été diſſoute dans un acide, je ſaturai une petite quantité de chaux avec de l'acide du ſel marin, je l'en ſéparai enſuite avec un alkali; mais il me parut qu'elle n'avoit perdu

(*a*) M. Rouelle, à qui la Chymie eſt ſi redevable, & qui a le premier bien développé l'ætiologie des précipités, démontre que les précipités vrais, tels que ceux dont il eſt ici queſtion, conſervent toujours une petite portion du diſſolvant & du précipitant. C'eſt donc plutôt à eux qu'à l'air, qu'on doit attribuer la petite augmentation de poids qui arrive aux métaux qu'on traite de cette maniere, & la plûpart des autres phénomenes qu'ils préſentent dans cet état; telle eſt l'exploſion que fait l'air fulminant, elle eſt dûe à l'acide nitreux & à l'alcali volatil, dont le concours eſt eſſentiellement néceſſaire, puiſque les précipités d'or, dont il ne fait pas partie, n'ont pas la propriété de fulminer.

aucune de ſes qualités de chaux. Une autre fois je tentai l'expérience avec de l'acide vitriolique, l'évenement fut le même.

Ayant mis de la chaux en poudre dans une diſſolution d'alun, il tomba au fond de la liqueur une très-grande quantité de poudre blanche; c'étoit la terre de l'alun dégagée par la chaux & le ſel ſéléniteux, formé par l'acide vitriolique uni à la chaux. Cette expérience nous apprend que la chaux a plus de rapport avec l'acide vitriolique que la terre de l'alun.

La terre des os des animaux calcinés préſente les mêmes phénomenes que la chaux; elle forme un ſel ſéléniteux avec l'acide vitriolique; elle ſe diſſout très-lentement dans l'acide nitreux & dans l'acide du ſel marin, mais ne ſe diſſout pas dans le vinaigre diſtillé.

La terre de l'alun ſéparée par un alkali fixe, & bien lavée, ſe diſſout, quoique lentement, dans tous les acides. Ces ſolutions, au point de la ſaturation, ont le goût aſtringent de l'alun, & comme lui changent en rouge la teinture du tourneſol. Il n'eſt pas poſſible de convertir cette terre en chaux, non plus que celle des os calcinés; & il ne paroît pas qu'elles éprouvent aucun changement de la part du feu.

OBSERVATION

Sur une hernie inguinale, avec étranglement & gangrene apparente, guérie ſans l'opération, par M. DUCLOS fils, Chirurgien à Cormeilles.

Le 10 du mois d'Août de l'année 1756, je fus appellé à une Paroiſſe nommée Le Meſnil-ſur-Blangy, pour y voir le Maître d'école de l'endroit, homme âgé de ſoixante ans, & malade depuis ſix jours. Le détail que me fit le meſſager, ne me laiſſa point douter que la maladie dont il s'agiſſoit ne fût un bubonocele avec étranglement. Je ne me trompai point. Je le trouvai avec un entero-épiplocele dans l'aine droite, qui formoit une tumeur de la groſſeur du poing. Il y avoit déja ſix jours que l'étranglement s'étoit manifeſté, joint aux accidens qui depuis avoient toujours augmenté, & le ſentiment des Auteurs que je me rappellois ſur la ſituation où je voyois ce miſérable; tout cela ne ſervit qu'à me convaincre de l'inutilité des remedes qu'on pourroit y apporter. En effet les nauſées, les vomiſſemens bilieux qui s'étoient déclarés dès l'inſtant de la compreſſion de l'inteſtin dans l'anneau, avoient continué au point que dès le troiſieme jour il avoit rendu des vers, &

ſucceſſivement les matieres fécales ; le hoquet étoit alors continuel, les forces épuiſées, le pouls concentré & intermittent, le viſage plombé, les extrémités froides, & ce qui ſembloit mettre encore le comble à cet état déplorable, le ſcrotum édémateux & preſque inſenſible. Quel remede propoſer dans une ſi triſte conjoncture ? Ceux qui dans le premier tems de cette maladie auroient pu faciliter la réduction, ou du moins retarder la mortification, c'eſt-à-dire, les ſaignées réitérées, &c. avoient été négligés. On s'étoit contenté d'appeller une veuve de Chirurgien, autrefois établi dans ces quartiers-là ; elle lui avoit fait une ſaignée, enſuite avaler un purgatif très-vif. Ce remede loin d'apporter aucun ſoulagement, avoit irrité de telle ſorte le canal inteſtinal, que de ce moment tous les accidens, les vomiſſemens ſur-tout, & les douleurs du bas-ventre, en avoient conſidérablement augmenté. Cependant pour ne pas abandonner un malade au déſeſpoir de ſe voir ſans reſſource, je lui propoſai l'opération comme le ſeul & unique remede dont il pût eſpérer ſa guériſon. Le malade, comme preſque tous ceux de ſa ſorte, ne voulut point entendre parler d'opération, & proteſta qu'il mourroit plutôt que de ſouffrir la moindre inciſion. J'ai coutume dans ces ſortes de maladies, lorſque je ſuis appellé dès le commencement, après pluſieurs ſaignées

faites coup ſur coup, les émolliens, les cataplaſmes & embrocations, de faire paſſer un minoratif dans lequel j'ai fait diſſoudre quelque calmant, afin de le faire ſéjourner dans l'eſtomac, qui ne manqueroit pas de le rejetter ſans cette précaution; & preſque toujours j'ai vu, à l'aide d'un lavement donné ſix à ſept heures après, le purgatif produire ſon effet, & la réduction de l'inteſtin ſe faire quelquefois ſur le champ & ſans peine. Ce n'étoit pas-là le cas de s'en promettre le même ſuccès; je le ſçavois : mais il falloit pourtant preſcrire quelque choſe à un malade qui ſentoit ſon état. Il prit donc ce remede avec confiance, & me fit promettre de le revoir le lendemain. Je fus fort ſurpris quand on me dit qu'il étoit mieux. Ce ne fut qu'après l'avoir ſcrupuleuſement examiné, que je reconnus en effet un mieux qui ne devoit point paroître ſuſpect; le ventre s'étoit ouvert, le hoquet & les vomiſſemens n'étoient plus rien, & la tumeur étoit diſparue autant qu'elle pouvoit l'être. Je dis autant qu'elle pouvoit l'être, parce que cet homme ayant cette incommodité depuis très-long-tems, l'iléon avoit contracté une adhérence qui n'en pouvoit permettre la réduction complette.

Mais cette gangrene apparente & annoncée par tant de ſignes réunis, qu'étoit-elle devenue? Je n'étois point encore ſans quelque défiance. C'eſt ce qui m'engagea à faire

faire au malade uſage d'une potion cordiale par cuillerées, & à continuer les lavemens pendant quelques jours. Il le fit; & depuis, comme aujourd'hui, il a joui de la meilleure ſanté, juſqu'à ce qu'une nouvelle rechûte le replonge dans le même état. Une ſi effrayante leçon, ni mes conſeils, n'ont pu le déterminer à porter aucune eſpece de bandage.

Cette Obſervation qui doit plutôt être regardée comme une exception à la loi générale, que comme un point ſûr de pratique, ſeroit cependant ſuſceptible de pluſieurs réflexions. L'inteſtin étoit-il gangrené, ou ne l'étoit-il pas? Il l'étoit, ſi les ſignes qui caractériſent la mortification de ces parties, ne ſont pas faux. S'ils ſont ſeulement incertains, que de ſujets ont péri, que l'opération faite dans un tems où on la regardoit comme inutile auroit ſauvés, & combien d'autres à qui on l'auroit épargnée, ſi l'on avoit oſé la différer un peu plus loin! La nature ſeule a des reſſources inconnues aux yeux de l'Art, que le plus ſouvent on ne ſçauroit prévoir, & auxquelles on ne peut ſuppléer que très-difficilement.

OBSERVATION

Sur un homme qui a rendu à pluſieurs repriſes des portions d'inteſtins par les ſelles, par M. Salgues, Chirurgien à Sens.

Dans bien des cas la nature ſe conduit dans ſes opérations d'une maniere ſi myſtérieuſe, qu'il eſt difficile de pouvoir expliquer ſes effets ; l'Obſervation ſuivante en fournit une preuve.

Il y a quelques années qu'on vint me prier d'aller voir un jeune homme de 15 ans, fils du nommé Bourgon, Vigneron demeurant au Fauxbourg Notre-Dame de Sens ; y étant arrivé, on me dit que depuis treize jours il ſouffroit de grandes douleurs dans le bas-ventre, que les plus vives ſe faiſoient ſentir autour de l'ombilic, qu'il vomiſſoit non-ſeulement tout ce qu'il prenoit, mais auſſi les matieres ſtercorales, & que pour tout ſecours on l'avoit ſaigné une fois, & fait prendre une potion huileuſe & une doſe de mercure crud, qui fut peu de tems après rejettée. A ce récit, mon premier ſoin fut d'examiner s'il n'y avoit pas un étranglement à quelqu'endroit du bas-ventre ; mais n'ayant rien trouvé qui pût en approcher, je conclus qu'un *Volvulus* donnoit lieu à tous ces

accidens ; le bas-ventre étoit fort tendu & douloureux, ſur-tout aux environs de l'ombilic ; la fiévre étoit aigue, & le malade dans des inquiétudes inexprimables, ne pouvant garder aucune ſituation ; tel étoit l'état du malade lorſque je fus appellé. Le pouls étoit encore aſſez fort pour permettre la ſaignée, ce qui fit que dans le moment je lui tirai deux petites palettes de ſang, & je lui fit faire des fomentations avec une forte décoction d'herbes émollientes, précédées d'une embrocation : j'ordonnai auſſi qu'on lui fit prendre des lavemens de la même décoction ; tout fut exécuté. La nuit ſuivante le vomiſſement ceſſa, le ventre s'ouvrit, le malade rendit beaucoup de matieres de couleur fort brune, d'une odeur fétide ; auſſitôt le ventre s'affaiſſa & tous les accidens ceſſerent. Après cette premiere évacuation il en vint une ſeconde, dans laquelle il rendit une portion d'inteſtin grêle de vingt pouces de long, gangrenée par ſes deux extrémités & dans quelques endroits de ſon corps ; après l'avoir bien lavée je voulus le ſouffler, mais il ne me fut pas poſſible, l'air n'étoit pas plûtôt inſinué qu'il s'échappoit par pluſieurs petits trous que la gangrène y avoit fait.

Le lendemain il en rendit encore une portion de ſix pouces de long, que je n'ai pas conſervée ; deux de mes Confreres ont

vû l'une & l'autre portion. Après cet accident le malade ne pouvoit marcher qu'à demi courbé, & ſouffroit de vives douleurs après qu'il avoit mangé, quelquefois il vomiſſoit ce qu'il avoit pris. Je fis mon poſſible pour lui faire entendre que ſon ſalut dépendoit d'une grande diéte, & qu'il ne devoit prendre que du bouillon, de la ſoupe & quelques œufs frais, afin que cette petite quantité d'alimens put paſſer dans le ſang avant d'arriver à l'endroit où s'étoit fait la réunion des deux bouts d'inteſtin; toutes mes raiſons furent inutiles, le malade voulut vivre à ſa fantaiſie; je l'abandonnai, & j'appris qu'il étoit mort d'une indigeſtion deux mois après ſon accident.

J'aurois fort déſiré en faire l'ouverture; mais je n'appris ſa mort que quinze jours après lorſqu'il n'étoit plus tems.

OBSERVATION

Sur un homme qui s'eſt fait l'opération de la caſtration ſans accident fâcheux; par M. MAISTRAL, Médecin des Hôpitaux à Quimper.

En liſant dans le Journal du mois de Mars 1757, pag. 172, la ſeconde Lettre de M. Bianchi, adreſſée au Docteur Baſſani, ſur la

ſenſibilité & l'irritabilité des hommes & des animaux, j'y ai trouvé une Obſervation rapportée par Boerhaave & Van-Swieten, d'un payſan à qui l'on coupa avec un couteau l'artere axillaire ſous l'aiſſelle, &c. Cette Obſervation & la ſuivante m'ont rappellé un fait dont j'ai été témoin, & dont voici l'hiſtoire.

Un Religieux âgé de vingt-cinq à trente ans, dont je tairai le nom, l'Ordre & la patrie, continuellement tourmenté par les aiguillons de la chair & le feu de la concupiſcence, forma le monſtrueux projet de détruire en lui le germe qui les faiſoit éclore, & que la nature lui avoit prodigué, parce qu'il troubloit ſans doute à chaque inſtant la ſécurité d'eſprit & d'ame dont il vouloit jouir.

En conſéquence il fit pluſieurs expériences ſur différens animaux qu'il ſacrifia à ſon ignorance, pour pouvoir dans la ſuite ne rien riſquer pour ſa vie, & être en état de gouter cette paix Stoïque qui ne pouvoit s'acquérir, ſelon lui, qu'à ce prix.

Lorſqu'il crut être aſſez ſçavant pour tenter ſur lui la même opération, il ſe munit d'un raſoir bien affilé, & attendit que tous les Religieux de la Maiſon ſe fuſſent retirés. Dans le tems qu'il jugea le plus convenable, qui étoit entre dix à onze heures, il exécuta cette cruelle opération avec une conſtance & une fermeté inébranlables; il ne pouſſa

pas même le moindre cri, malgré toute la douleur qu'il dut reſſentir; au moins les voiſins de ſa cellule ne l'entendirent pas.

Il ouvrit méthodiquement les deux côtés des bourſes l'un après l'autre, en retira les deux teſticules, & les ſépara d'un coup de raſoir du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, à trois ou quatre lignes du corps des teſticules. Il jetta ces deux corps glanduleux au bas de ſon lit, & termina là ſon opération avec autant d'adreſſe, que s'il avoit été le Chirurgien le plus exercé. Elle ne fut pas plutôt faite, qu'il ſentit tout le poids du crime qu'il venoit de commettre, & le repentir éternel qui en ſeroit la ſuite néceſſaire. La perte de ſon ſang qui ruiſſeloit de toutes parts, lui fit craindre avec raiſon pour ſes jours. Il courut à la cellule de ſon voiſin, ſe jetta à ſes genoux pour lui demander du ſecours, & lui avoua ingénuement ſa turpitude & ſon infamie. Son Collegue touché de commiſération, courut bien vite chercher un Chirurgien, qui y arriva le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Je ne tardai pas également à m'y rendre. Le Chirurgien effrayé de l'effuſion abondante de ſang de ce pauvre malheureux, ſe hâta de couvrir toutes les parties de charpie brute, afin d'arrêter l'hémorragie, & y appliqua un bandage convenable. Je ne pus arriver auſſi-tôt que lui, eu égard à la diſtance de ma demeure à celle du Religieux, de fa-

çon que le panſement étoit fini lorſque j'arrivai. Je ne voulus rien faire déranger, & nous remimes au lendemain à examiner les choſes avec plus d'attention. Comme le pouls du malade étoit encore fort, malgré la grande hémorragie qu'il avoit ſoufferte, je le fis ſaigner du bras pour éviter les différens accidens qui auroient pu ſurvenir. Nous nous y rendimes à l'heure marquée. Quoiqu'il ne reſſentoit aucune douleur à la partie malade, & qu'il étoit ſans fiévre, je fis répéter la ſaignée; je lui fis obſerver la plus ſévere diette, & je le mis à l'uſage d'une ſimple tiſanne compoſée d'orge, des racines d'althéa, de chiendent & de régliſſe. Comme l'hémorragie n'avoit point reparue, on ne toucha point ce jour-là au bandage, & nous remimes derechef au jour ſuivant à lever l'appareil. Il paſſa très-bien cette nuit : enfin le troiſieme jour on imbiba un peu la charpie pour en tirer une partie, & pour voir ſi l'hémorragie reviendroit, mais tout ſe trouva au mieux. On en ôta de même une partie à chaque panſement, & peu de jours après la ſuppuration s'établit. On le panſa d'abord avec un digeſtif ſimple, & il ſe rétablit parfaitement au bout d'un mois ou de ſix ſemaines, en ſuivant la méthode uſitée dans de pareils cas, ſans avoir eu beſoin de faire la ligature des vaiſſeaux ſpermatiques, ni de ſe ſervir des aſtringens.

Ce fait eſt une preuve de plus que « les » arteres qui ſont ouvertes, depuis les plus » groſſes juſqu'aux plus petites, ſe reſſerrent » comme les arteres ombilicales », ſouvent ſans aucun funeſte événement.

OBSERVATION

D'un eſtomac qu'on a trouvé preſque entiérement détruit par un ulcere cancéreux ; par M. HENRY, Chirurgien à Auxerre.

Agnès Alard femme de Barthelemi Thevenon, Maître Boulanger de cette Ville, âgée de 55 à 56 ans ou environ, d'un tempérament ſanguin & bilieux, s'étant toujours bien portée & très-laborieuſe, faiſant même la plûpart du tems les fonctions de ſon mari, commença à ſentir une douleur ſourde intérieurement & proche le cartilage xiphoïde du côté gauche; elle la porta pendant un an ſans néanmoins qu'elle l'empêchât de faire ſon travail ordinaire, qui étoit alors à veiller des malades & ſoigner des femmes accouchées. Mais les douleurs ayant augmentées, la fiévre lente & continue étant ſurvenue, elle fit appeller M. Thienot ſon Médecin, qui après l'avoir examinée, lui donna differens remedes intérieurs, & lui fit appliquer ſur l'endroit douloureux des cataplaſmes, qui ne

ne lui procurerent aucun ſoulagement : elle fit venir ſon Chirurgien environ deux mois après, & lui dit de vouloir bien l'examiner, qu'elle croyoit qu'à l'endroit de ſa douleur il s'y formoit un abſcès, parce qu'elle y ſentoit une eſpece d'élancement; l'ayant donc vu & touché, il ſentit en effet une pulſation proche le cartilage xiphoïde, qu'il prit pour une dilatation d'artere dans cet endroit; il ordonna en conſéquence des remedes propres à calmer la circulation du ſang, & pronoſtiqua aux parens qu'il n'y avoit point d'eſpérance de guériſon; il ne paroiſſoit à l'extérieur de la douleur ni élévation ni inflammation. Environ huit ou dix jours avant ſa mort, je m'y trouvai par hazard & on me la fit voir; l'ayant auſſi examinée, je trouvai dans l'endroit douloureux une eſpece de battement qui répondoit aſſez au mouvement de diaſtole & de ſiſtole du cœur, en ſorte que je fus de même avis que mon Confrere, & qu'il falloit continuer les remedes qu'il avoit ordonnés; mais tous ces remedes, tant du Médecin que du Chirurgien, n'ayant eu aucun effet, elle mourut.

Une maladie ſoupçonnée d'aneuvriſme dans cet endroit, demandoit un éclairciſſement de ma part; c'eſt en conſéquence que je demandai avec inſtance aux parens de la défunte, la permiſſion de l'ouvrir. Je le fis le lendemain en préſence du Médecin & du

Chirurgien, & de pluſieurs autres perſonnes.

Le bas-ventre ne fut pas ſitôt ouvert, qu'un ſpectacle affreux ſe montra à nos yeux, & nous fit bientôt connoître la véritable cauſe de ſa mort. L'eſtomac étoit preſque entiérement détruit; il ne reſtoit de tout ce grand viſcere, qu'un peu de ſon fonds avec le pilore, qui n'étoit plus ſoutenu que par quelques colonnes fibreuſes & nerveuſes, qui s'étendoient juſqu'au conduit de l'œſophage, & le tenoient comme ſuſpendu. Les alimens que cette femme prenoit, ſortant de l'orifice ſupérieur, tomboient précipitamment juſques dans ce reſtant d'eſtomac, & de-là enfiloient l'orifice du pilore, qui les conduiſoit dans le canal inteſtinal. Cependant nous n'apperçumes point qu'il y eût aucuns alimens épanchés dans la cavité de l'abdomen; ayant examiné le fonds de l'eſtomac, qui reſſembloit à une bourſe à jettons, nous obſervames que les bords étoient froncés, & il en ſuintoit, en les preſſant, une liqueur jaunâtre & coroſive, par l'eſſai que nous en fimes.

DESCRIPTION

Des fiévres malignes avec inflammation ſourde du cerveau, qui ont régné à Aumale aux mois d'Octobre & Novembre 1757; par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin de l'Hôpital à Aumale.

Les fiévres malignes que je vais décrire, ne ſont pas les ſeules que j'ai obſervées en automne. Il a été fertile en maladies: je m'arrête à l'hiſtoire de celles-ci, parce qu'elles étoient d'autant plus funeſtes, qu'elles paroiſſoient moins dangereuſes.

Elles commençoient par un ſentiment de mal-aiſe général. Elles augmentoient inſenſiblement & par dégrés, juſqu'à ce que les malades fuſſent obligés de garder le lit, ce qui n'arrivoit qu'au bout de trois ou quatre jours. Ils éprouvoient quelquefois pendant ces premiers jours, quelques petits ſentimens de froid ſur les lombes & entre les deux épaules, mais jamais l'invaſion n'étoit marquée par un friſſon. La fiévre les ſept ou huit premiers jours étoit auſſi médiocre que dans le tems de la rémiſſion. On étoit dans le cas de la juger intermittente, ſi un peu trop de chaleur à la peau n'avoit averti du contraire. Il n'y

avoit point d'altération, ni nauſées, ni rapports, ni mauvais goût. La langue ſe conſervoit humide & vermeille, ou tout au plus un peu blanche, mais ſans craſſe. Les urines étoient le plus ſouvent naturelles, quelquefois légérement orangées avec un léger énéorême. La couleur des lévres & des joues ne s'altéroit pas. Rien ne pouvoit être ſi inſidieux qu'une maladie qui s'annonçoit avec ſi peu d'appareil. L'inſomnie étoit le ſeul ſymptome qui pût faire naître des inquiétudes, à raiſon du mal de tête pulſatif qui l'accompagnoit, & qui relâchoit avec la fiévre, mais ſans ceſſer : cependant elle n'étoit pas accompagnée d'anxiétés; c'étoit plutôt un accablement extrême.

Vers le huitieme ou dixieme jour, le mal de tête augmentoit, le malade étoit agité d'une inſomnie plus cruelle; le pouls étoit rapide, petit, dur & ſerré. Les yeux devenoient plus brillans & plus rouges. Les urines en cet état donnoient de tems en tems des ſignes de coction imparfaite, & redevenoient enſuite variables. Un grand ſaignement de nez ſuccédoit. Il ſe répétoit ſouvent. Les malades devenoient bouffis. Les convulſions, le délire, le météoriſme, & quelquefois le flux de ventre étoient les dernieres ſcenes de la tragédie. Les malades périſſoient entre le quatorzieme & le vingt-unieme jour; quelquefois avec des taches brunes, toujours

avec une langue noire, gerſée, aride, rétrécie & tremblante, les dents ſeches, les lévres plombées & bouffies, la face livide, & quelquefois le ſaignement de nez duroit juſqu'à la mort. Le ſang étoit diſſous.

Tel a été l'état de ceux que la bénignité apparente de leur maladie a jetté dans une fauſſe ſécurité. Appellé dans ces derniers momens, & quand tout étoit déſeſpéré, je n'ai pu que tenter des ſecours inutiles & recueillir l'hiſtoire des ſymptomes.

C'eſt ſur les filles que cette maladie a régné. Les premieres cataſtrophes ont fait ouvrir les yeux aux malades & aux Chirurgiens. C'étoit une inflammation ſourde du cerveau, cauſée uniquement par la rareſcence du ſang. Il falloit la reconnoître ; mais à quel ſigne ? La continuité du mal de tête, les pulſations ſur-tout, devoient être des ſignes pathognomiques pour ceux qui par état ne doivent pas ignorer que la pulſation & la douleur, ſont les compagnes individuelles du phlegmon. Il y avoit donc lieu de *conjecturer tout au moins* une inflammation du cerveau : le tintement des oreilles, & la difficulté de ſupporter une lumiere trop vive, donnoient à ces conjectures tout le poids de la certitude. On n'a pas ſaiſi d'abord toute la force de ces ſymptomes ; ils ſont devenus meurtriers avant qu'on ſe doutât ſeulement qu'ils puſſent être de quelque conſéquence.

Le traitement a été des plus ſimples, & le ſuccès aſſuré, quand on s'y eſt pris à tems. La ſeule, l'unique indication, mais preſſante, étoit de diminuer les engorgemens du cerveau, & ſur-tout de la pie-mere, que la rougeur des yeux me met en droit de regarder ici comme le principal ſiége de l'inflammation. C'étoit à la ſaignée à remplir ces vues. Celles du bras n'étoient que d'une médiocre utilité. Je préférois l'ouverture de la ſaphene, & je la réitérois bruſquement juſqu'à quatre fois, ſans aucun égard pour la préſence des regles, que la force de la maladie faiſoit ſouvent avancer ou reparoître, quoiqu'à peu de diſtance de leur période ordinaire. La ſaignée au pied ne trouble pas cette évacuation, ou ne la ſupprime que parce qu'elle la ſupplée. Les Praticiens ſçavent aſſez que ces contretems ne ſe rencontrent jamais dans les maladies que pour nous contrequarrer; que le flux menſtruel ſoulage rarement, & que l'inaction en pareil cas eſt ſouvent funeſte aux malades.

Si après quatre ou cinq ſaignées, tant au bras qu'au pied, l'opiniâtreté du mal de tête me laiſſoit encore quelque choſe à redouter, je pratiquois la ſaignée de la jugulaire, & la répétois, s'il en étoit beſoin. J'avois ſoin de tenir le ventre libre par quelques lavemens de jour à autre. Les boiſſons étoient une tiſanne ſimple avec un peu de nitre. Je preſcri-

vois tous les ſoirs une émulſion dans laquelle je faiſois entrer quelques grains de ſel ſédatif. J'avois la ſatisfaction de voir après les premieres ſaignées, la peau devenir graſſe & moite. Ces moiteurs s'entretenoient juſqu'au onzieme ou quatorzieme jour, qu'il ſe faiſoit une éruption peu conſidérable de miliaire criſtalline aux bras, à la poitrine & au bas-ventre. Cette éruption ſe ſoutenoit cinq à ſix jours, & emportoit le reſte des accidens. S'il reſtoit de la fiévre, elle devenoit intermittente, & cédoit aux purgatifs. J'alliois à la fin de la maladie le diacode aux émulſions, mais à petite doſe. Il auroit été nuiſible dans le commencement & dans l'état.

LIVRES NOUVEAUX.

Plan d'un Cours de Chymie expérimentale & raiſonnée, avec un Diſcours hiſtorique ſur la Chymie ; par M. Macquer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & de l'Académie des Sciences, &c. & M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris. Chez *Jean-Thomas Heriſſant*, Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul. 1757. in-8°.

Obſervations ſur les Accouchemens, traduites de l'Anglois de Smellie, D. M. par M. de Preville Médecin, contenant les Planches relatives à la théorie & à la pratique de

cet Art, ainſi qu'aux Obſervations, avec les explications des figures de chaque Planche, Tom. III. A Paris, chez la veuve de *Laguette*, Libraire, rue S. Jacques. Prix broch. 4 liv. 10 ſ.

Traité pratique de la cure des fiévres, contenant la théorie des principaux ſymptomes qui accompagnent les fiévres, la deſcription des fiévres & leur diſtribution en claſſes générales, diviſées chacune en eſpeces particulieres. Traduit de l'Anglois de Theophile Lobb, D. M. Membre de la Société Royale de Londres. A Paris, chez *Prault* pere, Libraire, quai de Gevres. 2 vol. *in*-12. Prix rel. 4 liv. 10 ſ.

Formules de Médicamens à l'uſage des Hôpitaux d'Armée, dreſſées par M. Hyacinthe-Theodore Baron, cy-devant Médecin en chef des Camps & Armées du Roi en Allemagne & en Italie. Sixieme édition. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire, rue S. Jacques. Brochure de 70 pages. Prix, 12 ſols.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1758.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	03	$02\frac{1}{2}$	02	27	10	0	NE. méd.	Couvert.
2	01	1	3		7	$\frac{1}{2}$	N. foible.	Beauc. de nuages. Pl. fine la nuit.
3	4	$7\frac{1}{2}$	5		6	0	S. méd.	Peu de nua.
4	6	8	7		9 8	$\frac{1}{2}$	S-E. *id.*	Pluie méd. le mat. juſqu'à 9 heur. Beauc. nua.
5	$7\frac{1}{2}$	9	$7\frac{1}{2}$		10	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
6	7	9	8	28	1	0	*Idem.*	Couvert.
7	7	$9\frac{1}{2}$	6				S. *idem.*	Plui. méd. la nuit. Beauc. nua.
8	5	$8\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	S-S-E. *idem.*	Beauc. de nuages.
9	5	$7\frac{1}{2}$	4			$\frac{2}{3}$	S-E. *id.*	*Idem.*
10	1	$4\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$		3	0	*Idem.*	*Idem.*
11	$4\frac{1}{2}$	$6\frac{1}{2}$	6			$\frac{1}{2}$	S-O. méd.	Petite pluie par inter. le mat. ſerein le ſoir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
12	7	8	6		2	$\frac{1}{2}$	*Id.* fort par interv.	Couvert. Pluie fine jour & nuit.
13	5	6$\frac{1}{2}$	5		1	0	*Id.* méd.	Couvert.
14	4$\frac{1}{2}$	5	4$\frac{1}{2}$	27	9	0	*Idem.*	Beauc. de nuages. quelq. gout. de pluie à une h. ſoir.
15	0	2	1		5 9		N-O. médiocre.	Couvert. Neige forte le mat. juſq. 3 h. du ſ. Serein la n.
16	0	0	0$\frac{1}{2}$		11	$\frac{1}{3}$	*Idem.*	Beauc. nua.
				28	1	$\frac{1}{2}$		
17	02	01	03		2	$\frac{1}{3}$	*Idem.*	Couvert. Brouillard épais.
18	02	01	0$\frac{1}{2}$		3	0	N. *id.*	Peu de neige la n. & le ſ. couvert.
19	01	01	03		0	0	*Id.* fort le ſoir.	Pet. neige la nuit juſq. 10 h. mat. ſerein la n.
20	06	04	07$\frac{1}{2}$		1	0	N-E. médiocre.	Peu de nua. Pet. neige à midi.
21	010	07	08		0	$\frac{1}{2}$	N. fort.	Peu de nua.
22	010	08	06		0	0	*Idem.*	Serein. Pet. neige à 10 h. du ſoir.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
23	04	02½	03½		2		*Id.* foibl.	Serein. Brouil. ép. à 8 h. mat. juſqu'à 11.
24	04	02	01½		3	½	*Idem.*	Peu de nua.
25	0	½	0½		4	0	*Idem.*	Couv. le mat. & le ſ.
26	1	1½	1		5		*Idem.*	*Id.* brouil. médiocre.
27	0	½	0		6	¼	*Idem.*	Couvert.
28	0	2	0		9		*Idem.*	*Idem*
29	04	01½	02½		10	⅓	N-E. médiocre.	Sérein. Pet. brouil. au ſol. couc.
30	04	0	½		9	½	*Idem.*	Couv. le ſ.
31	1	1½	1			0	*Id.* foibl.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 9 dégrés ½ au deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 dégrés au deſſous de ce point : la différence entre ces deux termes eſt de 19 ½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 10 ⅓ lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 17 lignes ⅓.

Il faut remarquer qu'il y a plus d'un an que le mercure n'a monté ſi haut.

Le vent a ſoufflé 11 fois du N.
5 fois du N-E.
6 fois du S-E.
2 fois du S.
4 fois du S-O.
3 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems ſerein.
14 jours de nuageux.
12 jours de couvert.
4 jours de brouillard.
7 jours de pluie.
5 jours de neige.
17 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité pendant les 15 premiers jours, & de la ſéchereſſe pendant les 15 derniers jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1758. Par M. VANDERMONDE.

Les petites véroles qui ont été très-fréquentes & aſſez fâcheuſes l'année derniere, ont continué leur ravage pendant ce mois; on a obſervé cependant que les confluentes n'ont pas été auſſi communes qu'auparavant. Il y a eu quelques fiévres putrides, qui n'ont eu aucunes ſuites fâcheuſes, quand on les a traitées méthodiquement; & quand on a pris une mauvaiſe route, elles ont dégénéré en fiévres malignes factices; car il eſt très-rare de voir dans cette Ville la fiévre maligne proprement dite. On a obſervé des ophtalmies qui ont été très-opiniâtres, &, ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'après les remedes généraux, nous avons remarqué que les purgations y étoient tout-à-fait contraires; les lavemens, les boiſſons, les topiques réſolutifs & les aſtringens, ne

produiſoient aucun bon effet. Le tems ſeul & la diette opéroient la guériſon. Il a régné auſſi des démengeaiſons, des dartres, des fluxions ſur les oreilles, ſur le viſage, des douleurs rhumatiſantes & généralement les maux qui viennent de la ſuppreſſion de la tranſpiration. On y remédioit avec un air tempéré, une diette analeptique, & des boiſſons légérement diaphorétiques.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Décembre, par M. Boucher, *Médecin.*

Il y a eu ce mois aſſez de variations dans les vents : celles du barometre n'y ont pas correſpondu tout-à-fait ; le mercure a été obſervé conſtamment depuis le premier du mois juſqu'au 10, quelques lignes au-deſſous de 28 pouces ; & depuis le 10, il s'eſt toujours trouvé au-deſſus de ce terme, ſi l'on en excepte trois ou quatre jours.

Le vent a varié du Sud à l'Oueſt les ſept premiers jours du mois, puis il a été quatre à cinq jours *Nord* ou *Nord-Eſt* : du 12 au 15 il n'a eu rien de fixe ; après quoi il s'eſt fixé au Nord juſqu'au 23, qu'il a repaſſé au Sud, où il eſt reſté juſqu'au 28 : les quatre derniers jours du mois il a ſoufflé du Nord vers l'Eſt. Ces variations du vent ont donné tantôt de

la neige, qui a commencé à tomber le 15, & qui a été aſſez abondante, & tantôt de la pluie. Nous n'avons eu que très-peu de jours ſereins.

Le thermometre n'a pas eu de grandes variations après le 10. Du premier juſqu'à ce jour, il avoit été obſervé le matin pluſieurs dégrés au-deſſus du terme de la congélation, ſi ce n'eſt le 4, où il s'eſt trouvé préciſément à ce terme. Depuis le 10, il a toujours été obſervé près du point de la glace, ſi l'on en excepte le 14 & le 15, où il étoit à $3\frac{1}{2}$ dég. au-deſſus, le 22 & le 23 où il étoit à 4 dég. au-deſſous de ce terme, & le 31 où il s'eſt trouvé à $5\frac{1}{4}$ dégrés auſſi au-deſſous.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, $9\frac{1}{2}$ dégrés au-deſſus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur $5\frac{1}{4}$ dégrés au deſſous. La différence entre ces deux termes eſt de $14\frac{3}{4}$ d.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $4\frac{3}{4}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces $2\frac{3}{4}$ lignes; la différence entre ces deux termes eſt de 14 lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du Nord.
12 fois du Nord vers l'Eſt.
3 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud-Eſt.
8 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'O.

1 fois de l'Oueſt.
1 fois du Nord vers l'O.
Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
7 jours de neige.
9 jours de brouillards.
13 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre.

Nous avons eu dans le cours de ce mois un aſſez grand nombre de morts ſubites, effet ordinaire de la continuation de l'humidité de l'air. La petite vérole a perſiſté avec opiniâtreté ; quoiqu'elle fût confluente dans beaucoup de ſujets, peu ont ſuccombé.

Il y a eu beaucoup de gros rhumes & des fluxions de poitrine fâcheuſes, qui n'ont point requis de traitement particulier. Il y a eu auſſi des vraies péripneumonies & des fluxions rhumatiſantes en diverſes parties du corps, & ſur-tout autour du col.

La maladie aigue dominante étoit la fiévre continue rémittente ou double tierce, qui dans les uns a été du genre des fiévres catharrales ſimples, & putrides malignes dans les autres. Les premieres, dans la plûpart des ſujets, portoient au ſommet de la tête & à

l'occiput ; dans quelques-uns la poitrine & la gorge étoient affectées : il n'y avoit point de vice apparent dans les premieres voies, dans le commencement & le progrès de la maladie. Le ſang des premieres ſaignées avoit ordinairement peu de conſiſtence ; une gelée verdâtre ou de différentes couleurs, couvroit ſa ſurface, & le fonds en étoit plus ou moins diſſous : mais lorſque la fiévre perſiſtante indiquoit de réitérer les ſaignées, le ſang tiré de la veine étoit vermeil, avoit de la conſiſtence, & il s'en ſéparoit peu de ſéroſité.

Les fiévres putrides étoient caractériſées par toutes les circonſtances qui déſignent la malignité ; le délire, les ſoubreſauts, les ſelles ſéreuſes & fétides, les yeux égarés & larmoyans, &c. dans le commencement & dans l'augmentation de la maladie, les redoublemens prenoient tous les jours à certaines heures aſſez réguliérement, & ils étoient le plus ſouvent doubles. Nous dirons quelque choſe de plus le mois prochain, du caractere ſpécial de cette fiévre, & du traitement qu'on a ſuivi à ſon égard.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars. A Paris, ce 18 Février 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

AVRIL 1758.

TOME VIII.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS

Au ſujet d'une nouvelle Edition du Dictionnaire de Moreri.

On ſouſcrit dès à préſent chez tous les Libraires, tant de Paris & des autres villes de France que des pays étrangers, où ſe débite ce Journal, pour la nouvelle Edition du grand Dictionnaire hiſtorique, ou Mêlange curieux de l'Hiſtoire ſacrée & profane, &c. par M. Louis Moreri, en dix volumes in-folio, *dans laquelle les Articles des deux Supplémens ſont entiérement refondus & remis à leur place. On y diſtribue actuellement le* Proſpectus, *qui rend compte de l'arrangement & de l'ordre qu'on y a mis, ainſi que des augmentations conſidérables dont eſt ſuſceptible un ſi grand Ouvrage.*

Les conditions pour ceux qui voudront s'en aſſurer l'acquiſition, en profitant de l'avantage de la Souſcription, ſont,

De payer, 1° en recevant la quittance de Souſcription,	60 *liv.*
2° *En retirant les ſix premiers volumes en feuilles au mois de Mars de l'année prochaine,*	72
3° *En retirant les quatre derniers volumes auſſi en feuilles au mois de Juillet* 1759,	48
	180

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1758.

SUITE des Recherches ſur le pouls, par rapport aux criſes. A Paris, chez Debure *l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins. Prix relié, 2 liv. 10 ſols.*

TOUTE évacuation critique décidée par un organe particulier, eſt précédée d'une eſpece de pouls qui lui eſt propre. Le nez & les autres émonctoires de la tête, la gorge, la poitrine, la peau, l'eſtomac, le foie, les inteſtins, la matrice, la voie des urines, les viſceres affectés dans la diſpoſition hémorrhoïdale, toutes ces parties, tous ces couloirs ont chacun leur eſpece particuliere de pouls, lorſque les évacuations qui ſe font par

ces organes, ſont vraiment critiques: c'eſt ce que nous avons détaillé dans notre Journal du mois précédent, d'après l'Auteur des Recherches ſur le pouls: ces pouls ſont, ſuivant lui, les pouls ſimples critiques.

On les trouvera dans la plûpart des fiévres & des incommodités ſimples & bénignes, dans leſquelles un ſeul organe eſt principalement affecté, & termine la maladie par une révolution comparable à une excrétion naturelle, ou qui ſe fait dans l'état de ſanté, à laquelle notre Auteur compare une maladie ſimple.

Une maladie de cette eſpece n'eſt, ſuivant lui, qu'une excrétion laborieuſe, forcée, dans laquelle le travail préparatoire de cette excrétion, la diſpoſition que prend l'organe pour cette excrétion & enfin l'effort qu'il fait pour la terminer, ſont plus ſenſibles que dans l'état de ſanté.

Or comme toute excrétion naturelle a, même dans l'état de ſanté, une marche, des progrès & des effets évidens par rapport à la diſtribution du mouvement & des humeurs dans le corps, de même toute maladie ſimple a trois tems, dit notre Auteur, qui préfere ſa diviſion à celle des Anciens; le premier dans lequel le corps ſe prépare, ou paroît ſe préparer aux efforts qu'il va faire contre la cauſe de la maladie, c'eſt le tems de l'irritation; le ſecond dans lequel la

matiere à évacuer ſe diſpoſe ou eſt préparée à l'évacuation, c'eſt le tems de la coction; le troiſieme dans lequel la matiere de la coction ou la matiere morbifique eſt évacuée, c'eſt le tems de l'évacuation.

Dans le premier tems le pouls n'eſt point développé, il eſt par conſéquent non critique, comme nous le dirons plus bas; il eſt développé & par conſéquent critique dans le ſecond; il prend dans le troiſieme un caractere propre à l'organe, par lequel doit ſe faire ou ſe fait actuellement l'évacuation. Lorſqu'il eſt bien développé, & qu'enſuite il acquiert évidemment les qualités propres à cette évacuation & qu'il n'en a point d'autre, il eſt ſimple : on ne doit s'attendre à le trouver tel que dans les maladies ſimples, qui ſont rares; auſſi les pouls ſimples avec tous les caracteres qui leur conviennent, ne ſont-ils pas communs.

Il eſt beaucoup plus ordinaire de trouver les pouls ſimples combinés entr'eux, ou mêlés de façon que chacun ſoit diſtingué par le rithme qui lui eſt propre; d'où réſulte un aſſemblage que l'Auteur des Recherches appelle compoſition des pouls; pouls compoſés déja connus par Galien, mais pris autrement qu'ils ne le ſont dans les Recherches.

Les maladies dans leſquelles pluſieurs parties ſont affectées & pluſieurs organes travaillent à l'excrétion critique, ſont fort fré-

quentes : tantôt l'évacuation critique ſe prépare & ſe fait par deux ou pluſieurs organes à la fois ; tantôt il ſe fait des évacuations critiques par pluſieurs organes dans les différens tems & dans les différens jours d'une maladie. La nature ſemble flotter dans une incertitude ſinguliere, en faiſant des efforts redoublés pour emporter des embarras qui ſe trouvent dans les différens organes ; tantôt elle paroît vouloir déterminer la criſe par pluſieurs organes à la fois ; tantôt elle en abandonne un pour s'attacher à un autre, qu'elle quitte enſuite pour revenir au premier qu'elle avoit entrepris de débarraſſer.

Cette incertitude, ce balancement & ces eſpeces d'efforts ſucceſſifs, caractériſent, ſuivant notre Auteur, les maladies d'un genre plus compoſé que celles dont nous parlions tout à l'heure ; il ne s'agit point ici d'une ſeule excrétion & du travail d'un ſeul organe ; pluſieurs organes ſont affectés, il faut pluſieurs efforts, pluſieurs excrétions ; il faut une révolution compoſée, mixte, qui ſoit le réſultat ou le mélange de toutes les révolutions propres à l'effort critique & particulier de chaque organe.

La connoiſſance du pouls débrouille ce mélange ; elle avertit l'Obſervateur des variations de la nature, des différens mouvemens qu'elle opere, des loix qu'elle ſuit dans ſes opérations ; cette connoiſſance fournit

auſſi des idées plus claires, plus fixes ſur tous les phénomenes qui arrivent à des maladies compoſées, & qui ſont ſouvent attribuées à des cauſes vagues, indéterminées; c'eſt ici, dit l'Auteur des Recherches, une matiere auſſi étendue & auſſi difficile qu'elle eſt nouvelle : on ne ſçauroit douter que les Obſervateurs n'y faſſent un grand nombre de découvertes. Voici ſes remarques générales ſur les pouls compoſés.

Un pouls compoſé, par exemple, du pectoral & du nazal, eſt celui dont quelques pulſations ont le redoublement & la molleſſe propres au pouls pectoral, & d'autres le rebondiſſement & la roideur propres au pouls nazal.

Les pulſations pectorales & nazales ſemblent quelquefois obſerver entr'elles une ſorte de marche ſymétrique, c'eſt-à-dire, être à-peu-près de même nombre, & reparoître dans le même ordre : quelquefois elles ſe montrent irréguliérement, & le plus ſouvent une eſpece de pulſations critiques prend le deſſus ſur l'autre; enfin le pouls paroît quelquefois bien pectoral pendant un jour ou le cours d'un redoublement, il change enſuite & devient nazal. Ce qu'on vient de dire de ces deux pouls ſupérieurs, il faut l'entendre de toutes les eſpeces de pouls critiques.

Il faut pourtant remarquer qu'il y en a de congéneres, ou qui ont tant de rapport les

uns avec les autres, qu'ils ſe joignent plus aiſément entr'eux qu'avec des eſpeces de nature différente : les pouls ſupérieurs ſont très-communément combinés les uns avec les autres ; il en eſt de même des pouls inférieurs, tous fort analogues entr'eux.

Le pouls de la ſueur eſt ſouvent joint aux pouls ſupérieurs. Le pouls inteſtinal ſe combine ſouvent avec toutes les autres eſpeces, parce que les premieres voies ſont toujours plus ou moins affectées dans toutes les maladies.

La combinaiſon des pouls ſupérieurs avec les inférieurs, lorſqu'elle dure pendant tous les jours d'une maladie, indique ſon opiniâtreté, parce que le rithme propre aux pouls ſupérieurs, & celui qui caractériſe les pouls inférieurs, ſont très-différens, & qu'ils ſuppoſent des efforts critiques oppoſés.

Les pouls de toutes les hémorragies qui ont un rapport ſingulier entr'eux, ſe trouvent ſouvent combinés les uns avec les autres; auſſi voit-on aſſez ſouvent les hémorrhoïdes ſuccéder à la retention des regles, le ſaignement de nez à la ſuppreſſion d'un flux hémorrhoïdal, le crachement & le vomiſſement de ſang au ſaignement de nez.

Le travail des couches fournit, lorſqu'il ſe paſſe bien, un exemple de la combinaiſon des pouls critiques, dans lequel celui de la ſueur prend quelquefois le deſſus. Il eſt bon,

en général, qu'une eſpece de pouls devienne dominante, ſans quoi la maladie ſe juge imparfaitement, ou du moins très-lentement; car il eſt fort rare qu'il y ait des criſes bien exactement univerſelles, ou qui ſe faſſent en même tems par tous les couloirs généraux.

La combinaiſon des pouls critiques eſt quelquefois ſi intime, qu'on a bien de la peine à la juger; il faut être bien verſé dans ce genre d'obſervations pour les bien faire. L'uſage ſeul peut donner à cet égard les éclairciſſemens néceſſaires; ce n'eſt que par lui que les Médecins peuvent ſuivre & traiter à fonds des points de doctrine nouveaux ſur la combinaiſon des pouls, ſur leurs eſpeces & leurs différences, ſur celles qui ſont préférables aux autres, convenables ou nuiſibles au ſujet qu'on traite, & enfin ſur le parti que doit prendre un Praticien, lorſqu'il s'agit de favoriſer ou d'arrêter une eſpece particuliere de pouls.

Le pouls non critique eſt directement opposé au pouls critique; le premier ſe rencontre dans toutes les maladies & dans tous les tems de ces maladies où le pouls critique ne ſe trouve point. On connoît la nature du pouls non critique par l'abſence des qualités qui caractériſent le pouls critique; ces caracteres, il ne faut pas l'oublier, ne doivent ſe trouver que dans les incommodités ou les maladies, c'eſt-à-dire, lorſqu'il y a de la

fiévre, ou que le pouls eſt dérangé dans ſa marche par une cauſe de maladie ou d'incommodité : c'eſt une réflexion importante pour entendre le ſiſtême de notre Auteur, qui dans ſes définitions du pouls critique & du non critique, ne comprend jamais le pouls conſidéré préciſément dans l'état de ſanté ; il ne faut donc point, pour faire l'application de ſes principes ſur le pouls critique & le non critique, s'arrêter à l'examen des caracteres ou des propriétés du pouls qui n'eſt point dérangé par quelque maladie ou par quelque incommodité. L'Auteur fait plus bas, au ſujet du pouls de la ſanté, des remarques très-judicieuſes & très-utiles.

Le pouls non critique n'eſt point analiſé dans les Recherches ; il y eſt ſeulement défini & caractériſé par la petiteſſe, le ſerrement, quelques inégalités peu fixes, la roideur, la fréquence ſouvent plus grandes que dans l'état naturel, & ſur-tout par l'abſence des caracteres propres au pouls critique.

Lorſqu'une maladie entrant dans ſon deuxieme état, ou étant arrivée au tems dans lequel les ſignes de coction devroient ſe montrer, le pouls reſte tel qu'il a été au premier tems de la maladie, ou qu'il ſe rapetiſſe ou ſe reſſerre davantage, il eſt non critique : s'il garde ces modifications dans tous les tems de la maladie, & que dans celui des évacuations qui doivent la terminer, il n'acquiert

poïnt les qualités propres à l'organe par lequel les évacuations ſe font ou doivent ſe faire, il eſt encore non critique : le développement ou le relâchement du pouls trop prompt, & qui dure trop ſans qu'il ſurvienne des ſignes d'une évacuation critique, forme une nouvelle eſpece de pouls non critique, fort trompeur lorſqu'on n'y prend pas bien garde, ſouvent même mortel : enfin le pouls eſt non critique dans le premier tems de toutes les maladies, dans celui des redoublemens de fiévre & même dans celui des efforts critiques bruſques, parce que tous ces cas ſont accompagnés d'un état de ſpaſme ou d'irritation, dont la diminution ou le relâchement amene l'état critique du pouls.

Notre Auteur craint preſque toujours le pouls non critique ; il le regarde comme étant ordinairement de mauvais augure ; non qu'il nie abſolument qu'une maladie ne puiſſe guérir avec un pareil état du pouls ; mais ſuivant lui, ce phénomene eſt rare, il forme des exceptions à ſes regles générales, dont nous nous diſpenſons de parler ici ; nous les indiquons pour avertir que l'Auteur ne croit point que toutes les terminaiſons favorables des maladies doivent toujours être précédées & accompagnées des pouls critiques ; il eſt vrai que ces terminaiſons extraordinaires ont quelque choſe de particu-

lier, & qu'elles paroiſſent plus ou moins ſuſpectes à notre Auteur.

Lorſque le pouls non critique ſe joint ou ſe combine avec le pouls critique, il en réſulte un mélange qui conſtitue & qui caractériſe le pouls compliqué; il eſt formé par l'union du pouls tendant à une terminaiſon heureuſe ou critique, & du pouls qui s'oppoſe à toute évacuation critique, car tel eſt l'effet ordinaire du pouls non critique; s'il accompagne ou s'il précede des évacuations, ces évacuations ne ſont preſque jamais de bonne eſpece ni avec une bonne coction.

Or l'union du pouls critique avec le pouls non critique, eſt très-poſſible & fort fréquente; elle ſe préſente de pluſieurs manieres dans les maladies. En effet cette union exiſte, ou le pouls eſt compliqué, lorſqu'il eſt développé dans quelques pulſations, & non développé dans d'autres; lorſqu'il paroît développé pendant quelques heures, & qu'il retombe enſuite dans le non développement, lorſque ſans s'être développé de maniere à aſſurer la coction, il acquiert les inégalités ou quelques-uns des autres caracteres propres aux bonnes évacuations; enfin lorſque paroiſſant bien développé dans quelques pulſations, & bien excréteur dans d'autres, il conſerve dans les intervalles de ces pulſations critiques des marques de ſerrement,

d'irritation, & les autres caracteres oppoſés à la plénitude de la criſe.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur eût donné dans ſes Recherches plus d'obſervations ſur le pouls non critique; mais il n'a voulu apparemment que l'indiquer, ſans le ſuivre dans ſes différentes branches. Il faut conſulter ſon Ouvrage pour voir ce qu'il y dit de la complication du pouls dans les ſuppurations, les maladies chroniques, les maladies accompagnées de malignité, & les maladies purement nerveuſes; les différences qui ſe trouvent dans les pouls des deux côtés, qui ne ſont pas toujours égaux, & qui ſont même plus ſouvent inégaux qu'on ne pourroit le croire de l'état du pouls, quand une criſe ſe fait, & des modifications des organes qui en dépendent; on y verra comment & juſqu'à quel point la marche du pouls dans ces maladies, autoriſe ce ſiſtême.

On doit ſur-tout lire & méditer avec attention le Chapitre où l'Auteur parle du tems & du jour de la maladie dans leſquels arrivent les évacuations annoncées par le pouls; il eſt fort ſingulier que l'Auteur ait trouvé dans la marche du pouls, de quoi appuyer les idées d'Hippocrate ſur les quartenaires, les jours & les ternes des maladies. L'hiſtoire du pouls donne un luſtre nouveau à cette Médecine Hippocratique, dont notre Auteur paroît être fort partiſan, au point même

de faire très-peu de cas de quelques autres ſiſtêmes de Médecine, ſur-tout de celui des Chymiſtes & même de celui de quelques Modernes ; il inſiſte peu ſur l'application de ſon ſiſtême à la pratique ; il ſe contente de propoſer des doutes, & d'engager les Praticiens à les éclaircir.

L'application qu'il fait de ſes principes à l'uſage des ſaignées & des purgatifs dans les maladies, l'attention qu'il croit important d'avoir pour ne point déranger la nature lorſque le pouls eſt critique, tout cela mérite d'être lû dans l'Ouvrage, où tout Lecteur attentif trouvera les principaux matériaux d'un ſiſtême de pratique ingénieux & ſuivi.

L'Auteur prétend que les ſujets dans leſquels le pouls ne prend point dans les évacuations critiques, les modifications détaillées dans les Recherches, ont quelque partie habituellement dérangée & qui s'oppoſe au progrès du développement & de la marche critique du pouls.

C'eſt de-là qu'il fait dépendre certains pouls habituellement dérangés, qui ſont, par exemple, intermittens ou irréguliers ; ces intermittences & ces irrégularités n'étant point précédées dans un ſujet qui n'a point la fiévre du développement du pouls, elles ne doivent point être ſuivies des évacuations qu'elles annoncent dans un cas de maladie.

Or la plûpart des hommes ſont par leur

conſtitution naturellement ſoumis à l'action, ou à l'influence particuliere d'un organe ; c'eſt de cette influence que dépendent les tempéramens & les différens rithmes du pouls, propres aux différens ſujets.

Le pouls des enfans n'eſt point aſſez formé, il eſt trop variable pour ſe prêter aux modifications critiques, celui des vieillards eſt trop dur & ordinairement dérangé par quelque affection habituelle ; c'eſt pourquoi la doctrine de notre Auteur ne doit s'appliquer préciſément qu'aux pouls des adultes.

Or pluſieurs cauſes peuvent concourir à déranger le pouls, telles ſont la digeſtion, les paſſions, le mouvement, le ſommeil ; il faut éviter d'eſſayer de juger du pouls dans ces circonſtances-là.

Au reſte tout le monde ſçait aujourd'hui que l'Auteur des Recherches a été précédé dans ſa carriere par Solano. Si ce Médecin Eſpagnol a beaucoup ſervi à l'Auteur des Recherches, on peut aſſurer que celui-ci a beaucoup contribué à le faire connoître, ainſi que ſon Commentateur M. Nihell. M. Lavirotte, notre confrere, a publié en 1748 une traduction des Ouvrages Anglois de M. Nihell, avec une Préface judicieuſe, où il s'efforce de prouver l'importance de cette matiere. M. Senac, dont tous les Médecins connoiſſent les lumieres & le zéle pour les progrés de la Médecine, a vérifié la plûpart des Obſerva-

tions du Médecin Eſpagnol ; aſſurément c'en eſt aſſez pour donner beaucoup de poids à celle de l'Auteur des Recherches, & pour exciter la curioſité de tous les Médecins à ce ſujet.

L'Auteur termine cet Ouvrage par les précautions qu'il faut prendre pour l'application des regles qu'il a propoſées & par les exceptions qu'il faut y faire ; il traite enſuite du pouls des vieillards & de celui des enfans ; il donne la maniere de tâter le pouls, & fait des remarques très-judicieuſes ſur les cauſes générales des changemens critiques du pouls.

L'Auteur des Recherches a déja trouvé quelques Approbateurs parmi ſes Confreres, & il y en a même qui ont entiérement adopté ſon ſiſtême : l'Auteur d'un Ouvrage qui paroît depuis quelques mois, ſous le titre de *Nouvelles Obſervations ſur le pouls par rapport aux criſes* (*chez Debure l'aîné*), doit être mis de ce nombre ; il ſe donne pour diſciple de l'Auteur des Recherches ; il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût ſuivi ſa maniere ſimple & honnête de propoſer ſes idées : mais nous prenons la liberté de lui faire ſentir qu'il s'eſt annoncé avec un peu trop de préſomption, ſur-tout en frondant la maniere dont on enſeigne aujourd'hui la Médecine dans les Ecoles. Ce ſont des ſorties d'enthouſiaſtes qui ne portent aucun coup à la Médecine, mais qui ne font pas honneur à ceux

qui

qui les ont faites. Nous ſommes bien éloignés de penſer de même au ſujet de l'Auteur du Livre dont nous venons de donner l'extrait. Nous avons admiré en lui de grandes vues, beaucoup de connoiſſances, un eſprit modeſte, & vraiment né pour faire des Obſervations.

OBSERVATIONS de Chirurgie, avec des Remarques. L'on y a joint la préparation & les effets de l'Agaric de chêne dans les hémorragies des grandes opérations : traduites de l'Anglois de M. Joſeph Warner, *Chirurgien de l'Hôpital de Guy, par M.* Daniel Magenis, *&c. avec figures. A Paris, chez la veuve de* Charles-Maurice D'houry, *Imprimeur-Libraire, rue de la Bouclerie. Prix relié, 2 liv. 10 ſols.*

Les Obſervations ſont d'une ſi grande importance dans les Sciences, que les livres qui en contiennent deviennent par ce titre plus eſtimables que les autres ; mais elles ſont encore plus généralement accueillies quand elles ſont d'un bon choix, & qu'elles ſervent à éclaircir ou à découvrir quelques vérités. Celles dont nous rendons compte dans cet extrait, s'annoncent pour la plûpart avec des caracteres propres à piquer la curioſité des

Gens de l'Art, & même quelquefois à les inſtruire.

La plûpart de ceux qui ont écrit ſur la Chirurgie avant que de parler de l'opération du trépan, ont coutume de prévenir ſur le danger qu'il y a de la pratiquer ſur certaines parties du crane, comme les ſutures. M. Warner qui joint à de très-grandes connoiſſances dans ſon Art, une hardieſſe éclairée, prétend prouver par pluſieurs opérations qui lui ont réuſſies, que le trépan peut s'appliquer indiſtinctement ſur toutes les parties du crane, quand les circonſtances l'exigent. Il en excepte cependant les angles antérieurs & inférieurs des pariétaux qui répondent intérieurement à la route que ſuivent les vaiſſeaux de la dure-mere; il en eſt de même de la partie antérieure & inférieure du coronal, ſur laquelle il croit qu'on ne doit pas la tenter.

Le Chirurgien Anglois donne auſſi le précis d'une Obſervation qu'il a faite au ſujet d'une maladie incurable de l'œſophage. Il s'agit du cadavre d'une femme de vingt-cinq ans, qu'il a diſſéqué, & dans lequel il a trouvé l'œſophage conſidérablement épaiſſi immédiatement au-deſſous du cartilage cricoide. Cet épaiſſiſſement s'étendoit à un pouce de long, & les membranes de ce canal étoient ſi rétrécies, qu'on auroit eu peine à y paſſer le fil le plus menu.

L'Obſervation ſur une anevriſme à l'artere humérale, n'eſt pas moins intéreſſante. Après une amputation faite dans l'articulation du cubitus, l'artere humérale devint ſi ſouple & ſi flexible, que malgré toutes les précautions imaginables, il s'y forma trois anevriſmes conſécutifs, pour leſquels on fut obligé de faire trois fois l'opération.

Quelques Auteurs expérimentés qui ont traité de la Chirurgie, regardent une pierre qu'on tire de la veſſie & dont la ſurface eſt inégale, comme un ſigne qu'il n'en reſte pas d'autres. Cette regle qui eſt aſſez vraie, ſe trouve quelquefois démentie par l'expérience. Il y a même des grands Praticiens qui ont remarqué qu'on avoit laiſſé des pierres dans la veſſie, en ſe fiant trop à ce principe général; cela eſt ſi conſtant, que quelques perſonnes auxquelles on avoit tiré de ces ſortes de pierres, qui ont éprouvé des rechûtes, & qui ont été forcées très-peu de tems après leur guériſon, de ſe faire opérer une ſeconde fois, en portoient de ſi grandes, qu'elles ne pouvoient pas s'être formées dans l'intervalle des deux opérations. Ce que l'on dit ici des ſignes équivoques de l'unité de la pierre, eſt bien prouvé par les Obſervations de M. Warner, qui a opéré des perſonnes dans leſquelles il a trouvé pluſieurs pierres inégales à la fois. L'Auteur proſcrit auſſi avec une eſpece de raiſon l'opération de la taille dans les fem-

mes, qui conſiſte dans une dilatation forcée de l'urethre ſans y faire aucune inciſion. Il coupe l'urethre obliquement en haut vers le côté droit, juſqu'à environ la moitié de ſa longueur, & il introduit après le gorgeret. Par ce moyen, dit notre Auteur, la plaie eſt plus ſimple, & on ne craint pas la retention d'urine comme dans l'autre opération.

C'eſt ainſi que s'annonce M. Warner. Hardi ſans être téméraire, ingénieux ſans eſprit ſyſtématique, toujours judicieux, toujours prévoyant, il n'adopte de regles ſûres que celles qui ſont dictées par l'Obſervation, par des raiſonnemens juſtes & une théorie lumineuſe.

On a joint à la fin de ce volume quelques Obſervations de Loëſeke, Docteur en Médecine, que l'on a traduites du Latin ſur l'édition de Berlin. On y voit une formation nouvelle de la cavité glénoïde de l'omoplate, qui ſert à l'articulation de l'humerus par un effet ſingulier de la nature, une membrane du tambour qui étoit double, & une artere pulmonaire qui alloit ſe décharger dans l'aorte. Ces dernieres Obſervations ſont peu communes, & accompagnées de remarques utiles & curieuſes.

Si le Traducteur ſe fût contenté de réduire toutes ces Obſervations à une petite brochure de 30 pages, il en auroit pu faire un petit Ouvrage eſtimable; mais il a cherché

à groſſir le volume, en y incorporant des matieres qui ont été traitées & diſcutées dans des Ouvrages connus. Telle eſt la méthode d'extraire la cataracte par M. Daviel, les expériences de M. Broſſart ſur les effets de l'agaric de chêne dans les hémorragies, & une Appendice touchant les effets éprouvés de la garance ſur les cartilages & les os des animaux. On a également ajouté des figures en taille-douce, dont les unes ſont tout-à-fait inutiles, & les autres ſi mal deſſinées & ſi mal gravées, qu'on auroit beaucoup mieux fait de ſe diſpenſer de les y mettre. Au reſte nous ne concevons pas pourquoi le même Ouvrage a paru ſucceſſivement chez deux Libraires différens (Ganeau, rue S. Severin, & la veuve D'houry, rue de la vieille Bouclerie); à l'un, comme nous venons de le dire, on a joint beaucoup de choſes étrangeres & connues; dans l'autre on trouve deux Lettres auſſi mal penſées que mal écrites, qui ne portent aucun caractere d'utilité, & que l'on auroit dû ſupprimer. C'eſt manquer au reſpect qu'on doit au Public, que de le jouer de cette maniere; nous nous croyons obligés de l'en inſtruire pour qu'il n'en ſoit pas la victime.

DISSERTATION ſur l'Æther, &c. dans laquelle on examine les différens produits du mêlange de l'eſprit de vin avec les acides minéraux ; par M. Baumé, *Maître Apothicaire de Paris. A Paris, chez* Heriſſant, *Libraire, rue S. Jacques, un volume* in-12. *2 liv. 10 ſols.*

Plus deux liqueurs dont on veut faire le mêlange, ſont compoſées de parties conſtituantes de différente nature, plus les combinaiſons réſultantes de ce mêlange préſenteront de phénomenes ſinguliers ; tel eſt préciſément le cas de l'union de l'acide vitriolique & de l'eſprit de vin, liqueur fameuſe connue depuis Frobenius, ſous le nom d'*æther*.

M. Baumé s'eſt propoſé moins d'examiner cette liqueur, que les autres produits du mêlange. On peut ranger ces produits ſous deux claſſes ; les liqueurs qui accompagnent l'æther, & les matieres qui reſtent dans la cornue & forment le réſidu. Les premieres ſont, ſuivant notre Auteur, une portion d'eſprit de vin, un eſprit acide vineux, l'æther & une portion d'acide ſulphureux. Les produits du réſidu ſont différentes liqueurs acides ſulphureuſes, une huile douce légere, une autre huile plus péſante, une véritable huile de vitriol, une ſorte de ſoufre, enfin une matiere bitumineuſe.

La premiere intention de M. Baumé a été d'examiner cette derniere claſſe de produits; mais comme pour y réuſſir il faut ſéparer les premieres liqueurs, il s'eſt cru obligé non ſeulement d'indiquer les proportions de ces liqueurs, mais encore les précautions qu'il croit néceſſaires pour retirer de ſon mêlange la plus grande quantité poſſible de liqueur æthérée. Au reſte ce procédé étoit déja connu de M. Rouelle, qui l'a publié dans ſes Cours, & M. Venel l'a donné tout au long à l'article *Æther* du Dictionnaire encyclopédique.

Chacun des produits dont nous avons fait l'énumération, fait l'objet d'autant d'articles differens. Celui où l'on examine l'æther lui-même, eſt ſans contredit le plus long, & contient beaucoup d'expériences ſur cette liqueur appliquée au réfroidiſſement des corps. On en conclut que plus les liqueurs s'évaporent aiſément, & plus elles impriment de froid aux corps auxquels elles ſont appliquées.

La maniere de retirer l'huile de vitriol pure du réſidu bitumineux où elle eſt noyée, eſt fort facile; elle conſiſte à la laiſſer filtrer à travers une bouteille de grais de ſix à huit pintes, & au bout de dix-huit mois il s'en trouve la quantité de quatre livres quinze onces de filtrée. Elle eſt dégagée de ſon bitume; on la rectifie & on s'en ſert comme d'autre huile de vitriol qui n'auroit pas encore ſervi.

Les différentes liqueurs acides perdent à

l'air leur odeur ſulphureuſe, & en acquerent une approchante de celle du vinaigre, quelquefois de l'acide marin, & ne varient qu'en ce qu'elles contiennent plus ou moins d'acide délayé. Toutes donnent avec les alcalis fixes un tartre vitriolé.

L'eſpece de ſoufre qui ſe ſublime lorſqu'on diſtille le réſidu, n'eſt pas un vrai ſoufre, ſuivant l'Auteur ; c'eſt une ſubſtance diſſoluble dans l'eau, qui ne brûle pas ſur les charbons. Ceci nous paroît un paradoxe.

Enfin le bitume lui-même n'eſt pas un vrai bitume ; il donne à la cornue un ſel volatil & une huile fétide, quand on le diſtille avec un alcali fixe.

A la ſuite de ce premier Ouvrage on en trouve un autre beaucoup moins long, qui ne contient que le détail des expériences que l'Auteur a faites, dans leſquelles il a couru de très-grands riſques, pour s'aſſurer que le mêlange de l'acide nitreux avec l'eſprit de vin devoit ſe faire dans la proportion de trois parties ſur deux, & que tout le ſecret pour empêcher l'exploſion qui arrive aſſez ordinairement, conſiſte à donner à l'eſprit de vin un mouvement de rotation, lorſqu'on y verſe l'acide nitreux. Nous ſçavons que M. Rouelle ſuit depuis longtems cette méthode pour faire l'æther nitreux.

Comme l'Auteur ſe promet d'étendre par la ſuite le peu d'Obſervations qu'il donne dans ce Traité, nous renvoyerons pour le

préſent à l'Ouvrage lui-même, qui contient des détails fort curieux & fort intéreſſans.

Enfin pour terminer ſon Ouvrage, M. Baumé a ajouté une très-courte expoſition d'un appareil qu'il imagine propre à fournir de l'æther marin; appareil qu'une figure rend encore plus ſenſible que ſa deſcription. Ici l'Auteur ne ſe diſſimule pas les doutes qu'on peut former ſur la production réelle de cette eſpece d'æther.

Telle eſt en abbrégé la diſtribution des matieres qui ſont le ſujet de cette Diſſertation. M. Baumé juſqu'ici eſt digne par ſes talens de la reconnoiſſance publique, il marche d'expériences en expériences, quelquefois il inſtruit, & quelquefois il intéreſſe. Falloit-il donc ternir un travail ſi eſtimable par des détails injurieux & paſſionnés contre un des plus ſçavans Chymiſtes de l'Europe? A quoi bon attribuer à un homme qui fait depuis long-tems l'admiration de tous ceux qui l'ont entendu, des diſcours vuides de ſens, dont les phraſes ſont ſi mal liées, que non ſeulement ils ſont dénués de toute vraiſemblance, mais même que tout homme ſenſé ne peut pas concevoir comment on a pu laiſſer paſſer à l'impreſſion de pareilles inepties? Nous ſommes très-perſuadés que M. Baumé eſt rempli de vénération pour le Chymiſte qu'il a voulu déſigner dans ſes Ecrits, & qu'on doit moins s'en prendre à quelques raiſons particulieres, qu'à la cha-

leur de la compoſition qui l'aura conduit au-delà des égards qu'on doit à un confrere & à un ſçavant reſpectable.

M. Baumé prétend, *pag.* 2. que M. Pott *n'a eu d'autre intention que celle d'exciter les curieux à travailler.* La Diſſertation de cet Auteur, que tous les Chymiſtes doivent connoitre, préſente aſſez d'expériences faites ou répetées par lui-même, pour prouver au moins qu'il a donné ſur cette matiere *un travail très-ſuivi*, & qu'il ne s'eſt pas contenté de compiler les Ouvrages des Auteurs. Nous ſommes ſurpris que M. Baumé s'exprime de cette façon contre un Chymiſte auſſi célébre que l'eſt M. Pott, & dont il a tant emprunté pour ſon Ouvrage.

Dans la liſte des Auteurs qui eſt à la tête du volume, dont pluſieurs pour être cités dans la Diſſertation de M. Pott, ne le ſont pas comme ayant connu l'æther ; il y a des fautes de nomenclature, parmi leſquelles le nom d'un homme illuſtre dont l'Ouvrage ne peut être inconnu à M. Baumé, puiſqu'il eſt écrit en François, & que l'Auteur tient en France un rang diſtingué, eſt défiguré ; on lit, *Snat*, tandis que c'eſt M. *Senac*, Premier Médecin du Roi, dont M. Pott indique l'Ouvrage.

En décrivant, *pag.* 29. la maniere dont l'æther tapiſſe l'intérieur de la cornue où il diſtille, l'Auteur dit qu'*il forme des points*

fixes en forme de ſtries, qui paroiſſent & diſparoiſſent ſucceſſivement; ces idées confuſes ont beſoin certainement d'une explication.

Dans une note qui eſt au bas de la page 54, on lit que l'huile de vitriol blanchie par le nitre, & rectifiée, n'eſt pas pure, *parce qu'elle ne laiſſe jamais précipiter entiérement la baſe alcaline de ce ſel.* Il nous ſemble qu'il ne devroit point y avoir de précipité, & qu'il ſuffiroit pour rectifier cette huile de vitriol, de la diſtiller, parce que le tartre vitriolé qui ſe forme par l'union de l'acide vitriolique à la baſe du nitre, ne peut pas monter dans la diſtillation.

On imagine difficilement comment *p.* 55. une liqueur extrêmement acide, chargée du cinquieme au moins de ſon poids d'huile de vitriol, a pu ſe filtrer au travers du papier gris, ſans brûler & crever ce papier.

Quoi qu'il en ſoit des remarques que nous avons faites au ſujet de cet Ouvrage, on ne peut diſconvenir qu'il ne contienne de bonnes choſes, & que l'Auteur n'ait eu le talent de bien aſſortir ſes expériences à celles que M. Pott & quelques Phyſiciens Anglois ont déja faites ſur cette matiere.

OBSERVATION

Sur une hydrophobie communiquée par l'atmoſphere ; par M. LEBEAU, *Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, au Pont-Beauvoiſin.*

La négligence du Public à inhumer avant la putréfaction les cadavres des animaux morts de la rage, ne ſçauroit être trop blâmée, & m'engage à communiquer cette Obſervation, qui prouve d'ailleurs que ce levain ne meurt point avec l'animal, & peut acquérir par un mouvement inteſtin un dégré d'acrimonie aſſez volatil pour infecter l'air.

Il y a quelques années qu'un chien bien reconnu enragé, fut tué à un quart de lieue de Bourgoin, & jetté dans un réſervoir qui ſervoit à un moulin ; après quelques jours la putréfaction ayant élevé le cadavre ſur l'eau, il fut dirigé par le courant juſques dans les tuyaux. Le Meunier prit une perche pour les dégager ; il créva le ventre de l'animal, qui répandit ſur le champ une puanteur ſi forte & ſi mal faiſante, que ce pauvre malheureux fut ſix jours après ſurpris d'une hydrophobie cruelle dont il mourut.

DESCRIPTION

D'une maladie ſinguliere, analogue à celle que M. Petit, Docteur en Médecine, a décrite dans le Journal de Janvier de cette année; par M. HUON DE MAXEY, Chirurgien à Vaucouleur.

Un Tiſſerand réſident à un village diſtant d'une lieue de cette Ville, âgé d'environ quarante-cinq ans, d'une conſtitution robuſte, jouiſſant d'une aſſez bonne ſanté, eſt ſujet depuis près de dix ans, à avoir la peau élevée par des tumeurs très-conſidérables, qui naiſſent ſur toute la ſurface de ſon corps, à l'excluſion des jambes, du viſage, & des parties génitales.

Ces tumeurs commencent par des petites duretés de la groſſeur d'un pois, ſans chaleur ni rougeur; elles croiſſent inſenſiblement, ce qui fait qu'elles ne cauſent point de douleur. Quand elles ſont parvenues à leur état, les plus petites ſont de la groſſeur d'une noix. Elles ne changent point la couleur de la peau, & ne cauſent que peu, ou point de douleur. Le malade n'eſt preſque jamais ſans avoir quelques-unes de ces tumeurs; elles ſont quelquefois au nombre de quinze, vingt ou trente, plus ou moins. Leur marche eſt ſi lente,

qu'elles ſont plus de trois ſemaines pour parcourir tous leurs périodes. Je ne me ſuis jamais apperçu qu'elles euſſent cauſé au malade le moindre accès de fiévre. Elles ne le gênent point pour le travail, l'appétit eſt bon, la digeſtion ſe fait bien & toutes les fonctions; ſon embonpoint eſt auſſi bon qu'il doit l'être pour un homme de ſon état.

L'abſence des ſymptomes accidentels qui ſe rencontrent dans la maladie obſervée par M. Petit, peut être cauſée par les progrès moins rapides de celle-ci, ou dépendent du plus ou du moins d'altération de la limphe.

Cet homme regarde ſa maladie d'un œil très-indifférent, ce qui eſt cauſe qu'il n'a tenté aucun remede pour ſa guériſon.

OBSERVATION

Sur une hydropiſie guérie par le vomiſſement; par M. PINOT, Docteur en Médecine de Montpellier, Médecin du Roi à Bourbon-Lancy, Intendant des Eaux en ſurvivance, & Correſpondant de l'Académie de Dijon.

Il y a quelque tems que je fus appellé chez M. de Challemeux, dans la province du Nivernois. Ce malade âgé de ſoixante ans, étoit ſujet à un *bubonocelle* qu'il avoit l'habitude de réduire lui-même. Lors de ma premiere

viſite, il étoit *leucophlegmatique*, & prochainement menacé d'hydropiſie *aſcite*. Je preſcrivis tous les remedes uſités en pareil cas, & un régime approprié, cela n'empêcha point un épanchement dans la capacité, qui fit un progrès ſi rapide dans l'eſpace de trois ſemaines, qu'il étoit facile de juger que l'abdomen contenoit plus de vingt pintes d'eau, meſure de Paris.

Les pieds, les jambes, les cuiſſes, les lombes, le ſcrotum, les mains, le viſage, tout le corps étoient dans un état affreux d'enflure; il ne reſtoit plus que très-peu d'appétit au malade; il étoit dévoré d'une ſoif brûlante; il rendoit peu d'urine, quoiqu'il bût beaucoup d'une tiſane rafraîchiſſante apéritive; il n'alloit à la garderobe que par artifice; & cette maladie s'étoit inſenſiblement déclarée depuis pluſieurs mois, ſans que le malade y eût jamais donné occaſion par aucune ſorte d'excès. Il étoit ſeulement ſujet depuis long-tems à quelques accès d'oppreſſion aſthmatique, qui ſe terminoient par une copieuſe expectoration.

Je conſeillai dans une ſituation ſi fâcheuſe la *paracenteſe;* le malade la refuſa, & tous autres remedes, préférant, diſoit-il, la mort à une opération qui ne feroit que prolonger ſes ſouffrances.

M. Beſançon, Chirurgien de la ville de Luſy, & moi, l'abandonnames, phyſique-

ment certains, nous ſembloit-il, qu'avant huit jours nous apprendrions ſa mort.

Il en arriva tout autrement; deux jours s'étoient à peine écoulés depuis notre départ, que nous fumes mandés de nous rendre en diligence auprès du malade, qui éprouvoit de grandes douleurs avec un vomiſſement d'eau qui inondoit ſon appartement.

M. Beſançon arriva le même jour, & je le trouvai le lendemain occupé à finir un travail qui duroit depuis plus de quinze heures, pour réduire l'hernie du malade, que le Chirurgien avoit très-bien jugé être la cauſe des douleurs & du vomiſſement.

A peine cette réduction fut-elle finie, que le malade ſe trouva dans un calme admirable, & guéri de ſon hydropiſie, de maniere que le ventre étoit très-plat, & tout le corps reſſembloit à un ſquelette recouvert d'une peau ridée.

Dans l'eſpace de deux mois il reprit de l'embonpoint, & recouvra une très-bonne ſanté à l'aide d'un régime laiteux, & de quelques priſes d'opiate ſtomachique & apéritive, entremêlée des plus doux hydragogues. Il a vécu plus de trois années, ſans maladies ni incommodités qui euſſent rapport à celle dont nous venons de donner l'hiſtoire.

Il ſe trouva très-mal un Dimanche à la Meſſe où il chantoit au lutrin, & mourut ſans connoiſſance dans l'eſpace de deux heures.

Je

Je n'ai pu ſçavoir la cauſe de cette mort ſubite, n'en ayant été informé que bien du tems après ſon arrivée, & par des gens incapables de faire aucunes obſervations à ce ſujet.

L'hydropiſie aſcite étant une maladie communément incurable, il n'y auroit point de riſque à faire vomir ſouvent, conſécutivement & avec violence, & à donner la préférence à cette évacuation, ſur celles des urines & du ventre, qui ſont preſque toujours ſans efficacité.

Ce ſeroit ſuivre à la lettre le conſeil de Boerhaave dans ſon 1245 Aphoriſme : *Sed fortia dari ſæpè repeti, & ſine longâ morâ intermediâ ſe mutuò excipere debent* (*emetica*).

1° Dans tous les cas de bouffiſſures ou d'obſtructions naiſſantes, l'émétique ſeroit un bon remede pour prévenir l'hydropiſie; puiſque dans l'Obſervation rapportée, toute la ſéroſité des extrémités du ſcrotum & de la circonférence s'eſt rendue à l'eſtomac, & a été vomie : ce qui avoit été remarqué depuis long-tems par le ſage Sydenham, ſuivant qu'il s'en explique à la page 77 de ſa Diſſertation ſur l'hydropiſie, & qui eſt confirmée par l'Obſervation de *Notta*, rapportée au premier volume de l'Hiſtoire des maladies hépatiques de M. Bianchi.

2° L'opération de la paracenteſe (qu'il eſt rare de pouvoir placer avec les conditions

exigées par les Auteurs qui en ſont partiſans) doit, pour ainſi dire, tomber dans l'oubli, & pour les raiſons qui en ſont rapportées par l'Auteur cité (Sydenham), & parce qu'elle ne peut évacuer toutes les eaux des hydropiques; mais particuliérement parce qu'il eſt démontré par notre Obſervation qu'il exiſte des iſſues (*a*) de l'abdomen à l'eſtomac & aux inteſtins, par où elles ſont tranſmiſes dans ces capacités pour être évacuées. Les incrédules peuvent lire à ce ſujet la réponſe que leur fait Sydenham d'aprés Hippocrate, s'ils nient ce fait, parce qu'ils ne connoiſſent point ces iſſues.

Eſt-il bien vrai que l'aſſujettiſſement au bubonocelle ſoit un obſtacle qui doive toujours empêcher qu'on ne procure le vomiſſement à ceux chez qui il eſt indiqué d'ailleurs.

Le mouvement inverſe de l'eſtomac, qui entraîne à la même détermination celui des boyaux, & la preſſion des muſcles abdominaux, du diaphragme qui ſe fait dans le vomiſſement de bas en haut, ne devroient-ils pas au contraire concourir à une réduction plus aiſée ? On entend que ce mouvement doit être ménagé, & qu'il faut avoir égard à ce qu'il n'y ait ni inflammation ni obſtacles inſurmontables, & que la main habile d'un Chirurgien doit coopérer à cet ouvrage.

(*a*) Cette évacuation, ſelon toutes les apparences, s'eſt faite par le moyen du tiſſu cellulaire; il eſt inutile de chercher d'autres iſſues qu'on ne connoît pas.

FIEVRE GANGRENEUSE

Guérie par le quinquina ; par M. VARNIER, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, & de la Société littéraire de Châlons-ſur-Marne.

Le 4 d'Août de l'année 1757, le nommé Dumont, Cuiſinier de Meſſieurs les Doctrinaires du Collége de Vitry, fut ſaiſi vers midi d'un friſſon, & après d'une fiévre violente ; il n'appella pas de ſecours ce jour-là, ne ſe croyant attaqué que d'une fiévre tierce ; vers minuit il fut réveillé par les douleurs les plus vives & les plus cuiſantes aux parties naturelles (la verge & le ſcrotum) qui, en quelques heures ſe ſont enflammés & gonflés extraordinairement. Au point du jour il envoya chercher ſon Chirurgien, M. Dufrainay, qui le ſaigna amplement & bruſquement au moins quatre fois ce jour-là, deuxiéme de ſa maladie, lui preſcrivit une diette exacte, de la tiſanne nitrée, & lui appliqua des cataplaſmes de mie de pain, de lait & de ſain-doux. Ce malade m'envoya chercher, avec ſon Chirurgien, le lendemain Dimanche à dix heures du matin ; je lui trouvai une grande fiévre, le pouls fort

dur, ſe plaignant beaucoup de douleurs cuiſantes aux parties. Le ſcrotum étoit dur comme du bois, gros comme une tête d'enfant; je remarquai à la verge, vers le prépuce & ſous l'urêtre, à proportion & à différens endroits, des taches livides & quelques phlictaines bleuâtres, ſaillantes en dehors & remplies d'une ichor rouſſâtre. Je fus très-ſurpris d'un pareil déſordre en ſi peu de tems. On le ſaigna encore deux fois ce jour-là; on fit quelques mouchetures avec la lancette ſur les parties enflammées, & particuliérement ſur les phlictaines, on fit de plus prendre un lavement émollient au malade; le ſoir tout étoit déja tout noir. Le Lundi on le purgea avec la caſſe, &c. en deux verres, on lui fit beaucoup de ſcarifications, & on appliqua ſur les parties ſouffrantes un cataplaſme de fleurs de mélilot, de camomille & de quinquina, le tout bouilli dans le gros vin, avec addition d'un peu de graiſſe de porc pour empêcher le trop prompt déſéchement. Le Mardi matin nous fumes très-vivement frappés en entrant dans la chambre, de l'odeur cadavereuſe qui y étoit répandue; examen fait des parties nous les trouvâmes dans l'état le plus affreux de gangrene & de pourriture, nous avions peine à ſoutenir l'odeur fétide qui en exhaloit; les ſcarifications furent multipliées par-tout où il le falloit; & pour empêcher le progrès,

& ſéparer le mort du vif, outre le cataplaſme ci-deſſus, je preſcrivis les apozêmes de quinquina pour boiſſon, & à chaque penſement on lavoit les parties affectées avec la décoction de quinquina dans le vin, avec addition d'eau-de-vie camphrée, comme les meilleurs remedes & les plus ſûrs antiſeptiques que nous connoiſſions.

Le Mercredi matin il ſe détacha quelques lambeaux pourris. Ce qui nous raſſuroit pourtant du côté de la vie du ſujet, c'eſt que les décoctions ci-deſſus, & le cataplaſme, lui cauſoient des cuiſſons dont il ſe plaignoit fort.

Le Jeudi matin tout le reſte de la peau du ſcrotum & du deſſous de la verge tomba avec le cataplaſme, le deſſus du prépuce s'enleva avec facilité, & le tout d'une puanteur exceſſive; le deſſous reſtant encore livide, le ſoir il parut d'une grande ſenſibilité. Le Vendredi matin la peau livide qui reſtoit tomba avec le cataplaſme, & nous fit voir ce qu'elle couvroit d'un rouge vif & d'une ſenſibilité ſi exquiſe, que le malade eut peine à ſupporter toutes ces lotions. L'odeur cadavereuſe preſque diſſipée nous donna lieu d'eſpérer, la fiévre ſe calma; nous tempérâmes la vivacité des fomentations, mais nous lui conſeillâmes fort la continuation des apozêmes de quinquina, la diette rigoureuſe de ſix bouillons en 24 heures. Le malade n'a but que

cinq à ſix pintes deſdits apozêmes, dans chacun deſquels il entroit dix gros de quinquina, le nitre & la régliſſe; peu-à peu le gonflement ſe diſſipa & fit évanouir le danger. On a été obligé d'appliquer quelquefois la pierre infernal; enfin le malade a été près de ſix ſemaines dans ſon lit, pendant leſquelles la peau s'eſt régénérée inſenſiblement. Quelques circonſtances de retours de fiévre, &c. ont obligé de le purger pluſieurs fois.

Cette Obſervation fait voir bien clairement la vertu admirable du quinquina contre la gangrene, tant en boiſſon qu'en fomentation; ſa décoction dans le vin, animée de la diſſolution de camphre dans l'eſprit de vin, fait le plus grand antiſeptique que la ſaine Chirurgie puiſſe employer.

J'ai traité il y a deux ans une jeune Dame, qu'on avoit été obligé d'accoucher de force avec les crochets, qui après ſa couche ſouffroit extraordinairement des parties & dans laquelle, dès le lendemain, l'odeur de pourriture ſe faiſoit appercevoir, qui a été parfaitement guérie en peu de tems par la diette rigoureuſe & la boiſſon de quinquina; ce qu'il y eût de ſingulier, c'eſt qu'il tomba des lambeaux pourris que la vertu du quinquina avoit apparemment ſéparé du vif.

OBSERVATION

Sur quelques maladies peu communes ; par M. THIERY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Un homme âgé de 40 ans, de taille quarrée, d'un tempéramment phlegmatique & bilieux, après avoir fait pluſieurs voyages de Madrid à Paris, avoit acquis un embonpoint exceſſif par un long ſéjour à Bayonne, où ſans aucune ſorte d'exercice, il paſſoit la plus grande partie du temps à table. Il revint à Paris en poſte à cheval, non ſans beaucoup de fatigue, & au moment de ſon arrivée, le 16 Octobre 1755, il tomba malade d'une fiévre manifeſtement putride. J'avois appris, en le traitant en pluſieurs occaſions, combien cet homme, quoique robuſte & dur au travail, perdoit aiſément ſes forces à la moindre maladie & par les ſaignées. Je les ménageai donc dans celle-ci, je n'en fis que deux ou trois même fort petites, & uniquement pour donner lieu à l'émétique & aux autres remédes. Bientôt je m'apperçus que ce qui n'étoit d'abord que précaution ſage, devenoit néceſſité ; & que les ſaignées étoient abſolument impraticables par la foibleſſe du pouls & l'abbattement extraordinaire des

forces. Je me tournai du côté des purgatifs combinés avec les antiputrides; je les entremêlois de cordiaux, parmi leſquels l'elixir de propriété tenoit la premiere place, & étoit employé en grande doſe, même au plus fort de la fiévre. Ce traitement, quoique ſingulier dans un températamment qui paroiſſoit athlétique, réuſſit ſans me ſurprendre; l'habileté dans notre art conſiſtant, ce me ſemble, a bien ſaiſir toutes les circonſtances d'une maladie, & à ne ſuivre dans la curation des méthodes tellement générales, qu'elles ne ſoient continuellement appropriées au cas particulier de chaque ſujet, & rendues pour ainſi dire, *individuelles*. Les évacuations du bas-ventre étoient ſoutenues tous les jours chez notre malade; elles furent prodigieuſes par la quantité; le cours des urines ſupprimé dans les commencemens ſe rétabliſſoit peu-à-peu; un ſentiment de peſanteur & de douleur dans la région ombilicale ſe diſſipoit inſenſiblement, ainſi que la foibleſſe, la laſſitude, & tous les accidens: nous gagnons le 14 Novembre & le malade eſt abſolument ſans fiévre. On vient aux alimens qu'on ne donne à notre convaleſcent qu'en quantité & qualité convenables: cependant peu de jours après il ſe plaint d'un ſentiment de plénitude, de dégoût, de nauſées, & ſe trouve ſi fatigué & ſi foible qu'il eſt obligé de ſe re-

mettre au lit. Je preſcris auſſi-tôt un vomitif, puis un purgatif, & de ſuite un apozême à prendre tous les matins, fait avec les racines d'aulnée, de ſerpentaire de Virginie & de contrayerva. Le malade ſe trouve mieux; il demande de la nourriture, dont on le fait uſer avec encore plus de précaution que ci-devant, & qu'on fait précéder à chaque fois de l'elixir de propriété dans une infuſion de fleurs de camomille. Au bout de ſix jours la même ſcene ſe renouvelle: nauſées, vomiſſemens, anxiétés produites par une abondance de vents, laſſitude, foibleſſe extrême, peſanteur de tête. En conſéquence, je vins aux purgatifs mêlés avec les antiputrides: craignant pour lors qu'un reſte de levain fébrile ne fut la ſource cachée d'où ſe renouvelloient tous ces accidens, je preſcrivis un vin de Quinquina avec les ſtomachiques & les amers; & comme la conſtipation du ventre ſembloit être le ſymptôme avant-coureur de tous les autres, je fis répéter pluſieurs fois dans la journée l'uſage de pillules compoſées d'aloës, de myrrhe, de rhubarbe, de ſavon & de baume du Perou: j'ordonnai au ſurplus que le convaleſcent ſortit du lit, qu'il eſſayât de faire quelques tours dans ſa chambre, qu'il évitât l'excès de ſommeil auquel il ſe ſentoit très-diſpoſé, &c. inſiſtant principalement ſur la nourriture, qu'il ne devoit

prendre que quand il ſe ſentiroit preſſé de la faim ; qu'il reſtât ſur ſon appétit, & qu'au moindre ſentiment de plénitude ou de peſanteur, il eut recours à quelques cuillerées de bon vin, ou à un peu de caffé. Tout cela fut aſſez fidélement exécuté, & pendant huit à dix jours les choſes parurent prendre le tour le plus favorable. Cependant une peſanteur de tête à la moyenne partie du front, dont le malade n'avoit jamais été bien quitte, reparut avec plus de violence, ainſi que les autres accidens. Il s'y joignit un délire obſcure d'idées triſtes & noires, des vomiſſemens de matieres tantôt vertes & tantôt noirâtres. Le viſage étoit plombé, & avoit je ne ſçais quoi de ſiniſtre ; les yeux étoient éteints ; le pouls, qui avoit été très-lent depuis le 14 de la maladie aigue, le fut pour lors bien davantage ; cet homme avoit à peine la force d'articuler avec une lenteur extrême quelques paroles, pour exprimer ſon déſeſpoir, & la perſuaſion où il étoit qu'il alloit mourir. De nouveaux accidens, ſi graves par eux-mêmes & plus encore par les circonſtances, me déterminerent à employer de nouveaux ſecours. Quoique les évacuations par les ſelles, toutes épaiſſes, humorales, bilieuſes, allaſſent, depuis le 16 d'Octobre juſqu'au commencement de Décembre, a plus de cent livres, par l'évaluation la plus médiocre que j'en avois faite, je ré-

ſolus d'en procurer encore de nouvelles par le mercure doux uni à d'autres remédes, pour paſſer enſuite à l'uſage du vin ſuivant :

℞ Radic. Helleb. nig. ℥ ß enul. campan. ʒ vj cinnamom. ʒ iij contrayerv. ʒ ij digerant. in vini alb. generoſ. ℔ iij per horas xlviij. Cola ſ. a. & ſolv. tartar. martial. ſolubil. ʒ ij.

Effectivement, la peſanteur de tête & le délire furent emportés en peu de jours, le malade qui ſe trouvoit mieux qu'il ne l'avoit été depuis longtems, commençoit à eſpérer ſa guériſon. Malgré ce changement heureux, le vomiſſement reparoiſſoit de tems à autre, & fut pour lors accompagné d'une douleur à la région du foie & de l'eſtomac : il s'y joignoit une jauniſſe légere qui n'étoit pas continuelle, & dont les retours étoient auſſi fréquens qu'irréguliers. Le malade étoit privé d'alimens ſolides depuis 12 à 15 jours ; ſa foibleſſe ne lui permettoit plus de ſortir du lit, rien ne ſembloit ranimer ſes forces. Je le fis voir à pluſieurs de mes confreres, qui propoſerent différens remédes qu'on employa ſans ſuccès apparent. Un bruit ſe répandoit pour lors que cet homme avoit été

empoiſonné, bruit fondé, ſans doute, ſur la ſingularité d'une maladie ſi rébelle, & aidé peut-être de la confiance au Médecin, qu'on ſavoit d'ailleurs s'être donné bien des ſoins dans tout ce traitement. Quoiqu'il en ſoit, on ne put conſtater aucun fait relativement à ces ſoupçons. Cependant pour ne rien négliger de ce qui pouvoit aſſurer une guériſon commençante, je ne les mépriſai pas tout-à-fait. Me rappellant alors l'hiſtoire de la maladie, il me parut que ſi cet homme avoit pris par mégarde, ou autrement, quelque poiſon, ce devoit être principalement quelque préparation de Saturne. Dans cette idée je voulus eſſayer d'un mêlange d'huile d'amandes douces, de manne, de thérébentine & autres ſubſtances qui convenoient également à tout. Dès le lendemain le malade parut mieux. Les douleurs de ventre, la conſtipation, la laſſitude ſe diſſiperent : je continuai l'uſage de la thérébentine ſous une autre forme. Les urines, qui précédemment couloient avec peine malgré les remédes convenables, charierent pour la premiere fois un dépôt muqueux fort abondant; le pouls acquéroit une fréquence plus naturelle; les vomiſſemens étoient plus rares, de qualité moins mauvaiſe, ils cédoient aiſément à une potion calmante & appropriée; le corps, qui, dans une maladie ſi longue, paroiſſoit avoir perdu à peine quelque choſe

de ſa plénitude, commençoit depuis quelques jours à s'exténuer ; tout ſembloit ſe diſpoſer à une heureuſe guériſon. En effet, le ſixiéme jour de l'uſage de la thérébentine, &c. qui étoit le premier Janvier 1756, le malade d'un air gai, & avec une vivacité dans les yeux & dans la parole qu'on ne lui avoit point encore vue, aſſuroit à ſon Médecin qu'il ſe ſentoit intérieurement revivre & qu'il étoit guéri. Il prit enſuite les eaux de Vichi, aiguiſées de différentes manieres & entremêlées de purgatifs. Le ventre continuoit d'être libre, les vomiſſemens s'éloignoient de plus en plus ; mais cette convaleſcence, quoiqu'enfin heureuſe, fut bien longue. Le malade employa trois ſemaines à eſſayer de ſe tenir debout dans ſa chambre, & à uſer des alimens les plus légers. Il fut près d'un mois à s'affermir dans les tentatives de monter & de deſcendre les eſcaliers, & de ſoutenir dans une voiture la préſence des différens objets. A la fin de Mars, ils ſe trouvoit en état de ſe traîner aux promenades. Il s'apperçut pour lors d'un nouvel accident. C'étoit d'être ſaiſi d'horreur & d'effroi à la vue d'un baſſin ou d'une mare d'eau, horreur qu'il ne ſentoit pas quand aſſis tranquillement dans ſa chambre il voyoit répandre de l'eau, ou qu'il en buvoit lui-même. Cet accident ſe diſſipa inſenſiblement par l'uſage des corroborans, de

l'exercice & par l'habitude : il reprit ſes forces & ſes fonctions ordinaires à la fin du printems, & s'eſt toujours bien porté depuis.

Le ſieur Robert, Garçon de chambre de Madame Sophie de France, ſe trouvant au mois de Juillet 1756 à Compiegne, où la Cour étoit pour lors, y fut attaqué d'un mal de tête de la derniere violence. Bientôt la fiévre s'y joignit, elle fut longue, cruelle & maligne. On employa les ſaignées, l'émétique & les purgatifs. La fiévre diminua par ces ſecours, & le ſieur Robert fut en état de revenir à Verſailles. Mais il lui reſtoit des accidens fâcheux qui paroiſſoient incurables, parce qu'ils avoient réſiſté aux remédes qu'on avoit faits en aſſez grand nombre. Madame Sophie qui avoit des bontés pour lui, me fit l'honneur de le confier à mes ſoins, me faiſant recommander par Madame la Maréchale de Duras de lui porter les ſecours les plus convenables, au cas que je cruſſe qu'il y eût encore à eſpérer. Je faiſois pour lors de fréquens voyages à Verſailles pour la ſanté d'une Dame plus illuſtre encore par ſes vertus que par ſa naiſſance & la place qu'elle occupe ; & qui veillant avec tant de ſuccès à l'éducation des Enfans de France, rendoit ſa conſervation encore plus intéreſſante à la Cour & au Public. Je viſitai donc le ſieur Robert le 13 Octobre. Il étoit âgé de 34 à 35 ans, ſon tempéram-

ment me parut fort & répondoit à ſa taille; quoiqu'il fut maigri par une maladie de trois mois je le trouvai aſſez charnu; la fiévre étoit médiocre ſans redoublemens réguliers, le pouls très-plein: il ſe plaignoit d'une douleur fixe, gravative & continuelle à la partie moyenne du front: il ne pouvoit jouir pleinement de ſa tête, ſes idées étoient confuſes & mélancoliques: pour peu qu'il eſſayât de ſe tenir debout il étoit ſaiſi de vertiges: mais ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt que ſa vue étoit conſidérablement diminuée, que le regard avoit quelque choſe de farouche, quoique le malade fut d'un caractere fort doux, & que ſes yeux étoient devenus louches. Ces ſymptômes me fourniſſant l'idée de quelques varices ou anevriſmes dans la ſubſtance du cerveau, ou dans les nerfs optiques, je formai en conſéquence le plan de la curation. Je débutai par une ſaignée de la jugulaire, qui fut très-copieuſe, & qui n'avoit point encore été tentée. Le ſang étoit épais & noir. Le lendemain je lui fis commencer l'uſage, répété pluſieurs fois dans la journée, de pillules, qui en fondant & évacuant doucement, fiſſent une révulſion continuelle du cerveau. Il prenoit par-deſſus chaque priſe, une taſſe d'infuſion de petite ſauge. De jour en jour le malade ſe trouvoit plus dégagé. La ſemaine d'après il paſſa à l'uſage d'une décoction de gayac,

aiguiſée de purgatifs & de vulnéraires, ce qui fut continué pluſieurs jours de ſuite. Pendant tout ce tems je preſcrivis la diéte la plus auſtere, le malade maigrit beaucoup; mais la fiévre, la plénitude du pouls étoient emportées, tous les accidens diminuoient à vue d'œil; la douleur de tête n'étoit plus gravative, ou lancinante comme autrefois, & du front où elle étoit fixée, elle avoit paſſé à l'occiput après avoir parcouru différentes parties. Je crus pour lors être aſſez avancé pour en venir à l'uſage des remédes toniques & corroborans. Je commençai par les eaux de Forges, qui furent continuées pendant 8 à 10 jours. Immédiatement après le malade prit pluſieurs fois dans la journée le vin ſuivant.

℞ Cortic. Peruvian. craſſiuſc. triti ℥j radic. gentian. ariſtoloch. rotund. ſerpentar. virgin. aa ʒ ij cortic. citr. ʒ j ß ſal. abſinth. ʒ j limatur. chalyb. optim. ℥ ß pulp. colocynthid. ʒ iij diger. per dies iv in vini burdigal. ℔ iij. dein col. ſ. a.

Il joignit à ce remède l'uſage de l'exercice & des alimens ſolides en quantité convenable.

venable. Au commencement de Décembre il reſtoit à peine quelques veſtiges d'une ſi grande maladie : le ſommeil étoit bon, tranquille, ſans être exceſſif ou troublé comme auparavant ; les yeux étoient revenus à-peu-près dans leur état naturel, la vue ſe fortifioit de jour en jour, la tête étoit très-libre ; jamais malade n'exprima avec des tranſports plus marqués la joie de ſe voir guérir. Pour y mettre plus de certitude, & éviter toute rechûte, je lui fis continuer ce dernier reméde, avec quelques changemens, juſqu'à la fin de l'année, ce qui ne l'empêchoit pas de faire ſon ſervice. Depuis ce tems juſqu'au mois d'Août de l'année 1757, le ſieur Robert a joui de la plus parfaite ſanté, & étoit parvenu au mois de Juillet à une conſtitution d'Athléte. Mais que cet état eſt trompeur, ſelon la judicieuſe remarque d'Hippocrate ? Une indigeſtion bien méritée fut trop mépriſée par cet homme robuſte; il mangea par-deſſus à ſon ordinaire, parce que l'appétit étoit bon ; il s'en forma une ſeconde accompagnée de vertiges, qui furent bientôt ſuivis d'une foibleſſe dont il ſortit avec la bouche un peu tourné. Cependant comme la tête reſta libre, & qu'il n'y eut point de dérangement dans les yeux, tout ſe rétablit bientôt & ſans aucune ſuite fâcheuſe avec les remédes indiqués. Mais convaincu par ce nouvel accident, quoique très-léger en

comparaiſon de la premiere maladie, que dans ce ſujet les vaiſſeaux de la tête ſont naturellement trop dilatés & qu'ils s'engorgent aiſément, j'en pris l'occaſion de faire enviſager de nouveau au ſieur Robert l'importance des maladies de cette eſpece; qu'il devoit, pour en prévenir les retours fâcheux, s'aſtreindre rigoureuſement au genre de vie que je lui avois preſcris, qu'il ſe méfiât d'une plénitude exceſſive qui ſeroit toujours à craindre pour lui, & qu'il uſât pendant pluſieurs années de quelques préſervatifs au tems des ſolſtices, principalement à celui d'été.

LETTRE

A l'Auteur du Journal de Médecine, ſur la Rougeole; par M. GONTARD, *Conſeiller Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolois.*

MONSIEUR,

On eſt trop perſuadé que la rougeole & la petite vérole ſont deux maladies ſemblables par leur nature, comme l'obſerve très-judicieuſement M. Hatté dans ſa ſçavante Diſſertation inſérée dans votre Journal (Tom. II. pag. 346). La plûpart des Auteurs mêmes les regardent comme deux maladies analo-

gues, en en traitant tout à la fois comme d'une ſeule maladie, & ils donnent une même méthode curative pour toutes les deux, tandis qu'elles n'ont rien de commun que le titre générique d'inflammation, & que du reſte elles ſont très-différentes. L'une, d'un caractere phlegmoneux, doit ſe terminer heureuſement par une ſuppuration louable & tranquille ; c'eſt par cette voie que la nature ſe délivre de l'humeur variolique, & malheur à ceux dans qui cette opération ne ſe fait pas parfaitement. L'autre, d'un caractere éréſipélateux, ſe termine par réſolution : mais la matiere morbifique, que devient-elle, ſi l'on ne l'expulſe dans le tems qu'elle eſt en mouvement ? La voie de la tranſpiration ſemble être celle que la nature ſe propoſe, puiſqu'elle pouſſe l'humeur vers l'habitude du corps ; cependant les ſudorifiques qui portent un peu de chaleur ſont ordinairement nuiſibles, & l'on ne s'apperçoit gueres que la ſueur même ſpontanée, diminue les ſymptomes. C'eſt qu'il n'y a qu'une petite partie de l'humeur qui ſe montre ſur l'habitude du corps, la plus grande exerce ſes cruautés dans l'intérieur. La voie des ſelles, quoiqu'oppoſée, lorſque la nature s'en ſert, eſt pourtant la plus ſalutaire, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop abondante ; au lieu qu'elle eſt très-dangereuſe dans la petite vérole, de même que tout ce qui eſt capable de détourner l'humeur de

l'habitude du corps. Mais dans la rougeole, où il n'y a point de ſuppuration ni d'excrétion cutanées à faire, où l'humeur rubiolique doit même ſe retirer de la peau par la réſolution, que riſque-t-on de l'attirer vers les couloirs des inteſtins ? La méthode que j'ai ſuivie, prouve qu'il n'y a pas de meilleure voie & qu'elle n'eſt jamais dangereuſe, pourvu qu'on ait ſoin de faciliter le dégorgement des petits vaiſſeaux, ſiége de l'inflammation externe & interne, par un nombre de ſaignées qui doit répondre aux forces du malade, & diminuer par-là, de même que par les autres calmans, l'érétiſme préſent, & prévenir celui que les évacuans pourroient cauſer.

Voici quel étoit en général le caractere des rougeoles qui régnerent ici pendant les mois de Décembre 1756 & de Janvier ſuivant : la fiévre ſe déclaroit par un friſſon, des maux de tête & des nauſées qui continuoient juſqu'à ce que j'euſſe fait vomir le malade. L'éruption commençoit le troiſieme ou le quatrieme jour de la fiévre ; & plus celle-ci étoit forte ou d'un mauvais caractere, plus elle retardoit l'éruption. Cette rougeole attaquoit principalement les adultes. Elle commençoit par le viſage & les bras. Il y en avoit qui n'en avoient gueres par le reſte du corps, d'autres dont tout le corps en étoit extrêmement couvert.

Quand je la ſoupçonnois, je faiſois ſaigner

le malade, & le lendemain je le faiſois vomir d'une maniere proportionnée à ſes forces, quand même il n'y auroit eu aucune indication bien marquée, ce qui étoit rare. Auſſi-tôt après l'effet du remede, la rougeole paroiſſoit. Enſuite je réitérois la ſaignée ſelon la force de la fiévre & l'intenſité de l'inflammation, où je me contentois de purger une ou deux fois de deux jours l'un. Et ordinairement avant la derniere purgation, c'eſt-à-dire, le troiſieme jour de l'éruption, la rougeole, la fiévre & tous les ſymptomes diſparoiſſoient, & le malade ſe portoit auſſi bien que s'il ne l'avoit point été du tout. Si la rougeole étoit ſortie lorſque je voyois le malade, je le traitois de la même façon & avec le même ſuccès. Il y en eut quelques-uns où la fiévre paroiſſoit tout-à-fait putride, c'eſt-à-dire, qui avoient la langue fort chargée, des vomiſſemens d'une matiere bilieuſe porracée, avec un pouls foible & mol. Quelquefois dans ce cas je ne jugeois pas la ſaignée néceſſaire, mais j'inſiſtois davantage ſur les évacuans, & ces malades avec quelques jours de plus que les autres, étoient auſſi parfaitement guéris.

Je n'aurois pas penſé, Monſieur, à vous envoyer ceci, ſi je n'avois eu occaſion depuis d'éprouver le même ſuccès de la même méthode ſur pluſieurs autres malades, ſur chacun deſquels j'ai eu attention de faire des

Obſervations particulieres & le Journal du traitement.

Le premier fut une fille âgée de vingt ans, que je vis le 28 Septembre dernier couverte de rougeole qui avoit commencé à paroître le jour d'auparavant. Comme elle venoit d'avoir ſes regles, & qu'elle n'étoit pas bien malade, j'attendis la fin de cette évacuation naturelle. Le 30 les taches diminuoient. Le premier Octobre je lui donnai un émétique, & le lendemain il ne paroiſſoit plus aucune tache, & elle ſe portoit bien.

Le 29 du même mois je vis une autre fille du même âge toute couverte de rougeole, qu'on avoit commencé à appercevoir le jour d'auparavant. Elle avoit beaucoup de fiévre, une toux continuelle, la reſpiration gênée, de grands maux de tête & un feu conſidérable dans la gorge. Je la fis ſaigner ſur le champ. Le 30 je lui fis prendre un émétique. Je lui fis faire auſſi une potion béchique adouciſſante. Le premier Octobre il n'y avoit plus ou preſque plus de toux, & les taches étoient beaucoup diminuées. Le 2 il n'y avoit plus ni fiévre, ni toux ni rougeole. Elle fut purgée & ſe porta au mieux.

Le troiſieme étoit un homme robuſte âgé de trente ans, que je vis le premier d'Octobre avec une fiévre des plus fougueuſes. Je le fis ſaigner & le lendemain vomir, ſelon les indications qu'il y avoit, ſans penſer même

à la rougeole. Le 4 l'ayant purgé avec une légere infuſion laxative & la manne, la toux ſurvint avec un crachement de ſang, comme dans les péripneumonies, quoique l'oppreſſion & la douleur de poitrine ne fuſſent pas bien conſidérables. Je lui ordonnai une potion béchique. Le 5 la rougeole parut avec la diarrhée, & le crachement de ſang continua, de même que le 6. Il lui ſurvint le 7 une inflammation à la gorge, qui ne lui permettoit d'avaler le liquide qu'avec beaucoup de peine. La diarrhée avoit beaucoup diminué. Quoique ces ſymptomes ſemblaſſent demander la ſaignée, le peu de conſiſtence du pouls me parut s'y oppoſer. Je le purgeai comme ci-deſſus, de même que le 9, que les ſymptomes diminuerent. Il avoit tous les ſoirs une potion béchique & narcotique. Le 11 il fut purgé; il reſtoit fort peu de rougeole, & il alloit beaucoup mieux. Le 13 il le fut encore, & tout diſparut; excepté un reſte de fiévre & quelque expectoration louable qui finirent tout-à-fait le lendemain. Il y a lieu de penſer que, ſans toutes ces évacuations, la maladie accompagnée de tant de mauvais ſymptomes, ne ſe ſeroit pas terminée auſſi heureuſement; peut-être même qu'une ſaignée de plus auroit encore mieux fait; mais je m'en abſtins par la raiſon que je viens de dire.

Le 12 du même mois une femme d'environ vingt-cinq ans, avoit une fiévre qui n'étoit

pas bien forte, & ne ſe plaignoit que de maux de cœur. Je lui ordonnai un vomitif, dont l'effet fut ſuivi immédiatement de l'éruption de la rougeole. Le 13 tout ſon corps en étoit couvert. La fiévre étant plus forte & le pouls plus plein que le jour d'auparavant, je la fis ſaigner, & le 14 purger. La rougeole étoit encore dans ſon état, mais d'ailleurs la malade ſe trouvoit beaucoup mieux. Le 15 les taches diminuerent, & il reſta très-peu de fiévre. Le 16 elle fut repurgée, & il ne fut plus queſtion ni de rougeole ni de fiévre; & la malade dès-lors ſe porta au mieux.

Le 20 je fus appellé pour voir une fille de vingt-cinq ans, qui avoit une toux ſeche, continuelle & comme convulſive, le pouls d'une fréquence fébrile; mais quoiqu'elle fût d'un tempérament aſſez robuſte, il n'étoit ni plein ni fort. Elle ſe plaignoit d'un mal de tête, d'une ardeur dans la gorge & de maux de cœur. Je lui fis donner ſur le champ une doſe convenable de tartre ſtibié mêlé avec de la manne. Elle vomit beaucoup de matiere bilieuſe, & auſſi-tôt après on vit paroître une quantité prodigieuſe de taches de rougeole. Sa boiſſon ordinaire fut une infuſion de capillaire & de coquelicot. Je lui fis prendre tous les ſoirs une potion béchique avec vingt gouttes de teinture anodine. Le 22 je lui preſcrivis ſeulement trois onces de manne, qui la purgerent aſſez. La nuit ſur le matin elle ſua

beaucoup, la toux parut diminuer. Le 23 dans la nuit elle ſua auſſi. Le 24 elle fut purgée, & ſe trouva un peu mieux. Le 25 elle touſſoit encore beaucoup le jour & la nuit, & ſouffroit beaucoup de la tête. Le 26 beaucoup de toux & la reſpiration gênée. Je lui fis prendre trois onces de manne, enſuite elle ſe trouva mieux & paſſa bien la nuit. Le 27 la reſpiration étoit libre, la toux moins violente & moins fréquente, les taches diſparoiſſoient, & le ſoir il y avoit peu de fiévre; auſſi paſſa-t-elle très-bien la nuit, ainſi que le lendemain que la fiévre, les taches, la toux, tout diſparut entiérement. J'obſerve ici que les ſueurs n'étoient ſuivies d'aucun ſoulagement, au lieu que les évacuations par les ſelles lui en procuroient quelque peu.

Le 23 je vis un homme de trente ans aſſez robuſte, tout couvert de rougeole, avec une toux fréquente & des nauſées. Il me dit que le 21 il avoit craché du ſang, & que le lendemain 22 la rougeole avoit paru. Je le fis ſaigner & le lendemain vomir. Il ſe trouva mieux, de même que le 25, que la toux ceſſa entiérement. Le 26 il fut purgé, & le 27 il n'y eut plus ni fiévre ni taches de rougeole.

Le 25 je purgeai une fille de onze ans, à l'occaſion d'une petite fiévre qui n'étoit accompagnée d'aucun ſymptome remarquable. Après l'effet du remede, la rougeole parut. Le 26 elle n'en étoit point incommodée. Je

la repurgeai le 27, & le même jour elle fut ſans fiévre & ſans rougeole, & ſe porta au mieux.

Le 30 Novembre un enfant de quinze ans, guéri depuis quelques jours d'une fiévre quarte, reprit la fiévre preſque tout d'un coup, & en même tems la rougeole parut ſans aucun accident. Je le fis ſaigner le même jour, le lendemain vomir, & après l'effet du remede, la rougeole & la fiévre diſparurent, & il ſe porta parfaitement bien. Je ne laiſſai pas que de le purger deux jours après.

Dans ce dernier exemple, comme dans bien d'autres, que devient le prétendu venin de la rougeole qui diſparoît preſque tout d'un coup de la ſurface du corps, & le malade ſe trouve guéri? On craint cependant vulgairement qu'il ne ſe repompe dans le ſang, & qu'il ne cauſe des ravages dans l'intérieur. On ne juge que ſur les apparences, & l'on ne penſe pas qu'il y en a toujours plus dans l'intérieur qu'il n'en paroît ſur l'extérieur, & que ce n'eſt pas par la peau qu'il doit ſe diſſiper, puiſque ce ne ſont pas des exanthemes qui ſe terminent par la ſuppuration, mais par la réſolution qui ne s'opere ſur l'extérieur comme dans l'intérieur, que par le dégorgement des vaiſſeaux enflammés. Que les mêmes inflammations ſuperficielles qui paroiſſent à l'extérieur, ſe trouvent auſſi ſur les membranes internes; cela eſt prouvé par les

maux de gorge, où l'on voit dans le palais, au fonds du goſier, aux amigdales, à la luette, les mêmes rougeurs. Dans la trachée artere, dans les bronches elles excitent cette toux ſeche & convulſive qui accompagne preſque toujours la rougeole; dans l'eſtomac les envies de vomir & quelquefois le vomiſſement; & dans les inteſtins, les diarrhées qui ſurviennent. L'ouverture des cadavres pourroit le confirmer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BANDAGE SYMMETRIQUE,

Ou Corſet hernier imaginé par M. Housset, Docteur en l'Univerſité de Médecine de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, Médecin des Hôpitaux & Membre de la Société des Sciences & belles Lettres d'Auxerre.

Le bandage que je préſente au Public a la figure d'un corſet qui ſeroit échancré dans ſon milieu, je le nomme *ſymmétrique*, parce qu'étant partagé en deux parties, ce qu'on remarque d'un côté ſe trouve auſſi de l'autre; pour en avoir une demonſtration claire, j'en ai fait tirer un double deſſein afin qu'on le puiſſe conſidérer ſous ſes deux faces.

La figure premiere le fait voir extérieurement comme appliqué ſur un ſujet; je le diviſe en corps & en branches. Le corps déſigné par la lettre *a* eſt convexe pour s'ajuſter à la forme du bas-ventre, & en couvrir une bonne partie; il n'a rien de particulier, ſinon qu'il eſt percé de pluſieurs trous, 1, 2, 3, 4, & propres à introduire le lacet *d*, qui ſerre & réunit les deux côtés du corſet éloignés par l'eſpace *b*, pour ne point gêner les parties de la génération: à ſa portion inférieure on attache une boucle grand *C*, qui reçoit une laniere marquée par *e*, trouée de diſtance en diſtance, comme on peut s'en aſſurer dans la ſeconde figure.

Un peu plus haut que la boucle grand *C*, eſt un anneau petit *c*, dans lequel s'introduit & ſe fixe le bout de la laniere. Les extrémités de notre bandage ne ſont autre choſe que les lanieres *e e* & la petite ceinture *G G G*, qui concourent de concert à appliquer fortement le corps *a a a* ſur les endroits du bas-ventre qui doivent être comprimés. Les lanieres *e e* roulent à volonté ſur la ceinture, qui eſt leur point fixe, parce qu'elles forment un anneau dans leurs extrémités ſupérieures; elles deſcendent le long des vertebres lombaires, paſſent ſous les cuiſſes, entrent dans les boucles grands *C C*, & lorſque tout eſt bien arrangé & ajuſté, le

bout de ces branches eſt arrêté dans les anneaux petits *c c*, la ceinture travaillée par échancrure au dépens du corps, ne fait avec lui, ſi l'on veut, qu'une ſeule piéce, ou bien il en eſt ſéparé ſeulement d'un côté du corſet, pour enſuite y être joint par le moyen d'une boucle qui répondroit en devant pour la commodité du malade; mais il eſt mieux, à ce que je crois, de n'être pas obligé d'ajouter une nouvelle boucle, attendu que par le moyen du lacet *d*, on peut ſerrer ou deſſerrer le bandage de la maniere qu'on le déſire.

La figure ſeconde fait voir l'intérieur de la machine qui eſt concave; on n'y obſerve rien de nouveau, excepté les pelotes *b b* ſituées inférieurement & les lanieres flotantes *d d* attachées à la ceinture, dont les extrémités inférieures ſont trouées par dégré pour un uſage particulier dont nous allons parler.

Par ce que je viens d'expoſer il n'eſt pas difficile de concevoir l'application de cette machine ſur le vivant. Le corps *a a a*, couvre une bonne partie du bas-ventre; les pelotes *BB* ſont placées ſur les anneaux des muſcles de cette région, les compriment, & empêchent la rechute de l'inteſtin, ou de l'épiploon, dans les hernies après en avoir fait la réduction; c'eſt-à-dire, lorſque les parties mentionnées ſont rentrées dans

la capacité de l'abdomen. La ceinture *ggg* monte, ſelon une direction oblique, ſur la crête des os des îles : ils en ſont les points d'appui dans l'étendue indiquée par *ff*; les lanieres *dd*, fixées ſupérieurement à la ceinture, vont ſe rendre antérieurement aux boucles grand *CC*, & par leur moyen on peut ſerrer de plus en plus le pelotes *bb*, & le lacet *d* réunit au milieu & rapproche les deux côtés du corps du bandage *aa*.

Ce bandage eſt un diminutif de celui que j'ai eu l'honneur de préſenter à la Société Royale des Sciences de Montpellier, applicable dans toutes les eſpeces de hernies, les hydropiſies du bas-ventre, &c. Il ne peut ſervir que dans les hernies inguinales & ventrales, dites autrement *exomphales*. Il a cet avantage par deſſus les autres, de ſoutenir les inteſtins, d'entretenir leur équilibre, d'aſſujettir fortement les pelotes, de ne point gêner les malades qui peuvent vaquer ſans riſque à leurs affaires. Il a deux points fixes, on le ſerre & on le deſſerre ſelon le beſoin ſans peine.

Cette machine peut être exécutée en ferblanc, en cuir, en acier, couverte de linge & de peau, &c. L'endroit où l'on met les pelotes doit être muni d'une cuiraſſe proportionnée à leur volume; ces pelotes trouvent leur place, ſelon les différentes hernies

du bas-ventre, dans tous les points du corſet ſuſceptible d'augmentation & de diminution.

M. Briſſet, Chirurgien à Auxerre, l'exécute & commence à le pratiquer avec ſuccès.

OBSERVATION

Sur une pierre urinaire conſidérable; par M. Gourgues, *Chirurgien à Beaumont-ſur-Oiſe.*

Un enfant de quatre ans, fils de la veuve Parquet, demeurante à Champagne, village ſitué à une lieue & demie de cette ville, après des douleurs très-vives, a rendu par la partie moyenne & latérale gauche de la verge, une pierre du poids de cinq onces, formée comme un très-gros œuf de poulle: il y a dans une de ſes extrémités une cavité dans laquelle on pourroit y introduire le bout du doigt. J'ai eu l'honneur d'inſtruire M. Morand de ce fait; je lui ai même addreſſé l'enfant & envoyé la pierre, qui eſt à préſent entre les mains de Madame Darty, réſidente à l'Iſle-Adam.

Nota. M. Gourgues a oublié de nous inſtruire des accidens qui ont précédés & ſuivis la ſortie de cette pierre, s'il s'eſt fait une ſuppuration, ſi l'on a été obligé d'aider

la nature avec l'inſtrument ; & ſi il n'y a point eu quelques déchiremens, ou quelques délabremens dans les parties génitales de l'enfant.

OBSERVATION

Sur une femme qui rend par la matrice des portions d'os de différentes grandeurs & de différentes groſſeurs ; par M. DE VILLIERS, *Chirurgien au Mans.*

Le 8 Septembre 1745, je fus mandé pour voir la femme de Simon Barreau, âgée de 19 ans & mariée depuis dix mois. Elle étoit depuis quatre jours dans un travail ſi laborieux, que deux de mes Confreres & une ſage-femme qui vouloient la délivrer, ne pouvoient y réuſſir. L'enfant ſe préſentoit par la tête, mais les épaules étoient ſi larges qu'elles ne pouvoient ſe prêter que très-difficilement à ſa ſortie. J'inſinuai mes doigts le plus doucement & le plus avant qu'il me fut poſſible, pour me ſaiſir des aiſſelles de l'enfant, & je tirai à moi un des bras avec beaucoup de peine. J'en fis de même à l'égard de l'autre ; après cette manœuvre j'achevai de délivrer la mere à l'ordinaire ; elle s'eſt rétablie inſenſiblement, & au bout de deux mois elle vaqua à ſes affaires : il lui reſta

reſta pour toute incommodité, un écoulement d'urine involontaire. Mais depuis trois ans elle eſt devenue, par la ſingularité de ſes maux, un objet de ſurpriſe & de commiſération. Elle a rendu, à pluſieurs repriſes par la matrice, des portions d'os. Les ſept premiers ſont gros comme le doigt indice, d'un pouce & demi de longueur; le huitiéme eſt de la groſſeur d'un œuf de poule, tout hériſſé de pointes & à demi carié. On ne ſçauroit croire les douleurs qu'ont occaſionné ces corps étrangers par leurs ſorties. Le 5 Février dernier, il en ſortit encore un de la groſſeur d'une petite noix. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour preſcrire à la malade des remédes & un régime adouciſſans; mais toutes ces reſſources ſont inutiles, cette femme ſouffre toujours des douleurs cruelles, & produit tous les jours de ces matieres oſſeuſſes. J'imagine que ce ſont les os pubis qui ſe détruiſent par parties, & qui ſont rongés par l'âcreté de l'urine qui coule involontairement; ne doit-on pas auſſi conjecturer que la matrice eſt ulcérée dans la partie qui touche aux os pubis? Cette maladie m'a paru ſi ſinguliere, que j'ai viſité pluſieurs fois la malade, & je n'ai ſenti aucune inégalité ou défectuoſité apparentes dans les os du baſſin. Cette femme rend tous les jours des chairs pourries, & des urines mêlées d'une ſanie rouſſâtre. Ce-

pendant elle continue ſon travail de journée comme à l'ordinaire, & ſoutient les fatigues attachées à ſon état ; elle eſt à préſent âgée de 33 ans, & mene une vie très-languiſſante.

PRÉCIS

Des expériences ſur les eaux minérales de Hartfell, *près de* Moffat *en Ecoſſe ; par M.* HORSEBOURG, *Docteur en Médecine, de la Société d'Edinbourg.*

Les eaux minérales d'Hartfell qui n'ont été découvertes qu'en 1748, ont été examinées à *Moffat*, trois ou quatre jours après avoir été priſes à la fontaine. Elles étoient claires & tranſparentes ; leur goût étoit âpre, ſeptique, & ayant quelque choſe d'alumineux & de martial. Elles décompoſerent le ſavon, firent prendre une légere couleur verte au ſirop de violettes : avec la noix de galle elles prirent une couleur bleue d'abord, enſuite pourpre, & enfin noire. Bouillies avec le lait elles ne le caillerent point ; l'huile de tartre par défaillance y fit paroître quelques nuages d'adord verds, qui enſuite devinrent noirs, & enfin ſe précipiterent.

On les laiſſa repoſer. Elles dépoſerent un véritable ocre, perdirent peu-à-peu leur

goût martial, mais conſerverent conſtamment leur goût alumineux qui parut même augmenter. On en retira par l'évaporation un ſel, qui ayant été diſſous de nouveau dans de l'eau pure, lui donna le goût de l'eau minérale, changea en verd le ſirop de violettes, & tira une teinture bleue de la noix de galle. Ce ſel ſe bourſoufla dans le feu, & lorſqu'on le calcina il devint rouge & ſemblable au colchotar; il ne fit effervescence ni avec les acides, ni avec les alkalis.

Par des expériences ultérieures, on s'eſt aſſuré que ces eaux étoient moins chargées de parties minérales après les tems ſecs qu'après de longues pluies.

L'Auteur conclut de ſes expériences, que ces eaux contiennent un vitriol volatil & un vitriol fixe; il veut dire, ſans doute, qu'une partie du vitriol ſe décompoſe, car tous les vitriols ſont également fixes au feu; mais il y en a une partie qui ſe décompoſe comme le prouve l'ocre que ces eaux dépoſent. Outre le vitriol, il admet encore un véritable alun, dont l'exiſtence lui paroît prouvée par le goût particulier de ces eaux, & par le gonflement qui arrive au ſel qu'on en retire quand on l'expoſe au feu: il y a trouvé auſſi une petite quantité de terre calcaire.

On pourroit preſque conclure de cet analyſe, que les eaux d'*Hartfell* ſont bonnes dans le cas où les ſolides ſont relâchés, & le ſang trop aqueux & apauvri. Mais comme ces analogies ſont ſouvent fautives, il vaut mieux ne s'en rapporter qu'à l'expérience, qui démontre qu'elles réuſſiſſent dans la gale, les dartres, les vieux ulceres, priſes intérieurement & appliquées extérieurement. Elles ont produit auſſi de très bons effets dans les maladies de l'eſtomac & des inteſtins, dans les flux de ſang, dans les hœmophthiſies, les pertes, les ſuppreſſions, dans les fleurs blanches, pour prévenir les fauſſes couches, &c.

Pour prouver toutes ces vertus, on a préſenté en même tems à la ſociété d'Edinbourg, l'hiſtoire bien atteſtée de vingt-deux perſonnes guéries par le ſecours de ces eaux.

DÉTAIL

Des maladies épidémiques & des fiévres malignes peſtilentielles qui ont régné dans la Baſſe-Provence en l'année 1755 ; par M. DARLUE, Docteur en Médecine à Caillan.

Les chaleurs de l'été toujours très-vives dans la baſſe Provence, furent d'une plus grande durée en 1754 que de coutume ; les mois d'Octobre & de Novembre, dont les nuits ſont conſtamment plus fraiches, & les jours ſuſceptibles de pluſieurs variations dans l'atmoſphere, parurent ramener le printems par une température agréable & uniforme ; les pluyes que nous avons dès l'entrée d'Octobre ne tomberent qu'à la fin de Novembre ; mais elles furent ſi abondantes, les temps devinrent tout-à-coup ſi orageux, & les vents d'Eſt & Nord-Eſt ſoufflerent ſi longtemps, que nous paſſames ſans gradation ſenſible du chaud au froid. A peine jouimes-nous de deux ou trois beaux jours en Décembre. Les mois de Janvier & Février furent encore plus rigoureux : les neiges & la gelée rendirent les froids ſi vifs, qu'on ne ſe rappelloit point dans la Province d'en avoir eſſuyés de pareils. Une bonne

partie de nos oliviers, preſque tous nos orangers qu'on cultive en plein vent, & beaucoup d'arbres fruitiers en périrent. Pluſieurs comparoient ce froid à celui de 1729. En effet, quoique la liqueur du thermometre n'atteignit pas au même terme, elle reſta tout le mois de Janvier pluſieurs dégrés au-deſſous de la congélation, ce qui arrive très-rarement. Les mois de Mars & d'Avril furent également pluvieux, mais moins froids. Les inégalités de la ſaiſon & les fréquens débordemens de nos rivieres, nous retarderent le printems juſqu'à la fin de Mai.

Quoique les fiévres putrides, les dyſſenteries, les *cholera-morbus*, ſoient aſſez fréquens vers la fin de l'été, rarement vont-ils juſques en Automne, à moins que quelque cauſe particuliere n'en prolonge la durée. Il régnoit à S. Céſaire, petit village mal bâti & fort peuplé, pendant les mois d'Août & de Septembre, une fiévre d'un caractere putride, dont guérirent heureuſement tous ceux qui en furent attaqués, lorſque l'atmoſphere s'étant réfroidi tout-à-coup cette fiévre devint maligne & contagieuſe. L'infection ſe répandit de part & d'autre pendant l'hiver. Les parens des malades, les gardes, la plûpart de ceux qui les viſitoient, furent également affectés par l'épidémie; mais ce qui contribua le plus à porter cette fiévre au plus haut dégré de malignité, & à la ren-

dre peſtilentielle, ce fut la petiteſſe des appartemens trop reſſerrés, où l'on entaſſoit pluſieurs malades les uns ſur les autres, un air toujours infecté qu'on étoit obligé de reſpirer continuellement en communiquant avec eux, une ventilation imparfaite dans des rues étroites, & des appartemens écraſés; ajoutez la malpropreté ſi commune parmi les pauvres, & le peu de ſecours pour les alimens. C'eſt ainſi qu'on voit tous les jours une ſimple fiévre ſynoque, devenir bientôt putride & ſe communiquer rapidement aux aſſiſtans, lorſque dans les vaiſſeaux, dans les hôpitaux, où dans les priſons trop ſurchargées de malades, on n'a pas ſoin de ſe garantir de l'infection, & de corriger l'air qu'on reſpire, toujours imprégné de miaſmes ſeptiques & dangereux.

Les ſymptômes dont cette fiévre étoit accompagnée furent d'abord une eſpece d'engourdiſſement dans tout le corps, des viciſſitudes de froid & de chaud, des langueurs, la perte d'appétit, avec un pouls un peu plus vîte qu'à l'ordinaire. Deux ou trois jours après le pouls s'élevoit davantage, la chaleur de la peau devenoit âcre & brûlante. La langue ſe couvroit d'une croûte verdâtre & ſale. On la voyoit tremblante, ſeche, brûlée & ſe gercer profondément. Les malades ne la tiroient qu'avec peine, leur viſage étoit enflammé, quelques-uns avoient les yeux bril-

lans & l'haleine puante, de la douleur de tête, des nauſées continuelles, une anxiété générale, voulant toujours ſe lever de leurs lits, & ſe découvrant à tous momens, bientôt après le délire & l'aſſoupiſſement ſurvenoient.

C'eſt ainſi que la fiévre reſtoit comme ſuſpendue dans la plûpart de ceux qui avoient communiqué avec les malades. Lorſqu'elle ſe développoit tout-à-coup dans les autres, la proſtration des forces, les laſſitudes ſpontanées, la difficulté de ſe remuer dans le lit, précédoient le délire qui ſe manifeſtoit bientôt. Les tremblemens de la langue, les bégayemens, les ſoubreſauts des tendons en étoient les ſuites. Le bas ventre ſe météoriſoit, les urines étoient rouges, enflammées dès le commencement, toujours claires & ténues dans l'augmentation, & ne devenoient nébuleuſes que vers la fin de la maladie. Le pouls conſtamment déprimé à la rémiſſion des paroxiſmes, accéleroit un peu plus ſa marche dans les redoublemens qui arrivoient chaque ſoir. Les hommes l'avoient alors plein, haut, & quelquefois dur. Dans les femmes & les enfans qui jettoient beaucoup de vers aſcarides par haut & bas, il étoit ſi vîte, qu'on diſtinguoit avec peine l'intervalle des oſcillations de l'artere de l'une à l'autre. Quelques-unes de celles-là eurent au déclin de la maladie, des apétits extraor-

dinaires ; il n'y avoit pas de mal d'adhérer à leur fantaiſie.

Les ſignes funeſtes étoient une reſpiration laborieuſe, un grand abbattement, des ſueurs fétides dans les redoublemens, la dépreſſion & l'irrégularité du pouls, la langue noirâtre & gangréneuſe, une douleur ſourde & conſtante dans la région de l'eſtomac, la tenſion inflammatoire des inteſtins, le hoquet & les convulſions. Tout ceux qui en périrent, communément dans l'état du mal, tomboient dans un calme profond, ſuivi du râle, des ſueurs froides & des mouvemens convulſifs. Un jour ou deux avant la mort le pouls s'éclipſoit totalement.

Cette fiévre devint enſuite pétéchiale & exanthémateuſe. Les taches ſe manifeſtoient dès les premiers jours, d'abord en petite quantité ſur les bras & la poitrine ; lorſque la maladie ſe terminoit heureuſement, elles diſparoiſſoient ſans qu'on s'en apperçut, autrement elles s'étendoient ſur les principales parties du corps, & dégénéroient le plus ſouvent en puſtules livides & charbonneuſes. Le ſang de la plûpart des malades parut d'abord ſans ſéroſité, d'un rouge ſec & coagulé, couvert rarement d'une croûte inflammatoire : dans la ſuite il tendoit plus à la diſſolution.

Généralement toutes les perſonnes du ſexe eurent leurs évacuations périodiques dès l'en-

trée du mal. Comme cela n'arrivoit que dans des tems irréguliers, il falloit n'y avoir égard pour le traitement que lorſque les ſymptômes naiſſans ne pronoſtiquoient point une grande maladie, ce qui étoit bien rare. Les femmes groſſes eurent pourtant cette fiévre dans un moindre dégré. Celles qui accoucherent, & qu'on n'eut pas ſoin de garantir de l'infection, ſe reſſentirent également de l'épidémie, mais avec plus de danger. Les lochies ſe ſupprimerent, la fiévre s'alluma avec un pouls dur, haut, & fréquent. Un météoriſme conſidérable dans le bas-ventre rendoit leur reſpiration laborieuſe; toutes râloient dans les redoublemens; elles perdoient l'uſage de la parole & de l'ouïe, & paſſoient dix à douze jours dans une eſpece d'agonie, n'ayant de libre que la déglutition. La fiévre ſe terminoit vers le 30 par des dépôts purulens, & des abſcès ſur les muſcles de la gorge, dont elles avoient bien de la peine à ſe remettre.

L'ouverture des cadavres nous montra les principaux viſceres du bas-ventre affectés: une inflammation, qui ayant dégénéré partie en abſcès & partie en gangrene, attaquoit principalement le foye, que nous trouvâmes groſſi de volume: la véſicule du fiel très-diſtendue & remplie d'une bile verte: les inteſtins mortifiés en pluſieurs endroits & météoriſés: les vaiſſeaux du poumon &

du cerveau gorgés de beaucoup de ſang, & une matiere ichoreuſe répandue dans la poitrine. La véſicule du fiel étoit ſi gonflée dans un autre cadavre, que la bile avoit paſſée à travers ſes mailles, enflammé les parties adhérentes du méſentere & du colon, & s'étoit répandue dans l'abdomen.

L'infection étant devenue générale pendant l'hiver, par la quantité des malades que nous avions tous les jours, on vit des familles entieres s'aliter ſubitement. A la plûpart des ſymptomes énoncés il s'y joignit un délire phrénétique, mêlé de clameurs épouvantables, de ris extravagans & de chanſons continuelles. Les malades refuſoient alors les bouillons, & paſſoient pluſieurs jours ſans rien prendre. Ils avoient les yeux & les muſcles de la face convulſifs, une jauniſſe preſque toujours critique, qui ſe manifeſtoit le 11, ou le 14, ſuſpendoit un peu l'anxiété & leurs mouvemens continuels; mais la gorge leur enfloit tout-à-coup, ils perdoient la parole, & couroient riſque d'être étouffés, ſans un dépôt ſubſéquent qui ſe jettoit ſur quelqu'unes des parotides.

Ces tumeurs également externes & internes, en preſſant l'œſophage & le canal de la trachée artere, mettoient obſtacle à la déglutition, & éclipſoient totalement la voix des malades, qui repouſſoient dans ces momens les bouillons par le nez, & ſouffroient

des convulſions continuelles dans les muſcles de la face, dont les divers mouvemens attiroient ſouvent les ris des aſſiſtans. Leur agitation étoit ſi violente, qu'on avoit bien de la peine à les retenir dans leur lit, ce qui ne ceſſoit ordinairement qu'après l'ouverture de l'abſcès. Le pus des parotides ſupurées devenoit quelquefois ſi corroſif qu'il leur excorioit intérieurement le voile du palais, faiſoit tomber en ſuppuration la luette & la membrane qui tapiſſe l'arriere-bouche, & formoit extérieurement des ſinus & des clapiers très-difficiles à guérir.

La déliteſcence des parotides étoit un ſymptome des plus funeſtes; s'en étoit fait bientôt des malades ſans quelque heureuſe métaſtaſe de la matiere morbifique ſur les inteſtins. La diarrhée qui ſurvenoit après leur diſparition obvioit au danger, & quelques-uns ſe ſauverent par cette-voie-là. On remarqua dans les femmes une plus grande tendance à l'aſſoupiſſement qu'au délire. La poſture uniforme qu'elles gardoient dans cet état, leur attiroit des gangrenes fâcheuſes aux cuiſſes & aux feſſes, qui retardoient encore plus la guériſon. Ce fut-là le dernier période de cette fiévre; après quoi décroiſſant proportionnellement de violence & de malignité pendant le cours d'Avril & de Mai, elle ſe calma preſqu'entiérement à la fin du mois de Juin.

La méthode curative que je mis en uſage fut relative aux ſymptomes, & fondée ſur la nature du mal. Les précautions de corriger la qualité de l'air impregné des émanations putrides qu'on reſpiroit auprès des malades, ſoit en le faiſant renouveller ſouvent, ſoit par d'autres moyens également connus ne furent pas inutiles, & l'on remarqua que les plus aiſés du lieu, ceux qui avoient les commodités de la vie à leur bienſéance, & qui étoient logés dans des maiſons plus aërées, ſe délivroieint aiſément de l'infection; la ſaignée ne réuſſit qu'aux premiers accroiſſemens de la maladie. La qualité d'un ſang coagulé, & ſouvent coëneux, la ſécchereſſe de la peau, un pouls haut & plein, une chaleur ardente, de vifs redoublemens, des inflammations ſubſéquentes, exigerent même qu'on la réïtérât quelquefois, & toujours avec ſuccès. Lorſque la corruption des humeurs fut portée à un plus haut dégré, que le pouls demeuroit conſtamment petit & déprimé, que le ſang tournoit à la diſſolution, que j'obſervois, en un mot, des puſtules livides, des exanthemes, qui rendoient la fiévre peſtilentielle, après m'être permis une ou deux ſaignées au pied ſeulement aux premiers jours de la maladie, je n'inſiſtois plus, excepté dans un cas dont je parlerai plus bas.

Les émetiques antimoniaux, l'hypéca-

cuana, dans l'occurence où la tenſion inflammatoire de l'abdomen, & les cardialgies, exigeoient des vomitifs plus doux, ſoulageoient fort bien les malades; leur action étoit preſque toujours ſuivie d'une grande quantité de matieres ſeptiques. Les fréquentes nauſées, à l'odeur des bouillons, ceſſoient après leur effet, & les cardialgies devenoient ſupportables. Les tiſannes aigrelettes, les délayans antiphlogiſtiques & nitrés, les fomentations anodines, les lavemens & les minoratifs réitérés, avec le tamarin & la manne achevoient la curation. Dans les convulſions & les ſoubreſauts des tendons, j'avois recours aux ſels neutres & ſédatifs. Les acides végétaux & minéraux, donnés ſous diverſes formes à plus grande doſe qu'à l'ordinaire, réuſſirent également bien (*a*); & par leur adſtriction naturelle arrêtoient les oſcillations déréglées du genre nerveux, & diſſipoient les convulſions des muſcles de la

(*a*) Un jeune Chirurgien ſe trouvant preſſé en mon abſence de donner du ſecours à un malade agoniſant depuis deux jours, ſans pouls, ſans ſentiment, n'ayant pour tout ſigne de vie que des convulſions aux muſcles de la face, lui fit prendre une cuillerée d'eſprit de vitriol ſans aucun véhicule, pour du lilium. Les convulſions ceſſerent tout à coup comme par enchantement; une parotide interne qui cauſoit tous ces ſymptomes, créva par la toux qui prit au malade. Il rendit beaucoup de pus par la bouche, mêlé avec des crachats viſqueux & gluans, recouvra les ſens & la parole, & guérit en peu de tems. Cet heureux qui-pro-quo prouve encore mieux la néceſſité des acides, qu'on ſçait être des puiſſans anti-ſeptiques.

bouche & de la gorge, que les parotides abſcédées intérieurement cauſoient preſque toujours.

Ce traitement, modifié aux tempéramens & à la variété des ſymptomes, fut celui que je ſuivis dès les premiers commencemens de cette fiévre qui ne paroiſſoit alors que putride. Les foibleſſes, l'abbattement, la dépreſſion du pouls, les taches pétéchiales & les dépôts gangréneux, ayant exigé dans la ſuite des toniques & des ſpiritueux, je crus devoir employer préférablement aux meilleurs alexipharmaques l'alkali volatil, parce que j'avois également à ſoutenir le principe de vie, à combattre la corruption totale des humeurs, & à réſiſter à la gangrene qu'elles entraînoient avec elles. J'eus le plaiſir de voir que je ne m'étois point trompé. Je le donnois donc tantôt en liquide, tantôt ſous forme ſéche, & je l'aſſociois également bien avec les décoctions des meilleurs anti-ſeptiques, telles que la ſerpentaire de Virginie, le contrayerva, la fleur de camomille, le camphre même. Dès que j'avois relevé le pouls par cette manœuvre, que la chaleur devenoit plus forte, que je voyois les progrès des exanthêmes arrêtés, & la ſéparation des eſcarrhes gangréneuſes s'en enſuivre, je ſuſpendois l'adminiſtration de ce remède, auquel je ſubſtituois des antiſeptiques plus doux, de peur

que le ſang n'augmentât en diſſolution & en acrimonie. C'eſt-là un effet contre lequel on ne ſçauroit être trop en garde, & j'ai vû quelquefois des hémorragies du nez, des éroſions à la bouche & aux glandes muqueuſes du goſier, un plus grand dégré de putridité dans le ſang, pour n'avoir pas fait uſage avec économie des alkalis volatils. Les minoratifs réuſſiſſoient enſuite au mieux, & je me hâtois toujours d'entraîner les mauvais ſucs, & une bile infecte & croupiſſante dans les premieres voyes.

Les teintures de kinkina données ſeules, ou aſſociées à quelque léger diaphorétique, aux minoratifs même, lorſque la fiévre avoit encore des redoublemens marqués après le dix-ſeptiéme jour, nous furent d'un grand ſecours; je fus obligé de les faire continuer aſſez de tems à tous ceux dont les gangrenes & les abſcès retarderent la guériſon, & toujours avec ſuccès. Les véſicatoires n'eurent pas les inconvéniens que j'avois remarqués dans quelques fiévres putrides d'été, & où les humeurs péchent bien ſouvent en acrimonie; leur application réitérée obvioit toujours à l'aſſoupiſſement, & ranimoit l'oſcillation languiſſante des vaiſſeaux, ſans que les ulceres de la peau fuſſent ſuivis de dyſurie ou de gangrene.

Les parotides, ordinairement critiques, ſembloient devoir interdire toute évacuation;

je

je regardois ces tumeurs comme de vraies dépurations que la nature amenoit par les émonctoires du corps dans ces jours critiques, qui marquoient, ſelon les Anciens, la coction des matieres putrides introduites dans le ſang; auſſi me hâtai-je de leur faciliter au plutôt une iſſue par le fer, où bien par le cautere potentiel. Le plus léger retardement, ſur-tout lorſqu'il y avoit ſous la peau quelque apparence de fluctuation, en rendoit le pus ſi corroſif, qu'on n'étoit pas maître de prévenir les fuſées & les ſinus conſidérables qu'il cauſoit dans le pannicule adipeux; mais lorſque la nature, impuiſſante dans cette dépuration, ſembloit manquer d'activité & de force, que les malades étoient menacés d'une prompte ſuffocation par la bouffiſure ſubite du viſage, & la diſtenſion des muſcles de la gorge, je fus obligé d'avoir recours promptement à la ſaignée, & de la réitérer quelquefois le même jour.

Ce ne fut pas ſans crainte que je me déterminai à cette évacuation. Le pouls des malades étoit alors ſi miſérable, ils avoient ſi peu de forces qu'on les auroient cru agoniſans, & d'ailleurs n'y avoit-il pas à craindre de s'oppoſer à la criſe qu'amenoit la nature? L'expérience ayant confirmé cette pratique, j'en devins plus hardi à l'exécuter. Riviere l'avoit employée heureuſement dans un cas ſemblable; il eſt vrai que ſes ma-

lades n'avoient pas la bouffiſure du viſage & les ſymptomes que j'obſervai ici, du moins n'en parle-t-il pas, ce qui ſembleroit devoir exclure encore plus la ſaignée. Mais ſur l'idée qu'il ſe forma du méchaniſme de la nature dans cette criſe, il crut ne pouvoir mieux ſeconder ſes efforts qu'en ſaignant les malades. Lanciſi, qui les combattit avec des ſecours moins favorables, regrette beaucoup de n'avoir pas mis en œuvre cette pratique, quoique le Docteur Pringle prétende, dans ſes maladies des camps & des armées, que Riviere ne fut obligé d'avoir recours à la ſaignée que pour l'avoir négligée dès le commencement, ce qu'on ne pourra pas me reprocher.

Je ne crois pas cependant que l'on doive ſaigner communément lorſqu'il ſe fait de pareilles éruptions, à moins que les parotides ne ſe manifeſtent dès les premiers jours, ainſi que les taches pétéchiales, ou qu'elles ne ſoient accompagnées des ſymptomes énoncés, & que, ſur l'idée de Riviere, l'eſpace pour contenir l'abſcès critique ne paroiſſe trop reſſerré; il y auroit trop de danger à ſe conduire de la ſorte. Je purgeois quelquefois le lendemain de cette évacuation; après quoi, les enflûres étant diſſipées, la tumeur devenoit circonſcrite, & la ſuppuration s'établiſſoit ſans trouble.

Comme l'on n'a pas ſouvent de regle fixe

pour traiter des épidémies également compliquées, c'eſt toujours le bon ou le mauvais ſuccès des remédes qui doit nous guider. Voilà quelles furent les indications que j'ai ſuivies dans ces cas douteux. La réuſſite n'en ſçauroit être plus heureuſe. Sur plus de cinq cens malades, de tout âge & de tout ſexe, que nous eumes pendant le cours de ſix mois, à peine en perdimes-nous vingt, ſur leſquels il faut prélever encore ceux à qui la décrépitude de l'âge, le tems qu'ils mirent à demander du ſecours, la maladie ayant déja fait bien des progrès, & leur habitation à la campagne, ne permirent pas d'employer d'abord tous les remédes néceſſaires. J'ajouterai encore ici pour le bien de l'humanité, & pour ſervir de régle, s'il ſe peut, dans le traitement de toutes ces épidémies, qui ſont les fléaux des gens de la campagne, où l'on manque toujours des moyens efficaces pour les combattre, que je trouvai d'abord ſous ma main tous les ſecours convenables pour obvier aux dangers d'un mal ſi preſſant, la Communauté de S. Céſaire ayant fait diſtribuer *gratis* tous les remédes dont ſes Citoyens, la plupart miſérables, avoient beſoin; ce que j'avoue avec reconnoiſſance avoir influé beaucoup à leur guériſon.

Il eſt évident par cet expoſé, que la fiévre étoit d'une nature maligne & peſtilentielle. L'abbattement des forces, la petiteſſe du

pouls, les ſueurs putrides, les taches pétéchiales & livides, la ſuppuration des parotides, les abſcès purulens & la gangrene, dénotoient, ſans doute, la putréfaction du ſang, & la corruption totale des humeurs. Ç'en étoit là ſûrement la cauſe prochaine, par où l'on voit combien il faut être attentif à éloigner tout ce qui peut augmenter cette putréfaction. L'uſage des antiſeptiques deſtinés à la combattre ne ſouffre pas d'exception : ces remédes ne ſont pas cependant les ſeuls qu'on doive employer. La putréfaction des humeurs amene toujours des abſcès, des dépôts gangreneux dans les viſceres, & l'on eſt toujours sûr d'en trouver, lorſqu'on veut ſe donner la peine d'ouvrir les cadavres. Comment pouvoir en délivrer les malades, lorſque la durée de la fiévre, après qu'on a appaiſé les ſymptomes les plus urgens, en fait ſoupçonner l'exiſtence ? car après s'être ſervi d'une méthode active dès les premiers jours, il faut moins compter ſur les efforts critiques de la nature. N'eſt-ce pas-là où les reſſources de l'art ſe trouvent bornées ?

Il n'étoit pas rare de voir quelques-uns de ces malades, après avoir reſté pluſieurs jours dans un délire phrénétique, venir à réſipiſcence & recouvrer leurs ſens, ſans que la fiévre ceſsât d'avoir des redoublemens après le vingt-un, avec un pouls petit, vif &

ſerré, & des friſſons irréguliers ; c'eſt qu'alors l'inflammation étoit dégénérée en abſcès ; les teintures de kinkina, les volatils, les ſudorifiques réuſſiſſoient quelquefois comme nous avons dit, mais non pas toujours. L'on avoit le déſagrément de voir périr les malades au moment même qu'on étoit porté à concevoir quelqu'eſpoir de guériſon. Les convulſions, l'aphonie, la rigidité des tendons, qui précédoient la mort, marquoient l'abſcès dans le cerveau, tandis que les diarrhées colliquatives, la tenſion du bas-ventre, le hoquet, dénotoient ſûrement quelque viſcere ſupuré dans ces parties. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût quelque reméde efficace pour expulſer ſûrement au-dehors la matiere de l'abſcès, contre laquelle on n'eſt pas toujours en garde. Il eſt très-dangereux alors de s'obſtiner à repurger comme je l'ai vû pratiquer ; la nature choiſit rarement la voie des excrémens pour expulſer les matieres purulentes, & l'on précipite à coup ſûr les malades. Enfin c'eſt beaucoup, quand, par une méthode raiſonnée & relative aux ſymptomes, on peut réuſſir à les ſauver preſque tous.

LIVRES NOUVEAUX.

Examen d'un Livre qui a pour titre : *T. Tronchin in Academiâ Genevenſi Med. Prof. Collegii Medici Amſtelodamenſis olim*

Inſpect. Acad. Reg. Scient. Berolin, &c. *De colicâ Pictonum*. Par un Médecin de Paris. *Ne gloriari libeat alienis bonis*. Phædr. Fab. III. lib. I. A Geneve. Broch. de 68 p. in-8°.

Cette Critique nous a paru délicate & judicieuſe. Les opinions de M. Tronchin y ſont analyſées, combattues & refutées avec une ſagacité & une érudition ſingulieres. On y rend ſans partialité aux différens Auteurs tout ce que M. Tronchin avoit ſçu s'approprier ſans leur aveu. On l'attaque dans ſes propres penſées, & on lui prouve qu'elles ſont toutes ou fauſſes ou dangereuſes, de façon que l'on retire beaucoup plus de profit & d'agrémens de la lecture de cette Critique, que de l'Ouvrage même. L'Auteur s'eſt donné le titre de Médecin de Paris. Le Traité de M. Tronchin mérite-t-il un pareil adverſaire ? Quoi qu'il en ſoit quand on obſerve les traits de force & de lumiere qui brillent de toutes parts dans cette Critique, on y reconnoît aiſément la main d'un très-habile homme, qui, s'il n'eſt pas Médecin de Paris, eſt très-digne de l'être.

Diſcours hiſtorique & critique ſur le Traité des maladies des os, de feu M. *Petit*. Par M. *Louis*, Maître en Chirurgie, &c. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire, rue S. Jacques. Prix broché, 1 liv. 4 ſols.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
FEVRIER 1758.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	0	0	$0\frac{1}{2}$	28	8	$\frac{1}{2}$	E. foible.	Couvert. Bruine tout le jour.
2	$0\frac{2}{3}$	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{2}$		5	0	O. méd.	*Idem.*
3	2	4	$3\frac{1}{2}$		3		*Idem.*	*Idem.*
4	$0\frac{1}{2}$	1	0		4		N-E. au N - O. *id.*	Neige pet. le mat. nuag. le ſoir.
5	03	0	01		5		E. méd.	Serein le m. couv. à 10 h.
6	$0\frac{1}{2}$	0	$\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	S-E. au S. *idem.*	Nuageux. Neige épaiſſe à 5 h. ſ. juſqu'à 9 h.
7	$1\frac{1}{2}$	4	2		5	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couvert. Brume méd.
8	$0\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$	3		3 6	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{4}$	S. au N-O. *idem.*	Pluie méd. le mat. nuag. le ſoir.
9	$2\frac{3}{4}$	6	6		4	$\frac{1}{2}$	S-O. *id.*	Couvert.
10	5	6	5		2	0	*Idem.*	*Id.* Bruine jour & nuit.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
11	4	6	3	27	10	$\frac{1}{2}$	*Id.* fort.	Bruine le matin. grêle petite à 2 h. ſoir.
12	2	6 $\frac{1}{2}$	7		7	0	*Id.* impét.	Couvert. pl. par inter. preſq. tout le jour.
13	4 $\frac{1}{2}$	7	4		9	$\frac{1}{3}$	O. *Idem*.	Beauc. de nuages. Pet. grêl. à 2 h. ſ.
14	2	4 $\frac{1}{2}$	3		7	$\frac{1}{2}$	*Id.* méd.	Nuageux. petite pluie à 3 h. ſ. juſq. 8 heures.
15	2 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	3		11	$\frac{1}{3}$	O. au N-O très-fort.	Couvert. plu. par int. tout le jour.
16	3	8	6		4	$\frac{1}{2}$	S. au O. *id.*	*Idem.*
17	2 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$		8	$\frac{1}{3}$	O. *id.*	Nuag. le mat. grêle à midi, & pl. le ſoir.
18	1 $\frac{1}{2}$	5	2		11	$\frac{3}{4}$	N-O. *id.*	Nuageux. grêle à 3 h. ſ.
19	01	5	2		10	0	N. au E. S-E. méd.	Peu de nuages.
20	3	8 $\frac{1}{2}$	7		8	$\frac{1}{2}$	S-E. méd.	Beauc. nua. pluie méd. tout le ſoir. coup de v. la nuit.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
21	2	6	3	28	1	0	O.S.O.*id.*	Peu de nua.
22	$1\frac{1}{2}$	6	4	27	8		S. méd.	Serein le mat. couv. le ſoir.
23	2	$5\frac{1}{2}$	3		9		S-O.méd.	Beauc. de nuages.
24	$1\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	3		10	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Nuageux le mat. peu de neige à 8 h. couvert le ſoir.
25	2	$2\frac{1}{2}$	3		9		S-S-O.*id.*	Couvert. Petite pluie par interval. tout le jour. grêle à 4 h. du ſoir.
26	$2\frac{1}{2}$	5	4	28 27	0 10	0	O. méd.	Couvert.
27	3	4	3	 28	8 2		S-E.au N-O. fort.	Pluie pet. la n. & tout le matin.
28	2	$6\frac{1}{2}$	5		4		N.O. méd	Peu de nua.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 8 dégrés $\frac{1}{2}$ au deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 3 dégrés au deſſous de ce point : la différence entre ces deux termes eſt de 11 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 16 lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du N.
1 fois du N-E.
2 fois de l'E.
4 fois du S-E.
4 fois du S.
8 fois du S-O.
9 fois de l'O.
6 fois du N-O.

Il y a eu 17 jours de tems nuageux.
11 jours de couvert.
5 jours de bruine.
9 jours de pluie.
3 jours de neige.
5 jours de grêle.
7 jours de gelée.

Les hygrometres n'ont marqué de la ſécherelle que vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février de cette année. Par M. VANDERMONDE.

Les petites véroles n'ont été ni plus fâcheuſes ni plus fréquentes dans ce mois que pendant le précédent. Il y a eu peu de vraies pleuréſies, & quelques péripneumonies fauſſes qui n'ont exigé rien de particulier dans le traitement. On a obſervé des coliques bilieuſes, dont quelques-unes dans l'état étoient ſuivies de vomiſſemens & d'une diarrhée qui caractériſoient des *cholera morbus*. Pluſieurs de ceux qui en ont été attaqués y ont ſuccombé, malgré les ſaignées, les délayans,

les eaux de poulet, les lavemens, les légers purgatifs & les narcotiques. Nous avons été témoins d'une de ces coliques qui a paſſé ſucceſſivement par trois différens états; elle a d'abord dégénéré en *cholera morbus*, enſuite en paſſion iliaque, & enfin en colique qui avoit tous les caracteres de celle de Poitou. Nous avons remarqué que les ſaignées n'ont pas réuſſi en cette occaſion, comme nous avions lieu de l'eſpérer. Les lavemens, les fomentations, les boiſſons délayantes, les huileux ont eu un meilleur ſuccès. Au déclin de cette maladie les urines étoient fort troubles, & dépoſoient une quantité conſidérable de matieres glaireuſes.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Janvier 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu aſſez de variations dans la température de l'air juſqu'au 16 de ce mois : le thermometre, les deux premiers jours, s'eſt trouvé pluſieurs dégrés ſous le terme de la glace; enſuite il a été conſtamment pluſieurs dégrés au deſſus de ce terme, ſi ce n'eſt le 9 & le 10, qu'il y étoit préciſément fixé. Depuis le 16, le thermometre a toujours été obſervé pluſieurs dégrés au deſſus du point de la glace juſqu'au 24, & de-là juſqu'au dernier du mois, il s'eſt toujours tenu tous les matins très-près de ce terme. Le 20 il marquoit $7\frac{1}{4}$ dé-

grès ſous ledit terme, le 21 10 dégrés, & le 22 $12\frac{1}{2}$ dégrés.

Il a tombé aſſez de neige pour garantir nos campagnes de la forte gelée du 21 & du 22.

Le vent, depuis le premier juſqu'au 20, a ſoufflé du Sud ou des environs, excepté pendant quatre à cinq jours, qu'il a été *Nord-Eſt* & *Oueſt ;* enſuite de quoi il a été conſtamment *Nord.*

Le barometre, les trois quarts du mois, a été obſervé au deſſus de 28 pouces.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 9 dégrés au deſſus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur $12\frac{1}{3}$ dégrés au deſſous. La différence entre ces deux termes eſt de $21\frac{1}{3}$ d.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $10\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 8 lignes ; la différence entre ces deux termes eſt de $14\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'Eſt.
7 fois du Sud-Eſt.
5 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'O.
5 fois de l'Oueſt.
1 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.
6 jours de brouillards.
10 jours de pluie ou bruine.
5 jours de neige.

17 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre.

La fiévre putride maligne dont j'ai fait mention dans le Journal du mois précédent, a été preſque bornée à une famille diſtinguée de cette Ville : de quatre ſujets, freres & ſœur, (tous quatre d'un aſſez bon tempérament & dans la fleur de l'âge, habitans trois maiſons différentes) deux ſont morts, ſçavoir, l'aîné & le plus jeune des freres ; le premier au vingt-troiſieme de la maladie, après avoir eſſuyé les ſymptomes marqués de l'irritation la plus violente du genre nerveux, le coma, la léthargie, le tétanos, deux accès de catalepſie, &c. L'autre après avoir traîné trente-cinq jours & avoir donné les eſpérances les plus fondées par des ſelles & des urines critiques, &c. mourut le trente-ſeptieme, d'une inflammation dans le bas-ventre qui ſurvint contre toute apparence, & qui ne dura que trente-ſix heures : le frere & la ſœur qui ont échappé, ont toutes les peines du monde à ſe rétablir. Je n'ai vu d'ailleurs qu'une ſeule perſonne dans le cas de la fiévre putride maligne, mais qui a été bien différente dans le caractere, la durée & la terminaiſon : c'étoit une fille d'environ vingt-cinq ans, dont la maladie a cédé le treizieme à l'adminiſtration d'une décoction

de quinquina avec le ſcordium & des fleurs de petite centaurée, après quelques minoratifs & trois ou quatre ſaignées faites dans le commencement.

Il y a eu ce mois des fiévres tierces & doubles-tierces, ainſi que des récidives de fiévres quartes d'automne, qu'on avoit traitées avec les fébrifuges employés en pareil cas.

Les inflammations du bas ventre ont été aſſez communes, plus aux femmes qu'aux hommes : les nouvelles accouchées & les femmes enceintes y ont ſurtout été ſujettes ; mais elles portoient plutôt l'empreinte de fluxions inflammatoires que d'inflammations vives : j'en ai vu de compliquées de fiévre continue rémittente, qui n'ont cédé qu'à l'emploi alternatif des apozêmes purgatifs & des remedes parégoriques, enſuite de pluſieurs ſaignées.

Nous avons eu, tant à la campagne qu'à la Ville, des apoplexies & des affections comateuſes, & auſſi quelques rhumatiſmes inflammatoires, qui ont exigé des purgatifs doux après des ſaignées ſuffiſantes.

Les maladies les plus communes ont été des rhumes portant à la tête & à la poitrine, & des fluxions de poitrine.

La petite vérole a régné avec plus de vigueur que jamais : elle a été de l'eſpece diſcrete dans la plûpart, quoique ſouvent fâcheuſe : la rigueur de la ſaiſon a exigé que l'on ſoutînt la ſuppuration par des cordiaux mitigés.

Fig. Premiere

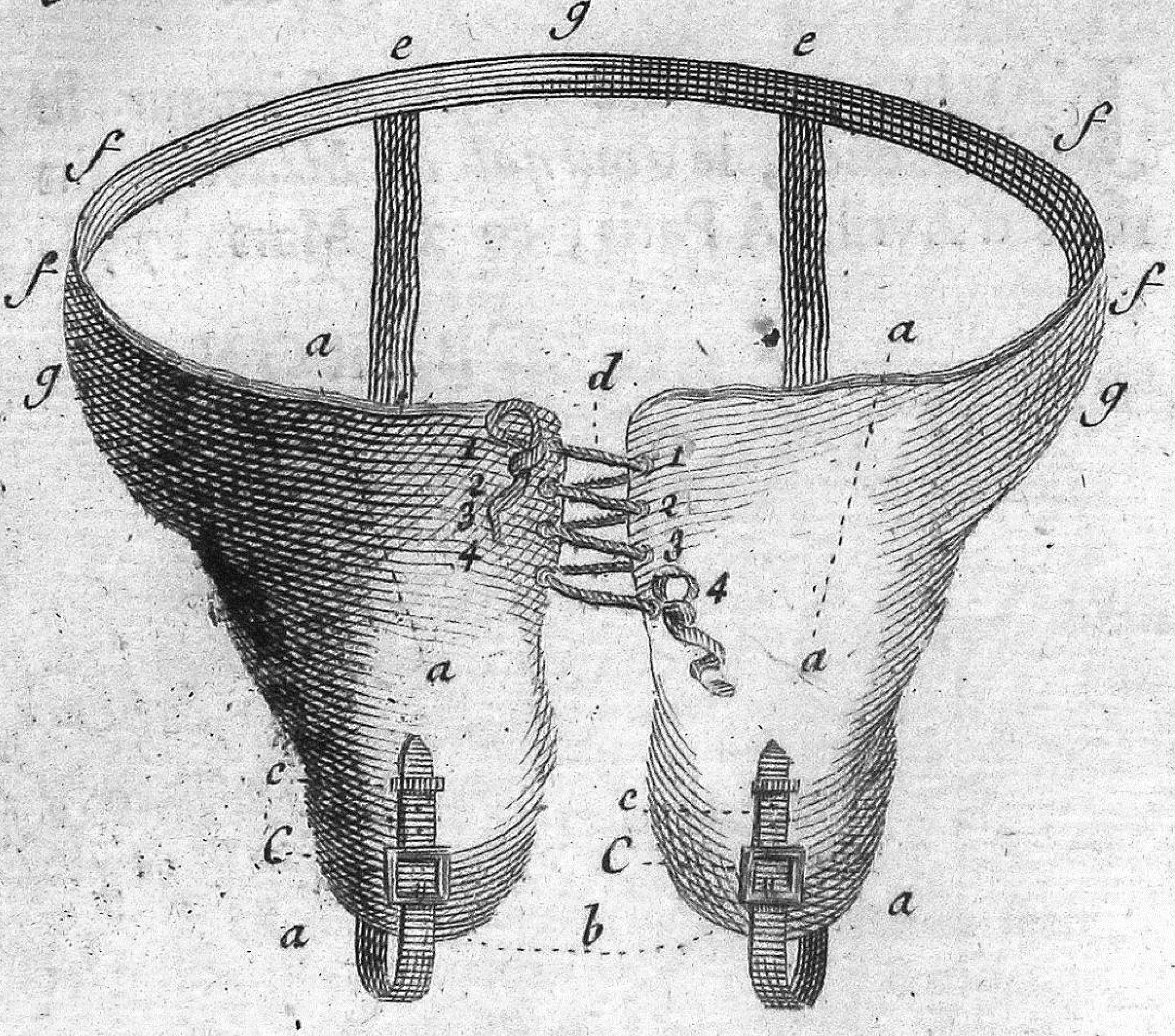
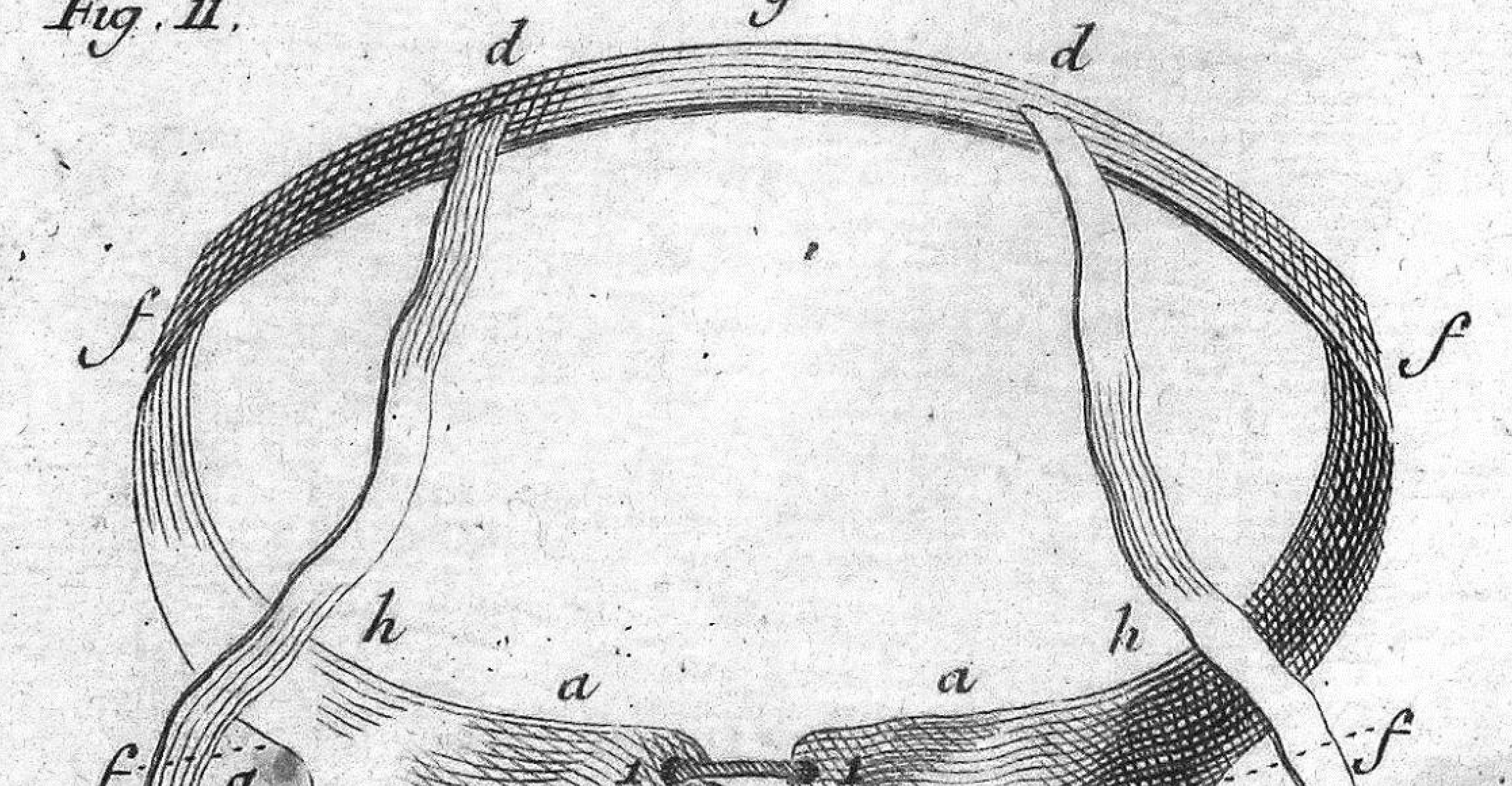


Fig. II.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril. A Paris, ce 23 Mars 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. *v.* 63. 64.

MAI 1758.

TOME VIII.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS au ſujet de la nouvelle Edition du Dictonnaire de Moreri.

On délivre actuellement le Proſpectus, *& on ſouſcrit chez Vincent, rue S. Severin, à Paris, & chez les Libraires où ſe débite ce Journal, pour la nouvelle Edition du grand Dictionnaire hiſtorique, ou Mêlange curieux de l'Hiſtoire ſacrée & profane, &c. par M. Louis Moreri, en dix volumes* in-folio, *dans laquelle les Articles des deux Supplémens ſont entiérement refondus & remis à leur place. Le* Proſpectus *rend compte de l'arrangement & de l'ordre qu'on y a mis, ainſi que des augmentations conſidérables dont eſt ſuſceptible un ſi grand Ouvrage.*

Les conditions pour ceux qui voudront s'en aſſurer l'acquiſition, en profitant de l'avantage de la Souſcription, ſont,

De payer 1° *en recevant la quittance de Souſcription,*	60 *liv.*
2° *En retirant les ſix premiers volumes en feuilles au mois de Mars de l'année prochaine,*	72
3° *En retirant les quatre derniers volumes auſſi en feuilles au mois de Juillet* 1759,	48
	180

On ne ſera admis à ſouſcrire que juſqu'à la fin de cette année; paſſé ce tems le prix ſera de 240 *livres.*

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1758.

TRAITÉ des Maladies qu'il eſt dangereux de guérir : Ouvrage utile & néceſſaire aux Médecins & aux perſonnes ſujettes à des incommodités habituelles ; avec des Obſervations nouvelles & intéreſſantes ; par M. RAYMOND, *Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Doyen de l'Aggrégation de Marſeille, Penſionnaire du Roi, Préſident, Tréſorier de France ;* 2 *Vol. in-*12. *Imprimé à Avignon, chez* Merande ; *& ſe trouve à Paris, chez* Vincent, *rue S. Severin. Prix relié,* 5 *liv.*

RIEN n'eſt plus intéreſſant que le titre de cet Ouvrage. On voit aiſément que c'eſt moins la production d'un Médecin, que

celle d'un vrai citoyen, qui n'a eu d'autre but dans ſes travaux que le bien de l'humanité. Il ne vient pas multiplier les remédes & augmenter l'hiſtoire de nos maladies, il cherche au contraire à prouver qu'il faut vivre avec ſes maux, ne les pas irriter par les remédes, temporiſer, en un mot, attendre de la ſimple nature, ce à quoi l'art s'efforceroit inutilement de prétendre. Ces principes judicieux n'avoient pas échappés aux plus grands Médecins. *Hippocrate*, *Celſe*, *Sydenham*, *Baglivi*, & les plus fameux Praticiens, ont ſenti toute l'importance de cette matiere, & ont déſiré qu'on en fit un jour un corps de doctrine ſuivie. Ce projet, que M. Raymond vient de mettre en exécution, eſt le fruit de quarante-huit ans de pratique, pendant leſquels l'Auteur a blanchi dans l'exercice de la Médecine. Que ne doit-on pas attendre de ſes réflexions & de ſes obſervations après un tems ſi long, & ſi utilement employé ?

L'Ouvrage eſt diviſé en trois parties. L'auteur traite, dans la premiere, des éruptions cutanées, comme la ſueur habituelle de quelque partie, une ſimple dartre, quelques légeres puſtules, un cautere, ou ulcere qui s'eſt formé naturellement. Il s'agit dans la ſeconde de quelques évacuations, comme l'hémorragie, la diarrhée, le vomiſſement, les fleurs blanches, &c. La derniere

renferme les maladies proprement dites qu'on ne doit pas guérir ; l'Auteur met de ce nombre, la goute réguliere ou primitive, & quelques eſpeces de fiévre.

M. Raymond, avant d'entrer en matiere, a cru devoir expliquer ce que les Médecins entendent par nature. Il prétend qu'elle conſiſte dans le mouvement de nos organes & de nos humeurs. C'eſt à ce mouvement libre, égal, & à l'équilibre entre les ſolides & les liquides, qu'il croit devoir rapporter la ſanté & la vie. L'auteur explique de-là les différens tempéramens. Au reſte nous n'avons rien trouvé dans ce chapitre qui ne fut connu des Médecins, c'eſt pourquoi nous ne nous y arrêterons pas.

L'article ſuivant concerne les ſueurs habituelles. L'auteur les diviſe en critiques, ſymptomatiques, habituelles ou accidentelles. Il paſſe fort rapidement ſur les premieres. A l'égard des ſueurs habituelles, il conſeille très-fort de ne point les combattre avec des remédes extérieurs, (cet avis eſt apparemment pour les Charlatans.) Il en diſtingue de pluſieurs ſortes. Les unes qui n'ont aucune odeur, & dont les malades ne ſont aucunement affoiblis, en ce cas il conſeille de les ſupporter avec patience, de ſe tenir propre en ſe lavant ſouvent avec de l'eau chaude, ou de l'eau de fleurs d'orange, d'éviter les excès de table, les paſſions violen-

tes, &c. Pour les ſueurs habituelles qui ont une odeur d'ail, ou de ſoufre, il faut modérer l'impétuoſité des humeurs par la ſaignée, les humectans, les rafraichiſſans, les eaux acidules, les bains tiédes, &c. M. Raymond preſcrit également des remédes & un régime convenable pour ceux qui ſont ſujets à des ſueurs épaiſſes & viſqueuſes; au reſte, ceci eſt la doctrine de tous les Médecins qui ont écrit ſur l'hygiene, & ne nous donne aucunes vues nouvelles.

La galle, dit l'Auteur, eſt une maladie qu'il eſt dangereux de guérir; cet arrêt eſt bien cruel pour ceux qui ont eu le malheur de la gagner, puiſqu'ils deviennent par-là odieux à la ſociété. Mais il ne faut pas l'oublier, M. Raymond n'entend parler que des remédes extérieurs qu'il proſcrit preſque toujours. Il admet quatre eſpeces de galle. La premiere eſt critique & ſalutaire, & ne demande aucun reméde, ni interne, ni externe, il faut laiſſer agir la nature. La ſeconde eſt la galle ſpontanée, elle eſt l'effet d'une nourriture mal ſaine, ou d'un mauvais air; il convient dans ce cas de délayer les humeurs, de les adoucir & de les évacuer, après quoi on peut avoir recours aux pomades. La troiſieme eſpece de galle eſt la ſymptomatique, qui ſuit ou accompagne quelqu'autre maladie, comme la jauniſſe ou la vérole; elle ſe guérit avec les remédes

propres à la maladie dont elle dépend. La quatrieme eſpece ne vient que de cauſe externe, & l'Auteur croit qu'on peut y remédier avec les applications extérieures. On voit par le détail que nous venons de faire qu'il n'a point ſuivi l'objet qu'il s'étoit propoſé, & qu'il conſeille lui même des remédes internes & externes dans toutes les maladies qu'il annonce comme ne devant pas être guéries. Ce chapitre eſt terminé par un plan de conduite que peuvent ſuivre les Médecins, quand la galle rentrée cauſe différens accidens.

L'auteur ſuit le même ſyſtême dans les dartres, dont il admet pluſieurs eſpeces, l'une qu'il appelle farineuſe, furfuracée ou miliaire, dans laquelle on apperçoit ſur la peau comme une farine légere. La ſeconde eſt la cruſtacée, caractériſée par des croutes plus ou moins épaiſſes qui couvrent la partie attaquée. La derniere eſpece eſt la rongeante, coulante ou humide; elle eſt rouge, avec feu, ardeur & une grande démangeaiſon. L'auteur paſſe de-là à la teigne qu'il ſuit, dans trois dégrés différens, & pour laquelle il trace la même conduite que ci-deſſus. D'abord elle ſe déclare par quelque humidité ſur la tête ou à ſes côtés; enſuite il ſurvient de la rougeur, & on voit des petits grains ſur la peau; il s'y forme des petits trous, d'où ſuinte une humeur viſqueuſe, voilà le ſecond dégré. Le dernier dégré eſt

caractériſé par des ulceres profonds & malins qui font tomber les cheveux ; ils ſont auſſi couverts d'une croûte, dont la chûte occaſionne l'écoulement d'une humeur ſanieuſe, puante & ſouvent ſanglante.

M. Raymond conſeille avec raiſon aux perſonnes qui ſont expoſées à des ulceres anciens, ou qui conſervent depuis longtems des cauteres, de ne point les faire fermer ; il rapporte à ce ſujet des Obſervations frappantes qui prouvent de quelle conſéquence il eſt de ſuivre cet avis ſalutaire. A la fin de cette premiere partie, on trouve un examen ſuivi des différens états de la lymphe, reconnue comme cauſe des maladies cutanées, & des altérations qu'elle éprouve, ſelon les différentes qualités des êtres phyſiques qui ſervent à nous réparer.

Dans la ſeconde Partie, l'Auteur traite des hémorragies, & il recommande de ne pas les arrêter à moins qu'elles ne durent depuis longtems, & que la foibleſſe ne ſoit conſidérable. Il propoſe la ſaignée comme le remede général, & le plus eſtimé pour y remédier. Nous ne concevons pas comment on peut faire un chapitre de 130 pages ſur une matiere ſi rebattue, & que tous les Médecins ont très-bien traitée. L'auteur s'excuſe de ce reproche en ajoutant : *en voila aſſez ſur ce ſujet, qu'on aura trouvé aſſez diffus & peut-être trop ennuyeux.*

Il en eſt de même du vomiſſement habituel, de la diarrhée ſpontanée & des fleurs blanches, qui ſont des maladies dont le traitement eſt fondé ſur des principes théoriques & pratiques, & qu'aucun Médecin inſtruit ne s'aviſera jamais de fixer par des répercuſſifs froids ou aſtringens, ni par des remédes intérieurs de cette nature.

Les maladies proprement dites qu'on ne doit pas guérir, forment la troiſiéme partie de ce traité. Telle eſt la goutte réguliere ou primitive. L'auteur entend par cette dénomination celle qui eſt indépendante de toute maladie antérieure; il prétend par-là diſtinguer celle-ci de la goutte ſecondaire, qui ſurvient après de longues maladies, & qui eſt une eſpece de criſe.

Quand la premiere n'agit point au dehors, elle conſtitue ce qu'on appelle goutte anomale, ou interne; l'Auteur la nomme auſſi *goutte remontée*. Ces deux dernieres eſpeces ſe traitent & doivent ſe guérir par le moyen des remédes convenables, qui ſont, ſelon l'Auteur, dans les maladies aigues, les ſaignées, les délayans; dans les chroniques, les amers, les diurétiques, les martiaux, les légers ſudorifiques, les purgatifs; & ſurtout les ſinapiſmes, & les épiſpaſtiques qui rappellent aux articulations cette humeur errante qui céde difficilement aux autres remédes.

La goutte primitive eſt abſolument incurable, dit l'Auteur, les tentatives que l'on fait pour la détruire ſont inutiles. Il appuie ſon ſentiment par l'exemple de Sydenham, qui a été tourmenté pendant longtems de cette funeſte maladie, & qui a avoué qu'il n'avoit jamais pu ni en découvrir la cauſe, ni en arrêter les effets; M. Raymond rapporte auſſi un paſſage de Boerhaave qui dit, qu'il faut être Charlatan pour promettre la guériſon de la goutte. Il ſe borne ſeulement à preſcrire la diette, & un régime néceſſaire pour rendre le ſang plus coulant & moins âcre.

Le dernier chapitre roule ſur la fiévre. C'eſt ſans contredit la ſeule maladie, de toutes celles que l'Auteur a traitées dans cet Ouvrage, qui ſoit véritablement dans le cas de n'être pas attaquée par les remédes, parce que ces ſortes de fiévres prouvent quelqu'effort de la nature, briſent & travaillent des humeurs altérées qui pourroient cauſer beaucoup de déſordres dans la machine; il ſeroit alors dangereux d'arrêter le cours de ces fiévres par les ſecours les mieux indiqués en apparence. Nous aurions cru que ce chapitre qui eſt le plus intéreſſant de l'Ouvrage auroit été traité un peu au long, puiſque cette matiere ſuffit pour faire un Volume; M. Raymond a raſſemblé en dix-neuf pages tout ce qu'il avoit à dire ſur ce ſujet. Il auroit

cependant beaucoup mieux valu s'étendre ſur les fiévres continues & les intermittentes, dont la guériſon prématurée fait avorter tous les jours les efforts de la nature & entraîne des accidens très-fâcheux, que de nous dire, par exemple, qu'il ne faut pas guérir de la galle & de la teigne par les topiques, ſans avoir auparavant fait précéder les remédes intérieurs.

M. Raymond nous permettra de lui faire obſerver que c'eſt à tort qu'il range la goutte parmi les maladies proprement dites dont il eſt dangereux de guérir. Il ne s'enſuit pas de ce que la goutte primitive eſt incurable, qu'il ſoit dangereux d'y porter remède. Si les Médecins abandonnent les perſonnes attaquées de cette maladie, c'eſt parce qu'ils n'ont pas encore trouvé les remédes appropriés à la goutte; mais ce n'eſt pas qu'ils penſent qu'on ne doive pas en guérir : ce qui le prouve démonſtrativement, c'eſt que dans ces ſortes de cas l'Auteur lui-même conſeille de s'aſtreindre à un régime, qui n'eſt autre choſe qu'une médecine prophylactique, ou préſervative. A l'égard des eſpeces de fiévres dont il ne faut pas guérir, il eſt conſtant que non-ſeulement on ne doit riſquer en ces cas aucuns remédes, puiſqu'ils ſont nuiſibles, mais pas même preſcrire une diette propre à diminuer l'effet de ces ſortes de fiévres, qui ſont ou qui

doivent être ſalutaires. Il n'en eſt pas de même de la goutte, qui eſt un mal cruel, qui conſume les malades de douleurs, & qui eſt un fleau d'autant plus à craindre qu'on ne peut le détruire par aucun reméde connu.

Il eſt donc évident que le titre de cet Ouvrage eſt trop générique, que les trois quarts des choſes qu'il renferme lui ſont étrangeres, que la plûpart des principes qui y ſont répandus ſont familiers à tous ceux qui ont la moindre connoiſſance de Médecine, & que l'Auteur auroit pu rendre cette production plus utile. L'objet qu'il a eu en vue de traiter eſt un des plus intéreſſans, & un de ceux qui demandent le plus de capacité & d'expérience. Nous engageons quelque Médecin, ami de l'humanité, à ſuivre l'invitation de M. Raymond, qui dit avec autant de franchiſe que de modeſtie, » qu'il a rempli, autant que ſes foibles & » courtes lumieres ont pu s'étendre, le titre » de ce petit Ouvrage, qu'il ſoumet à la » cenſure & à la correction de qui voudra » prendre la peine de le lire, l'aſſurant de » toute ſa docilité; mais le priant de ne le » regarder que comme un ſimple *canevas*, » qu'il doit rectifier & perfectionner pour le » bien public. »

Cet Ouvrage eſt écrit dans un ſtile qui n'eſt ni correct ni élevé, & la partie Typographique eſt exécutée avec la derniere négligence.

OBSERVATIONS ſur les Accouchemens, traduites de l'Anglois de M. Smellie, *Docteur en Médecine, par M.* de Préville, *Médecin, Tome III, contenant les planches relatives à la théorie & à la pratique de cet Art, ainſi qu'aux Obſervations; avec les explications des figures de chaque planche. A Paris, chez la veuve* Delaguette, *Imprimeur-Libraire, rue ſaint Jacques. Prix broché,* 4 *livres* 10 *ſols.*

Les deux premiers Volumes de cet Ouvrage ont été aſſez favorablement reçus du Public, pour qu'on puiſſe préſumer que celui-ci ne lui ſera pas moins agréable. La réputation brillante de M. Smellie, jointe à ſa grande pratique dans l'art des Accouchemens, doit donner beaucoup de poids aux Ouvrages qui ſortent de ſa plume ſur cette matiere.

L'auteur, après avoir travaillé avec ſuccès à ſimplifier le plus qu'il lui a été poſſible les principes de ſon art, a cru devoir pouſſer plus loin ſes recherches & ſes ſoins, & recpliſier toutes les planches qui ont paru juſqu'ici pour repréſenter les parties qui ſervent à la groſſeſſe & à l'accouchement. Comme M. Smellie les a trouvées preſque toutes défectueuſes à bien des égards, il en a fait

exécuter de nouvelles qui nous ont paru bien ſupérieures à celles que l'on a publiées juſqu'à ce jour.

La plûpart de ces figures ont été deſſinées d'aprés des ſujets préparés, pour démontrer tout ce qui pouvoit ſervir à l'inſtruction des éleves. L'auteur a eu ſurtout une attention particuliere à fixer la vraie ſituation des parties, & leurs dimenſions reſpectives, & s'il a négligé quelque choſe, ce n'eſt que des recherches anatomiques très-détaillées, & qui deviennent ſouvent minutieuſes.

M. Smellie qui craignoit que ces planches ne tombaſſent entre les mains de quelques perſonnes qui n'auroient pas eu connoiſſance de ſon premier Traité ſur la théorie & la pratique des Accouchemens, y a ajouté un abbrégé de la pratique qui n'eſt pas complet; mais qui peut très-bien ſervir à éclaircir pluſieurs points qui autrement ſeroient inintelligibles par la ſimple repréſentation.

D'abord le nombre des planches qui ſont dans ce Recueil avoit été limité par l'Auteur au nombre de vingt-deux, que M. Rymodyke avoit achevées il y a plus de deux ans; mais comme elles ne donnoient pas les éclairciſſemens ſuffiſans, M. Smellie a jugé à propos d'en augmenter le nombre.

M. Smellie avoue que le Docteur Camper, Profeſſeur de Médecine à Franſquer, l'a beaucoup aidé dans la compoſition de

ces planches. Au reſte, elles ont été gravées par M. Grignion. Il paroît qu'on a moins cherché la fineſſe & l'élégance du deſſein, que la force & la fidélité des traits. Elles ſont au nombre de trente-neuf; les trois premieres repréſentent le baſſin ſous différentes poſitions. Les autres font voir les parties extérieures de la femme, la ſituation de la matrice, & comment elle eſt ſuſpendue, dans quel volume elle ſe trouve dans les deux premiers mois de la groſſeſſe, & tous les changemens ſucceſſifs qu'elle éprouve juſqu'au terme de l'accouchement. Il nous a ſemblé que le méchaniſme de tout ceci eſt preſqu'auſſi aiſé à concevoir par la beauté & la vérité des deſſeins, que ſi l'on en faiſoit la démonſtration ſur le vivant. Dans les planches ſuivantes, on trouve l'enfant qui ſe préſente dans l'accouchement. On y ſuit aiſément tous les efforts qu'il fait, les variations dont il eſt ſuſceptible, & en un mot toutes les poſitions des accouchemens naturels, laborieux, ou difficiles. On y peut auſſi appercevoir dans quel gêne & dans quelles ſituations eſt le fœtus quand le baſſin eſt mal conformé. Enfin, la trente-ſixiéme planche donne ſous une vue latérale du baſſin, la méthode de tirer avec le crochet courbe la tête du fœtus reſtée ſeule dans la matrice, à raiſon de ſon volume trop gros & de l'étroiteſſe du baſſin.

Les deux planches ſuivantes découvrent différens inſtrumens utiles dans les accouchemens laborieux & difficiles. A la planche trente-huit eſt un filet monté ſur une tige de baleine, qui peut ſervir quelquefois pour les accouchemens laborieux, lorſque l'Opérateur n'eſt point pourvu d'un forceps en certaines occaſions imprévues. La derniere enfin, repréſente une paire de crochets courbes, joints enſemble à la maniere des forceps. On ſe ſert rarement de cet inſtrument parce qu'il eſt rare que l'on en ait beſoin; on doit en faire uſage quand le menton eſt tourné vers l'os ſacrum, & quand il eſt impoſſible de déplacer la tête pour tirer l'enfant par les pieds, ni de le dégager avec le forceps.

On voit par le petit détail que nous venons de faire, combien cet Ouvrage eſt important à ceux qui ſe mêlent de l'art des accouchemens; l'Auteur, qui a ſenti de quelle néceſſité il pourroit être aux éleves, & à ceux qui pratiquent cet art, a cherché à n'y rien épargner pour le rendre parfait, d'autant plus que la modicité du prix met tout le monde en état de ſe le procurer.

LA

LA PLATINE, l'Or blanc, ou le Huitiéme métal; Recueil d'expériences faites dans les Académies Royales de Londres, de Suéde, &c. ſur une nouvelle ſubſtance métallique tirée des mines du Pérou, qui a le poids & la fixité de l'or, &c. A Paris, chez Lebreton, *rue de la Harpe;* Durand, *rue du Foin;* Piſſot, *quai de Conti;* Lambert, *rue de la Comédie Françoiſe; un Volume in-12. Prix relié, 1 livre 10 ſols.*

Depuis environ cinq ou ſix mille ans que les hommes ont commencé à ouvrir le ſein de la terre pour en retirer les métaux qui ſont l'objet le plus cher de leur cupidité, on étoit preſque perſuadé que leur nombre étoit fixé, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'il y en eut d'autres dans la nature que ceux qu'on connoiſſoit déja; cependant en voici un qu'on n'a découvert que depuis un très-petit nombre d'années, & qui eſt d'autant plus ſingulier qu'on pourroit le placer à côté de l'or s'il étoit un peu plus traitable.

Ce métal qu'on a trouvé dans le nouveau Monde, n'eſt connu en Europe que depuis le retour de MM. les Académiciens envoyés au Pérou pour meſurer un dégré du Méridien. Dom Antoine de Ulloa, qui les accom-

pagna par ordre de Sa Majeſté Catholique, eſt le premier qui en ait parlé dans l'Hiſtoire de ce voyage qu'il a publiée en 1748. Les Anglois & les Suédois l'ont examiné auſſitôt ; il n'y avoit que les François qui n'en euſſent encore aucune notion. Le Recueil que nous annonçons, & qui contient tout ce qu'on a écrit juſqu'ici ſur ce ſujet, nous met en état de profiter de leurs travaux & de leurs découvertes. Il contient : 1°. Une introduction de l'Editeur, qui n'eſt qu'un précis hiſtorique de tout ce qu'on ſçait de ce métal. 2°. L'extrait de deux lettres de M. *Watſon*, de la Société Royale, à M. *Boſe*, Profeſſeur de Wittemberg en Saxe. 3°. Les Expériences de M. *Wood*, extraites des Tranſactions philoſophiques. 4°. Deux Mémoires de M. *Scheffer*, tirés des Annales de l'Académie Royale de Suéde. 5°. L'examen analytique de la Platine, par M. *Lewis*, de la Société Royale. 6°. Enfin, une lettre écrite de Veniſe ſur le même ſujet, qui n'a pas encore été miſe au jour.

Comme ces différens morceaux ne contiennent que des expériences qui ne ſont pas toujours ſuſceptibles d'être abbrégées, il ne nous eſt pas poſſible de parler de chacun en particulier ; nous nous contenterons de donner un précis des travaux de M. *Lewis*, les plus complets que nous ayons ſur cette matiere.

Il paroît qu'on n'eſt pas encore inſtruit ni de l'état où eſt ce métal dans la terre, ni de la maniere dont les Eſpagnols le traitent; il ſemble cependant qu'il réſulte de l'examen qu'en a fait M. *Lewis*, qu'il doit ſe trouver pur, ou, comme parlent les Minéralogiſtes, *nudum*, dans le ſein de la terre, puiſqu'il ne peut pas contracter d'union avec le ſoufre, & qu'il accompagne les mines d'or qu'on en ſépare vraiſemblablement par l'amalgamme, puiſqu'il a trouvé parmi, de véritable or & de petits grains d'amalgamme.

Une des propriétés les plus ſingulieres de ce métal eſt ſa peſanteur ſpécifique, qui approche preſque de celle de l'or: car elle eſt à celle de l'eau à-peu-près comme dix-huit à un. Expoſé au feu le plus violent, ſoit ſeul, ſoit avec les flux réductifs, ou les autres fondans, il n'a pu être mis en fonte. Le ſoufre ne l'a point attaqué; mais il a été diſſous par le foye de ſoufre: ces deux dernieres propriétés lui ſont communes avec l'or.

Traité avec les ſels, il ne s'eſt laiſſé diſſoudre, ni par l'acide vitriolique, ni par l'acide nitreux, ni par celui du ſel marin; ſoit que ces acides ayent été tenus en digeſtion avec lui, ſoit qu'on l'ait ſtratifié dans des creuſets avec différens cemens, même avec le cement royal, qui, comme l'on ſçait,

eſt un mêlange de vitriol, de ſel marin & de briques pilées, il ne paroît pas qu'il en ait été attaqué, ce qui ne lui eſt commun qu'avec l'or; mais comme ce roi des métaux il a été diſſous dans l'eau régale.

Cette diſſolution, au point de la ſaturation, étoit d'un rouge tirant ſur le brun: l'acide vitriolique qu'on a verſé deſſus, a fait tomber au fond de la liqueur une poudre d'une couleur ſombre qui n'a point été diſſoute par l'eau qu'on a ajoutée au mêlange; mais lorſqu'on a étendu la diſſolution avant de verſer l'acide vitriolique, il ne s'en eſt rien précipité.

Cette diſſolution évaporée, & placée pour refroidir, a donné des criſtaux preſque opaques, d'un rouge foncé, feuilletés comme des fleurs de benjoin, mais plus épais; ces criſtaux, lavés avec de l'eſprit de vin, ont perdu un peu de leur couleur; expoſés au feu, ils ont paru ſe fondre, ont donné des fumées blanches, & ſe ſont enfin convertis en une chaux griſâtre.

L'étain a dégagé la platine de l'eau régale, comme il en dégage l'or, mais ſous la forme d'une poudre tirant ſur le rouge, au lieu que celle que fournit l'or eſt pourpre. Quelques gouttes de diſſolution d'or, mêlées à une grande quantité de diſſolution de platine, ont donné une poudre purpurine lorſqu'on a mis des lames d'étain dans le

mêlange : nous avons donc un moyen de reconnoître ſi la platine contient de l'or.

Lorſqu'on verſe de l'eſprit de vin bien rectifié ſur une diſſolution d'or, ce métal ſe revivifie & vient nager à la ſurface de la liqueur. De l'eſprit de vin verſé ſur une diſſolution de platine, n'en a rien dégagé ; mais lorſqu'on a mêlé une diſſolution d'or à celle de la platine, l'or s'eſt ſéparé & a formé une pellicule dorée : ce qui nous fournit un nouveau moyen de ſéparer l'or de la platine.

Les alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils, & même le ſel ammoniac, précipitent la diſſolution de platine, mais ſeulement en partie. Le précipité eſt ſous la forme d'une poudre rouge brillante qui ne fulmine pas comme les précipités d'or : la liqueur qui ſurnage eſt encore colorée, & l'étain en dégage un peu de platine qui n'avoit pas été précipitée ; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la platine qui reſte de la diſſolution, ne paroît pas différente de celle qui ſe précipite. Cette propriété des diſſolutions de la platine pourra fournir un moyen de la découvrir lorſqu'elle ſera alliée à l'or, quelque petite qu'en ſoit la quantité : car tout l'or ſe précipite quand on y verſe un alkali, au lieu qu'il reſte toujours une partie de platine dans la liqueur ; ce qu'on reconnoît à la couleur jaune qu'elle conſerve.

Le zinc, le fer, le cuivre, mis dans une diſſolution de platine, l'en dégagent en partie; le mercure ne produit aucune ſéparation, au contraire, il s'y diſſout. Une diſſolution d'or n'en dégage rien non plus; mais ſi on étend le mêlange de beaucoup d'eau, l'or vient nager à la ſurface. Ces diſſolutions combinées de mercure & de platine, d'or & de platine, miſes à criſtaliſer, ont donné des criſtaux qu'on a reconnu contenir principalement du mercure, ou de l'or, & très-peu de platine.

Les différens précipités de platine, mêlés à la frite du verre, n'ont jamais pu être vitrifiés quelque feu qu'on ait fait.

M. *Lewis* examine enſuite les différentes combinaiſons de la platine avec les métaux & les demi-métaux, & leurs alliages. Les bornes que nous ſommes forcés de nous preſcrire, ne nous permettent pas de ſuivre l'Auteur dans ce travail; nous nous contenterons de dire que tous les métaux & les demi-métaux, ont donné la fuſibilité à la platine, & qu'elle les a tous rendus plus ou moins caſſans, quoiqu'il y ait eu de ces alliages qui ont conſervé aſſez de ductilité pour faire eſpérer qu'on en pourra tirer quelque avantage.

La platine réſiſte non-ſeulement au plomb & au biſmut dans la coupelle, mais encore retient une partie de ces métaux qui échappe

à la vitrification ; paſſée à l'antimoine, elle y paroît auſſi fixe que l'or & n'en eſt point attaquée : ces épreuves ne ſuffiront donc plus pour s'aſſurer de la pureté de l'or, il faudra avoir recours à d'autres moyens ; il ſeroit à ſouhaiter qu'on put leur ſubſtituer l'amalgame, comme le font eſpérer les travaux de M. *Léwis* : il a amalgamé un alliage d'or & de platine avec une ſuffiſante quantité de mercure, & les a triturés pendant longtems dans l'eau, toute la platine s'en eſt ſéparée ſous la forme d'une poudre griſe, & l'or qu'il a retiré enſuite, en faiſant évaporer le mercure, lui a paru auſſi pur qu'avant l'alliage.

Diſons un mot de la lettre qui termine ce Recueil. L'auteur s'eſt propoſé de prouver qu'il ſeroit peut-être poſſible de tranſmuer la platine en véritable or ; il ſe fonde ſur ce que ce métal à les propriétés eſſentielles de l'or, le poids ſpécifique, la fixité à l'épreuve du cement royal & de l'antimoine, & la ſolubilité dans l'eau régale, & qu'il n'en differe que par les qualités qu'il appelle accidentelles, parce qu'elles peuvent ſe diminuer ou s'accroître, s'ôter ou ſe donner, s'extraire ou s'introduire ; telles ſont, par exemple, la couleur, la fuſibilité & la ductilité. Il croit que cette différence ne peut venir que de deux cauſes, ou de quelque corps hétérogene profondé-

ment uni à la ſubſtance métallique, ou de manque de ſoufre teignant : il ne s'agiroit donc que de purger la platine de ce corps étranger, ou d'y introduire la teinture ſolaire pour en faire un métal parfait.

La préciſion & l'exactitude avec laquelle ces différens morceaux ſont rendus, prouvent que l'Editeur eſt très-verſé dans la Chymie, outre l'introduction qui eſt entiérement de lui, il a répandu dans le corps de l'Ouvrage des notes intéreſſantes & ſouvent néceſſaires. On pourroit ſouhaiter qu'il eut un peu moins négligé ſon ſtile, & qu'il eu mis un peu plus de netteté dans ſa diction; ce léger défaut n'ôte rien du mérite de ſon travail, il prouve ſeulement qu'il s'eſt plus occupé des choſes que des expreſſions.

DESCRIPTION

De la fiévre jaune d'Amérique, par M. LINING, *Médecin à Charles-town, dans la Caroline méridionale.*

I. On donne dans ce pays-ci le nom de fiévre jaune, à une eſpece de fiévre qui dure deux ou trois jours, ſe termine ſans aucune eſpece d'évacuation critique, laiſſe le malade dans une foibleſſe extraordinaire, accom-

pagnée d'un pouls petit & qui s'enfonce au plus léger mouvement, & lorſque le malade ſe tient debout ; ce qui eſt bientôt ſuivi d'une jauniſſe univerſelle accompagnée de vomiſſemens & d'hémorragies, ſans la moindre fiévre ni la moindre chaleur.

II. Il ne paroît pas que cette fiévre doive ſon origine à aucune conſtitution particuliere de l'air, puiſque les années où elle a fait le plus de ravages, n'ont été ni plus chaudes ni plus pluvieuſes que celles dans leſquelles elle n'a pas paru : mais elle eſt très-contagieuſe, & ne ſe communique même que par cette voie ; toutes les fois qu'elle regne, il eſt aiſé de remonter à ceux qui l'ont apportée des Iſles de l'Amérique, où elle eſt épidémique.

III. Elle attaque principalement les blancs de l'un & de l'autre ſexe, ſur-tout les étrangers nouvellement arrivés des climats froids ; les Indiens, les Métifs, les Mulatres de tout ſexe & de tout âge, excepté les petits enfans & ceux qui en ont échappé une fois ; ces derniers en ſont exempts pour le reſte de leur vie. Les Negres n'en ſont jamais attaqués, ce qui eſt aſſez extraordinaire, car ils ſont ſujets comme les blancs aux fiévres bilieuſes.

IV. En 1748 cette fiévre commença vers le milieu, ou plutôt à la fin du mois d'Août, & dura juſques vers le milieu d'Octobre, que le tems devint aſſez froid pour en arrêter les progrès.

V. Deux ou trois jours avant d'être attaqué de cette maladie, on ſe plaignoit de grandes douleurs à la tête, aux lombes, aux extrémités, ſur-tout aux genoux & aux gras des jambes, de perte d'appétit, de foibleſſe & de laſſitude ſpontanées. Mais il y eut des gens qui furent pris de la fiévre, ſans avoir éprouvé ces ſymptomes préliminaires.

VI. Au friſſon & à l'horripilation par où cette maladie commençoit généralement, ſuccédoit une fiévre dans laquelle

1° Le pouls étoit très-fréquent juſqu'à la fin, étant aſſez généralement plein, dur & fort; dans quelques malades il étoit petit & dur, dans d'autres il étoit ſouple quoique petit; dans tous ces cas ſa plénitude & ſa dureté varioient beaucoup: on obſervoit dans quelques malades un battement très-ſenſible dans les carotides, comme dans la maladie hypocondriaque.

2° La chaleur ne paſſoit gueres le 102° du thermometre de Farenheit; elle varioit beaucoup, quoiqu'aſſez égale par tout le corps. Il y avoit quelques malades qui, le premier jour, éprouvoient des eſpeces de friſſons qui revenoient de tems en tems, ſans que pour cela la chaleur diminuât. Il y en eut d'autres dans leſquels cette chaleur diminua ſi conſidérablement, qu'on auroit imaginé que la fiévre ſe changeoit en rémittente, ou en intermittente: elle commençoit à s'appaiſer à la fin du ſecond jour.

3° Quelqueſois la peau étoit ſeche, mais le plus ſouvent elle étoit moite & diſpoſée à la ſueur. La ſueur étoit très-abondante, elle étoit plus modérée le ſecond, elle s'arrêtoit ſouvent pour un eſpace de tems très-court, pendant lequel la chaleur augmentoit & le malade ſouffroit davantage. Le troiſieme jour cette diſpoſition à ſuer diminuoit ſi fort, que la peau étoit ſeche; il n'y avoit que le front & le dos des mains qui fuſſent un peu moites.

4° La reſpiration étoit libre & aiſée, mais elle s'accéléroit au plus léger mouvement, ou dès que le malade avaloit quelque choſe.

5° La langue étoit humide, rude & blanche; le ſecond jour le milieu en étoit un peu brun; le troiſieme elle commençoit à reprendre ſa couleur & ſa ſoupleſſe.

6° En général la ſoif étoit modérée.

7° Le troiſieme jour lorſque le pouls, la chaleur & la diſpoſition à ſuer commençoient à diminuer, il ſurvenoit des nauſées, des vomiſſemens, ou de fréquentes envies de vomir, ſur-tout lorſque le malade avoit pris quelque médecine ou quelque nourriture; il y en eut un très-petit nombre qui vomirent le premier jour de la bile, ou des flegmes.

8° Les hypocondres n'étoient ni durs ni tendus.

9° Preſque tous les malades étoient aſſoupis le premier jour, paſſé lequel ils ne dormoient plus.

10° Le ſecond jour ils étoient dans une agitation continuelle, ne pouvant reſter en repos.

11° Ils tomboient dans le découragement dès la premiere attaque ;

12° Et leurs forces étoient entiérement abbatues.

13° Les douleurs qu'ils avoient ſenties d'abord, augmentoient conſidérablement le premier jour ; mais elles ſe diſſipoient preſque toujours le ſecond.

14° Leur viſage étoit animé, leurs yeux étoient rouges & enflammés, & ne pouvoient ſoutenir la lumiere.

15° Il y en eut quelques-uns qui eurent un peu de délire le premier jour.

16° Le ſang qu'on leur tiroit n'avoit point de croute inflammatoire; dans les tems chauds il étoit rouge & fleuri comme le ſang artériel, & ſe conſervoit tout en une maſſe molle & homogene, ſans qu'il s'en ſéparât aucune ſéroſité ; s'il y arrivoit quelque ſéparation, le caillot étoit d'un tiſſu extrêmement lâche.

17° Paſſé le premier jour les ſelles étoient noires & dures, à moins qu'on ne les eût procurées par quelque lavement ou quelque médecine, car le malade étoit très-conſtipé.

18° Les urines étoient abondantes & pâles, à moins que le tems ne fût extrêmement chaud ; alors elles étoient plus colorées, moins abondantes ; on y remarquoit un grand

nuage, & elles dépoſoient preſque toujours beaucoup de ſédiment dès le premier jour; le ſecond elles étoient auſſi abondantes, quelquefois elles étoient troubles & fourniſſoient une plus grande quantité de ſédiment que le premier jour; ce ſédiment étoit quelquefois brun, & étoit ſuivi d'urines ſanguinolentes le troiſieme jour: La quantité & la couleur de cette excrétion varioient beaucoup depuis le commencement juſqu'à la fin de la maladie.

VII. Cette fiévre ſe terminoit le troiſieme jour, ou plus généralement en moins de 72 heures, ſans aucune excrétion qu'on pût regarder comme critique ni aucune apparence de réſolution. Il n'y avoit que ceux dont la maladie avoit pu être domptée dans les commencemens, par des évacuations procurées à tems, & en entretenant une ſueur abondante juſqu'à la fin de la fiévre par des diaphorétiques doux & des délayans, qui fuſſent hors de danger : pour tous les autres, quoique leur état ne préſentât d'abord rien d'effrayant; (car on ne leur trouvoit qu'une grande foibleſſe & un peu de jaune dans les yeux,) leur ſituation changeoit bientôt de face, & ils entroient dans le ſecond période de la maladie, bien plus terrible que le premier quoiqu'il fut ſans fiévre. Voici les ſymptômes qui l'accompagnoient.

VIII. 1°. Après que la fiévre avoit ceſſé le pouls étoit un peu plus fréquent qu'en ſanté, dur & petit; bientôt après il devenoit plus lent & plus ſouple; cette ſoupleſſe ſubſiſtoit tant qu'on pouvoit ſentir le pouls. Dans beaucoup de malades il s'affoibliſſoit, quelque choſe qu'on fit pour le ſoutenir, & enfin il ceſſoit d'être ſenſible; lorſque cela arrivoit, la jauniſſe, le vomiſſement, le délire, l'agitation augmentoient; quelquefois le pouls paroiſſoit un peu plus plein, mais cela duroit peu.

2°. La chaleur étoit preſque naturelle: à meſure que le pouls s'affoibliſſoit, la peau devenoit froide, le viſage, la poitrine & les extrémités paroiſſoient un peu livides.

3°. La peau, qui étoit ſéche dans le froid, étoit moîte & gluante lorſqu'il faiſoit chaud.

4°. La reſpiration étoit naturelle & même un peu lente.

5°. La langue étoit humide & beaucoup plus nette que dans le premier période: ſa pointe, ſes bords, les gencives & les levres étoient d'un rouge plus vif qu'elles ne le ſont naturellement.

6°. Très-peu de malades ſe plaignoient d'une grande ſoif, quoiqu'ils déſiraſſent tous de boire froid.

7°. Les vomiſſemens, ou les efforts pour vomir, augmentoient au point qu'il y avoit

des malades qui ne pouvoient rien garder dans leur eſtomac ; quelques-uns vomiſſoient du ſang, d'autres ne rendoient que ce qu'ils avoient pris, & d'autres avoient ce qu'on appelle le vomiſſement noir ; c'étoit une bile épaiſſe & noire mêlée à la mucoſité de l'eſtomac : car j'ai obſervé dans tous les cadavres des gens morts de cette maladie que j'ai ouverts, que la mucoſité de l'eſtomac avoit été emportée, & que la bile étoit noire & épaiſſe. J'ai auſſi conſtamment obſervé que le ſang étoit fluide, & que les vaiſſeaux des viſceres en étoient diſtendus tant ils en étoient remplis, ce qui, pour le dire en paſſant, me perſuade que lorſque la maladie n'avoit pas été domptée dans le premier période ; il ſe faiſoit vers le déclin de la fiévre une métaſtaſe de la matiere morbifique ſur les viſceres.

8°. Les malades ne dormoient point, & ceux qui étoit aſſoupis ſe reveilloient à tous momens, & ſe trouvoient d'un abbattement & d'une foibleſſe extraordinaire.

9°. Ils étoient tellement agités qu'on pouvoit rarement les retenir au lit, ils ne ſe plaignoient cependant d'aucun mal-aiſe ; au contraire, quand on leur demandoit comment ils ſe portoient, ils répondoient *très-bien*.

10°. Leur foibleſſe étoit ſi grande qu'on ne pouvoit pas lever leur tête de deſſus le

couſſin pour les faire boire, que leur pouls ne s'affoiblit au point de devenir inſenſible; ils étoient froids & couverts d'une ſueur gluante, leurs lévres, leur viſage, leurs extrémités, & juſqu'à leurs ongles devenoient livides.

11°. Le délire revenoit & augmentoit; il étoit conſtant dans ceux qui avoient le pouls petit & affaiſſé.

12°. L'inflamation de la conjonctive faiſoit des progrès; elle n'étoit accompagnée d'aucune douleur.

13°. Si la jauniſſe n'avoit pas paru avant la fin de la fiévre, elle ſe déclaroit pour lors dans les yeux; elle occupoit bientôt tout le corps & le jaune devenoit plus foncé. Il y avoit des malades qui n'avoient de jaune qu'aux yeux preſque juſqu'au dernier moment de leur vie, alors il s'étendoit très-rapidement, ſurtout ſur la poitrine & le col.

14°. La poitrine & le col étoient couverts de petites taches d'un rouge livide, qui ne s'élevoient pas plus que la peau; on en voyoit auſſi, mais en petit nombre, aux extrémités.

15°. Les regles couloient abondamment dans les femmes, quoique le tems où elles devoient les avoir ne fut pas arrivé.

16°. Le ſang étoit ſi diſſous dans cet état de la maladie, qu'outre celui qu'on rendoit par le vomiſſement & par les urines, comme

me nous l'avons dit, il ſurvenoit des hémorragies par le nez, la bouche, les oreilles, les yeux, & quelquefois par les plaies des véſicatoires; il y eut même deux ou trois perſonnes, dans leſquelles le ſang ſortit par les pores de la peau.

17°. Quelques malades étoient conſtipés; d'autres alloient fréquemment à la ſelle, & parmi ces derniers les uns rendoient des matieres noires, liquides, qui les fatiguoient beaucoup; dans d'autres elles étoient ſemblables à du goudran par la molleſſe, la ténacité, la couleur & la conſiſtence; ceux dans leſquels cette évacuation étoit modérée, quoique les matieres fuſſent noires, s'en trouvoient fort ſoulagés.

18°. Les urines étoient abondantes & de couleur de ſaffran lorſque le malade avoit la jauniſſe, quand il ne l'avoit pas elles étoient pâles; mais dans l'un & dans l'autre cas elles dépoſoient beaucoup de ſediment; elles étoient troubles dans quelques-uns, dans quelques autres il y avoit du ſang, & ce ſang étoit d'autant plus abondant que le pouls étoit plus petit.

Ce période de la maladie duroit quelquefois ſept ou huit jours avant que le malade ne mourut.

IX. Quand le malade devoit guérir, tous les ſymptômes diminuoient ou s'évanouiſſoient; ſon pouls devenoit plus plein; il

acquéroit des forces, quoique lentement. Au contraire, quand la maladie devoit ſe terminer par la mort, les ſymptômes non-ſeulement continuoient, mais encore devenoient plus violens, & il en ſurvenoient de nouveaux qui conſtituoient le troiſiéme période.

X. Le pouls devenoit extrêmement petit & inégal, les extrémités froides & livides; quelques-uns avoient le viſage animé; il étoit plombé dans quelques autres: les taches augmentoient ſi prodigieuſement, qu'il y avoit des malades dont la poitrine & le col étoient tout noirs. Le cœur palpitoit fortement; la chaleur augmentoit dans la région du cœur; la reſpiration devenoit difficile, & étoit accompagnée de fréquens ſoupirs. Le malade étoit inquiet & agité, la ſueur couloit de ſon viſage, de ſon col & de ſa poitrine; le ſang lui ſortoit par le nez, par la bouche, ou par les oreilles, & dans quelques-uns par tous ces endroits à la fois: il ſurvenoit une difficulté d'avaler, un hoquet, des ſoubreſauts aux tendons. Le malade tomboit en léthargie, ou étoit plongé dans un délire continuel; quelquefois il étoit huit, dix, & même douze heures dans ce cruel état avant de mourir, même après avoir perdu la parole, & après qu'on avoit ceſſé de ſentir le pouls au poignet. Lorſque la maladie étoit très-aigue,

la tragédie finiſſoit par des convulſions ; les taches augmentoient après la mort, & la putréfaction arrivoit, ou plutôt s'achevoit très-rapidement.

XI. Quand le tems étoit extrêmement chaud, ou que les premiers ſymptomes étoient très-violens, la maladie parcouroit ſes différens tems avec tant de promptitude, qu'il n'étoit pas poſſible de diſtinguer ſes différens états : on a vu des malades mourir en moins de quarante-huit heures.

XII. On a remarqué 1°. Que l'infection étoit augmentée par le chaud, & que le froid la diminuoit. 2°. Que les ſymptômes des différens périodes de la maladie étoient plus ou moins violens, ſelon que le tems étoit plus ou moins chaud ; de ſorte que lorſque la chaleur venoit à augmenter juſqu'à un certain point, les malades, qui étoient les mieux en apparence, retomboient & périſſoient quelquefois ; au contraire, quand le tems ſe mettoit au froid, les plus malades échappoient au danger. 3°. La maladie étoit ordinairement plus dangereuſe pour ceux qui étoient enfermés dans de petites chambres, dont on ne pouvoit pas renouveller l'air ; pour les conſtitutions fortes ; pour les étrangers, qui venoient des pays froids ; pour ceux qui craignoient la mort ; pour ceux qui s'étoient échauffés par de violens exercices & l'uſage des liqueurs for-

tes; enfin, pour ceux dont le corps avoit été affoibli par des maladies précédentes.

XIII. Voici les pronoſtics qu'on pouvoit tirer dans le premier période de la maladie. 1°. Plus les douleurs à la tête, aux reins, &c. étoient grandes & durables, plus les yeux étoient enflammés, plus les malades avoient de peine à ſupporter la lumiere; enfin plus le viſage étoit animé au commencement de la maladie; plus la fiévre étoit violente. 2°. La fiévre duroit d'autant moins que les ſymptômes étoient plus violens. 3°. Le ſecond période étoit plus ou moins court, ſelon que la maladie parcouroit plus ou moins rapidement le premier. 4°. Plus ce premier période étoit court, plus le malade couroit de danger dans le ſecond: car lorſque la fiévre ſe terminoit avant le commencement du troiſiéme jour, la mort étoit preſqu'inévitable, & elle arrivoit ordinairement avant la fin du cinquiéme jour, à moins que le tems ne devint beaucoup plus froid. 5°. Un pouls enfoncé à la fin de la fiévre étoit d'un mauvais préſage; il pronoſtiquoit des vomiſſemens, des agitations, du froid, de la lividité aux extrémités, des hémorragies, du délire, &c. 6°. Plus les forces étoient abbatues dans le commencement, plus le danger étoit grand. 7°. Le vomiſſement qui ſurvenoit au commencement de la maladie étoit un mauvais ſigne,

il annonçoit preſque toujours le vomiſſement noir. 8°. Le ſédiment qui paroiſſoit dans l'urine le premier ou le ſecond jour étoit d'un mauvais pronoſtic ; plus il étoit abondant, plus le danger étoit grand.

XIV. Dans le ſecond période, 1°. lorſqu'on commençoit à appercevoir du jaune dans les yeux dès le ſecond jour de la maladie, le malade mouroit ordinairement le quatriéme ; mais lorſqu'il ne paroiſſoit qu'à la fin du troiſieme jour, ſi le malade n'en échappoit point, il alloit ordinairement juſqu'au neuf ou dixieme jour du ſecond période. Plus la jauniſſe s'étendoit rapidement, plus la couleur étoit foncée, plus le danger étoit grand. 2°. L'augmentation de l'inflammation des yeux étoit d'un mauvais ſigne. 3°. Auſſi-bien que la rougeur de la peau à l'endroit où l'on avoit appliqué des véſicatoires. 4°. Si le vomiſſement continuoit ou augmentoit, c'étoit un mal ; le vomiſſement noir étoit généralement mortel. 5°. Les variations du pouls ne pronoſtiquoient rien de bon, quoique dans cette maladie comme dans toutes celles où il y a de la malignité, on ne doive pas beaucoup compter ſur le pouls. 6°. Plus les forces du malade étoient détruites dans le premier période, plus il y avoit de danger dans le ſecond. 7°. Les grandes agitations, le délire, lorſqu'il commençoit de bonne heure, ou lorſqu'ils commençoit

tinuoient, étoient mauvais. 8°. Les taches livides & la lividité des levres, des ongles, ou la rougeur du viſage, ou même ſa pâleur, annonçoient une mort prochaine. 9°. Un dévoyement fréquent; qui ne ſoulageoit pas le malade, étoit mauvais; lorſque les matieres étoient noires, & qu'elles n'étoient pas accompagnées d'une diminution des ſymptômes, elles pronoſtiquoient aſſez généralement la mort. 10°. Le ſang qui venoit avec les urines, & généralement toutes les hémorragies, excepté les petites hémorragies du nez, étoient d'un mauvais pronoſtic; mais les menſtrues, quoiqu'elles paruſſent hors de leur tems, ſi elles étoient accompagnées d'une diminution des ſymptômes, étoient un bon ſigne. 11°. La ſuppreſſion d'urine, ſurtout dans ceux dans leſquels elles avoient été abondantes, annonçoient une mort prompte.

XV. Les malades qui parvenoient au troiſiéme période, ne pouvoient attendre que la mort, aucun n'échappoit.

SUITE DES OBSERVATIONS

Par M. Thiery, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

III. OBSERVATION.

Le ſieur Pairoux, Tailleur d'habits, me vint prier le 14 Septembre 1757 de venir voir ſa femme, qui étoit, diſoit-il, à toute extrémité. La maladie s'étoit déclarée par de grandes évacuations de ſang par haut & par bas; ce ſang étoit le plus ſouvent caillé & noirâtre; quelquefois ſa femme en avoit rendu juſqu'à la quantité d'une livre à la fois, ce qui avoit duré trois à quatre jours: le Chirurgien, ajoutoit-il, avoit fait quatre ſaignées copieuſes tant du bras que du pied: enſuite il avoit employé divers aſtringens, tant en lavemens que pour prendre par la bouche, & il m'en montroit les recettes: enfin, me diſoit-il, ma femme ne vomit plus de ſang, & n'en rend plus par les ſelles depuis deux jours; mais loin d'en être ſoulagée, il ſemble à chaque inſtant qu'elle aille paſſer. Lui ayant repréſenté le riſque auquel il s'étoit expoſé en ne me faiſant pas avertir dès le commencement de la maladie, & que peut-être les ſecours arriveroient trop tard, je me rendis auſſi-tôt chez

lui. Cette femme, âgée de 22 à 23 ans; mariée depuis 18 mois, d'une bonne conſtitution, & ayant naturellement les plus belles couleurs, avoit pour lors la voix ſi foible qu'on l'entendoit à peine parler: les chairs étoient molles, le viſage très-pâle: on découvroit à travers les couvertures un tremblement preſque continuel aux cuiſſes & aux jambes qui augmentoit par accès, de ſorte qu'alors les extrémités ſupérieures & le tronc ſe mettoient de la partie; ces tremblemens étoient accompagnés de ſueurs qui ſouvent étoient froides: la langue étoit chargée d'une mucoſité blanchâtre: la malade avoit de l'horreur pour les alimens: le pouls étoit petit, foible, mol & très-fréquent. Cette eſpece de pouls, que j'appellerois volontiers *pouls putride*, s'il étoit permis de donner de nouvelles dénominations au pouls, qui ne ſont déja que trop nombreuſes, cette eſpece de pouls, dis-je, differe de celui des agoniſans en ce qu'il n'eſt pas intermittent; il eſt aſſez ſemblable à celui que l'on trouve ſouvent dans les fiévres malignes; mais je l'ai obſervé pluſieurs fois dans certaines maladies putrides très-différentes des fiévres malignes, principalement en ce que dans celles-là les fonctions du cerveau ne ſont pas altérées comme il arrive toujours dans celles-ci. Après avoir bien examiné la malade, je m'arrêtai à l'é-

tat du pouls comme au ſigne qui pouvoit me conduire le plus ſurement dans un cas qui étoit nouveau pour moi. Je me déterminai à l'inſtant pour les remédes antiputrides. Les ſymptomes m'annonçoient aſſez qu'il y avoit un foyer de pourriture dans l'abdomen; mais l'ayant examiné avec ſoin, le tact ne put m'en découvrir le véritable ſiége, que je ſuppoſois devoir être différent d'une ſimple pourriture dans les premieres voyes qui eſt ſi ordinaire, & qui avoit lieu auſſi dans notre malade. M'étant informé là deſſus ſi elle ne ſeroit pas groſſe; le mari & la femme me répondirent qu'ils n'en avoient aucun ſoupçon, que l'évacuation menſtruelle avoit paru comme à l'ordinaire le mois paſſé, qu'elle paroiſſoit même actuellement, bien qu'en très-petite quantité. Raſſemblant donc toutes les indications de la pourriture, de la foibleſſe & du flux périodique, j'ordonnai à la malade les remédes ſuivans :

℞ Maſtich. rhei elect. aſſæfœtid. aa ℈ ij terræ japonic. myrrh. ſelect. aloes ſoccotr. a a ℥ ß M. cum balſam. peruvian. gutt. X X & ſ q. ſyrup. de artemiſia, : f. ſ. a. pill. argent. gr. iij. capiat

ægra iij pill. omni trihorio, ſuperbibend. infuſ. croci orient. vel chamæmel rom. cyath I cui add. potion. ſequent. cochl. I aut alter.

℞. Aquarum. ſimplic. menth. naph. aa ℥ ij cinnamom. ℥ ß ceraſor. nigror. ℥ X. M. f. pot.

Cela fut fait exactement, & une heure après chaque priſe on donnoit à la malade une taſſe de bouillon où l'on délayoit un peu de crême de ris. Je trouvai le lendemain que ſes forces étoient un peu revenues, que le pouls étoit moins mauvais; les autres accidens ſubſiſtant, on continua les mêmes remedes. Mais le jour ſuivant le ſieur Pairoux, prévenant ma viſite, courut chez moi me diſant qu'il croyoit ſa femme ſauvée, qu'elle venoit de jetter un faux germe. J'examinai ce qu'il m'apportoit. Cette maſſe étoit ronde, preſque de la groſſeur d'un œuf de poule : les membranes en étoient dures, comme charnues & aſſez épaiſſes : il y avoit dans l'intérieur une eſpece de cavité, capable de contenir une noix, remplie de grumeaux de ſang. Etant allé voir la malade, je la trouvai ſenſiblement mieux, l'évacuation menſtruelle

étoit augmentée, les tremblemens convulſifs diminués. J'inſiſtai ſur le même traitement; ſeulement j'augmentai la nourriture, & j'y fis ajouter quelques cuillerées de vin d'Eſpagne. Au bout de peu de jours les tremblemens ceſſerent tout-à-fait, le pouls revint dans ſon état naturel, il parut un flux blanc qui fut de peu de durée. Je fis pour lors uſage de déterſifs, unis à des purgatifs, qui rétablirent entiérement la malade, aux forces près. Elles furent longtems à revenir, ſurtout celles des jambes: les ſtomachiques, joints à une bonne nourriture, les lui redonnerent inſenſiblement, ainſi que ſes couleurs naturelles, & elle s'eſt très-bien portée depuis. Cette obſervation peut ſervir à faire voir juſqu'à quel point de convenance & de certitude on peut pouſſer le traitement d'une maladie, quand toutes les circonſtances en ſont étudiées avec ſoin. Je ne craindrai pas de l'aſſurer. Une hiſtoire bien ſuivie des ſymptomes & des ſignes conduira toujours aſſez ſûrement un Médecin ſage & attentif, pour le rendre utile à la ſociété, dans la curation des maladies même peu connues. Il eſt évident que dans le cas dont nous parlons, quand l'eſpece déterminée du mal eut été auſſi connue dès le commencement, qu'après l'expulſion du corps étranger, le traitement n'eut pas été différent. Il eſt vrai que la fréquence ſin-

guliere du pouls, ſans les ſymptomes ordinaires de fiévre putride, m'avoit fait naître quelques ſoupçons ſur le véritable ſiége de la maladie. Ils étoient fondés ſur un cas de pratique que j'avois vû en Province au mois de Février 1744. Une femme ayant accouchée d'un enfant mort qui n'étoit pas à terme, l'arriere-faix fut retenu. Au bout de quatre à cinq jours que la ſage-femme employa inutilement à le tirer, les accidens devinrent très graves; la foibleſſe étoit extrême, la malade tomboit continuellement en ſyncope; les ſueurs étoient très-abondantes & fétides; mais ce qui me frappa le plus étoit la fréquence du pouls, qui étoit telle, qu'à peine pouvoit-on compter les pulſations. Ayant fait prendre les emmenagogues convenables, & une décoction de canelle pour boiſſon ordinaire, cette femme, au bout de trente heures, rendit par lambeaux l'arriere-faix tout pourri, & elle guérit heureuſement. Mais les réponſes aſſez poſitives du ſieur Pairoux & de ſa femme, qu'elle n'étoit point groſſe, avoient fait évanouir mes ſoupçons. On voit en ſecond lieu, par cette Obſervation, combien la nature, même dans le trouble, cherche à ſe conformer aux vues de ſes loix générales, & à ſuivre les *traces* de ſes démarches ordinaires : car le mouvement des cuiſſes de notre malade, à l'examiner de

près, n'étoit que le mouvement *manqué* de celui que ſont obligé de faire les femmes qui accouchent; celui des bras & du tronc étoit principalement ſympatique, & imitoit aſſez ces ſortes d'efforts dont elles ſe ſervent machinalement pour hâter leur délivrance; & enfin l'augmentation par accès des mouvemens dont nous parlons, repréſentoit aſſez bien ces repriſes du travail des femmes en couche.

IV. OBSERVATION.

On m'invita au commencement du mois de Janvier dernier, à viſiter M. Boccagne, Prêtre de la Parroiſſe de la Magdelaine, fauxbourg S. Honoré. Je trouvai ce malade avec un délire continuel, la voix entrecoupée, & la reſpiration très-gênée. La langue étoit tellement gonflée, ſans aucun ſigne d'inflammation dans le voiſinage, qu'à peine il la pouvoit tirer: le ventre étoit mol, tuméfié & inſenſible; mais le pouls étoit ſi inégal, ſi irrégulier & accompagné de tant d'intermittences, que ne me reſſouvenant pas d'avoir vu ſauver des malades avec cette eſpece de pouls, je ne craignis point d'aſſurer aux perſonnes qui s'intéreſſoient à celui-ci, qu'il y avoit gangrene dans les

principaux viſceres, & qu'il étoit perdu ſans reſſource. Notre malade cependant réveillé par la préſence du Médecin, faiſoit tous ſes efforts pour rappeller ſes idées, & répondre aux queſtions que javois à lui faire. il me confirma ce que j'avois déja appris des perſonnes de ſa connoiſſance; que s'étant trouvé incommodé quelques jours avant les fêtes de Noël, & ayant eu un peu de fiévre, que je jugeai par les circonſtances n'avoir été qu'une ſimple fiévre catharrale, il avoit eu recours à ſon reméde ordinaire, (la poudre d'Alliot): qu'il en avoit pris neuf priſes les quatre à cinq premiers jours, que néanmoins il avoit continué ſes fonctions pendant toutes les fêtes: qu'il étoit au ſurplus depuis douze ans dans l'habitude de prendre cette poudre tous les mois pour ſe préſerver de tous maux, quoiqu'il ne fut naturellement ſujet à aucunes maladies, ſinon à des battemens de cœur & à des étouffemens. D'abord je lui repréſentai, ainſi qu'aux aſſiſtans, combien il étoit dangereux, & même criminel, d'employer pour ſoi ou pour les autres, non-ſeulement ces poudres d'Alliot, dont j'avois déja vû de funeſtes effets; mais tous autres remédes d'une certaine force, quand on n'avoit pas les connoiſſances néceſſaires pour les mettre en uſage dans les cas convenables. Puis réflé-

chiſſant ſur la compoſition de cette poudre (*a*), je preſcrivis un électuaire composé de mucilages, & pour boiſſon ordinaire le petit lait édulcoré avec les ſyrops d'althæa, &c. J'ajoutai l'uſage répété de lavemens adouciſſans. Le deuxiéme jour le malade paroiſſoit moins mal, les évacuations étoient abondantes ſans être forcées: je fis mêler des laxatifs & des tempérans aux remédes dont on continuoit l'uſage. Ce-

(*a*) Elle eſt principalement réſineuſe : il paroît qu'elle a eu en différens tems quelques variétés. Celle qu'on débitoit il y a dix à douze ans ſous le nom de poudre d'Aix, ou d'Alliot, paſſoit aſſez généralement pour un mêlange de jalap, de ſcammonée & de racine de ſquine. M. Rouelle, de l'Académie Royale des Sciences, dont l'habileté en fait d'Analyſes eſt ſi connue, trouva, quelques années après, que cette poudre n'étoit autre choſe que l'électuaire diacarthame, dont on peut voir la compoſition dans toutes nos pharmacopées, & à laquelle on avoit ajouté une grande quantité de ſucre pour la maſquer. La poudre dont notre malade fit uſage eſt noire, & peſe une dragme & douze grains pour chaque priſe. Elle eſt auſſi compoſée de réſines, comme les précédentes, & paroît être un mêlange de jalap, de ſcamonnée & de quelques tithymales, le tout torrefié, tant pour diminuer la virulence de ces drogues, que pour les déguiſer. De nouveaux eſſais, dès que la ſaiſon fournira des plantes fraiches, détermineront plus particuliérement les ſubſtances qui entrent dans cette poudre dangereuſe. En attendant nous n'avons qu'à rougir que le ſieur Alliot, que nous apprenons n'avoir eu ni confiance ni conſidération dans ſa patrie, ait porté le nom de Médecin; & ait été, ou aſſez ignorant, pour croire qu'un purgatif réſineux pourroit convenir dans toutes les maladies & à tous les tempéramens, ou aſſez de mauvaiſe foi pour tâcher de le perſuader au peuple.

pendant le délire paroiſſoit augmenter, & la même eſpece de pouls ſubſiſtoit toujours. Me reſſouvenant alors des ſuccès heureux que j'avois ſouvent éprouvé de la thérébentine, non-ſeulement dans le malade dont l'hiſtoire eſt rapportée ci-deſſus (*a*), mais dans d'autres maladies très-graves des viſceres de l'abdomen, j'ordonnai un mélange où elle entroit en aſſez grande doſe, & qui fut pris en très-grande partie. Je dois dire à la louange de ce reméde que revenant le lendemain matin faire ma viſite, je trouvai le pouls plein, fort, égal & ſans intermittence. Un changement auſſi favorable qu'il étoit peu eſpéré; le tempérament du malade qui étoit ſanguin & charnu; la couleur aſſez vive du viſage, joint aux autres circonſtances, & nommément à ce qu'il s'étoit déja paſſé cinq à ſix jours depuis qu'il avoit ceſſé l'uſage de ſes poudres, me déterminerent à tenter une ſaignée, que j'avois rebutée juſqu'à ce moment. Elle fut donc faite au pied ce matin même: le malade la ſoûtint très-bien: le ſang paroiſſoit ſortir avec impétuoſité: immédiatement après on appliqua à la nuque un large emplâtre véſicatoire, ainſi que je l'avois preſcrit. Mais trompeuſe eſpérance! ſoins ſuperflus! le ſieur Boccagne ne tira d'autres fruits de ces ſecours, que de pouvoir remplir avec

(*a*) Journal d'Avril pag. 327.

plus

plus de connoiſſance & d'édification les derniers devoirs d'un bon Chrétien : à ſept heures du ſoir il n'étoit plus. Je demandai à M. le Curé de la Magdeleine, qui ſavoit le jugement que j'avois porté de la maladie dès ma premiere viſite, que le corps fût ouvert. Animé, comme il l'eſt, de l'amour du bien public, non-ſeulement il y conſentit; mais il témoigna que le déſirant lui-même, il avoit réſolu de m'en prier, afin que cette ouverture pût ſervir d'exemple à ſes paroiſſiens. Elle fut faite le 7 Janvier au matin, trente-ſix heures après la mort, en préſence de beaucoup de perſonnes.

D'abord nous remarquâmes que la peau étoit en pluſieurs endroits parſemée de grandes taches vertes & violettes, qui nous annonçoient une corruption plus prompte qu'on ne l'obſerve communément dans un pareil eſpace de tems après la mort. Dès que le ſieur Banniere, Chirurgien, eut ouvert l'abdomen, il en ſortit une vapeur fétide, quoique l'inciſion eût été faite habilement & ſans bleſſer les inteſtins. Mais à meſure qu'on découvroit les principaux viſceres, leur altération parut ſi ſenſible & ſi éloignée de l'état naturel, qu'elle frappoit d'étonnement les perſonnes les moins inſtruites. Le foie, la rate, les reins, le poumon étoient de couleur de poix noire, friables, ſecs, gonflés, comme ſi on les eut légerement ſoufflés. Je

ne pourrois en donner une idée plus exacte qu'en les comparant, tant à l'extérieur que dans leur ſubſtance la plus intime, à différentes maſſes d'amadou d'un brun foncé, qu'on auroit rendue moins compacte en la ſoufflant. Il eſt digne de remarque qu'il ne ſortit pas une goutte de ſang, tant par l'ouverture des tégumens, que par les inciſions les plus profondes que je fis faire au foie, à la rate, aux poumons : cependant il faut ſe reſſouvenir que le malade n'avoit été ſaigné qu'une ſeule fois, comme on l'a dit; qu'il étoit replet, ſanguin & à la fleur de ſon âge; que ſa maladie avoit été trop courte pour qu'il eût eu le tems de maigrir ſenſiblement, & qu'enfin il n'avoit été privé d'alimens ſolides que cinq à ſix jours avant ſa mort. L'eſtomac, ſurtout à ſon fond, le pilore, l'épiploon, le duodenum étoient, en pluſieurs endroits, pénétrés de cette ſinguliere eſpece de gangrene que je viens de décrire. L'eſtomac étoit vuide, ſa tunique interne ou veloutée, ainſi que celle du duodenum, paroiſſoit détruite. Les autres inteſtins, qui étoient fort gonflés, n'offroient rien de particulier, du moins quant à l'extérieur. Le cœur étoit ſi flaſque & ſi gros qu'à peine pouvoit-on reconnoître ſa figure. Il n'y avoit pas une goutte de ſang dans ſes cavités : ſa ſubſtance, qui eſt naturellement très-compacte, étoit ſinguliérement mol-

le : il étoit adhérent au péricarde, & ne faiſoient enſemble qu'une maſſe commune : cette maſſe étoit de la couleur & de la conſiſtance que nous avions trouvée au foie, aux poumons, &c. Mais d'ailleurs on ne découvrit ni polypes, ni oſſifications, ſoit au cœur, ſoit dans les grands vaiſſeaux, ni aucune ſorte de vice auquel on pût attribuer les battemens de cœur & les palpitations qui affligerent notre Prêtre pendant pluſieurs années. Il y a donc toute apparence que ces accidens n'étoient produits que par ſympathie, & par l'irritation des entrailles excitée par les poudres d'Alliot qu'il étoit dans l'habitude de prendre. On peut croire auſſi que le délire qui accompagna ſa derniere maladie, étoit produit en grande partie par les priſes du même remede, dont il venoit en dernier lieu de faire uſage. Car ayant auſſi voulu examiner le cerveau, je n'y trouvai aucun engorgement, ſoit lymphatique, ſoit inflammatoire, ni aucun autre vice ſenſible. Seulement, loin d'être mol & friable, comme les autres viſceres, il avoit un peu plus de fermeté & de conſiſtance que dans l'état ordinaire.

Ayant fait le rapport de cette ouverture à M. le Curé de la Magdeleine, & ayant ajouté que l'hiſtoire de la Médecine ne rapportoit d'auſſi grands changemens dans le corps, qu'à la ſuite des poiſons ou des fiévres

peſtilentielles, ce digne Paſteur ſe rappelloit pour lors avec le plus vif chagrin, que ſon prédéceſſeur étoit mort auſſi par l'uſage des poudres d'Alliot; que le corps ayant été ouvert, MM. les Médecins y trouverent pluſieurs traces de gangrene; que M. Boccagne, loin de céder à ſes fréquentes exhortations & de quitter ſes poudres, les faiſoit prendre en ſecret à pluſieurs malades, ce qui produiſoit communément les effets les plus funeſtes; que nommément dans un jeune homme, à qui le ſieur Boccagne ne put nier d'avoir donné ſes poudres, elles furent ſuivies d'une mort très-prompte. Des exemples ſi frappans, & ſi bien conſtatés, ne ſçauroient être rendus trop publics. Ils ſerviront peut-être à arrêter ces perſonnes téméraires, qui, ſans conſidération du péril auquel elles s'expoſent elles-mêmes ou leur prochain, oſent bien ſe ſervir d'armes dangereuſes qu'elles ne connoiſſent pas, & employer à tout haſard des remédes qui ne peuvent être que deſtructeurs, ſoit par leur nature, ſoit par l'abus qu'on en fait, ſoit enfin par les circonſtances dans leſquelles on les employe; tandis que ceux qui par goût, & par les devoirs de leur profeſſion, ont fait une longue étude de l'humanité & de ſes maux, oſent à peine s'en rapporter à leurs lumieres, à leur expérience & à celle de pluſieurs ſiécles, quand, dans des ma-

ladies un peu difficiles, il s'agit de la juſte application des remédes les plus connus & les plus expérimentés.

OBSERVATION

Au ſujet d'une rechûte après une fiévre maligne, cauſée par le deſſéchement trop prompt d'une plaie faite au dos par un emplâtre véſicatoire; par M. VETILLARD DU RIBERT, Docteur en Médecine, aggrégé au College des Médecins du Mans.

Dans le mois d'Octobre dernier j'ai gouverné une Dame d'une fiévre putride & maligne (*a*); le mal a toujours augmenté pendant dix-ſept jours; le douzieme ou le treizieme jour de la maladie, la langueur de la circulation, l'engourdiſſement des ſolides, le peu de vigueur des eſprits rendant la maladie comateuſe, je fis appliquer au dos un emplâtre véſicatoire, de concert avec M. le Houx, l'un de mes Confreres. Cet emplâtre tira beaucoup de ſéroſités; nous fimes entretenir l'écoulement de la plaie avec le baſilicum & la feuille de bette; enfin après le dix-ſeptieme jour la malade fit uſage des premiers

(*a*) Cette maladie a été très-commune au Mans à la fin de 1755 & au commencement de 1756. Je compte en donner un détail particulier.

momens de ſa connoiſſance pour ſe plaindre, & nous faire de vifs reproches de ce que nous l'avions fait ainſi *écorcher*, nous ſoutenant qu'elle auroit bien guéri ſans ce cruel moyen ; dès ces premiers momens elle déſiroit, & nous demandoit en grace qu'on fît guérir ſa plaie. Mais fondés ſur l'experience & ſur ce principe de Willis, *Ulcuſcula ubertim fluentia prout non facile eſt, ita non tutum eſt occludere priuſquam tota morbi minera abſumatur ;* nous vinmes à bout d'attraper huit ou dix jours la malade, lui faiſant croire que l'onguent avec lequel on la panſoit, étoit pour procurer le deſſéchement ; impatiente enfin de l'incommodité & du mal qu'elle ſouffroit, elle s'apperçut qu'on la trompoit ; il fallut abſolument travailler à deſſécher la plaie, malgré une ſuppuration abondante & toutes nos repréſentations. On la panſa avec la poudre de bol & le blanc rhaſis : ces deſſicatifs n'empêcherent pas que la ſuppuration ne fût encore abondante les deux ou trois premiers jours ; enfin la plaie ſe cicatriſa : cinq à ſix jours après Madame de *** ſe plaignit d'une grande oppreſſion, qui, diſoit-elle, *lui partoit du dos.* Comme cette oppreſſion étoit accompagnée de dégoût, & que notre convaleſcente avoit un peu mangé la veille, je l'engageai à ſe purger le lendemain ; ce qu'elle fit avec ſa médecine ordinaire, qui opéra beaucoup plus qu'elle n'a-

voit coutume de faire ; la nuit ſe paſſa aſſez bien ; le lendemain matin l'oppreſſion revint encore plus violente que la veille, & accompagnée d'une toux ſeche : ces ſymptomes me déterminerent à ordonner une ſaignée au bras, qui fit en peu de tems ceſſer l'oppreſſion & la toux. Le lendemain matin je trouvai Madame de *** ſans fiévre ; elle avoit bien repoſé pendant la nuit, & ne s'étoit plaint de rien ; elle mangea un potage vers midi ; ſur les deux heures je trouvai la chaleur de la peau & la vîteſſe du pouls augmentées ; mais ſur le ſoir une fiévre violente ſe manifeſta tout à coup avec beaucoup de chaleur & de délire. Je reconnus alors la véritable cauſe du mal que je n'avois fait que ſoupçonner ; je l'attribuai à une métaſtaſe occaſionnée par la répercuſſion ſubite de l'humeur qui avoit pris ſon cours par le dos. Il y avoit à craindre que cette matiere extrêmement âcre, portée vers le cerveau, ne s'y déposât tout-à-fait, n'interceptât le cours des eſprits, n'enflammât les membranes & n'occaſionnât la rupture des vaiſſeaux : la tenſion, la dureté & la vivacité du pouls, la chaleur extrême de la peau, les yeux étincellans, le délire m'engagerent d'abord à faire faire une ſaignée au pied, de dix onces au moins, qui fut répetée à dix heures du ſoir, & renouvellée entre trois & quatre heures du matin. Ce ne fut qu'après cette

troiſieme ſaignée que j'apperçus un peu de modération dans les ſymptomes, & moins de chaleur à la peau; je profitai de ce moment pour faire appliquer deux larges emplâtres de véſicatoires à la partie interne des deux cuiſſes. Sur les dix heures du matin la fiévre ayant encore augmenté, je fus obligé de faire faire une quatrieme ſaignée au pied, après laquelle la connoiſſance revint un peu; mais ce ne fut pas pour long-tems: le pouls étant relâché dans cet intervalle, je décidai avec mon Confrere que je rappellai à mon ſecours, de donner une eau de caſſe émétiſée, ce qui produiſit une évacuation par bas aſſez forte. La malade dès-lors ne voulut plus rien prendre; elle ſe tint les dents ſerrées pendant toute la nuit; on eut beaucoup de peine à lui faire avaler quelques cuillerées de liquide; le lendemain matin Madame de *** eut des ſoulévemens de cœur, & rejetta quelques glaires; nous décidames de ſuivre le chemin que la nature indiquoit; la malade prenant plus facilement, nous donnames l'émétique à petites doſes pluſieurs fois répetées; ce remede occaſionna l'expulſion de beaucoup de glaires: la manie contre le liquide ayant recommencé, on ne put point laver autant que le remede l'exigeoit; ſur les quatre heures après midi Madame de *** eut un râlement avec un pouls foible & concentré, les yeux fixes, les dents

ſerrées & les extrémités froides; quoique ces derniers ſymptomes me fiſſent perdre eſpérance de la rappeller à la vie, cependant j'introduiſis dans une de ſes narines le col d'une fiole que j'avois heureuſement ſur moi, remplie d'eſprit volatil de ſel ammoniac. Je vins à bout par ce moyen de la ranimer un peu; je m'y repris à pluſieurs fois, & je parvins à l'aide d'une cuillier, à lui faire ouvrir la bouche, & à y introduire un peu d'eau de meliſſe composée, dont elle avala quelques gouttes; elle fut dans un grand combat après ce remede; le râlement augmenta; le pouls devint plus fort, & par un effort violent, que je regardai dans ce moment comme le dernier, elle jetta un floccon de glaires plus gros qu'un œuf, de conſiſtance de gelée épaiſſe, & qui ne formoit qu'un ſeul morceau glutineux très-difficile à ſéparer. Cet effort de la nature ranima notre eſpérance; nous fimes prendre à la malade une demi-cuillerée d'eau de meliſſe avec autant d'eau; il ſe fit une copieuſe évacuation par bas; la nuit ſe paſſa toujours ſans connoiſſance, & avec un peu moins de répugnance pour la boiſſon. Sur les ſix à ſept heures du matin on panſa les cuiſſes, qui avoient beaucoup rendu de ſéroſités; on enleva l'épiderme; ce fut cette opération qui parut ramener le jugement. Madame de*** ſe plaignit beaucoup, & depuis ce tems elle a joui d'une

connoiſſance qui n'a été troublée que pour quelques momens : ces abſences momentanées nous engagerent à faire appliquer les ſangſues au front ; la connoiſſance a été parfaite depuis cette application ; la fiévre a encore perſiſté quelque tems, ſur-tout le ſoir ; nous l'avons combattue par l'uſage du ſel de kinkina, & de tems en tems par de petits purgatifs. Les plaies des cuiſſes pendant dix ou douze jours ont rendu une quantité incroyable de matiere purulente ; enfin cette matiere diminuant peu à peu, nous avons laiſſé ſécher les plaies, nous contentant de les baſſiner avec le vin miellé.

Tant que la fiévre a duré, la malade a toujours eu une toux ſeche ; ces deux accidens ont diſparu en même tems ; il ne reſte plus que de la foibleſſe, & un peu de bouffiſſure aux jambes lorſque la convaleſcente eſt un peu de tems levée. Ce dernier ſymptome diminue auſſi chaque jour, à meſure que les forces reviennent.

DIVERSITÉS ANATOMIQUES,

Par M. BALLAY le jeune, Démonſtrateur en Anatomie & en Chirurgie à Orleans.

J'ai diſſéqué deux cadavres, l'un en 1745, lorſque je préparois les Leçons Anatomiques, pour le Cours d'Anatomie chez M. Barbaut, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris. Sçavoir, un triceps brachial antérieur, c'eſt-à-dire, un biceps qui avoit trois têtes; comme M. Morel, Démonſtrateur en Anatomie & Chirurgie à Colmar, l'a judicieuſement remarqué. (Voyez le Journal périodique de Médecine du mois de Décembre 1757, pag. 436.) Le même bras de ce cadavre avoit le muſcle palmaire, un des fléchiſſeurs du poignet, qui manque quelquefois, qui étoit charnu à moitié de ſa longueur, du côté où il va ordinairement ſe terminer au ligament annulaire, par un tendon très-grêle, & après former la patte d'oye; mais cette patte d'oye manquoit : au contraire le tendon du même muſcle palmaire alloit ſe terminer au condile interne de l'humérus ſans ſe réunir avec le rond pronateur, comme lorſque ſa partie charnue s'y confond lorſqu'elle s'y attache; de façon que le tendon étoit en place de la partie charnue, &

la partie charnue en place du tendon, variétés que je fis voir à M. Barbaut. L'autre muſcle triceps brachial antérieur, ou biceps à trois têtes, comme j'ai déja dit, a été remarqué ſur un cadavre qui a fait une partie de mes Démonſtrations Anatomiques publiques à Orleans en 1755.

J'ai injecté un cadavre en 1745, chez M. Barbaut. Voici les remarques que j'ai faites ſur le même cadavre, & que je fis voir à M. Barbaut en préparant les vaiſſeaux pour les Leçons de ſes Démonſtrations. 1° Le ſujet étoit mort ſans obſtruction, âgé de ſeize ans, par conſéquent mon injection réuſſit au mieux. En préparant le bas-ventre j'ai trouvé les arteres ſpermatiques partir des deux arteres émulgentes ou rénales droite & gauche, au lieu de partir du tronc de l'aorte inférieure.

J'ai auſſi obſervé avec étonnement, 2° qu'une artere ſpermatique droite dans d'autres cadavres, partoit de l'émulgente droite; & l'artere ſpermatique gauche partoit de l'aorte inférieure à l'ordinaire. 3° J'avois auſſi vu la variété des veines ſpermatiques aller ſe terminer tantôt dans la veine-cave inférieure, tantôt dans les deux veines émulgentes. Dans le même cadavre en 1745, j'ai trouvé deux veines azigos égales en groſſeur, une à droite de la poitrine, & l'autre à gauche, ayant la même origine, fai-

ſant le même trajet, & ayant le même uſage; & elles alloient ſe terminer par un tronc commun, après leur réunion, à la partie poſtérieure de la veine-cave ſupérieure, au lieu ordinaire, lorſqu'il n'en trouve qu'une.

Il partoit du même ſujet, immédiatement de la convexité de la croſſe, les deux carotides & les deux ſous-clavieres. Les deux carotides étoient internes, & les deux ſous-clavieres étoient externes ou latérales; par conſéquent le tronc carotidien manquoit.

Enfin le même cadavre avoit au bras droit deux arteres brachiales, que j'ai trouvées, 1° immédiatement après que l'artere axillaire a perdu ſon nom pour prendre celui de brachiale par un tronc ſeul, de la longueur de cinq lignes ou environ: après quoi ce même tronc ſe bifurquoit en deux branches preſque égales; l'une interne, qui étoit la plus conſidérable, & ſuivoit le trajet ordinaire juſqu'aux extrémités des doigts, en ſe diviſant & ſubdiviſant en cubitale interne, oſſeuſe interne & externe, en radiale & palmaire, & autres: c'eſt cette branche que nous appellons brachiale lorſqu'elle eſt ſeule; l'autre branche poſtérieure externe, ou pour mieux dire, ſurnuméraire, étoit la plus petite; elle alloit joindre la partie poſtérieure & externe du bras, l'avant-bras, le poignet & les doigts; elle alloit de la partie interne à la partie externe du bras, en traverſant la par-

tie de la terminaiſon du muſcle deltoïde; ſuivoit les muſcles extenſeurs de l'avant-bras, & enſuite le trajet des mêmes muſcles de haut en bas juſqu'au condile externe de l'humérus, où elle ſe diviſoit en deux branches, l'une longue & l'autre courte. La branche courte alloit ſe diſtribuer à tous les muſcles du poignet & des doigts, ſur-tout aux muſcles radiaux externes ou bicornis, le long ſupinateur & les extenſeurs communs des doigts & cubital externe, & le muſcle extenſeur du petit doigt juſqu'au poignet, après avoir fourni des artérioles aux parties circonvoiſines: étant enſuite parvenue à la partie externe du poignet, elle ſe ſubdiviſoit en trois branches preſque égales; une interne ou moyenne, & deux latérales; la branche ſupérieure latérale gagnoit le muſcle abducteur du doigt indicateur, & des extenſeurs propres du pouce: la branche inférieure latérale ſe joignoit à l'hypoténard ou abducteur du petit doigt, en s'y perdant: enfin la branche interne ou moyenne ſe terminoit à toute la partie externe du poignet & des doigts, & alloit s'anaſtomoſer avec la branche de l'artere radiale qui va gagner la partie externe du poignet ordinairement.

Le 3 Janvier 1754, je fis, par l'ordonnance de M. le Lieutenant criminel, avec M. Vilac, Médecin du Roi, & en préſence de MM. les Gens du Roi, la diſſection du

cadavre d'un Soldat du Régiment de Chartres, aux cazernes à Orleans, lorſque le Régiment y étoit pour les travaux de notre nouveau pont. Lorſque j'eus ouvert le bas-ventre, & reconnu la cauſe de la mort de ce Soldat, qui étoit un coup d'épée qu'il avoit reçu dans la région hypogaſtrique ſupérieure de haut en bas, qui avoit ouvert l'aorte inférieure environ trois lignes avant ſa bifurcation en iliaques; comme je faiſois voir la ſituation des parties contenues dans chaque région à quelques-uns de mes éleves qui étoient préſens, je fus extrêmement ſurpris de trouver dans la région hypocondriaque gauche une rate extraordinaire. Elle étoit ſituée dans l'hypocondre gauche à l'ordinaire, de même ſubſtance ſpongieuſe, de couleur bleuâtre tirant ſur le rouge, & de figure ovale, comme l'eſt une rate ordinaire; mais elle étoit une fois plus groſſe qu'une rate naturelle. Elle étoit diviſée en trois lobes, de même que le poumon droit & le foie, dans l'état naturel; il y avoit grand, moyen & petit lobe. Le grand lobe étoit inférieur, tourné du côté du baſſin, & ſa ſéparation étoit dans le milieu de la rate & traverſoit les trois quarts de ſon épaiſſeur ſi profondément, que je crus d'abord qu'il y avoit deux rates; mais je fus trompé lorſque j'examinai ſa partie convexe qui ne formoit qu'une même ſubſtance à ſa partie poſtérieure qui n'é-

toit nullement diviſée. Cette rate au contraire étoit diviſée en lobes à ſa partie concave juſqu'aux trois quarts de ſon épaiſſeur. Le lobe moyen étoit entre le ſupérieur qui étoit le plus petit, & l'inférieur qui étoit le plus grand; ce même lobe moyen recevoit par ſa partie concave l'artere, le nerf & la veine ſplénique à l'ordinaire; enfin ſon lobe ſupérieur ou petit, touchoit au diaphragme par en haut du même côté; ſa partie convexe répondoit à la concavité des côtes, & ſa concavité regardoit le cul-de-ſac de l'eſtomac, & où s'attachoit l'épiploon, & étoit enveloppée de la continuation du péritoine pour former ſes membranes à l'ordinaire. Voilà une obſervation qui n'eſt pas commune, & que peu d'Anatomiſtes ont faite ſur la rate. J'aurois voulu l'emporter chez moi, pour la préparer & l'examiner plus ſcrupuleuſement, & la garder; mais les Officiers préſens s'y oppoſerent. Je l'examinai à la hâte; je la coupai en différens endroits pour mieux obſerver ſa ſubſtance intérieure & ſa compoſition, que je trouvai ſemblable à une rate ordinaire bien ſaine.

L'année derniere, en faiſant l'ouverture du bas-ventre du cadavre d'une femme de cinquante ans, & en enlevant les parties de la génération, pour mes Démonſtrations Anatomiques publiques ſur les parties de la génération de la femme, je fus ſurpris de n'y

trouver

trouver qu'un ſeul rein, de la figure, compoſition & ſubſtance d'un rein ordinaire; mais placé dans le milieu du bas-ventre, poſé ſur le corps des vertebres lombaires, vis-à-vis la partie la plus enfoncée du bas-ventre, que nous appellons région des flancs ou des reins, qui eſt leur ſituation ordinaire. 1° Il étoit auſſi gros lui ſeul, que les deux reins ordinaires réunis. 2° La partie convexe regardoit le diaphragme, & la partie concave le baſſin. 3° Il avoit deux ureteres qui partoient de ſa partie concave & de l'*infundibulum* ou entonnoir près l'un de l'autre dans leur origine, comme ſi ces conduits avoient deux canaux & une embouchure commune à leur commencement; & enſuite s'écartoient l'un de l'autre à droite & à gauche, pour aller gagner la partie poſtérieure de la veſſie urinaire près de ſon col, à la diſtance ordinaire. 4° Enfin les vaiſſeaux émulgens ou rénaux, les arteres, veines & nerfs alloient dans le rein à l'ordinaire.

Cette obſervation m'en a rappellé une autre ſemblable que j'avois faite en 1745, en diſſéquant le cadavre d'un homme dans l'Amphithéatre de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui étoit âgé de 60 ans. J'étois alors un des Chirurgiens de la Maiſon ſous M. Boudou, Chirurgien en chef dudit Hôtel-Dieu.

OBSERVATION

Sur une tumeur carcinomateuſe, guérie par les cauſtiques; par M. CIVADIER, Chirurgien-Major des Gardes-du-Corps.

Au mois de Juillet 1757, on vint me chercher pour voir une femme âgée de 50 ans, d'un tempéramment robuſte; elle portoit depuis deux ans une tumeur ſituée un travers de doigt au-deſſous de la premiere vertebre du dos. Cette tumeur, qui s'étoit formée deux ans auparavant la perte de ſes régles, n'avoit preſque point pris d'accroiſſement pendant ce tems-là; mais depuis la ceſſation de ces menſtrues, elle a augmenté dans l'eſpace d'un an ou dix-huit mois ſi conſidérablement, que ſa baze avoit douze pouces & demi de circonférence, ſur quatre pouces ſix lignes de hauteur, enſorte qu'elle s'étendoit ſur les deux omoplates; elle avoit une couleur livide, étoit d'une dureté extrême, & cauſoit à la malade des douleurs ſi vives qu'elle ne pouvoit pas repoſer pendant la nuit; elle ne m'a cependant point paru adhérente.

Après avoir fait d'inutiles tentatives pour engager la malade à ſe faire faire l'opération, je fus obligé d'employer tout autre moyen. Je la préparai d'abord par des bouillons apéritifs & quelques purgations légeres, après quoi j'appliquai ſur le centre de la tumeur

un papier chargé d'un emplâtre cauſtique, de la largeur d'un doigt & de la longueur de trois pouces; je levai le lendemain à la même heure l'appareil, & je trouvai l'eſcarre formée. Je la détachai avec le biſtouri & une erine; la malade n'avoit preſque point ſouffert de l'action du cauſtique; je renouvellai l'emplâtre comme ci-deſſus, qui produiſit dans le fond une eſcarre conſidérable, & acheva de détacher les reſtes de celle qui avoit été formée la veille. Après quelques jours de panſement, je m'apperçus que la tumeur s'ouvroit de plus en plus à ſa ſuperficie, & qu'au contraire elle devenoit plus étroite à ſa baſe, ce qui faiſoit une eſpece de champignon produit en partie par le renverſement de la peau; alors j'appliquai du papier cauſtique ſur tout ce qui étoit à découvert. Le lendemain j'eus la ſatisfaction de trouver la malade plus tranquille, & qui n'avoit preſque point ſouffert. Il y avoit ſur la tumeur une eſcarre de ſix lignes au moins, que j'ai voulu détacher comme je l'avois fait précédemment. J'en ôtai une partie, mais il ſurvint une hémorragie qui m'empêcha d'emporter le reſte. Je ceſſai même ce jour-là l'uſage du cauſtique, & j'arrêtai l'hémorragie par les remédes convenables. Au bout de deux jours, après la levée de l'appareil, je trouvai des chairs qui s'étoient formées de l'épaiſſeur du petit doigt; de façon que la

tumeur étoit devenue pour lors auſſi groſſe qu'au commencement. Je réitérai le cauſtique comme ci-devant, & je panſai la plaie avec la charpie ſéche & un emplâtre fondant; je ne touchai point à l'eſcarre qui s'éleva le lendemain de lui-même, & ſe trouva de l'épaiſſeur d'un travers de doigt. Ce ſuccès m'engagea à continuer l'uſage du même reméde; juſques-là la malade avoit toujours vaqué à ſes affaires domeſtiques; c'étoit le vingtiéme jour de ſa maladie; elle fut pour lors obligée de s'aliter à cauſe d'une dyſſenterie accompagnée d'une fiévre conſidérable. Malgré ces accidens & ces traverſes, je continuai mes panſemens à l'ordinaire, en diminuant cependant l'uſage des cauſtiques. La malade ſe mit à la diéte, aux boiſſons adouciſſantes, & aux remédes convenables; tout fut calmé au bout de dix jours. La tumeur diminuoit tous les jours de volume par l'application répetée des cauſtiques: la peau qui étoit renverſée, comme je l'ai dit, ſe rapprochoit inſenſiblement de la circonférence au centre, & je n'abandonnai entiérement les cauſtiques, que quand je vis manifeſtement que la tumeur étoit totalement détruite, ce qui arriva au bout de trois mois qu'elle fut parfaitement cicatriſée. Il n'eſt reſté à l'endroit aucune difformité remarquable. La malade a recouvré l'appétit & le ſommeil qu'elle avoit perdu, & jouit à préſent d'une parfaite ſanté.

OBSERVATION

Sur une hernie épiplocelle, avec un épanchement des plus conſidérables dans le bas-ventre ; par M. Louis, Chirurgien à Verdun, & Aide-Major de l'Hôpital-Royal & Militaire de cette Ville.

M. de *** Ecuyer, ancien Capitaine, Prévôt Royal & Chef de Police de la Ville de ***, âgé de cinquante-neuf ans, d'un bon tempérament, avoit depuis vingt ans une hernie en l'aine droite, qui étoit de la groſſeur d'un œuf de poule ; elle n'avoit jamais été réduite, & ne lui avoit cauſé aucun accident. Il fut attaqué le 5 Janvier 1758, à neuf heures du ſoir, de douleurs très-vives dans tout le bas-ventre, particuliérement dans l'aine où étoit la hernie, avec des vomiſſemens violens & continuels. A deux heures après minuit un Chirurgien fut appellé, & enſuite un Médecin ; après avoir examiné le malade & la maladie, ils jugerent qu'un étranglement à l'inteſtin cauſoit tous ces déſordres ; ils n'épargnerent rien pour en faciliter la réduction ; les ſaignées réitérées, les lavemens, les cataplaſmes émolliens, les fomentations & les bains furent mis en uſage ; nonobſtant tous ces ſecours, les acci-

dens ne firent qu'augmenter ; le bas-ventre s'enflamma, & devint fort tendu & très-douloureux dans toutes ſes régions ; la fiévre étoit aiguë, & le malade vomiſſoit les matieres fécales. Il reſta dans cet état juſqu'au 15 dudit mois ; le Médecin & le Chirurgien penſoient qu'il y avoit mortification à la hernie ainſi qu'aux autres parties du bas-ventre, qui auroit infailliblement cauſé la mort du malade ; le Médecin propoſa l'opération le quatrieme jour de la maladie ; le malade ne voulut pas s'y ſoumettre dans ces premiers tems, eſpérant qu'il pourroit guérir ſans s'expoſer aux inciſions. Je fus mandé ce même jour quinzieme, à deux heures après midi. Je trouvai le malade dans le danger le plus éminent ; après avoir bien examiné la cauſe de la maladie, je reconnus véritablement une hernie avec étranglement, ſans néanmoins aucunes marques de gangrene. Je propoſai deux moyens pour le tirer de ce mauvais état : le premier étoit un topique émollient pour tenter la réduction de la hernie, & qui m'avoit réuſſi en beaucoup d'occaſions ; le ſecond étoit de faire l'opération du bubonocelle, ſi le premier ne réuſſiſſoit pas. J'appliquai le topique, que je levai le 16 à ſept heures du matin. Il n'avoit produit d'autres effets que celui de détendre paſſablement le bas-ventre ; la hernie & les autres accidens reſterent dans le même état.

Toute cette journée ſe paſſa de même que les précédentes ; le malade me propoſa pluſieurs fois de lui faire l'opération.

Le 17 à ſept heures du matin, les parens demanderent une Conſultation de tous les Médecins & Chirurgiens de la Ville, qui fut faite à onze heures ; l'opération y fut décidée, après avoir fait le pronoſtic à la famille que la mort du malade étoit ſûre & prochaine, ſans l'opération, & qu'en la faiſant il pourroit guérir. Je la fis donc à deux heures après midi du même jour, en préſence & ſous les yeux des Conſultans. Après avoir découvert le ſac herniere, je trouvai un autre ſac ou kiſte, dans lequel étoit enfermé une portion de l'épiploon ; ce kiſte n'avoit aucunes attaches avec les parties contenantes propres, ni avec les parties contenues ; il paroiſſoit être fait d'une partie de l'épiploon même, qui s'étoit rendue membraneuſe par la longueur du tems, & formoit une véritable bourſe qui logeoit dans ſon fond cette portion de l'épiploon, & l'entrée ſerroit ce qui reſtoit dans la capacité, comme s'il y eût eu des cordons à cette bourſe ; & c'eſt ce qui faiſoit l'étranglement, car il n'y en paroiſſoit que très-peu de la part des anneaux qui me permirent d'introduire mon doigt indice dans l'abdomen, après les avoir quelque peu dilatés ; après la ligature faite à la partie de l'épiploon reſtante, je la coupai

proche le kiſte avec le biſtouri, & il en ſortit un peu de pus qui étoit enfermé dans ce kiſte.

L'opération fut achevée à la ſatisfaction du malade & des ſpectateurs ; les principaux accidens ceſſerent à l'inſtant, mais l'inflammation & la grande tenſion du bas-ventre continuerent avec des nauſées fréquentes.

Le 18 l'appareil fut levée à la même heure, tout fut trouvé en bon état, la fiévre ayant beaucoup diminué, mais la tenſion & l'inflammation étant toujours les mêmes, les ſaignées furent réitérées avec l'application des cataplaſmes & embrocations émollientes ; les tiſannes & cliſteres émolliens ne furent point omis, avec une diéte exacte pendant huit jours que cette inflammation & tenſion ont duré, & qui ſe terminerent enfin par un épanchement conſidérable de pus dans la capacité du bas-ventre, qui ſurpris le malade en augmentant ſa crainte ; ce pus pris tout de ſuite ſon iſſue par la plaie pendant la nuit.

Le 24, à ſept heures du matin, je fus voir le malade à mon ordinaire, qui me fit part de ſa ſurpriſe ; j'ouvris auſſitot le lit, je vis effectivement le malade baigné dans une grande quantité de pus noirâtre, fétide & répandant une odeur cadavereuſe ; je le raſſurai en lui diſant que c'étoit ſa guériſon, je le panſai dans ce moment, le pus con-

tinua à ſortir avec une telle abondance que je fus obligé de le panſer trois fois par jour.

L'écoulement de ce pus a ceſſé en huit jours, à la fin deſquels le ventre a été rétabli dans ſon état naturel, ce qui reſtoit des autres accidens a ceſſé de même, à l'aide de la décoction de caſſe en boiſſons & en lavemems, &c. Le malade a recouvré le ſommeil, la tranquillité, l'appétit, la ſanté, & une guériſon radicale dans l'eſpace d'un mois après l'opération.

Elle lui a procuré un double avantage; le premier eſt d'avoir été guéri de ſa hernie, & le ſecond d'avoir donné une iſſue libre à cette grande quantité de pus, qui a été au moins de quatre pintes.

Ce fait eſt rare, & mérite l'attention des Savans pour décider où étoit le ſiége de cette abondance de pus; je penſe que l'inflammation occupoit les muſcles de l'abdomen & le péritoine ſur lequel s'eſt formé le dépôt, qui par ſon grand poid a ſi fort tendu cette membrane, qu'elle s'eſt percée dans la partie la plus mince & a fait l'épanchement : cependant en examinant toutes les fois la tenſion du bas ventre, l'on n'y a trouvé aucune marque ni apparence de fluctuation; l'épiploon n'a pu être le ſiége de ce dépôt, ſes enveloppes étant trop minces pour avoir gardé ſi longtems une quantité

de pus auſſi conſidérable ; d'ailleurs il n'a pas paru qu'il y ait eu d'inflammation à ce corps graiſſeux, n'y en ayant point apperçu dans l'opération, ni d'altération ſenſible ; ſi l'épanchement eut été fait dans le basventre avant l'opération, le pus ſeroit sortis en la faiſant comme il a fait huit jours après.

OBSERVATION

Sur un Index arraché avec les tendons fléchiſſeurs, preſque ſans ſentiment de douleur ; par M. LEBEAU, Docteur en Médecine de Montpellier, au Pont de Beauvoiſin.

Le nommé Munier, laboureur des Abrets, à une lieue du Pont Beauvoiſin, menant un chien par une ficelle de moyenne groſſeur entortillée au doigt indice de la main gauche, converſoit avec un charretier, lorſque le chien eut peur, & paſſa par deſſous le chariot, la ficelle s'accrocha à un rayon de la roue, & entraîna de force le doigt du Païſan : cet homme ſe ſentant tout d'un coup le doigt tiré avec aſſez de violence, ſans douleurs néanmoins, crut d'abord que cet accident ne dépendoit que d'un mouvement du chien qui faiſoit réſiſtance ; mais

On peut juger de ſon étonnement lorſqu'il vit ſon doigt arraché avec ſes tendons ; il prit alors ſon mouchoir & s'enveloppa la main, qui ne donnoit pas beaucoup de ſang. Il ſentit dans l'inſtant un grand engourdiſſement dans l'avant-bras, qui fut la même nuit ſuivi de grandes douleurs qu'il rapportoit à l'origine des tendons arrachés & au pli du bras ; il ne pu dormir de toute la nuit, il ſurvint un peu de fiévre. Au bout de trois jours l'avant-bras s'enflamma conſidérablement, ce qui le détermina à faire venir un Chirurgien, qui le ſaigna & appliqua pendant huit jours ſur tout l'avant-bras & le bras des cataplaſmes anodins & émolliens qui le ſoulagerent infiniment, de façon qu'après ce tems il commença à plier l'avant-bras. Les tégumens qui couvroient la premiere phalange étant emportés. Il s'eſt fait une ſuppuration qui a duré un mois & demi, pendant lequel tems on a eu grand ſoin de l'entretenir avec les remédes convenables. Le bleſſé n'a pu ſe ſervir de ſon bras que quelques mois après. Il ne lui reſte actuellement aucune incommodité.

Le doigt arraché, que j'ai envoyé au ſçavant M. Rouelle dans de l'eſprit de vin, avec ſes tendons, comprend les deux dernieres phalanges, les tégumens du doigt depuis la moitié de la premiere phalange où la ficelle étoit attachée, avec toute la

longueur des tendons des muſcles ſublime & profond, & une partie des fibres charnues desdits muſcles qui ont reſtés à ces mêmes tendons, qui paroiſſoient déchirés dans la partie moyenne ; il y a encore une partie du tiſſu cellulaire qui unit les deux tendons enſemble en forme de gaîne. M. Maurice, Chirurgien-Major du Régiment de Luſitanie, dragon Eſpagnol, qui a vû le malade, ne pouvoit concevoir comment il ne s'étoit fait aucune fuſée, ni ſuppuration dans toute l'étendue de l'avant-bras, & ſurtout comment il ſe pouvoit faire que le Païſan n'eut ſenti, dans le tems de l'avulſion, qu'une légere douleur. Ce fait eſt des plus extraordinaires. Ne tendroit-il pas à prouver l'inſenſibilité des tendons, ſelon le ſentiment de M. de Haller ? Ne pourroit-on pas ſuppoſer que ce Païſan, d'ailleurs robuſte en apparence, avoit le ſang corrompu par quelque vice particulier, & que par cette raiſon la texture de ſes fibres étoit altérée, & comme à demi détruite ?

EXPÉRIENCE FAITE

Sur le Sel d'Epſom ; par M. BERTRAND, *Maître Apothicaire juré de la ville d'Aix en Provence.*

Je mis en 1750 dans un creuſet trois livres de ſel d'Epſom, tel qu'on le vend à Marſeille ; je plaçai ce creuſet dans un fourneau à un feu de roue ; à l'impreſſion de la premiere chaleur, il ſe fondit & devint limpide : la chaleur augmentant, la matiere bouillit de façon à ſortir du creuſet ; j'arrêtai par un coup de ſoufflet cette forte ébullition, & quoique le feu fut au même dégré de chaleur, la matiere ne monta plus & reſta fondue dans le creuſet en bouillant ; pendant cette ébullition, cette matiere renvoyoit des fumées jaunâtres, fortes, pénétrantes, & de même odeur que celles qui s'élevent dans l'évaporation de l'eau-mere de ſalpêtre quand on fait la magnéſie.

Je plongeai un bâton dans le creuſet, je le retirai enduit d'une matiere viſqueuſe qui durcit en refroidiſſant.

Je pourſuivis mon opération, je continuai ma calcination. La matiere manquant d'humidité, & ſe figeant dans le creuſet, j'en pris de la groſſeur d'une châtaigne que je

jettai dans une écuelle pleine d'eau fraîche; le liquide devint à l'inſtant laiteux, ainſi qu'il arrive à la magnéſie; je laiſſai repoſer le tout, & après un intervalle de tems, ayant de nouveau remué, je ne trouvai qu'une eau très-limpide, ſans ſédiment & ſans aucune couleur de lait; je la goûtai alors, & je la trouvai légerement ſalée, mais fort amere.

Quand toute la matiere du creuſet fut totalement figée, & que je crus mon ſel aſſez calciné, je plongeai mon creuſet dans de l'eau froide; l'eau devint à l'inſtant trouble, & de couleur de ſafran de Mars apéritif; je remuai bien cette matiere, & je la filtrai à travers un papier gris, après l'avoir laiſſée repoſer pendant ſix heures. J'eus ſur le filtre une matiere terreſtre de couleur griſâtre; cette terre ſéchée me rapporta le même goût que la magnéſie.

Je fis évaporer le liquide qui reſtoit juſqu'à pellicule; je le fis cryſtalliſer, j'eus un ſel de même goût que le ſel d'Angleterre, frais ſur la langue, amer & ſalé au goût, ſes cryſtaux de forme cubique & allongée, d'où on doit conclure que le ſel d'Epſom eſt compoſé d'un acide vitriolique & de l'alkali du ſel marin, ce qui doit néceſſairement faire un ſel de Glaubert.

Nota. Le ſel d'Epſom n'eſt point un ſel de Glaubert comme le prétend ici l'Auteur, le ſel de Glaubert a pour baſe l'alkali qui

eſt dans le ſel marin, le même que celui de la ſoude, au lieu que la baſe du ſel d'Epſom eſt une véritable terre incapable de contracter aucune union avec l'eau : cela paroît manifeſtement par l'expérience de notre Obſervateur, puiſqu'en filtrant la ſolution de ſon ſel calciné, il en a retiré une terre qui lui a paru avoir le goût de la magnéſie, & encore mieux par celles de M. *Black*, que nous avons rapportées dans le *Journal du mois paſſé*, *page* 254. M. *Hoffman*, dans ſon *Examen chymique des Eaux de Sedlitz, & du ſel qu'on en tire*, & qui eſt le même que le ſel d'Epſom, avoit remarqué la différence qu'il y a entre la baſe de ce ſel & celle du ſel de Glaubert ; car quoiqu'il les regarde l'une & l'autre comme des terres (on ignoroit dans le tems qu'il écrivoit cette Diſſertation l'identité qu'il y a entre la baſe du ſel marin & l'alkali de la ſoude.) Cependant voulant expliquer pourquoi la ſolution d'Epſom devient trouble, & dépoſe une terre quand on y verſe une ſolution de ſel de tartre, au lieu que celle du ſel de Glaubert ne dépoſe rien, & conſerve ſa tranſparence, il dit : *Il eſt très-vraiſemblable que la terre du ſel commun eſt d'une nature alkaline très-ſubtile, approchant de celle de la chaux, ou plûtôt du ſpath ; mais que la leſſive dont on ſe ſert pour faire le ſel d'Epſom en contient une plus groſſiere & plus*

peſante, qui ſe dégage lorſqu'on verſe une ſolution de ſel de tartre ſur celle de ce ſel. Examen chymico-medicum fontis Sedlicenſis amari, &c. § xj Oper. Tom. V. p. 189.

DESCRIPTION

Des Maladies épidémiques qui ont régné à Bitche pendant les mois de Décembre & Janvier derniers; par M. LANDEUTTE, *Médecin du Roi en ſon Hôpital Militaire, & Membre du Collége Royal des Médecins de Nancy.*

L'action continuelle de l'air ſur le corps humain, a ſans contredit beaucoup de part aux différens changemens qu'il éprouve, & les variations, dont ce fluide eſt ſuſceptible, rétabliſſent ou dérangent la ſanté; elles ont plus ordinairement lieu en hiver qu'en toute autre ſaiſon, mais pour lors leur effet tourne communément au détriment de l'œconomie animale, qui s'en trouve dérangée par des maladies analogues à l'intempérie de l'atmoſphere : c'eſt ce que nous venons d'éprouver par les grands froids que nous avons eu ici en Décembre & Janvier, les vents du Nord & d'Eſt n'ayant preſque pas ceſſé de ſouffler alternativement; nos montagnes,

en outre, étant toujours couvertes de neige; d'ailleurs, la ſituation élevée de cette Ville & du Comté de Bitche, qui ſe trouvent au-deſſus de Paris de 117 toiſes, & de 163 & 4 pieds au-deſſus du niveau de l'Ocean (*a*); tout cela, dis-je, avoit concouru à nous rendre l'air ſi vif, ſi pénétrant & coagulant, qu'il donna lieu à beaucoup de maladies catharrales.

La ſuppreſſion de la tranſpiration fut ſi complette chez douze ou quinze perſonnes entr'autres, tant de la garniſon que du peuple, l'obſtruction des glandes de la peau ſi opiniâtre, le reſſerrement des vaiſſeaux capillaires, tant ſanguins que limphatiques, ſi conſidérable, qu'il en réſulta un très-grand épaiſſiſſement de toutes les humeurs du corps capable de coagulation, & il fut porté au point que l'anaſarque ſe déclara d'abord accompagnée d'une forte oppreſſion, de toux preſſante & douloureuſe, d'un pouls petit & preſque inſenſible, de conſtipation, & dans quelques-uns, d'un point de côté avec léger crachement de ſang; certains

(*a*) Ces Obſervations ont été déterminées par des opérations barométriques, comparées pendant pluſieurs années par M. l'Abbé Dautroche, Ingénieur-Géographe, avec celles qu'on trouve dans le Journal de Médecine; & elles ont été faites avec un barométre dont une ligne d'abaiſſement, à commencer au niveau de l'océan, répondoit à neuf toiſes trois pieds deux pouces, & la différence qui régnoit dans la progreſſion avoit été trouvée de deux pieds.

eurent, preſqu'en même tems, épanchement dans la poitrine, ou dans le bas-ventre.

Le nommé Cornefer, pauvre bourgeois de cette ville, & Simon Ragot, dit Lafleur, déſerteur Pruſſien, rentré depuis quelques jours au ſervice dans le Régiment de Maugiron, cavalerie, réunirent les trois eſpeces d'hydropiſie ci-deſſus; c'eſt-à-dire, l'anaſarque, l'aſcite & celle de poitrine; ce dernier ſouffrit même la ponction huit jours avant ſa mort: il fut le ſeul qui périt de cette maladie.

J'en fis faire l'ouverture; & j'apperçus à l'inciſion des tégumens, dont l'épaiſſeur eſt aiſée à imaginer, une gelée abondante d'un rouge citrin, mêlée de quelques ſéroſités qui garniſſoient entiérement le tiſſu cellulaire de la peau.

Les cavités de l'abdomen & du thorax ſe trouverent remplies d'une eau aſſez limpide.

La plévre & le péritoine, de même que les viſceres qui y ſont renfermés, étoient comme enduits à leur ſurface de cette gelée épaiſſe dont je viens de parler; le péricarde lui-même en étoit tapiſſé au dedans comme au dehors; & le cœur, beaucoup moins rouge qu'à l'ordinaire, contenoit dans ſes ventricules de très-gros polypes blanchâtres.

Voila ce que m'offrit l'ouverture de ce

cadavre, qui ne fit que m'affermir dans ma méthode curative, laquelle étoit fondée ſur les indications ſuivantes; ſçavoir, ranimer, rétablir la tranſpiration, & l'ordre des ſécrétions, diviſer les humeurs qui avoient pris trop de conſiſtance, détourner celles qui étoient épanchées, & enfin rendre aux ſolides leur reſſort naturel & légitime.

Les remédes dont je me ſuis ſervi avec le plus d'avantage dans les commencemens de cette maladie, furent premierement la mixture ſuivante:

℞ Aquar. Scabioſæ
Cardui benedicti
in quibus diſſolve ſecundùm Artem,
Kermes mineral.
Antimonii diaphoret.
Theriacæ veter.
Sperma cœti
Syrup. de Althea
Papav. rheados a a.
Omnibus mixtis, tunc erit potio cochleatim ſumenda.

Les remédes y étoient doſés conſéquemment au tempérament, à l'âge & à la grandeur des ſymptomes; j'y faiſois ajouter quelques onces d'huile d'amandes douces,

quand le point de côté s'y trouvoit joint.

Les lavemens n'y furent point oubliés matin & ſoir, ils étoient composés de la décoction de deux gros de ſéné, de fleurs de camomille & de miel.

La tiſanne étoit faite avec le capillaire de Canada, très-peu de ſquine, la régliſſe, & quelques grains de nitre ; lorſque les malades n'urinoient pas, (ce qui étoit aſſez ordinaire dans les premiers tems) ils uſerent auſſi dans ce cas d'une poudre faite avec un demi gros de cloportes préparées, autant de nitre purifié, dix grains de canelle, & deux grains de kermès minéral, le tout diviſé en ſix paquets pour autant de doſes, à deux heures d'intervalle.

Je n'oubliois pas de faire prendre fréquemment les meilleurs bouillons.

Cette méthode ſatisfit d'abord aux trois premieres indications.

J'eus recours enſuite avec ſuccès à l'opiate qui ſuit, & dont on prenoit un demi gros quatre fois le jour.

℞ Sperma cœti
Pulv. Ireos florentin.
Gliſſerhiſæ
Kermes mineral.
Milleped. *pp.*
Diaphoret. mineral.

Gum. ammoniaci
Theriacæ veter.
Syrup. hæder. terreſtr.

La maſſe ne fut que pour ſix jours; après quoi je plaçai un minoratif, dans lequel je fis diſſoudre un grain & demi de kermès (*a*); il opéra à ſouhait. Enfin pour rendre la nature parfaitement victorieuſe, les ſymptomes diminuant journellement, je fis faire uſage d'un nouvel opiate, que l'on continua juſqu'à guériſon; en voici la formule.

℞ Æthiop. mineral.
Gum. ammon.
Ireos florentin.
Milleped. *pp*
Diaphoret. mineral.
Pulver. ari
Scammonii
Trochiſcor. Scylliticor.
Benzoini
Syrup. de rhamno Cathartico.

Les malades en prirent premierement qua-

(*a*) Les Praticiens ne ſeront point étonnés de me voir employer fréquemment le Kermès minéral dans cette maladie, je puis aſſurer qu'il m'a très-bien réuſſi.

tre fois par jour, à la doſe d'un gros; enſuite deux fois, & finalement une.

On ajouta à la tiſanne ordinaire les racines d'aſperges.

Quand je pus permettre de la nourriture, je la preſcrivis cordiale & la plus ſéche qu'il fut poſſible.

Les malades, qui, dans les premiers jours, tranſpirerent beaucoup, furent plutôt hors d'affaire; auſſi ai-je eu grand ſoin d'entretenir ces moiteurs ſalutaires, qui ranimoient & développoient le pouls.

Il y eut ſur la fin de grandes & fréquentes évacuations par les ſelles & par les urines: l'expectoration fut auſſi des plus abondantes, & les crachats étoient très-épais & de couleur cendrée.

Cette maladie, quelque compliquée qu'elle fut, n'a pas été ſi rebelle, ni ſi difficile à guérir que les autres hydropiſies; la raiſon m'en paroît ſimple, c'eſt que le vice des humeurs n'étoit pas ancien, & qu'il n'y avoit pas longtems que les parties avoient perdu leur reſſort.

J'ai terminé la cure par faire prendre tous les matins aux convaleſcens pendant dix jours, un ſcrupule de teinture de Mars, & autant d'élixir des propriétés dans une cuillerée de bon vin.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, par M. HOUSSET, *Docteur en Médecine, à Auxerre.*

J'ai préſenté à MM. les Chirurgiens d'Auxerre, mon bandage ſymmétrique en gravure; en attendant leurs obſervations ſur cette machine, M. Briſſet & moi avons conſidéré, par les expériences qui ont été faites, que le mouvement de flexion des vertebres lombaires pourroit n'être pas exécuté auſſi librement que nous le déſirerions ſi l'on n'y apportoit aucun changement; nous avons, en conſéquence, réſolu de pratiquer une charniere à l'endroit de l'inſertion de chaque pelote, ce qui fait évanouir tout le ſcrupule que j'aurois pû avoir ſur le ſuccès que je me ſuis promis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Avis & Préceptes de Médecine du Docteur *Mead;* avec un Diſcours Académique ſur les qualités qui conſtituent & perfectionnent les Médecins. Par M. *Kaau Boerhaave*, Médecin de l'Impératrice de toutes les Ruſſies. Traduit par M. *de Puiſieux.*

A Paris, chez *d'Houry*, rue de la vieille Bouclerie, au S. Eſprit. Prix relié, 2 liv.

Nouveau Recueil de Remédes pour toutes ſortes de Maladies, par ordre Alphabétique. Par M. *Naudié*, Médecin. A Paris, rue de la vieille Bouclerie, chez *d'Houry*, pere, & *d'Houry*, fils, deux Vol. *in*-12. Prix relié, 5 liv.

Examen d'un Livre qui a pour titre: *T. Tronchin in Academiâ Genevenſi*, *&c.* brochure *in*-12. A Geneve; & à Paris, chez *Barbou*, Libraire, rue Saint Jacques, aux Cigognes. *

* Quand nous avons annoncé ce Livre dans le Journal dernier, nous ignorions où il ſe débitoit à Paris. Nous remédions à cet inconvénient pour ſatisfaire à l'empreſſement du Public & des Médecins de Province, qui paroiſſent fort curieux de cette Critique.

ERRATA.

A la Page 338 du Journal dernier, on lit: nous gagnons le 14 Novembre; *liſez*, le 14 de la maladie.

A la page 352, au lieu de M. Devilliers, Chirurgien au Mans; *liſez*, à Vermenton.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
MARS 1758.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties		
1	5	6	6	28	0	½	S. au S-O.	Couvert.
				27	7		fort par interval.	Pluie fine tout le jour.
2	3	8	3		9		S-O. méd.	Beauc. de nuages.
3	2½	7	3		11	½	O. *id.*	*Idem.*
4	01	7	5				S. méd.	Brouillard épa. beauc. de nuages.
5	3	7	5		7		*Idem.*	Couv. Plui. fin. t. le m.
6	3	8½	5		5		*Idem.*	Beau. de n. plu. fine à 8 h. ſ. & la n.
7	3	5	2		11		N. le m. O. à midi.	Beau. de n. Peu de grêl. à 1 h. du ſ.
8	1½	3	½	28	1	½	N-O. fort par inter.	Beauc. nua. Pet. neig. le mat.
9	0½	2	1½		2		N. méd.	Beauc. de nuages.
10	1	3	01		0	0	*Id.* foibl.	*Id.* petite

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
								pl. le matin.
11	02	1½	0				N. au N-E. *id.*	Beauc. de nuag.
12	0½	1½	1	27	11		N. méd.	*Idem.*
13	01	7½	5		9		N-E. *id.*	Sérein.
14	5½	10½	8½		8		S.S-E. fo. par inter.	Couvert.
15	7	11	8½		11		S. méd.	Beauc. de nuages. pl. m. à 10 h. ſ.
16	6½	13	9	28	0	0	*Idem.*	*Id.* à 5 h. ſ. orage. groſ. plu. éclairs, ton. & grê. Plu. méd. à 11 h. du ſ.
17	7	12	9	27	11	¾	O. méd.	Peu de nua. Petite pluie à 5 h. du ſ.
18	8½	10½	8		7	½	S-E. très-fort.	Pl. fine tout le mat. nua. le ſoir.
19	7½	11	8		6	0	S. *idem.*	Beau. de n.
20	6	8	5½		4	½	O. méd.	Couvert. Pet. Plui. à 4 h. du ſoir.
21	4½	10	9		8	0	S-E. *id.*	Beauc. nua.
22	7½	11	8½		7		S-O. *id.*	Couvert. Pet. pl. tout le jour.
23	7	11	6		11		*Idem.*	Beauc. nua. Pet. Pl. par int. le m. &

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
								le ſoir.
24	5	8	6	28	1	$\frac{1}{3}$	O. *id.*	Beauc. nua.
25	5	9	$6\frac{1}{2}$		4	0	*Idem.*	*Idem.*
26	6	$9\frac{1}{2}$	7		5	0	*Idem.*	*Id.* pet. pl. par interv. tout le jour.
27	7	$10\frac{1}{2}$	8		6		*Idem.*	Beauc. nua.
28	$5\frac{1}{2}$	12	$8\frac{1}{2}$		5		S-E. méd.	Serein.
29	6	15	11		4	$\frac{1}{2}$	E. S-E. à l'E. *idem.*	*Idem.*
30	$7\frac{1}{2}$	15	11		2	0	*Idem.*	*Idem.*
31	6	15	11		0	$\frac{1}{2}$	E. méd.	Peu de nua.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 15 dégrés au deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 2 dégrés au deſſous de ce point : la différence entre ces deux termes eſt de 17 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de $13\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du N.
2 fois du N-E.
3 fois de l'E.
6 fois du S-E.
7 fois du S.
4 fois du S-O.
8 fois de l'O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems ſerein.
22 jours de nuageux.

5 jours de couvert.
1 jour de brouillard.
13 jours de pluie.
1 jour de neige.
2 jours de grêle.
1 jour de tonnere.
1 jour d'éclairs.
5 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la ſécheresse excepté vers le milieu du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars de cette année, Par M. VANDERMONDE.

Les maladies de ce mois ſont des petites véroles, qui pour la plûpart n'ont eu aucunes ſuites fâcheuſes, ſurtout celles qui étoient du genre des diſcretes. Il y a eu quelques rougeoles parmi les enfans, qui ont cédé aux remédes ordinaires, ſi ce n'eſt que l'on a remarqué qu'il falloit inſiſter davantage ſur les purgatifs. Nous avons eu occaſion d'obſerver auſſi des fiévres bilieuſes continues avec redoublemens, qui s'annonçoient avec une ſoif conſidérable, des envies de vomir & des vomiſſemens d'une bile verte & très-mordicante, un étranglement nerveux & un léger mal à la gorge; la langue, les premiers jours, étoit ſéche, ramaſſée & très-chargée; après les premieres ſaignées, la peau, qui juſques-là avoit été très-ſéche, devenoit moite; les apozêmes purgatifs réitérés, précédés des délayans, des boiſſons nitreuſes & du petit lait, achevoient la guériſon. Quelques-uns ont eu des délires: la ſaignée au pied, les véſicatoires, trouvoient ſucceſſivement leur place. Sur la fin de la maladie, la ſurpeau de la langue s'enlevoit, & les malades avoient des maux de cœur & de tête qui exigeoient encore des purgatifs unis aux ſtomachiques.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Février 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

Les alternatives de la conſtitution de l'atmoſphere quant au ſec & à l'humide, ont ſuivi les fréquentes variations des vents, qui ont ſoufflé tantôt du Nord, tantôt du Sud & tantôt de l'Oueſt. Les variations du barometre n'y ont point cependant tout-à-fait correſpondu : le mercure a été conſtamment obſervé au-deſſus de 28 pouces depuis le premier du mois juſqu'au 12; & du 12 au 27, il a toujours été au-deſſous : le 16 il a deſcendu à 27 pouces 2 lignes. Il y a eu pluſieurs jours de vent forcé, ou de tempête.

Il n'y a pas eu de grandes variations au thermometre. Sa liqueur, ſi l'on en excepte trois jours, n'a pas monté au-deſſus de 3 dégrés, & n'eſt pas deſcendu plus bas que 2 dégrés au-deſſous du terme de la glace.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 7 dégrés au deſſus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur 2 dégrés au deſſous. La différence entre ces deux termes eſt de 9 dég.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 8 lignes,

& ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 2 lignes ; la différence entre ces deux termes eſt de $1\frac{1}{2}$ pouce.

Le vent a ſoufflé 4 fois du Nord.
3 fois du Nord-Eſt.
2 fois du Sud-Eſt.
10 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'O.
8 fois de l'Oueſt.
3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.
20 jours de pluie.
6 jours de brouillards.
3 jours de neige.
1 jour de grêle.
7 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Février.

La petite vérole n'a point relâché de ſa violence en cette Ville, & elle a regné avec la même vigueur dans nos Villes voiſines. Elle a été confluente dans nombre de ſujets, ſans être meurtriere. Cette maladie a préſenté en pluſieurs perſonnes des ſingularités dans certains points de ſa révolution. J'ai vu des petites véroles de l'eſpece très-diſcrete, être accompagnées de ſalivation depuis le commencement de la ſuppuration

juſqu'au parfait deſſechement, & des confluentes, ou des diſcretes très-chargées, ſe terminer heureuſement ſans ptialiſme & ſans cours de ventre. Un homme jeune & robuſte, vint à mon Hôpital, ayant le corps, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la plante des pieds, tout couvert de grains de petite vérole qui ſe touchoient preſque : il n'avoit pas été ſaigné ; il n'eut ni ſelles, ni apparence de ſalivation ; quelques ſueurs, à la vérité, parurent y ſuppléer un peu ; (circonſtance que j'ai encore obſervée dans d'autres ſujets) les puſtules deſſéchées ſe détacherent à diverſes repriſes, partie en petites écailles, partie en forme de matiere furfuracée, l'un & l'autre formant un volume très-conſidérable, dont le lit du malade a été chargé pendant huit jours.

Le grand Boerhaave, cherchant un antidote, ou ſpécifique pour détruire le levain de la petite vérole dans ſon principe, & avant qu'il ne ſoit fixé dans le tiſſu de la peau, dit qu'on peut eſpérer de le trouver dans les préparations de mercure & d'antimoine, auxquels la Chymie a communiqué une vertu très-inciſive ; (Aphor. 1392) le fait ſuivant ne laiſſe gueres d'eſpoir à cet égard de la part du mercure. Un jeune homme, d'une conſtitution aſſez foible, étoit ſujet depuis pluſieurs années à de gros boutons rouges & calleux, qui lui couvroient

les joues & les deux côtés du col, & pour leſquels il avoit tenté inutilement nombre de remédes. Quoique convaincu par ſon récit qu'il n'y avoit rien de vénérien, je crus qu'il ne reſtoit rien de mieux à faire que d'employer le ſpécifique de M. Van-Swieten, compoſé de ſublimé corroſif & d'eau-de-vie de grain. Les boutons ne céderent point tout-à-fait à l'uſage de ce remède, continué quatre mois à deux cuillerées preſque tous les jours, & il n'empêcha pas la petite vérole de ſe développer dans le tems même que le ſujet en faiſoit encore uſage : elle fut abondante, & ſes divers périodes ſe paſſerent comme à l'ordinaire.

Après la petite vérole, la maladie aigue la plus dominante a été la pléuropneumonie *, qui, dans quelques ſujets, a été compliquée d'embarras inflammatoires dans le bas-ventre : il y a eu auſſi des fluxions de poitrine, des fluxions rhumatiſmales & quelques eſquinancies légeres.

Il y a eu encore des fiévres continues-rémittentes, des intermittentes ſimples, & un petit nombre de fiévres malignes.

* Au Journal de Février, page derniere, ligne 14 : liſez pleuropneumonie au lieu de péripneumonie.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai. A Paris, ce 20 Avril 17[illegible].

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .
Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

JUIN 1758.

TOME VIII.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1758.

TRAITÉ des affections vaporeuſes du ſexe, avec l'expoſition de leurs ſymptomes, de leurs différentes cauſes, & la méthode de les guérir ; par M. RAULIN, *Docteur en Médecine, Médecin ordinaire du Roi, des Académies Royales des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux & de Rouen. A Paris, chez* Jean-Thomas Hériſſant, *Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire ; un Volume in-12. Prix relié, 2 liv. 10 ſols.*

IL n'eſt point de maux plus communs que les vapeurs, il n'en eſt pas cependant ſur leſquels nous ayons des notions moins préciſes ; ces maladies ſe préſentent

ſous tant de formes différentes, & ſous des caracteres ſi bizares, qu'elles en impoſent ſouvent aux Médecins, & que le Public croit que ce ſont des fantomes qui n'exiſtent que dans l'imagination; il étoit donc important de donner un bon traité ſur cette matiere. C'eſt ce que vient d'entreprendre M. Raulin, & c'eſt ce qu'il a exécuté autant bien que le permettoit la difficulté du ſujet.

Cet Ouvrage eſt diviſé en deux Parties; la premiere comprend l'æthiologie, & la ſeconde, la cure des vapeurs. Dans la premiere ſection de la premiere Partie, M. Raulin décrit les principaux ſymptomes de ces maladies; dans la ſeconde, il en établit les cauſes éloignées; & dans la troiſieme, il explique les cauſes prochaines ou immédiates qui les produiſent. La premiere ſection de la ſeconde Partie renferme le proſpectus curatif des ſymptomes des vapeurs; dans la ſeconde, l'Auteur s'étend davantage ſur les cauſes éloignées dont il a déja traité dans la premiere Partie, afin qu'on puiſſe en acquérir une plus parfaite connoiſſance, & par-là qu'on ſoit plus en état d'en prévenir les effets; dans la troiſieme ſection, il donne la cure des cauſes prochaines. Chacune de ces Parties, & des ſections qui les forment, ſont compoſées de pluſieurs chapitres, de ſorte que ceux de la ſeconde Partie qui regardent la

cure, répondent exactement à ceux de la premiere qui concernent la théorie ; cette précaution étoit néceſſaire pour donner plus de clarté à l'Ouvrage, & pour le rendre plus inſtructif.

M. Raulin obſerve dans le Diſcours préliminaire, que les vapeurs affligeoient la plus belle partie de l'humanité dès la naiſſance de la Médecine, qu'elles étoient déja fréquentes du tems de Démocrite & d'Hippocrate, qu'elles ſe ſont multipliées depuis ces tems éloignés, qu'elles ſont devenues communes aux hommes & aux femmes, qu'elles ſont plus épineuſes, plus compliquées, plus difficiles à guérir, qu'elles deviennent héréditaires, qu'elles ſont endémiques dans les grandes Villes, que les femmes riches ſont principalement ſujettes à ces maladies, qu'il ſemble qu'elles payent par une ſuite de langueurs l'agrément des richeſſes. Il rapporte toutes les différentes opinions qu'on a eues depuis les commencemens de la Médecine, ſur la cauſe des vapeurs ; il les compare aux qualités occultes deſquelles on les étayoit : il penſe de même au ſujet des eſprits animaux, qu'il regarde comme des ſuppoſitions gratuites.

M. Raulin indique enſuite en abrégé les véritables cauſes des vapeurs ; il dit qu'elles ſont preſque auſſi nombreuſes que les différentes affections chroniques des viſceres, &

des autres parties de notre corps, que les vapeurs ſont l'effet des mouvemens irréguliers, ou contre nature des muſcles, des membranes, ou des fibres dont ils ſont compoſés, qu'elles dépendent de la délicateſſe naturelle des femmes, de l'irritabilité de leurs ſolides, des différens vices des liquides, des obſtructions, des engorgemens qu'ils cauſent dans les différens viſceres, des impreſſions que ces déſordres font ſur les ſolides, des pertes, des ſuppreſſions, des évacuations naturelles, &c. Il remarque enſuite, malgré l'opinion la plus générale, que ſi l'on en excepte les pertes & les ſuppreſſions, il eſt rare que la matrice contribue plus que les autres viſceres à donner des vapeurs. Il indique, pour cauſe éloignée des vapeurs, l'abus de quelqu'une des ſix choſes que les Médecins appellent *non-naturelles*; il l'attribue ſurtout aux différentes qualités de l'air, à ſes viciſſitudes, à la façon de vivre de la plûpart des femmes, au peu d'exercice qu'elles font, &c. C'eſt par ces abus qu'il prétend que ces maladies ſe multiplient, qu'elles paſſent des peres aux enfans, & que les femmes qui en proviennent ſemblent, par leur grande délicateſſe, être deſtinées par la nature à languir avant d'avoir joui de la vie. Il propoſe enſuite des moyens pour prévenir ces accidens; il les prend dans la façon dont

les habitans des Campagnes élevent leurs enfans ; il ajoute que c'étoit par de tels moyens que les Héros de la Gréce & de Rome devenoient robuſtes & invincibles : ils avoient pour principe que l'exercice, la frugalité & la tempérance les conduiſoient aux honneurs & à la vertu par des routes aſſurées : l'auteur cite des Peuples célebres qui élevoient leurs enfans dans ce goût, & il remarque qu'avec ces ſages précautions ils les mettoient en état de fournir une poſtérité ſaine, & capable de ſoutenir avec éclat la gloire de leur nation. Il ajoute que quoique les femmes riches ne ſoient pas deſtinées au travail par la néceſſité, elles ne doivent point, par délicateſſe, ni par préjugé, ſe condamner elles-mêmes aux maladies, faute de chercher les moyens de les éviter.

L'ouvrage eſt encore précédé d'un Chapitre préliminaire, où l'Auteur dit qu'on entend par affections vaporeuſes, des ſtaſes, des mouvemens convulſifs, des ſpaſmes, ou des convulſions, de quelque partie, de quelque viſcere, de pluſieurs enſemble, ou ſucceſſivement, ou généralement de tout le corps, ſuivis de ſymptomes différens plus ou moins violens, plus ou moins modérés, ſelon la ſenſibilité, l'irritabilité, la différence de la force méchanique des parties affectées, & ſelon la quantité ou la qualité de

leurs cauſes. Il paroît que M. Raulin a mieux aimé faire la deſcription des principaux ſymptomes des vapeurs, que les définir; il ne pouvoit guéres faire autrement : car ces maladies ſe préſentent ſous trop de faces différentes pour être ſuſceptibles d'une définition réguliere. L'auteur obſerve enſuite que les anciens Médecins ſe trompoient en attribuant à la matrice toutes les cauſes des vapeurs, qu'on a reconnu par l'obſervation, qu'il y en a une infinité dont la plûpart ne proviennent pas de ce viſcere, que les femmes ne ſont pas les ſeules qu'elles affligent, qu'elles ont acquis des droits ſur les hommes, que la connoiſſance des unes mene à celle des autres.

La premiere ſection de la premiere Partie contient huit Chapitres : on voit dans le premier les ſignes qui annoncent, ou qui précédent les attaques vaporeuſes, lorſqu'elles ne ſurviennent pas tout-à-coup. Dans le deuxieme, on fait l'énumération des ſymptomes généraux des vapeurs : on fait voir comment on peut les diſtinguer des foibleſſes, des ſyncopes, &c. Cette connoiſſance eſt ſi néceſſaire, qu'on a ſouvent pris pour mortes pendant un & deux jours, des femmes qui n'avoient que de longues attaques de vapeurs : M. Raulin en rapporte des exemples. Il préſente enſuite, en autant de Chapitres particuliers, les ſympto-

mes vaporeux qui ſe manifeſtent au bas-ventre, à la poitrine, à la tête, à l'extérieur du corps; il ne fait qu'indiquer ces ſymptomes & les viſceres qu'ils affectent. Dans le ſeptieme Chapitre, il fait connoître les ſymptomes des vapeurs compliqués avec d'autres maladies; connoiſſance eſſentielle: il donne pour le ſigne le moins équivoque de la complication de ces ſymptomes, les baillemens qui ſurviennent aux malades quand on comprime l'épigaſtre avec la main. Il finit la premiere ſection, en diſtinguant les affections vaporeuſes d'avec d'autres maladies qui ont des ſymptomes à-peu-près ſemblables, comme la ſyncope, la catalepſie, l'apoplexie, l'épilepſie, la paſſion iliaque, la néphrétique, &c.

La ſeconde ſection traite des cauſes éloignées des affections vaporeuſes, ou des cauſes qui diſpoſent à cette maladie; telles ſont, la mauvaiſe diſpoſition des tempéramens, des vices héréditaires, l'abus de quelqu'une des ſix choſes non-naturelles, l'air, la boiſſon & les alimens ſolides, le mouvement & le repos, les excrétions trop abondantes, en trop petite quantité, ou ſupprimées, & les paſſions de l'ame. Toutes ces cauſes, quand elles ne ſont pas dans l'ordre de la nature, ou quand on en abuſe, produiſent peu-à-peu des dérangemens dans les corps, & donnent occaſion à

des vices locaux qui ſont naître les vapeurs.

Monſieur Raulin parle enſuite en particulier des tempéramens propres à produire des vapeurs : il fait voir la différence du tempérament des femmes des Villes, de celui des femmes qui habitent la campagne, celles-ci étant preſque toujours robuſtes & les autres valétudinaires : il en conclut que les maladies ſont nées de la ſociété : il obſerve qu'on les connoît à peine chez les ſauvages, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes les commodités que nous croyons ſi néceſſaires, ſont les principales cauſes de la ſanté & de la conſervation de ceux que la nature y a aſſujettis. Il fait voir comment les hommes deviennent vaporeux, ſouvent au point qu'ils en ſont plus tourmentés que les femmes : il obſerve que les maladies des deux ſexes paroiſſent devenir communes à l'un & à l'autre, que Séneque avoit déja remarqué à Rome que les femmes qui prenoient les habitudes des hommes, qui partageoient leurs excès dans le régime, & qui imitoient leur façon de vivre, contractoient leurs maladies, qu'il n'eſt pas ſurprenant que les hommes ſoient attaqués des maladies des femmes après en avoir pris les habitudes, & fait tous leurs efforts pour réduire leur tempérament à la délicateſſe du beau ſexe. Il paſſe enſuite aux

maladies héréditaires, qu'il regarde comme cauſes éloignées des affections vaporeuſes; il appuie ſon ſentiment par des obſervations & par des raiſons ſolides. Il établit que les maladies héréditaires ſe tranſmettent avec la ſemence & le lait, que les vapeurs ſont de ce nombre, & que les peres hypocondriaques & les meres vaporeuſes engendrent des enfans ſujets aux mêmes maladies. L'air eſt une cauſe éloignée des affections vaporeuſes, ſelon M. Raulin; il l'eſt encore d'autres maladies différentes, ſelon les différentes qualités de cet élément. Il a traité à fonds cette matiere dans pluſieurs de ſes Ouvrages, dont le Chapitre ſix de la ſeconde ſection eſt comme l'extrait; il s'eſt contenté d'y rapporter des faits curieux & utiles qu'il a éclaircis ailleurs : nous ne pouvons que les indiquer. L'auteur explique enſuite les effets de l'abus des alimens & des boiſſons en uſage; il obſerve qu'il faut que les alimens dont nous nous nourriſſons, ſoient analogues à notre nature, que c'eſt par cette qualité qu'ils peuvent l'entretenir & la réparer ſans la détruire; que tant que nos peres ſe ſont conduit par la ſageſſe de cette loi, ils n'ont pas connu les langueurs, mais qu'à meſure qu'ils ſe ſont écartés de cette vie ſimple, ils ont été entraînés par une foule de maladies cauſées par l'excès des paſſions, & qui ont fait des progrès à proportion des abus

qu'ils ont fait des alimens : il entre dans un détail lumineux de principes & de conſéquences qui conſtatent la vérité de ſes réflexions : de-là la néceſſité de la ſobriété, du choix des alimens & de la boiſſon, ſurtout pour éviter les affections vaporeuſes & mélancoliques. Comme l'uſage du thé, du caffé, du chocolat & du tabac eſt trop fréquent en Europe, il rapporte leurs bonnes & mauvaiſes qualités, pour qu'on puiſſe en faire un uſage convenable, ſelon les tempéramens & les incommodités auxquelles on eſt aſſujetti. Il s'éleve enſuite contre l'oiſiveté, il la regarde comme la principale cauſe des vapeurs, elle engourdit & relâche le corps, elle amollit les tempéramens, l'indolence en eſt la ſuite, elle paſſe de l'eſprit aux membres ; ce genre de vie une fois adopté on a beau faire des efforts pour ſe vaincre, les membres refuſent d'obéir, ce qui produit une ſource intariſſable de langueurs. L'auteur expoſe dans ce Chapitre l'utilité de l'exercice pour ſe préſerver de ces accidens. Il finit la ſection des cauſes éloignées des vapeurs par les évacuations retardées, ſupprimées, ou trop abondantes, & par les paſſions de l'ame ; les premieres troublent les fonctions du corps & dérangent celles de l'eſprit ; les autres commencent par l'eſprit & finiſſent par le corps : c'eſt une ſuite de la loi de leur concours mutuel, & le prin-

cipe de toutes les maladies où le genre nerveux eſt principalement affecté.

La troiſieme ſection comprend les cauſes prochaines & immédiates des affections vaporeuſes. M. Raulin les fait conſiſter dans la ſenſibilité & l'irritabilité du genre nerveux, dans les vices des liquides, dans les obſtructions en général, dans celles des viſceres du bas-ventre, de la poitrine & de la tête : il traite ſéparément de celles qui ſont particulieres à chacun des viſceres du bas-ventre, il explique les différens ſymptomes qui en proviennent, tant aux hommes qu'aux femmes; il développe ſurtout les accidens qui arrivent à la matrice à l'occaſion des engorgemens qui y ſurviennent, comme les fleurs blanches, les ſuppreſſions, les différentes pertes; il entre dans un détail néceſſaire ſur ces maladies, & il finit cette ſection en donnant une idée de la métaſtaſe des vapeurs convulſives. Il a reconnu que les mouvemens convulſifs ſe communiquent ſouvent de fibre en fibre, de muſcle en muſcle, par le ſeul méchaniſme renverſé de ces parties : il l'explique au premier Chapitre de cette ſection; de ſorte qu'en comparant ces deux Chapitres, on concevra le méchaniſme irrégulier de tous ces phénomenes. Dans le détail des cauſes éloignées & prochaines des vapeurs, nous n'y voyons rien que d'utile, & comme l'on ne peut guérir les ma-

ladies ſans les connoître, on ne ſçauroit répandre aſſez de lumieres ſur leurs véritables cauſes, ni les repréſenter aſſez ſouvent : cette attention étoit néceſſaire dans la théorie des vapeurs, par les raiſons que l'Auteur en a données au commencement de cet Ouvrage.

Toutes les Sections & tous les Chapitres de la ſeconde Partie, ſont établis & diviſés dans le même ordre que les Chapitres & les Sections de la premiere, comme nous l'avons déja obſervé ; ils en ſont, pour ainſi dire, la ſuite. On voit dans les uns les principes des vapeurs & de leurs ſymptomes, & dans les autres on en trouve la cure. Cette Partie eſt précédée d'un Chapitre préliminaire, où l'Auteur donne, dans l'ordre ſuivant, quelques inſtructions néceſſaires ſur la cure de ces maladies. Il exhorte de s'aſſurer du tempérament des malades, de leur éducation, de leur façon de vivre, & de celle qu'on leur a fait obſerver dans l'enfance. Il conſeille même de s'inſtruire du tempérament des parens, de la nourrice, de leurs incommodités, de leurs habitudes & de leurs maladies, d'examiner ſi les vapeurs ont leur principe dans les nerfs, dans leur relâchement, leur trop de roideur, leur ſenſibilité ou leur irritabilité, dans l'épaiſſiſſement ou l'âcreté du ſuc nerveux ; ſi elles proviennent de quelque vice des liquides,

de pléthore, ou d'inanition, de pertes trop abondantes, de ſuppreſſions des régles, ou de toute autre évacuation naturelle ou habituelle, d'un vice ſcorbutique, d'embarras dans les premieres voies cauſés par des glaires, des crudités, des vers, &c. Il exhorte enſuite à paſſer à l'examen des viſceres & des autres parties du corps, de s'aſſurer s'il n'y auroit pas des obſtructions cauſées par des corps étrangers, par des polypes, par des engorgemens, des tumeurs dans les os, dans les tendons, au voiſinage des grandes arteres, des nerfs, ou dans le tiſſu cellulaire de ceux-ci; de diſtinguer ſi les obſtructions ſont ſanguines, lymphatiques, bilieuſes, chileuſes, ou ſi elles dépendent du ſuc nerveux, de connoître & de s'aſſurer de leurs différens dégrés de denſité, de molleſſe, de dureté, & les parties où elles ſont ſituées, parce que la différente texture & irritabilité des viſceres, exigent des ménagemens & des remédes différens. Toutes ces cauſes & ces différens moyens ſe trouvent diſperſés dans l'Ouvrage de M. Raulin; nous ne faiſons ici que les rappeller, pour prouver de quelle néceſſité il eſt de ne pas les perdre de vue dans la méthode curative de ces maladies. L'auteur finit ce Chapitre en obſervant que les connoiſſances néceſſaires pour la cure des vapeurs ſont ſi étendues, qu'il n'eſt pas poſſible de les

expliquer en détail dans un petit Ouvrage ; qu'il ne fera que préſenter les principales vues curatives, dont on ne doit pas s'écarter, & les remédes convenables pour les remplir ; qu'il n'en faut pas davantage pour des Médecins éclairés, que ce n'eſt qu'à eux ſeuls qu'on doit confier des maladies auſſi délicates & auſſi dangereuſes. Les premiers moyens que l'Auteur propoſe, ſont pour prévenir les attaques des vapeurs lorſqu'on en reſſent des avant-coureurs ; ils tendent tous à rétablir le genre nerveux dans l'ordre de la nature. Il paſſe à la cure des ſymptomes généraux, à celle des ſymptomes particuliers qui ſurviennent dans les différens viſceres, & à celle des vapeurs compliquées avec d'autres maladies. Il avertit de la néceſſité de faire attention à cette complication de maladies ; il rapporte des exemples & des obſervations qui autoriſent ſon ſentiment.

Dans la deuxieme Section de la ſeconde Partie, l'Auteur ne fait, pour ainſi dire, que donner plus d'étendue à quelques Chapitres de la ſeconde Section de la premiere Partie, qui comprend les cauſes éloignées des vapeurs ; il ſuppoſe qu'il eſt naturel de s'abſtenir des choſes nuiſibles quand on les connoît, à moins qu'on ne ſoit aſſez aſſujetti aux ſens, pour préférer leurs impreſſions ſéduiſantes à tout ce qui eſt en état de conſerver

conſerver la ſanté. L'auteur donne enſuite les moyens de former de bons tempéramens, pour ſe préſerver des vapeurs, & pour prévenir les effets des maladies héréditaires; de faire choix de l'air & de l'eau pour en éviter les mauvais effets, des alimens & de la boiſſon pour ſe garantir des maladies qui en proviennent.

On trouve dans la derniere Section la cure des cauſes prochaines des vapeurs. M. Raulin renvoie très-ſouvent aux Chapitres de la théorie, ſur laquelle il a fondé ſes vues curatives; il ſe ſert encore dans cette Section de nouveaux moyens & de nouvelles obſervations pour éclaircir, & rendre plus lumineux, les principes qu'il a poſés au commencement de l'Ouvrage. Il commence par remédier à la ſenſibilité & à l'irritabilité des nerfs, aux vices des liquides qui les agacent, qui les irritent & mettent le déſordre dans leurs directions naturelles; il reprend la théorie des obſtructions en général, il particulariſe avec exactitude les moyens de les guérir, & il en indique les remédes. Il ſuit en détail la cure des différentes obſtructions des viſceres particuliers du bas-ventre, ſelon la qualité de ces obſtructions, ſelon l'état des viſceres obſtrués & des liquides qui y forment les engorgemens. L'auteur donne dans le Chapitre qui regarde le foie & la rate, une cure

aſſez étendue de la mélancolie des hommes ; il inſtruit enſuite ſur les moyens de remédier à la diminution, à la ſuppreſſion des ſecours périodiques du ſexe, & à ſes différentes pertes. A l'article de la ſuppreſſion il propoſe la méthode de guérir les pâles couleurs, dont il a donné l'æthiologie dans la premiere Partie. Il finit par les pertes blanches ; il fait la différence de leurs qualités, & il indique les différens moyens de les guérir.

HISTOIRE Naturelle des Animaux ; par MM. ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, Médecins à Orleans ; pour ſervir de ſuite à la Matiere médicale de M. GEOFFROY, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. A Paris, chez Deſaint & Saillant, *rue S. Jean-de-Beauvais ;* Cavelier & Le Prieur, *rue S. Jacques ; 6 Volumes in-12. Prix, 3 livres 10 ſols le Volume relié.*

Lorſque feu M. Geoffroy conçut l'idée d'un Traité complet de Matiere médicale, la vaſte étendue de ſes connoiſſances ne lui cacha aucun des obſtacles qui s'oppoſoient à la prompte exécution de ſon projet ; auſſi en avoit-il fait l'objet des travaux

qui devoient uniquement l'occuper le reſte de ſes jours. Il ne pouvoit pas prévoir que la mort viendroit borner trop tôt une vie que ſes talens rendoient ſi précieuſe; il mourut en laiſſant à remplir une portion du régne végétal & tout le régne animal; mais il nous a donné dans les trois Volumes *in*-8°. dont il avoit dirigé l'exécution typographique, un modéle eſtimable de la maniere dont il falloit conduire à ſa fin une entrepriſe auſſi utile.

La Matiere médicale n'eſt pas ſeulement l'hiſtoire des différens corps tirés des trois régnes, dont la thérapeutique peut & doit eſpérer des ſecours; c'eſt encore l'expoſition des vertus particulieres que poſſédent ces corps, & celles des compoſitions dans leſquels ils entrent. On ne ſe borne pas à une nomenclature nombreuſe qui ne coûte que la peine de copier les Auteurs qui ont pu parler de tel ou tel de ces corps : on extrait les deſcriptions que ces Auteurs en ont donné; on diſcute leurs opinions; on les réduit à leur valeur, & par une ſage critique, on détermine le Lecteur du côté le plus vraiſemblable. On met en œuvre non-ſeulement les caracteres extérieurs & ſenſibles du corps qu'on décrit; mais encore ceux que l'analyſe, ou l'examen chymique peuvent faire naître : ſur ces caracteres réunis, on établit une définition preſqu'infailli-

ble, ou du moins telle qu'on eſt difficilement trompé, & qu'on diſtingue, à quelques nuances près, l'être ou le ſujet qu'on a décrit en quelqu'endroit qu'on le rencontre.

Non content de cette deſcription, on traite des propriétés des corps, des produits qu'ils peuvent donner, de l'uſage dont ils ſont dans leur entier, & de celui que peuvent procurer, ou les parties, ou les produits de ces mêmes corps; & enfin, on donne un modele des manieres dont un Praticien doit les mettre en formule, & une liſte des compoſitions officinales où ils peuvent entrer en quelque qualité que ce puiſſe être. Vaſte entrepriſe, dont l'exécution exige une lecture preſqu'univerſelle des Naturaliſtes, des Chymiſtes, des Pharmacologiſtes & des Obſervateurs en Médecine, qui ſuppoſe dans celui qui la conçoit, un jugement ſain, une mémoire heureuſe, & une expérience conſommée.

M. Geoffroy n'héſita pas à mettre ces talens en œuvre pour conſtruire ſon Traité de Matiere médicale: prodigue de deſſeins pour amaſſer les matériaux néceſſaires à ſon édifice, il fut œconome dans leur emploi, & trouva l'art ſingulier de dire beaucoup de choſes avec conciſion, de paroître original en copiant exactement, d'intéreſſer, enfin, par l'importance & même l'élégance de ſon

ſtile. Qu'on nous permette cet éloge; c'eſt une juſtice que nous rendons à la vérité; le reſpect, l'admiration l'ont dicté à tous ceux qui l'ont connu, & l'inſpirent naturellement à ceux qui liſent ſon Ouvrage.

Les Auteurs de la ſuite de cette Matiere médicale ne ſe ſont pas diſſimulé la difficulté de ſuivre ce plan pour la maniere de traiter le régne animal; régne intéreſſant pour de ſimples curieux, mais ingrat pour le Chymiſte, & plus infructueux pour le Praticien.

La diverſité des individus de ce régne, le nombre de claſſes, d'eſpeces, qu'ils compoſent, la deſcription de leurs parties, l'hiſtoire de leurs mœurs, de leurs changemens, de la durée de leur vie, offrent des tableaux ſans nombre, qu'Aldrovandus, Linnæus, Swammerdam, Jonſton, M. de Reaumur, & l'Auteur du Spectacle de la Nature, ont ſçu rendre agréables & piquans. Mais les mêmes Auteurs ont rarement paſſé au-delà de ces deſcriptions amuſantes.

Les Chymiſtes, ou ont peu remarqué de diverſités dans les produits comparés de ces mêmes individus, ou, peut-être, ont trop négligé d'en faire le parallele; & les Médecins accoutumés à voir les animaux ſervir d'alimens aux hommes, n'ont pas été aſſez curieux de les faire paſſer dans la claſſe des médicamens.

Cette diſette a obligé nos Auteurs à remplir les ſix volumes in-12 qu'ils s'étoient ſans doute propoſés de nous donner ſur cette matiere, de la deſcription très-peu racourcie de pluſieurs individus de ce régne, deſcription extraite mot pour mot des différens Auteurs qu'ils citent.

Les Volumes dont nous rendons compte concernent les inſectes, les poiſſons, les amphibies, les oiſeaux, les quadrupedes & l'homme; chacune de ces claſſes contient, ſous l'ordre alphabétique, la deſcription d'un petit nombre d'individus, & toujours à cauſe du peu de ſecours que la Médecine en tire. La deſcription naturelle ou anatomique, tient la plus grande place dans chaque article.

Nous devons cependant des éloges aux deux Auteurs qui ſe ſont expoſés à marcher ſur les traces d'un ſi grand homme. Le Public avoit beſoin de cette ſuite; elle paroît; l'objet eſt autant bien rempli qu'on devoit l'eſpérer; & nous ſommes perſuadés que MM. de Nobleville & Salerne, ont été les premiers à regretter la perte du grand homme dont ils ont continué l'Ouvrage.

La Seiche, que tous les Naturaliſtes nomment en Latin *Sepia*, à l'exception d'un petit nombre qui l'ont appellé Araignée de mer, eſt une eſpece de polype, dont la grandeur ne peut pas être déterminée, s'il

eſt vrai, comme dit Pline, qu'on en préſenta une à Lucullus qui étoit de la groſſeur d'un tonneau. Ordinairement ce poiſſon a deux pieds de long, eſt garni ſur le dos d'une écaille large, connue ſous le nom d'*os de Seiche*, qui lui-même eſt recouvert d'un corps charnu; à ſa tête ſe trouvent dix pieds, dont deux plus longs que les autres, garnis à leur baſe de pluſieurs anneaux cartilagineux qu'on a nommés ſuçoires, & qui pourroient bien ſervir, comme aux chenilles, de ſoutiens pour les aider à ſe tranſporter d'un lieu à un autre.

M. Needham, & avant lui Rondelet, ont donné la deſcription de cet animal, dont il y a deux ſexes, dont la copulation ſe fait en s'embraſſant mutuellement, & dont les œufs, gros comme des baies de myrthes, ſont blancs d'abord, & ne noirciſſent que lorſque la femelle y a verſé ſon encre.

Cet encre eſt, ſuivant Pline, le ſang de ces animaux, & d'après Rondelet c'eſt leur bile. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que, ſoit à deſſein, ſoit par frayeur, la Seiche rend aiſément cette liqueur quand on la pourſuit. M. Hermann croit que cette liqueur eſt la baſe de l'encre de la Chine; il faudroit pour cela que la Seiche fut commune ſur les côtes de cette partie du globe, cependant c'eſt dans la Méditéranée & ſur les côtes de de l'océan, que ſe trouve

plus communément cette eſpece de teſtacé.

Quant à l'uſage médicinal de la Seiche, ſon os ſeul eſt employé dans les Dentifrices & dans les compoſitions aſtringentes : car pour ce qui eſt de la liqueur noire & des œufs, nos Auteurs ne nous citant aucun Ecrivain qui en faſſe l'uſage qu'ils preſcrivent, nous pouvons croire que la difficulté d'avoir par tout, & l'encre, & les œufs, en a proſcrit entiérement l'uſage.

Les Fondeurs employent avec aſſez de ſuccès, l'os de Seiche pour leur ſervir de moule.

Qu'on nous permette ici une obſervation qui a lieu pour tous les articles de cet Ouvrage ; ils ſont terminés par des recettes extemporanées qui ne peuvent pas ſervir de modéle, puiſque chaque Praticien doit les combiner ſuivant les circonſtances. N'eut-il pas mieux vallu donner une table des doſes où les ſubſtances, ou bien leurs produits pouvoient entrer : par exemple dire pour l'os de Seiche, qu'on l'ordonne ordinairement depuis un ſcrupule juſqu'à deux gros.

Parmi les eſpeces très-nombreuſes de fourmis, tant de ce pays, que des pays étrangers, la fourmi commune & celle qui fournit la lacque, ſont les ſeules qui intéreſſent directement, ou indirectement les Médecins. Swammerdam, Derham, M. de Reaumur, Bontius, M. James,

les excellens Mémoires du Pere Tachard, refondus dans celui de M. Geoffroy le jeune, ſont les ſources différentes où nos Auteurs ont puiſé l'Hiſtoire de ces inſectes, ſans compter ceux des Anciens qui ont pu dire quelque mot de morale ſur les fourmis, & les Voyageurs qui ont pu parler des légions de ces inſectes qui ravagent par fois quelques pays : voici le précis de tous ces récits peut-être un peu diffus.

La Fourmi eſt un inſecte *connu de tout le monde*, qui vit en république comme les Abeilles, dont on diſtingue trois claſſes; l'ouvriere, qui eſt la plus grêle, la mâle & la femelle; celle-ci eſt la plus groſſe. Les œufs des Fourmis ſont un vrai vermiſſeau, dont les Fourmis prennent grand ſoin, juſqu'à ce qu'après être paſſé dans l'état de nymphe, ils deviennent enſuite de vraies Fourmis.

Le ſoin des meres pour ces embrions eſt infini, il ſemble même que les peines qu'elles ſe donnent pour amaſſer du grain, & autres choſes, ne tendent qu'à la conſervation de ces fruits de la république : car il eſt faux qu'elles faſſent ces amas pour ſe nourrir durant l'hiver, elles ſont engourdies pendant tout ce tems, & ne reprennent vigueur que dans la belle ſaiſon ; alors une partie des Fourmis ſe trouve aîlée, voltige & plane dans les airs;

il y a quelques Ecrivains qui ont cru que les fourmillieres étoient autant de Lacédémones.

L'odeur vive qu'on ſent après avoir remué une fourmilliere, démontre que ces inſectes contiennent une liqueur âcre & acide; nous ſommes étonnés de ne pas trouver ici les Expériences de M. Neumann, tant ſur l'huile que ſur l'acide des Fourmis; on auroit pu, ſans ſe rendre plus diffus, au moins citer les *Prælectiones Chymicæ* de cet Auteur, & les *Miſcellanea berolinenſia*; & nous croyons qu'avec ces ſecours on n'auroit pas attribué l'éroſion qu'on remarque à certaines pierres ſur leſquelles paſſent & repaſſent ſouvent les Fourmis, à leur activité, ou à leur ardeur pour le travail. Ces ſortes de Fourmis ſont très-bonnes à préparer les ſquelettes des animaux délicats, tels que les fœtus, les grenouilles, les lézards, &c. elles rongent toutes les chairs, & ne laiſſent que les os nettoyés & blanchis.

La gomme lacque qui, à bien des égards, reſſemble à la cire des Abeilles, eſt le fruit des travaux d'une eſpece de Fourmis aîlée très-commune au Pégu & dans l'iſle de Madagaſcar; elles recueillent la matiere de la lacque, & en conſtruiſent des alvéoles pour ſe loger. L'incertitude du Pere Tachard & de M. Geoffroy, à cet occaſion, auroit dû

inſpirer de la conciſion à leurs copiſtes. La lacque elle-même a été analyſée par MM. Lemery & Geoffroy ; & on a copié ici juſqu'à la mauvaiſe expreſſion du premier, qui fait abonder le ſoufre dans les réſines & le ſel, ou l'eau dans les gommes; & ſans répéter ſes expériences, ou ſans en entreprendre de plus convaincantes, on décide que la gomme lacque eſt une gomme réſine.

La ſuite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une diſpoſition prochaine à la gangrene, cauſée par le froid, & diſſipée par des bains de neige & de glace; par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, *Docteur en Medecine, à Fougeres.*

Il n'eſt pas rare de trouver dans les pays du Nord des habitans qui, à l'occaſion d'un froid violent, ſont differemment mutilés : les uns ont perdu le bout des oreilles & du nez ; les autres ſont privés de quelques-uns des doigts des pieds, des mains, ou de quelques autres parties plus conſidérables. Ces accidens y ſont pourtant moins fréquens depuis que ces Peuples, pour s'en préſerver, ont appris le ſecret de ſe frotter

les membres gelés avec de la neige, ou de les plonger dans de l'eau qui approche beaucoup de la congellation. Cet uſage leur eſt aujourd'hui ſi familier, qu'ils ne rentrent point dans leur maiſon, ou ne s'approchent point de leur feu, ayant grand froid, ſans prendre cette précaution. Ici cette pratique eſt autant connue parmi un certain nombre de perſonnes, qu'elle eſt ignorée du Public, qui, bien loin de s'y conformer, tient le plus ſouvent une conduite diamétralement oppoſée, & par-là fait naître un danger imminent de gangrene, ou de ſphacele dans des parties dont la conſervation eſt toujours précieuſe. Eclairciſſons le fait en ſa faveur, & que l'obſervation lui ſoit un ſûr garant du même ſuccès dans nos climats.

Pendant l'hiver de 1751, un jeune homme, âgé d'environ vingt ans, fort & robuſte, ſe chargea à Rennes d'apporter des lettres aux Officiers de deux Compagnies du Régiment Dauphin étranger, cavalerie, alors en garniſon à Fougeres. La terre depuis dix à douze jours étoit couverte de neige & de glace, & le froid continuoit d'être très-violent : ce Commiſſionnaire, pauvre & mal vêtu, entreprit de faire à pied la route qui eſt de dix lieues; vers les deux tiers du chemin, un de ces ſouliers ſe trouva uſé au point de ne pouvoir plus s'en ſervir; il ſe détermina à aban-

donner l'autre, eſpérant être moins fatigué en marchant nuds pieds; à peine eut-il fait en cet état une demie lieue, qu'il ſentit aux jambes & aux pieds des douleurs aſſez vives pour le forcer à rallentir ſon pas; quoique le mal augmentât en continuant ſa route, il ſe rendit cependant à ſa deſtination, mais épuiſé de fatigue, & preſque perclus des extrêmités inférieures. A ſon arrivée, on l'engagea à s'aſſeoir devant le feu, perſuadé qu'il trouveroit dans le repos & la chaleur un remède aſſuré contre ſon mal; mais le malheureux n'en retira, au contraire, qu'un accroiſſement de douleurs, qui devinrent ſi aigues, que ne ceſſant dès-lors de gémir & de pleurer, les Officiers, touchés de ſa triſte ſituation, le payerent & le firent tranſporter à l'Hôpital S. Nicolas de cette Ville. Là on commit, avec la meilleure intention, la même erreur qu'au tems de la premiere arrivée; on l'expoſa de nouveau devant un grand feu, on échauffa bien un lit & on l'y coucha: dès ce moment les douleurs devinrent inſupportables; le malade ne ſçavoit plus qu'elle ſituation garder; il ne ceſſoit d'être dans de violentes agitations & de pouſſer des cris perçans. Tous les malades de l'Hôpital, dont il troubloit le repos, murmuroient contre lui, quelques-uns le traitoient comme un enfant qui n'avoit jamais ſouffert de froid: heureuſement pour

lui, quelqu'un jugea autrement de ſon état & m'envoya chercher, quelqu'avancée que fût la nuit.

Inſtruit de ce que je viens de rapporter, j'examinai attentivement les pieds & les jambes de cet homme : la choſe étoit d'autant plus facile, que n'ayant pû ſouffrir que les draps touchaſſent aux parties douloureuſes, il les avoit conſtamment tenues avancées au-dehors de ſon lit, & expoſées nues à l'air froid. J'obſervai que la plante des pieds étoit pâle comme dans un cadavre, qu'il n'y reſtoit de chaleur qu'autant qu'il en faut pour n'être pas froide, & qu'elle n'étoit point enflée : le deſſus des pieds, au contraire, étoit fort rouge, enflé, reluiſant & chaud, de même que les doigts des pieds, dont trois étoient d'une couleur noire & ne conſervoient preſque plus de ſentiment. Les jambes étoient fort enflées, ſurtout depuis le mollet ; la peau en étoit dure, d'une belle couleur pourpre, variée de veines violettes ; l'impreſſion du doigt y reſtoit marquée ; la chaleur y étoit conſidérable. Le malade comparoit les douleurs qu'il y reſſentoit, à celles qu'on ſe repréſente que des aiguilles profondément enfoncées dans les chairs vives doivent occaſionner ; en quelques endroits des jambes il éprouvoit une démangeaiſon inſupportable, & qui ſe terminoit par de vifs élancemens après les avoir

frottées ; l'épiderme ne ſe trouva nulle part ſéparé de la peau : au reſte, le malade avoit le pouls dur, fréquent, & reſſentoit une grande douleur à la tête.

On voit par cet expoſé que les extrémités inférieures étoient effectivement dans un danger imminent de gangrene, qui, dans ces circonſtances, ſe manifeſte en peu d'heures ; il y avoit particuliérement bien à craindre pour les doigts des pieds qui étoient d'une couleur noirâtre : ce fut auſſi le pronoſtic que j'en portai devant pluſieurs perſonnes, les avertiſſant que je ne ſerois pas ſurpris d'être obligé le lendemain de faire faire à cet homme l'amputation des deux jambes, & que le ſeul moyen de l'en préſerver, étoit de les plonger pluſieurs fois pendant le reſte de la nuit dans de l'eau de la riviere, qui alors étoit en partie glacée. Les aſſiſtans crurent de bonne foi que je plaiſantois, & ne firent que rire de mon conſeil : je ne cherchai de mon côté à les perſuader du contraire qu'en le faiſant promptement mettre en exécution.

Pour cet effet, j'envoyai chercher de l'eau de riviere au tiers d'un grand ſceau, j'y fis ajouter de la neige & de la glace, & j'engageai le malade à y plonger ſes jambes : ce premier bain dura près d'une heure, & les douleurs pendant ce tems furent moins violentes qu'à l'ordinaire ; une heure après

je lui fis prendre un ſecond bain apprêté comme le premier ; le malade s'y trouvant de nouveau ſoulagé le prolongea deux heures : j'obſervai pendant ce tems de faire puiſer de l'eau du ſceau par diſtance de demi-heure, & d'y faire ſubſtituer de la neige & de la glace nouvelle. Un ſoulagement marqué fut le fruit de ce ſecond bain : les doigts des pieds qui étoient noirs, devinrent rouges, les taches violettes des jambes ſe diſſiperent, l'enflûre étoit beaucoup diminuée, les douleurs étoient légeres & avec interruption : cependant je fis répéter les bains ſix fois, après leſquels il ne reſta pour accident qu'une ſenſibilité à la plante des pieds, aſſez douloureuſe pour empêcher le malade de s'appuyer deſſus. L'après-midi on commença à faire des frictions ſur les pieds & les jambes ; on y appliqua enſuite des compreſſes trempées dans un vin aromatique, ſur lequel on avoit mêlé une petite quantité d'eſprit de vin camphré ; ces ſecours furent renouvellés par intervalle de trois heures. Intérieurement on fit boire d'une tiſanne de ſarſepareille. Dans huit jours le malade fut parfaitement guéri, & le quinzieme il s'en retourna chez lui à pied.

Après les deux premiers bains, j'examinai ſi je ne découvrirois pas ſur la peau quelques parties de glace ; mais s'il y en avoit elles étoient imperceptibles à mes yeux. Je

me

me reſſouviens, à ce ſujet, de ce que rapporte Hildanus, ſur le témoignage d'un homme très-digne de foi (*a*). Un Voyageur fut trouvé dans un chemin, ſans ſentiment apparent, ni connoiſſance, & porté à l'auberge la plus voiſine comme mort de froid. L'hôte le fit auſſitôt deshabiller, & jetter dans un bain d'eau froide; ſur le champ des pointes de glace ſortirent de la peau de cet homme en telle quantité, qu'après l'avoir retiré du bain, on vit tout ſon corps couvert de glace.

Cette particularité me paroit avoir beſoin d'être conſtatée par de nouvelles obſervations. Ce n'eſt pas que les parties de glace qui ſortent par la peau ne puiſſent être réelles, quoiqu'inviſibles. Notre peau expoſée au contact immédiat de la neige, de la glace, de l'air, qui, dans un grand froid, eſt chargé de particules de glace, lui donne paſſage par les vaiſſeaux abſorbans; elle ne peut ſe débarraſſer des parties intégrantes du ſang, dont elle a en partie fait perdre la fluidité, qu'en repaſſant par les mêmes vaiſſeaux, ou par les excrétoires de l'inſenſible tranſpiration; ainſi les particules glacées étant proportionnées au calibre de ces vaiſſeaux, ſeront d'une fineſſe imperceptible, à moins que leur abord conti-

(a) *Hildanus, de gangrenâ & ſphacelo, cap.* 13.

nuel, & leur arrangement conſtant ſur la peau, ne devienne aſſez conſidérable pour en former un corps palpable & viſible.

Si ce fait eſt conſtant, le mouvement inteſtin & progreſſif des humeurs, les contractions des arteres, les oſcillations des fibres, la chaleur des parties, la texture des vaiſſeaux, l'épaiſſeur des tégumens, n'apporteront point un obſtacle à la production du même effet qui arrive en pareille circonſtance à une pomme gelée (*a*). Qu'on la jette dans de l'eau auſſi froide qu'elle puiſſe être ſans devenir glace, elle ſe trouvera couverte de pointes de glace après l'avoir retirée de l'eau : on répete ce procédé juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe plus de glace ſur la pomme, quand on veut faire revenir ſa premiere & naturelle ſaveur, & l'ayant enſuite eſſuyée & fait ſécher, on peut encore la conſerver long-tems ſans qu'elle ſe gâte. Au contraire, ſi vous expoſez cette pomme au feu pour la dégeler, auſſi-tôt elle perd ſa ſaveur, devient molle, & ſe corrompt bientôt. N'eſt-ce pas là un tableau bien naturel de ce qui peut arriver aux parties du corps humain menacées de gangrene par un froid violent, & expoſées en cet état à un grand feu.

(a) *Van-Swieten, Comment. in Herm. Boerhaave Aphor.* § 455.

Les particules de glace, après avoir pénétré dans une certaine quantité le tiſſu des tégumens & des vaiſſeaux, agiſſent peut-être ſur la ſéroſité du ſang par préférence, enſuite ſur la partie lymphatique & les globules rouges, comme ſur l'eau ordinaire expoſée à leur action : elles en rallentiſſent le mouvement inteſtin & progreſſif plus ou moins vite, à proportion de leur dégré de congellation ; elles en rapprochent les parties intégrantes, elles les uniſſent les unes aux autres par l'abord continué de nouvelles parties de glace, & d'un corps fluide ; elles en forment enfin un ſolide qui leur eſt analogue. Ce premier obſtacle à la liberté de la circulation une fois formé dans les capillaires, les vaiſſeaux collatéraux ne tarderont pas d'être engorgés par l'abord du ſang conſtamment pouſſé par le cœur & les arteres ſur la partie engorgée, & par la difficulté du retour de ce même ſang au cœur ; d'où naîtront néceſſairement tous les ſymptomes eſſentiels à l'inflammation, comme la pulſation, l'enflûre, la tenſion, la douleur, la démangeaiſon, la rougeur, la fiévre.

Qu'on faſſe des frictions ſur des parties ainſi enflammées, ou qu'on les expoſe à la chaleur ? peut-on en attendre autre effet qu'une raréfaction dans le ſang, qu'une

impulſion plus forte des humeurs ſur la partie engorgée, que des contractions redoublées dans les arteres, que des chocs violens, & ſouvent répetés, ſur les pointes de glace qui irriteront en proportion les nerfs des vaiſſeaux à l'extrémité deſquels elles ſont arrêtées, & conſéquemment une augmentation de tous les accidens. Que la chaleur ſoit communiquée à ces parties enflammées dans un dégré plus violent & ſubit ; la diſtenſion des vaiſſeaux, l'engorgement du ſang deviendront tels, que la circulation y ſera preſqu'entiérement interceptée, d'où il s'enſuivra mortification ou gangrene dans le tiſſu graiſſeux & dans la peau. Enfin, un dégré de plus, le mouvement ſera aboli, toute action vitale anéantie, & il ſuccédera un ſphacele, ou la mort de la partie, qu'il faudra ſéparer du vif par l'amputation.

OBSERVATION

Sur une eſpéce de Maladie noire, qui fut précédée & ſuivie d'une ſoif immodérée, qui dura près de deux ans; par Monſieur MERLIN, *Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Médecin à Lille en Flandres.*

Mademoiſelle *** âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament vif, ſec, bilieux, eſſuya le 18 Octobre 1755, une maladie qui fut annoncée par des élancemens aſſez violens à l'eſtomac, occaſionée par la crainte de perdre ſon pere, qui étoit attaqué d'une maladie dont il mourut.

Ces élancemens durerent pendant huit jours ſans fiévre. Le huitiéme, la malade ſe ſentit une envie d'aller à la ſelle, qui fut ſuivie d'une déjection copieuſe de matiere noire comme de l'encre, & dont l'odeur cadavereuſe infectoit. Trois heures après il lui ſurvint des nauſées; elle vomit aſſez abondamment des caillots d'un ſang noirâtre. Le même vomiſſement reprit par trois fois, & diſparut enſuite tout-à-fait; mais trois ou quatre ſelles de même nature que la premiere, ne tarderent pas à lui ſuccéder.

La malade étoit foible, abbattue, & prête

à défaillir lorſqu'elle étoit au baſſin. Son Médecin, qui eſt un grand Praticien, lui preſcrivit les remédes qu'il crut être indiqués pour arrêter & prévenir le vomiſſement de ſang.

Cette premiere ſcene, qui dura deux jours, ſe paſſa encore ſans fiévre. On voit qu'elle caractériſoit aſſez bien la *maladie noire*, dont M. Varnier nous a fait part par la voie de ce Journal (*a*); car il y avoit un abbattement général, le pouls foible ſans fiévre, hémorragie, déjections noires, &c. La fiévre enfin ſe mit de la partie le troiſieme jour, & dès-lors les ſelles ne parurent plus qu'à l'aide des lavemens réitérés : pour le peu que la malade en eût, elles tenoient toujours de la nature des précédentes. Cette fiévre portoit vraiment le caractere d'une fiévre putride ; elle étoit continue avec rédoublemens ; la langue étoit ſéche & auſſi noire que les déjections du ventre. La malade ne ceſſoit de demander ce que la nature lui ſuggeroit, c'eſt-à-dire, des aigres pour appaiſer ſa ſoif, qu'elle croyoit ne pouvoir jamais éteindre.

Ce ne fut qu'un mois après l'invaſion de ſa maladie, vers le milieu de Novembre, qu'on ne pût ſe refuſer à ſes inſtances ſur ce point. La malade ſe fit alors ſaigner de ſon propre mouvement ; on lui donna les

(*a*) Journal de Février 1757, page 84.

ſyrops aigrelets, celui de limon, des oranges, des citrons, de l'oximel, &c. mais rien n'étanchoit cette ſoif extrême. Il ſurvint, pour ſurcroît d'affliction, des douleurs aſſez vives à la région du foie, & des petits tiraillemens à celle de la rate: on y appliqua des emplâtres indiqués en pareil cas, & la douleur fut palliée.

Quoique la fiévre eut diſparu le huitieme jour, la ſoif néanmoins étoit toujours auſſi grande. (Il eſt bon de remarquer que la malade avoit commencé à être un peu altérée cinq à ſix mois avant qu'elle fut réellement attaquée de ſa maladie.) Son état fut toujours à-peu-près le même juſqu'au milieu du mois de Janvier 1756, où elle reſſentit de nouveau des élancemens à l'eſtomac, qui furent le prélude d'une fiévre continue avec redoublemens, de la même nature que la précédente, & qui dura auſſi huit jours. Les ſelles noires & le vomiſſement de ſang ne reparurent pas dans ce tems. On ſaigna la malade trois fois pendant ces huit jours; ſon ſang étoit coëneux; on tenta les minoratifs, qui ne procurerent que peu d'évacuations, & quelquefois n'en procuroient point du tout. Ce qu'elle rendoit alors n'étoit plus noir, mais d'un jaune-verdâtre. Il falloit être prudent ſur le choix des purgatifs; car lorſqu'ils n'opéroient pas, la malade en étoit tellement échauffée, qu'on

étoit obligé d'avoir recours à huit ou dix lavemens par jour pour calmer la chaleur.

Depuis ce tems, juſqu'au commencement de l'été de la même année, la malade obſerva avec toute l'exactitude poſſible, un régime végétal-aigrelet ; la nature lui offrit dans cette ſaiſon de quoi appaiſer ſa ſoif immodérée ; auſſi mangeoit-elle copieuſement des ceriſes, des groſeilles, des mûres ; ſa boiſſon ordinaire étoit du petit lait, dans lequel elle faiſoit bouillir alternativement du cerfeuil, de l'oſeille, du pourpier, &c. & rarement manquoit-elle de prendre un ou deux lavemens par jour, pour ſolliciter le ventre qui étoit extrêmement pareſſeux.

La ſoif, par ce régime, fut un peu allégée ; mais les élancemens à l'eſtomac ſe faiſoient ſentir de tems en tems, & donnoient lieu de craindre un retour de vomiſſement ; ce qui obligea la malade à ſe faire ſaigner de deux en deux mois.

Tout ſe paſſa aſſez bien auſſi long-tems qu'elle eut de la reſſource dans les fruits & dans les légumes de la ſaiſon ; mais à peine ce court eſpace de tems fut-il paſſé, qu'elle commença de nouveau à éprouver une ſoif plus conſidérable que jamais.

Son Médecin, dans cette fâcheuſe circonſtance, lui propoſa l'elixir vitriolique de mynſith, dont elle fit uſage aſſez copieuſement pendant trois mois. Ce reméde,

& le régime exact qu'obſerva la malade pendant l'hiver de 1756, rendirent la ſoif ſupportable juſques vers le printems de 1757.

Ce fut alors qu'elle me conſulta. Son état étoit ſi fâcheux que, pour peu qu'elle s'écarta de ſon régime, la ſalive ne lui couloit plus, la bouche devenoit aride, elle ne pouvoit plus avaler, & tout le corps paroiſſoit s'enflammer : ainſi elle ſe trouvoit comme aſſervie à ſon régime médecinal. Elle conſentit à s'aſtreindre en tout à mes avis.

Je lui trouvai le pouls aſſez dur & ſerré, les pulſations cependant en étoient égales; le teint olivâtre, une petite toux ſéche, le flux naturel au ſexe étoit irrégulier, tant pour la quantité que pour le période; (c'étoit ſur-tout lorſque le tems approchoit que la malade étoit en proie au plus haut dégré de ſéchereſſe & de ſoif) la langue étoit d'un verd-noirâtre; le dégoût étoit général, les aigres ſeuls exceptés; la digeſtion du peu d'alimens que la malade prenoit, étoit vaporeuſe & cauſoit toujours du malaiſe; le ventre étoit opiniâtrément conſtipé & les urines claires & limpides, ſinon dans les tems où la malade avoit quelque intervalle de mieux; elles étoient pour lors plus colorées.

Je commençai par ſupprimer ſon élixir qui ſembloit exciter ſa toux. Je la fis fai-

gner, & lui fis faire uſage pendant deux jours, d'eau d'orge, de petit lait avec la chicorée, & d'autres boiſſons de cette nature; après quoi je la purgeai avec les tamarins, la manne & la rhubarbe en infuſion : ce reméde opéra mieux qu'aucun des purgatifs employés juſqu'alors. Je lui fis prendre de ſuite pendant quinze jours un bain d'eau de riviere chaque jour, & pendant tout ce tems elle fît uſage d'un bouillon fait avec de la rouelle de veau, des écreviſſes de rivieres, des cuiſſes de grenouilles, de la bourache, de la pimprenelle, de la chicorée de jardins, de la ſcolopendre, de la fumeterre, du cerfeuil & de l'ozeille. Elle en prenoit un le matin dans le lit, un autre dans ſon bain, & le troiſiéme le ſoir. Cette conduite ſoulagea tellement la malade, que le quatriéme jour la ſalive couloit librement, elle avaloit facilement, & il ſembloit qu'elle reprenoit un nouvel être, & qu'elle étoit déja guérie. Mais le ſix ou ſeptiéme jour les régles ayant paru, la malade fut moleſtée de nouveau pendant deux jours de ſa ſoif ordinaire; les régles coulerent cependant avec plus de régularité & de facilité. Le ſeiziéme jour je la purgeai avec ſix onces de ſuc de fumetere dépuré, dans lequel je fis infuſer deux onces de tamarins & une once de manne : ce purgatif, en faiſant l'effet déſiré pour l'évacuation, diminua beau-

coup l'altération. Je me flatai deſlors pouvoir déraciner la maladie.

Ne pouvant douter qu'il n'y eut un rallentiſſement de circulation dans le foie, dans les vaiſſeaux qui communiquent de l'eſtomac à la rate, dans la rate même & dans le méſentere, & un principe d'obſtruction dans ces viſceres en conſéquence des ſymptomes ci-deſſus obſervés, il me parut que je devois employer les moyens ſuivans pour lever les obſtructions, & rétablir la liberté de la circulation dans ces parties.

Je mis la malade pendant quinze jours à l'uſage du petit lait ferré, après quoi elle reprit ſon purgatif fait avec le ſuc de fumetere ; enſuite de quoi elle paſſa immédiatement à l'uſage des pilules ſuivantes qu'elle a continué juſqu'aujourd'hui.

℞ Savon de Veniſe ʒ ij
Extrait de fumetere ʒ iij
Fiel de bœuf épaiſſi en conſiſtence de miel.
Aloës ſoccotrin.
Saffran de Mars apéritif.
Yeux d'écreviſſes a a ʒ j

Je fis diviſer cette maſſe en pilules de ſix grains, dont la malade prit quatre par jour. Il eſt probable que ces pilules ont

déraciné la maladie ; car elle eſt abſolument guérie, elle n'eſt plus du tout altérée, elle ne reſſent plus d'élancemens à l'eſtomac, elle a le ventre ſouple & libre, elle a de l'appétit, elle fait bien ſes digeſtions, elle a ſes mois réguliérement, & la nature fait bien ſes fonctions à tous égards.

M. Boucher, Médecin, Penſionnaire de cette Ville pour l'Ecole publique d'Anatomie & de Chirurgie, m'a dit avoir vu, dans le cours de ſa pratique, pluſieurs perſonnes attaquées de la maladie noire, entr'autres à la fin de l'été de 1756, un Payſan, âgé d'environ 60 ans, qui en fut pris à la ſuite d'une vie dure & laborieuſe. Il étoit au lit depuis quelques jours, lorſque M. Boucher y fut appellé ; il ſe trouvoit dans un abbatement exceſſif, & dans les autres circonſtances que décrit M. Varnier dans le Journal du mois ci-devant cité ; on préſenta à ce Médecin un grand pôt-de-chambre rempli de matieres qui avoient la conſiſtence d'une bouillie épaiſſe, d'un noir foncé, & exhalant une odeur très-fétide. Perſuadé qu'elles n'étoient rien autre choſe qu'un ſang corrompu, qui, après avoir croupi dans la rate & dans diverſes diſtributions du genre veineux qui concourent à former la veine-porte, s'étoit échappé dans l'eſtomac & dans les inteſtins par les vaiſſeaux courts & par les veines méſenteriques forcées. M. Boucher

crût n'avoir rien à faire de mieux que de preſcrire des apozêmes, compoſés de racines & de plantes aceſcentes & légerement toniques, fraiſier, ozeille, chicorée, pourpier, &c. auxquels il joignit de l'eau d'orge, avec les ſyrops de mûres & de capillaires, & de relever les forces abbatues par des gelées de viande, & quelques potions légerement cordiales & antiſeptiques. En conſéquence les choſes prirent un train favorable; le ſujet fut en état d'être tranſporté en Ville; mais ce fut dans un hôpital où M. Boucher ne le vit point, & où il mourut après avoir traîné quelque tems.

Le même Médecin fut appellé au mois d'Octobre 1756 pour une Dame Religieuſe, âgée d'environ 60 ans, & qui, ayant été autrefois fort incommodée de rhumatiſme, ſe trouvoit alors dans le cas de la maladie ſuivante. Il lui avoit pris tout-à-coup, la veille, des vomiſſemens de matieres très-noires, après avoir reſſenti pendant pluſieurs jours des douleurs ſourdes à la région épigaſtrique, & à la partie moyenne du dos qui correſpond à cette région : une partie de ces matieres étoit liquide, & l'autre étoit en caillots noirs, plus ou moins conſidérables, qui, étant diviſés, laiſſoient entrevoir par leur couleur rougeâtre de quelle nature ils étoient; ces vomiſſemens étant revenus à diverſes repriſes, il ſe trouva dans quel-

ques-uns des portions de ſang plus ou moins vives. La malade avoit déja été ſaignée à l'arrivée de M. Boucher ; quoiqu'elle parut aſſez abbatue & que ſon pouls fut concentré, il crut devoir réitérer la ſaignée au bras, d'autant plus qu'il reſtoit à la malade des picotemens à la région épigaſtrique ; il preſcrivit pour boiſſon ordinaire une infuſion des fleurs de mauve & de bouillon blanc, édulcorée avec le ſyrop de capillaires, & de l'eau d'orge perlée avec un peu de ſucre, & il ne permit pour alimens que des bouillons de veau & de poulet, & des laits de poulle fort étendus ; la malade eut bientôt des ſelles de même nature que le vomiſſement, mais qui étoient plus noires, & qui, de plus, étoient fétides. M. Boucher joignit aux boiſſons preſcrites, une mixture faite avec les eaux diſtillées de primeverre & de ceriſes noires, les ſyrops d'œillet & d'althæa de Fernel, & la liqueur minérale d'Hoffman, le tout entremêlé de quelques lavemens émolliens. On appliqua ſur la région épigaſtrique de la thériaque étendue ſur du gros papier roux, avec une douzaine de gouttes d'huile de noix muſcades, & enſuite un cataplaſme de mie de pain bouilli dans du gros vin : la malade ne put ſupporter ce cataplaſme par rapport à ſon poids. Les picotemens de la région épigaſtrique ſe trouvant allégés & le pouls

un peu développé, on preſcrivit une eau de caſſe pour aider la nature à évacuer les matieres noires encore contenues dans le canal inteſtinal; ce remède en fit effectivement ſortir beaucoup. Pour relever les forces abbatues, on fit mettre du vin blanc dans les laits de poule, & on ajouta de la gelée de viande aux boiſſons alimenteuſes; on évacua encore la malade à diverſes repriſes avec une eau de manne aiguiſée d'un peu de vin, & par le moyen des alimens adouciſſans & de facile digeſtion, elle parut recouvrer une ſanté parfaite, de façon qu'il ne lui revint rien de tout l'hiver.

La maladie reprit cependant au mois d'Avril dernier avec les mêmes ſymptomes. La Dame fut d'abord ſaignée du bras. Inſtruit par le Mémoire de M. Varnier, M. Boucher voulut faire un uſage plus libéral qu'en premier lieu des acides; il preſcrivit des ſyrops de groſeilles & de limon, de la limonade aiguiſée d'un peu de vin, & il permit d'ajouter aux bouillons du verjus délayé dans un jaune d'œuf. Mais il ſe rencontroit ici une circonſtance que l'on ne doit pas omettre; la malade n'étoit point altérée, par cette raiſon elle ne déſiroit point des boiſſons acides, & d'ailleurs ſon eſtomac parut ne pas s'en accommoder : on fut donc obligé de les abandonner, & de s'en tenir aux bouillons de veau & de poulet, à l'eau

d'orge édulcorée avec le ſyrop d'althæa, aux infuſions théiformes des fleurs mucilagineuſes anodines, & à la mixture faite avec la liqueur minérale d'Hoffman, qui avoit été employée avec fruit dans la premiere attaque de la maladie, ayant ſoin d'évacuer de tems en tems le bas-ventre avec l'eau de manne aiguiſée d'un peu de vin. Cette méthode curative ſimple a remis la malade ſur pied quoiqu'un peu lentement ; elle ſe porte très-bien à préſent.

Cette derniere obſervation ſemble un peu déroger à la doctrine de M. Varnier, ſur le traitement de la maladie noire par le ſecours des acides ; mais il faut faire attention qu'elle n'eſt pas en tout relative à l'idée de la maladie noire, telle qu'elle nous eſt préſentée par ce Médecin. Cette Obſervation a plus de rapport avec la deſcription qu'Hippocrate donne de cette maladie, à la fin du ſecond Livre du Traité des Maladies, ſection 5e. où le vomiſſement des matieres noires en conſtitue un des principaux ſymptomes. *Les malades*, dit le Pere de la Médecine, *vomiſſent de la bile noire, qui quelquefois paroît être du ſang, qui d'autres fois reſſemble à de la lie de vin, & eſt par fois auſſi ſous la forme de concrétions polypeuſes noires comme de l'encre ; cette matiere a quelquefois tout l'acide du vinaigre. . . . . Lorſque la matiere du vomiſſement*

miſſement a la forme d'un ſang noir, elle exhale une odeur cadavéreuſe, & laiſſe une impreſſion d'ardeur brûlante dans le goſier & dans toute la bouche, &c.

Dans Hippocrate le vomiſſement des matieres noires, ou des matieres qui approchent plus ou moins de la bile noire, paroît être le ſymptome fondamentale de la maladie; il n'y s'agit pas même d'aucune eſpece de déjection par le bas. Au contraire dans la deſcription donnée par M. Varnier, il n'eſt nullement queſtion de vomiſſement; la maladie conſiſte eſſentiellement dans des ſelles noires & très-fétides. Or il eſt viſible que les indications curatives doivent varier ſelon les rapports & les différences de ces divers expoſés.

OBSERVATION

Sur une faim extraordinaire; par M. SONYER DU LAC, Docteur en Médecine, à S. Didier en Velay.

Un Avocat ſeptuagénaire, d'un tempérament ſanguin, gros & robuſte, qui a paſſé toute ſa vie dans le pénible travail de ſa profeſſion, s'eſt plaint depuis pluſieurs années d'un appétit immodéré, qui lui arrive ordinairement deux fois l'année, au

printems & dans l'automne, ou plutôt dans le tems des *Equinoxes*. Il n'en reſſent aucune incommodité. Il n'eſt ſuivi, ni de vomiſſemens, ni de diarrhées, &c. mais la faim qui le preſſe l'oblige de prendre des alimens à chaque inſtant. Il mangeroit même plus abondamment, ſi les muſcles qui ſervent aux mouvemens de la mâchoire ne perdoient preſque leur jeu par la fatigue qu'ils éprouvent. Cet homme, reſpectable à tous égards, reſſent des vertiges qui l'incommodent depuis deux à trois ans, ſans quoi il jouiroit d'une ſanté parfaite. Il ſoutient avec force & vigueur le poids de ſes fatigues & de ſes années.

L'on ne peut pas dire que le froid qui ſe fait ſentir dans notre climat dans le tems des *Equinoxes*, puiſſe occaſionner cette prodigieuſe faim, en concentrant dans l'intérieur l'humeur qu'exhalent les pores cutanés. Les ſectateurs de Galien ſoutiendroient que c'eſt une pituite acide, l'atrabile; mais, ni l'une, ni l'autre ne peuvent produire un pareil effet. Si c'étoit le froid, cette faim ſe feroit encore plus ſentir dans l'hiver, ce qui n'arrive pas; les ſeuls *Equinoxes* étant les époques de ce grand appétit. Ce n'eſt pas non plus la dégénération des humeurs, puiſque notre Juriſconſulte a toujours joui, à cela près, d'une ſanté très-conſtante. D'ailleurs le vin, dont il fait dans tous les tems

un uſage aſſez abondant, détruiroit de pareilles cauſes, ſelon l'oracle de la Médecine (*a*). Reſte donc à chercher celle qui peut produire cet effet.

La Lune fait ſentir ſa peſanteur dans le printems & dans l'automne d'une façon plus ſenſible. L'air éprouvant pour lors de grandes variations (*b*), nos corps doivent en même-tems ſubir de grands changemens; c'eſt ce que l'Hiſtoire des Maladies nous confirme (*c*). L'on ceſſera même de s'étonner de les appercevoir ſi grands, ſi l'on fait attention aux calculs du célébre Mead. Il en réſulte que la différence de la compreſſion qu'éprouvent nos corps par un air très-peſant, ou par un air très-léger, eſt d'environ trois mille livres. Si dans le tems des *Equinoxes* la compreſſion lunaire, par rapport à nos corps, équivaut à 33684 livres, qui eſt celle d'un air très-peſant, les arteres extérieures ſeront comprimées, toutes les ſécrétions

(a) *Famem vini meracioris potio tollit. Hip. Aph. XXI. ſect.* 11.

(b) *Mead, de Imp. ſolis & lunæ, pag.* 436, d'après Ramazzini.

(c) D'après Pitcarn, M. Mead fait mention d'une maladie qui revenoit dans les Equinoxes. M. Van-Swieten a auſſi obſervé des manies périodiques dans les Equinoxes, *Tome III de ſes Commentaires, page* 528. Dans les Equinoxes, les goutteux ſouffrent davantage. *Heiſteri, compend. Med. Pract. pag.* 198. Ramazzini a remarqué que dans le territoire de Padoue, les enfans étoient ſujets au mydriaſe dans l'Equinoxe de Mars. *De morb. artificum. pag.* 209.

ſeront moins abondantes, le ſang ſera porté librement dans le cerveau, parce que ſes vaiſſeaux ſeront à l'abri de cette compreſſion par la boëte oſſeuſe qui entoure ce viſcere. De-là, l'augmentation de la ſécrétion du fluide nerveux (*a*), ce principal agent de la digeſtion, ce diſſolvant par excellence (*b*) coulera très-abondamment dans l'eſtomac, à cauſe des nerfs innombrables qui y aboutiſſent. De cette abondance de ſuc digeſtif, & de ſa grande energie, il s'enſuivra néceſſairement un appétit dévorant qui reviendra dans tous les *Equinoxes* (*c*), par les raiſons que nous avons expoſées, parce que notre Juriſconſulte eſt grand mangeur dans tous les autres tems.

(*a*) Voyez les Eſſais de Médecine de M. Robert Emett. Traduits, pag. 125.

(*b*) M. le Baron de Haller, *Comment in Boerh. p.* 147, *Tom. I. in*-4°.

(*c*) Je n'ignore pas l'obſervation 31 du Livre 3 de Schenkius, touchant une faim canine qui revenoit tous les ans vers les Solſtices. Je ne ſçaurois en donner la raiſon. M. Ramazzini n'a obſervé dans ces tems aucune variation dans l'air.

OBSERVATION

Sur une hydropiſie de poitrine, accompagnée de circonſtances ſingulieres; par M. Boucher, Médecin à Lille.

Le 7 Juillet 1757, on amena à mon Hôpital de S. Sauveur, un garçon de vingt ans, dont la conſtitution peu robuſte ſe reſſentoit des affections aſthmatiques dont ſon pere avoit été tourmenté, & des excès de boiſſons auxquels il s'étoit livré; ce ſujet n'avoit cependant pas eſſuyé de maladie conſidérable avant celle dont il étoit alors travaillé, & qui avoit commencé à la fin de Mai; elle étoit la ſuite d'une fluxion de poitrine, pour laquelle on avoit pratiqué nombre de ſaignées; on n'avoit pû néanmoins parvenir à lever l'engorgement du poumon. Je trouvai le malade très-oppreſſé, & ne pouvant être couché que ſur le côté droit; il avoit le viſage fort gonflé, ainſi que les paupieres; les tégumens de la poitrine étoient auſſi dans un état d'infiltration, plus du côté droit que du gauche; le bas des jambes & les pieds participoient auſſi de l'œdême: les urines étoient en petite quantité, elles dépoſoient un ſédiment briqueté; il y avoit une toux ſéche, qui

augmentoit après que le malade avoit pris quelque choſe ; la déglutition ſe faiſoit avec peine, la reſpiration étoit très-laborieuſe & accompagnée de ſifflemens ; il avoit des étouffemens fréquens ; enfin, l'oppreſſion étoit portée au point que le ſujet me parût ne pouvoir reſter longtems en cet état, ſon pouls étant petit & irrégulier. Je ne doutai point que ces ſymptomes ne fuſſent l'effet de la compreſſion des poumons par une colonne de lymphe épanchée dans la poitrine, lequel épanchement avoit lieu viſiblement dans le côté droit. Pour m'en aſſurer mieux, je fis mettre mon malade tout nud ſur ſon ſéant : pour lors je vis le côté droit ſenſiblement plus élevé, ou ayant une circonférence plus étendue que le côté gauche. Quoique l'abbattement du ſujet & l'etat de ſon pouls ne laiſſaſſent guéres d'eſpoir quelque parti que l'on prit, je crus devoir me déterminer à l'opération de l'empyême, aimant mieux tenter, ſelon le conſeil de Celſe, un remède douteux, que d'abandonner le malade à une mort prompte & inévitable. On tira entre cinq & ſix livres d'une lymphe fluide & de couleur citronnée, qui devint un peu gluante vers la fin ; le ſujet ſe ſentoit ſoulagé à meſure que l'évacuation s'en faiſoit, & ſon pouls paroiſſoit ſe développer ; il en coula encore beaucoup dans le reſte de la journée & la

nuit ſuivante ; le 9 au matin, on en tira encore plus d'une livre, mais le pouls fut conſidérablement affoibli ; la reſpiration reſtoit gênée, & la déglutition n'étoit pas plus libre qu'avant l'opération ; le viſage ne s'étoit pas du tout déſenflé ; pour comble d'infortune, les urines étoient ſupprimées. Comme on avoit ordonné au malade de reſter couché ſur le côté où s'étoit faite l'opération, pour faciliter la ſortie de ce qui reſtoit de lymphe épanchée dans la poitrine, je voulus ſçavoir ſi depuis l'opération il n'avoit pas plus de pente à ſe coucher ſur le côté oppoſé, dans la vue de m'aſſurer s'il n'y avoit pas auſſi quelqu'épanchement de ce côté ; il l'eſſaya & ne s'en trouva pas plus à ſon aiſe ; (ceci paroîtra ſurprenant lorſque nous rendrons compte de l'ouverture du cadavre.) Le 10, je le trouvai au plus mal, il étoit conſtamment couché ſur le côté droit, ſe penchant un peu ſur le devant : il mourut le ſoir même.

Une circonſtance extérieure ſe préſenta d'abord, lorſque nous nous mîmes en devoir de faire l'ouverture du cadavre. Les veines cutanées de la poitrine, du dos, de l'épaule & du col du côté malade, quoiqu'affaiſſées, étoient élargies au point que leur diametre paroiſſoit le triple au moins de ce qu'il eſt dans l'état naturel ; elles ne ſembloient contenir qu'un ſang diſ-

ſous. Les viſceres du bas-ventre n'offrirent aucune ſorte de dérangement, ou d'altération, ſinon que l'épiploon étoit preſque tout fondu.

Après avoir levé le ſternum, nous obſervâmes que le thymus étoit d'un volume & d'une conſiſtence bien différentes qu'il ne doit être à l'âge du ſujet. Il avoit deux grands travers de doigt d'épaiſſeur & environ quatre de longueur; il étoit adhérent très-intimement à la moitié ſupérieure du ſternum, & ſa ſubſtance étoit abſolument calleuſe: on conçoit que la baze de l'aorte, & ſurtout le commencement de l'aorte aſcendante, devoit en être comprimé conſidérablement. Le lobe droit du poumon étoit ramaſſé, & adhérent en partie aux parois de la poitrine: il avoit une conſiſtence ſquirrheuſe dans ſa partie ſupérieure, & il étoit en ſuppuration dans l'inférieure. Les glandes bronchiques dans les deux lobes étoient fort gonflées, & en parties ſtéatomateuſes. Le lobe gauche étoit bleuâtre & flétri, ſans être adhérent ni en ſuppuration, Mais ce qui nous a le plus ſurpris, c'eſt de trouver la cavité latérale gauche de la poitrine, dans le cas d'un épanchement preſqu'auſſi conſidérable que l'avoit été la droite: le péricarde lui-même étoit rempli de lymphe. Le cœur étoit flétri à l'extérieur; ſes ventricules & ſes oreillettes étoient

vuides ; il en étoit à-peu-près de même des troncs de veines, qui ayant été coupées n'ont preſque point verſé de ſang.

Il ſe préſente ici pluſieurs circonſtances qui ſemblent déroger à ce qui a été généralement obſervé dans les cadavres de ſujets morts de pareilles maladies. Premiérement : il eſt bien ſingulier que nous ayons trouvé un épanchement preſqu'auſſi conſidérable dans le côté gauche, que celui qui avoit eu lieu dans le côté droit. Comment s'eſt-il pu faire qu'après l'opération faite au côté droit, le malade n'ait pas eu une pente naturelle à ſe coucher ſur le côté gauche, ſelon la régle conſtante des Obſervations faites en pareil cas ; & qu'au contraire il ſe ſoit trouvé mieux de reſter couché ſur le côté droit comme avant l'opération ? Je ne vois qu'une raiſon plauſible à donner de cette exception à la régle : elle ſe tire de l'état du lobe droit du poumon, qui, ſe trouvant adhérent à la paroi externe de la poitrine, &, qui plus eſt, en ſuppuration, ſouffroit lorſque le ſujet ſe couchoit ſur le côté gauche, un tiraillement qui achevoit d'intercepter la circulation du ſang dans ſa ſubſtance, déja rendue très-difficile par l'état même de ce lobe, ainſi que l'introduction de l'air dans les véſicules encore libres.

La ſeconde ſingularité remarquable conſiſte dans le volume extraordinaire & l'état de

callosité du thymus. Le ſujet avoit vingt ans; ainſi ce corps glanduleux, dans l'état naturel, devoit être réduit à peu de choſe. Le gonflement des glandes bronchiques eſt une choſe très-ordinaire dans les maladies chroniques qui ont leur ſiége dans les poumons, & c'eſt ce qui s'obſerve ſurtout à la ſuite de l'hydropiſie de poitrine, de même que dans les maladies chroniques du bas-ventre on trouve très-ſouvent les glandes du méſentere plus ou moins gonflées: mais je ne connois point d'Obſervation où l'on ait remarqué, dans un ſujet de vingt ans, le thymus dans l'état que nous avons rapporté. Cet état du thymus a-t-il eu part à la double hydropiſie de poitrine, ainſi qu'à l'amas conſidérable de l'humeur du péricarde? Cela eſt très-probable, & nous croyons qu'il peut y avoir contribué de deux manieres. 1°. En ce que la circulation s'étant trouvé gênée dans les vaiſſeaux lymphatiques qui arroſent ce corps glanduleux, & la lymphe n'ayant pu librement être dépoſée dans les veines ſanguines, elle ſe ſera extravaſée en conſéquence de l'exceſſive dilatation de ſes vaiſſeaux; la décharge de ceux qui rampent ſur la ſurface des poumons étant interceptée en partie par le gonflement des glandes bronchiques, ont dû contribuer auſſi à cet épanchement. 2°. La preſſion que ſouffroit le tronc de l'aorte de la part de

ce même corps, me ſemble y avoir eu la principale part : le jeu de cette artere ſe trouvant par-là conſidérablement gênée, elle n'a pu recevoir, ni tranſmettre librement dans ſes diviſions, le ſang qui lui étoit fourni par le ventricule gauche du cœur : d'un autre côté la ſubſtance des poumons étant dans un état d'obſtruction, & même ſquirrheux en partie, le ſang qui leur étoit envoyé du ventricule droit ne pouvoit librement traverſer leur ſubſtance : deſlors il devoit s'enſuivre une ſorte de ſtagnation dans les troncs veineux qui aboutiſſent au cœur, ſource très-ordinaire des épanchemens lymphatiques dans la poitrine.

La troiſieme ſingularité que préſente notre Obſervation, concerne le peu de ſang contenu dans la veine-cave & dans l'oreillette droite du cœur ; nous croyons devoir attribuer cette exception à la régle générale, à l'épuiſement des vaiſſeaux ſanguins par les ſaignées copieuſes & réitérées, ainſi que par la durée de la maladie, au défaut d'aſſimilation des principes du ſang, en conſéquence des obſtructions conſidérables du poumon & à ſon état de diſſolution, ſuite de l'affoibliſſement conſidérable de la force ſyſtaltique des gros vaiſſeaux ; moyennant quoi l'on conçoit que le ſang appauvri, & réduit preſqu'en ſéroſité, s'eſt aiſément détourné des grands vaiſſeaux dans ſes cir-

culations répetées. Ajoutons que vers la fin de la vie, l'état de gêne où ſe trouvoient les parties contenantes de la poitrine, ainſi que les parties contenues, n'ont pas permis au ſang de retourner librement des veines cutanées au cœur, ce qui a été ſur-tout remarquable dans les veines cutanées du tronc.

Nous croyons au reſte que l'état morbifique du thymus, & peut être des glandes bronchiques, a été de beaucoup antérieur à la maladie déclarée, & qu'il avoit commencé vraiſemblablement dès l'enfance; c'eſt-à-dire, que ce corps glanduleux s'étant trouvé avoir dans l'enfance plus de conſiſtence & de ſolidité que dans l'état naturel, il aura conſervé ſon volume dans la ſuite de l'âge en prenant une conſiſtence ſquirrheuſe; ainſi l'on conçoit qu'il a pu être la cauſe primitive & très-éloignée de la maladie & de la mort du ſujet. Cette préſomption eſt fondée 1°. ſur l'incommodité d'aſthme dont ſon pere avoit été travaillé, & ſur l'intempérance habituelle de celui-ci, circonſtances qui ont dû avoir influé ſur le fils; 2°. ſur la conſtitution même du jeune homme, ſujet, long-tems avant ſa maladie, à quelque difficulté de reſpirer (*a*), & à des

(*a*) Le Chevalier Floyer met au rang des cauſes de l'aſthme, le gonflement du thymus. *Allen, ſinopſis univerſæ Medecinæ practicæ, cap. 4. art. 76.*

ſueurs dans le cas de mouvement conſidérables, ou d'exercice du corps. Ces conſidérations doivent faire convenir qu'il eut été difficile de tirer un bon parti de cette maladie, quand même on fut parvenu à en débrouiller les véritables cauſes.

Il ſeroit à ſouhaiter que les perſonnes de la profeſſion ſe donnaſſent la peine de rendre publiques les Obſervations Anatomiques qui ont trait à l'hydropiſie de poitrine, la théorie de cette fâcheuſe maladie n'étant point auſſi développée qu'il eſt à déſirer pour la ſûreté de la cure.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES,

Extraites des Eſſais d'Edimbourg (a).

Les fils de M. Monro marchant ſur les traces de leur illuſtre pere, ont enrichi ce recueil de pluſieurs morceaux d'Anatomie très-intéreſſans. Le premier, qui eſt de M. Alexandre Monro, encore étudiant en Médecine à Edimbourg, contient une deſcription fort exacte des vaiſſeaux qui portent la ſemence du teſticule aux véſicules ſéminaires. De Graaf avoit repréſenté huit ou neuf vaiſſeaux coniques, qui alloient du teſticule à la

(a) *Vid. Eſſays and Obſervat. Phyſic. and Litterary read before à Society in Edimburgh.* Vol. I, p. 396 & 203.

tête de l'épididime. Cet épididime ne paroît dans ſes figures compoſé que d'un ſeul vaiſſeau, dans lequel aboutiſſent les huit ou neuf dont nous venons de parler. M. Haller avoit démontré par des injections de mercure, l'exiſtence des vaiſſeaux de communication, qu'il appelle vaiſſeaux efférens ; mais il ne paroît pas que l'un ni l'autre ſe ſoient aſſurés par aucune expérience de la ſimplicité du canal de l'épididime. M. Monro répétant les expériences de M. Haller, a vu que ſi pendant qu'on verſe le mercure dans le canal defferent, il ſe fait quelque extravaſation dans l'épididime, ou qu'on vienne à le lier, l'injection ne paſſe pas plus loin ; & ſi on le coupe, on voit ruiſſeler le mercure par une ſeule ouverture ; ce qui démontre ſans réplique la ſimplicité de ſon canal.

M. Donald Monro, Médecin à Londres, donne enſuite la deſcription de la matrice d'une femme enceinte qu'il avoit eu occaſion de diſſequer, à laquelle M. ſon frere a ajouté quelques obſervations ſur le même ſujet. Nous allons tâcher de préſenter ſous un même point de vue, les découvertes des deux freres, & tout ce que leurs Obſervations ont d'intéreſſant & de curieux. Ces Obſervations roulent ſur la figure que prend la matrice dans la groſſeſſe, ſa ſtructure, la communication de ſes vaiſſeaux avec le placenta, &c.

La femme que M. Donald Monro diſſéqua, étoit groſſe de ſix mois, celle de M. Alexandre Monro ne l'étoit que de cinq; elle étoit âgée de quarante ans, & avoit eu quatre enfans. Dans la premiere la matrice, dont le fonds étoit fort dilaté, s'élevoit plus du côté droit que du côté gauche; la partie la plus voiſine de ſon orifice étoit moins diſtendue que le reſte, ce qui formoit une eſpece de canal aſſez long. Dans la ſeconde elle étoit plus réguliérement ovale, & on n'y appercevoit point le canal qu'on remarquoit dans la premiere; ce que M. A. Monro croit pouvoir attribuer à la foibleſſe du ſujet, & aux enfans qu'elle avoit eu précédemment. Les ligamens ronds & les trompes de Fallope s'inſéroient beaucoup au deſſous du fonds, au lieu de s'inſérer dans l'angle comme dans les matrices des femmes qui ne ſont pas enceintes.

Cette matrice ayant été ouverte, elle ne parut ni plus mince ni plus épaiſſe qu'elle n'a coutume de l'être hors le tems de la groſſeſſe. Elle étoit compoſée d'une membrane extérieure fournie par le péritoine, d'un tiſſu cellulaire dans lequel rampoient une infinité de vaiſſeaux, d'une ſubſtance rouge qui avoit l'apparence d'un muſcle, mais dans laquelle M. D. Monro ne put découvrir aucune fibre muſculaire: cette ſubſtance enveloppoit un tiſſu cellulaire très-ſerré, tapiſſé intérieure-

ment d'une membrane fine & déliée, qui eſt une continuation de l'épiderme : mais rien ne le frappa davantage que l'exceſſive dilatation des veines de la matrice, dilatation qui étoit ſans doute l'effet de la compreſſion que les vaiſſeaux iliaques avoient ſouffert de la part de la matrice. M. A. Monro crut appercevoir plus diſtinctement la ſtructure muſculaire de la ſubſtance rouge ; il y vit des fibres pâles à la vérité, mais qui après la macération, lui parurent les unes obliques, & les autres tranſverſes.

Ils obſerverent l'un & l'autre que la ſurface du chorion étoit comme veloutée, mais ils n'y purent appercevoir aucun vaiſſeau de communication avec la matrice ; ils ne trouverent point de membrane allantoïde, & l'ouraque étoit ſans cavité.

Le placenta qui, dans le premier ſujet, étoit adhérent à la partie poſtérieure de la matrice ; & dans le ſecond, à ſa partie antérieure, ayant été enlevé, on remarqua, 1° Que ſa ſurface étoit recouverte d'une membrane liſſe & polie, plus épaiſſe & plus forte que le reſte du chorion. 2° Que la matiere des injections qu'on avoit faites, tant dans les arteres & les veines de la matrice, que dans l'artere & la veine ombilicale, s'étoit extravaſée entre le placenta & la matrice, ſans qu'il parût qu'il eût rien paſſé de la matrice au placenta, ni du placenta à la matrice.

matrice. 3° Toute la partie de la matrice à laquelle adhéroit le placenta, leur parut parſemée d'une infinité de trous ou ſinus, dont quelques-uns auroient été capables d'admettre le petit doigt. La membrane interne de la matrice s'étendant ſur leurs orifices, les recouvroit en partie & faiſoit l'office de valvules; de ſorte qu'il y a tout lieu de préſumer qu'après l'accouchement, lorſque la matrice vient à ſe contracter, cette membrane bouche entiérement ces orifices. Ces ſinus étoient formés par la réunion de deux ou trois veines qui s'abouchoient en cet endroit, & dont l'extrémité étoit exceſſivement dilatée. M. D. Monro apperçut ſur la membrane interne de ces ſinus, quelques petites artérioles; mais il ne lui fut pas poſſible de s'aſſurer de leur communication. Son frere, plus heureux que lui, vit que les arteres qui ſerpentent ſur toute la ſurface interne de la matrice, venoient s'ouvrir dans ces ſinus; ce dont il ſe convainquit pleinement en preſſant ces arteres, après avoir vuidé les ſinus, il vit l'injection dont elles étoient remplies, s'y décharger manifeſtement.

OBSERVATION

Sur une amputation, accompagnée de circonſtances particulieres; par M. DE VILLIERS, *Chirurgien, à Vermanton.*

Louis Belain, Vigneron à Vermanton, homme très-âgé, & qui avoit été toute ſa vie très laborieux, s'aviſa dans le mois de Juillet dernier de ſe coucher à l'ombre d'un Neſflier, pour s'y repoſer des fatigues & de la chaleur conſidérables qu'il avoit éprouvés pendant la journée: il y dormit quelque tems, après quoi il ſe leva avec des courbatures univerſelles, & des douleurs inſupportables au bras gauche; il me fit appeller; j'examinai ſon bras, où je n'apperçus aucune marque d'inflammation; je le ſaignai, & lui appliquai des compreſſes trempées dans de l'eau-de-vie; les douleurs néanmoins augmenterent de jour en jour; malgré tous les ſecours que j'ai pu employer, la mortification s'eſt déclarée dans le bras; le pouls étoit foible, & le malade perdoit ſes forces; je mis en uſage pour le fortifier & arrêter les progrès de la gangrene, une décoction de quinquina avec la confection d'hyacinthe; le cinquieme jour tout l'avant-bras étoit gangrené; je propoſai alors au malade l'amputation, comme l'uni-

que reſſource qui lui reſtoit ; je me fis autoriſer par deux de mes Confreres, que je fis appeller en conſultation ; mais quelques prieres & quelques inſtances que nous ayons faites, nous ne pumes venir à bout de déterminer le malade & les parens à cette opération ; cependant le danger augmentoit tous les jours, & la gangrene étoit dégénérée en ſphacele.

Je crus pour ſauver les jours de ce pauvre malheureux, devoir employer toutes les reſſources imaginables. J'allai trouver M. le Curé, à qui je fis part de l'état déplorable dans lequel ſe trouvoit le pauvre Belain ; & après lui avoir fait ſentir de quelle importance il étoit pour la vie de ce moribond, de le délivrer de ſon bras malade, je l'engageai à ſe ſervir de ſon autorité, & d'employer même les motifs de Religion pour perſuader le malade & les parens à laiſſer faire cette opération. M. le Curé bien loin de ſaiſir mon intention, & de remplir la droiture de mes vues, tomba dans le ſens du malade, & rendit ſon opiniâtreté encore plus invincible. Ce procédé ſans doute doit paroître ſurprenant à tous ceux qui ſçavent qu'un Curé doit être par état occupé du bien & de la vie de ſes Paroiſſiens, & que la raiſon dont il doit ſçavoir mieux faire uſage que des payſans & des gens de la campagne, auroit dû lui faire prendre une conduite toute oppoſée, ſurtout étant guidé dans ſes démarches par

des gens inſtruits dans leur profeſſion.

Je fus pendant quinze jours ſans aller voir le malade, que j'abandonnai à ſon entêtement, croyant qu'il ne ſurvivroit pas longtems à ſon triſte état; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'on me dit qu'il étoit encore en vie le vingt-unieme de ſa maladie, en m'aſſurant qu'il ſortoit du corps du malade une infection ſi grande, que perſonne ne pouvoit approcher de lui, & que le malade lui-même ne pouvoit y réſiſter. Je fus voir ce pauvre homme, touché de compaſſion de ſon état; il me dit en entrant: *Au nom de Dieu ôtez-moi mon bras, ou faites-moi mourir.* J'examinai la partie; je la trouvai noire comme mon chapeau, & un million de vers qui fourmilloient de toutes parts: mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le ſphacele ne paſſoit pas l'avant-bras. J'allai ſur le champ chercher mes Confreres, & je fis l'opération en leur préſence; à peine pumes nous l'achever, tant l'odeur étoit forte; j'en vins à bout cependant, j'emportai l'avant-bras, je jettai ſur les parties voiſines des compreſſes imbibées d'eſprit de vin camphré, & je mis l'appareil à l'ordinaire. Le malade ſoutint à merveille cette opération, & fut parfaitement guéri au bout de ſix ſemaines.

OBSERVATION

Sur un corps étranger conſervé pendant très-longtems dans la joue, ſans y produire aucun mal; par M. Donadieu, Chirurgien, à la Capelle, près Figeac, en Quercy.

Il y a à-peu-près vingt-cinq ans qu'une fille de mon voiſinage, âgée environ de vingt ans, vint me conſulter à l'occaſion d'une croute de la groſſeur d'une lentille, ſituée extérieurement ſur l'aile du nez & l'os de la machoire du côté gauche, ſans qu'il parût aucune altération à la joue. L'ayant queſtionnée ſur le tems que cette croute avoit parue, & ſur les cauſes qui auroient pu la produire, elle me dit qu'il y avoit environ dix mois qu'étant avec trois ou quatre de ſes camarades occupées à filer du chanvre, un jeune homme étoit venu par derriere, & que la ſurpriſe qu'il lui cauſa lui fit donner de la tête dans ſon fuſeau, qui étoit armé d'un petit inſtrument de cuivre, & que le fuſeau lui avoit fait une plaie au nez. Le fuſeau tomba par terre, mais on ne retrouva plus la petite piece de cuivre, qui s'étoit apparemment nichée dans l'endroit de la plaie, d'où il eſt ſorti neuf à dix gouttes de ſang.

Je ne pouvois m'imaginer qu'un corps étranger de ce volume, & ſur-tout de cuivre, qui contracte facilement une rouille corroſive, eût pu reſter dans la partie ſans y cauſer des accidens plus fâcheux ; que cette croute qui ne produiſoit qu'une démengeaiſon, & qui, en ſe ſéparant quelquefois, ne laiſſoit écouler qu'imperceptiblement une ſéroſité limpide. La croute revenant le lendemain, je me contentai de lui conſeiller de ſe ſervir d'une pomade deſſicative, & de ne pas faire tomber cette croute en ſe grattant.

Environ trois mois après, une de ſes camarades vint m'avertir que la croute étoit tombée, & qu'on appercevoit deſſous la petite machine de cuivre, qu'elle l'avoit même touchée avec une épingle ; je m'aſſurai moi-même du fait, j'élargis ſur le champ cette petite ouverture avec mon biſtouri, & je retirai avec des petites pinces ce corps étranger, qui étoit réellement de cuivre, & qui avoit environ deux pouces de largeur ; il s'étoit placé ſur l'os maxillaire, & ſa pointe étoit ſous la pomette. Après cette petite opération, tout fut conſolidé dans quatre ou cinq jours.

On voit par cette Obſervation, que les corps étrangers peuvent ſéjourner pendant long-tems dans une partie, ſans y occaſionner de ſuppuration.

OBSERVATION

Sur un corps étranger reſté dans une playe environ 14 ans, avec des accidens particuliers; par M. COURREGEOLES, Chirurgien, à Lapare, en Guienne.

Je fus appellé dans le mois Juillet 1754, au bourg de Hourtin, pour voir Marie Larue, âgée de vingt-deux ans, enceinte de ſon ſecond enfant, à laquelle je trouvois, au bord ſupérieur de la foſſe orbitaire droite, à l'endroit du trou ſourcilier, une excroiſſance ſemblable à un porreau, qui avoit une eſpece de figure pyramidale, dont la baſe étoit adhérente à la peau; ſa longueur étoit d'environ un pouce; la groſſeur à ſa baſe étoit d'un gros tuyau de plume : maladie dont elle avoit été attaquée dans ſa premiere groſſeſſe, & qui avoit diſparu après l'accouchement. Cette tumeur revint à la ſeconde groſſeſſe avec des ſymptomes plus violens; les douleurs étoient des plus vives, puiſque la malade ſe trouvoit mal lorſqu'on touchoit à l'excroiſſance, ce qui l'obligea de m'envoyer chercher. J'ai obſervé qu'elle crioit très-fort dans la contraction des muſcles frontaux, elle ne voulut cependant jamais conſentir que je tentaſſe

aucun remède dans le premier voyage, eſpérant que ſon prochain accouchement la délivreroit une ſeconde fois. Elle ſe trompa, les douleurs augmenterent avec beaucoup plus de violence, ſurtout lorſque les mammelles ſe trouvoient pleines ; mais elles diminuoient dès qu'elle avoit allaité ſon enfant. Je fus appellé pour la ſeconde fois ; la malade me dit qu'elle craignoit d'avoir un cancer, une de ſes tantes en étant morte depuis peu. Ayant de nouveau queſtionné la malade ſur les cauſes qui avoient pu produire un pareil accident ; elle me répondit qu'elle ſe rappelloit qu'étant de l'âge d'environ huit ans, une de ſes camarades lui avoit donné un coup de houſſine ſur cette partie, qui produiſit une petite plaie, laquelle guérit tout de ſuite. Sur ce rapport je jugeai que quelque petite partie de cette houſſine avoit pu reſter dans cette plaie trop tôt cicatriſée. La malade ne voulant ſouffrir aucun remède, je donnai à ſon mari une pierre infernalle, afin qu'il en touchât la baſe de l'excroiſſance pendant le ſommeil de ſa femme ; ce qu'ayant fait pluſieurs fois, l'excroiſſance tomba toute entiere, & je trouvai dans ſon milieu un petit morceau de bois diſpoſé en forme de fourche, dont les deux branches appuyoient ſur le péricrane, ce qui occaſionnoit les vives douleurs pendant la contraction des muſcles

frontaux. Je laiſſe aux ſçavans l'explication des phénomenes de cette maladie. 1°. Comment ce morceau de bois a-til pû reſter dans cette partie, depuis l'enfance de la malade jusqu'à ſa premiere groſſeſſe que parurent les premiers accidens ? 2°. Par quelle raiſon l'excroiſſance diſparut-elle totalement après le premier acoûchement ? 3°. Pourquoi la tumeur reparut-elle avec des accidens plus violens à la ſeconde groſſeſſe, & ne diſparut-elle après l'accouchement que par l'attouchement de la pierre infernalle ?

OBSERVATION.

Par M. DE BERGEN, Docteur en Médecine, à Francfort ſur l'Oder.

Expériences qui démontrent que le Camphre eſt diſſoluble dans l'eau.

Je ſçavois depuis longtems, & je l'avois expérimenté moi-même, que le camphre en morceaux étant une fois allumé brule même ſur l'eau ; j'ai voulu voir ſi le même camphre réduit en poudre auroit la même propriété. Mais au lieu de cela, les différentes molécules répandues ſur la ſurface de l'eau, rouloient chacune ſur elle-même d'un mouvement d'autant plus vif, que l'eau

approchoit plus pour la fraîcheur du vingtieme dégré au deſſous de la ſimple congellation, dégrés que m'indiquoit un thermometre de Farenheit ; & toujours moins vif en remontant juſqu'au vingtieme dégré au-deſſus du même point de congellation, dégré de chaleur où le camphre n'avoit plus aucun mouvement.

J'ai examiné ce mouvement à l'aide d'une loupe conſtruite par M. Word, & il m'a ſemblé qu'outre le mouvement de rotation propre à chaque molécule de camphre, elles avoient encore un mouvement d'oſcillation, pendant lequel chaque molécule ſembloit répandre des effluences pareilles à celles ſous leſquelles M. *l'Abbé Nollet* croit reconnoître ſa matiere électrique : au bout d'une heure le mouvement ceſſe entiérement, les molécules ſont conſidérablement diminuées, & il reſte une eſpece de dépouille du camphre ; l'eau dans laquelle s'eſt fait l'expérience a une forte odeur de camphre, odeur néanmoins qui ſe diſſipe au bout de quelques heures.

J'ai ſouvent remarqué que pluſieurs molécules s'attiroient mutuellement, & jouiſſoient enſemble d'un mouvement commun. La même expérience répetée, en ſubſtituant à l'eau commune de l'eſprit de nitre foible, de l'urine froide, du vinaigre diſtillé, de l'huile de tartre par défaillance, n'a point réuſſi ;

les molécules de camphre demeuroient immobiles ; dans l'eſprit de vin, ces mêmes molécules ſe précipitoient & ſe diſſolvoient ſur le champ.

Avant d'expoſer les réflexions que ces phénomenes m'ont fait naître, je dois avertir que quelqu'inflammable que ſoit le camphre, un verre ardent qui avoit ſix pouces de rayon de ſegment de cercle, ne l'a point enflammé, quoiqu'il ait mis le feu au papier & au bois ſur leſquels il étoit poſé. Il eſt encore bon d'avertir que pluſieurs femmes ont la coutume de calmer la rage des dens, en infuſant, dans un vaiſſeau fermé, du camphre écraſé dans de l'eau bouillante, & ſe ſervent de cette eau pour ſe gargariſer à différentes fois.

On voit par tout ce qui précéde, 1° que la diſſolution du camphre dans l'eau, quoiqu'elle ne puiſſe pas ſe faire complettement, eſt néanmoins poſſible ; 2° que le camphre ainſi diſſous, laiſſe des eſpeces de ſcories, & que par conſéquent il n'eſt pas vrai, ce qu'avancent quelques Auteurs, que le camphre ſe diſſipe ſans laiſſer de recréments.

L'eſpece de diſſolution qui a lieu ici eſt ſinguliere, en ce que l'effluence continuelle du phlogiſtique contenu dans le camphre, eſt beaucoup plus prompte que celle du même phlogiſtique contenu dans l'eſprit de vin ; ce dernier ne perd la propriété de

ſ'enflammer qu'après avoir reſté pluſieurs jours expoſé à l'air.

Peut-être eſt-ce la petite quantité d'eau qui entre néceſſairement dans la combinaiſon du camphre, qui eſt attirée par l'eau ſur laquelle on étend les molécules de camphre. Peut-être auſſi ſeroit-ce le phlogiſtique très-concentré du camphre, qui paſſe dans un milieu plus denſe. Enfin, j'obſerverai à propos de ces phénomenes, que les menſtrues volatiles agiſſent avec plus d'activité dans un milieu très-froid, & qu'on n'obtient jamais de meilleurs eſprits odorans, que lorſqu'on les diſtille dans le tems le moins chaud qu'il eſt poſſible. Je l'ai éprouvé pour l'eſprit de fleurs d'oranges.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, ſur des maux de gorge gangréneux épidémiques; par M. BOUCHER, Médecin, à Lille.

La deſcription de l'eſquinancie gangréneuſe par M. Huxham, que vous avez inſérée dans votre Journal (*a*), m'a rappellé celle qui a régné épidémiquement dans les environs de notre Ville en 1748 & 1749.

(*a*) Octobre & Novembre 1757.

Comme cette maladie ne s'eſt pas étendue dans la Ville, je ne me ſouviens pas d'en avoir vu d'autres ſujets attaqués qu'un enfant de ſix à ſept ans, qui mourut le cinquieme jour de la maladie. Mais dans le cours de l'année 1753, (tems où M. Huxham nous apprend qu'elle a encore régné épidémiquement en Angleterre) j'ai vu nombre de perſonnes, & ſur-tout des femmes, dans le cas d'une fiévre rouge, avec une inflammation très-vive au voile du palais & dans les environs, ſans tumeur apparente, & avec les principales circonſtances qui annoncent l'eſquinancie gangréneuſe : il y eut cependant cette différence remarquable, que dans le traitement de la maladie, l'on tira un meilleur parti des ſaignées & des remedes antiphlogiſtiques, que dans celle qui avoit précédemment régné, & que l'ulcération gangréneuſe s'enſuivit dans peu de perſonnes. J'ai vu néanmoins un exemple frappant de ce fâcheux accident dans une Demoiſelle de condition, où j'ai vérifié l'efficacité du topique recommandé en pareil cas par M. Raulin (*a*). Je me ſuis flatté, Monſieur, que vous jugeriez cette Obſervation digne de trouver place dans votre Journal.

La perſonne qui en eſt l'objet, avoit habité pluſieurs années de ſuite la campagne

(*a*) Traité des Maladies occaſionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air, page 261.

dans un terrein bas, humide, & voiſin des marais : depuis environ un an qu'elle avoit fixé ſa demeure en Ville, elle n'avoit gueres eu de ſanté, ayant été tourmentée tout l'hyver d'un cours de ventre avec tranchées; des maux de tête violens lui avoient ſuccédé : enfin elle tomba malade de la fiévre continue vers la fin d'Avril 1753. L'accablement conſidérable, les battemens de tête, la violence des redoublemens me firent preſcrire quatre ſaignées en trois jours, quoique la malade ne parût point d'un tempérament fort ſanguin. Des ſelles ſéreuſes & fétides jointes à de petits ſaignemens du nez, me firent porter un pronoſtic douteux. Le flux périodique qui finiſſoit lorſque la maladie ſe manifeſta, reprit au neuvieme jour de la fiévre, fut interrompu le onze par un redoublement, & reparut le treize ſans que la malade en fût ſoulagée : ce fut alors qu'elle ſe plaignit plus particuliérement du mal de gorge. Ayant viſité le goſier, je n'y obſervai point de gonflement; mais ſeulement de la rougeur au voile du palais : j'employai ſans fruits les gargariſmes rafraichiſſans & anodins : le pouls n'avoit pas aſſez de vigueur pour revenir à la ſaignée, & d'ailleurs la nature de l'inflammation ne paroiſſoit pas trop l'exiger. Bientôt on apperçut deux petites eſcarres blanchâtres ſur les piliers antérieurs de la cloiſon du palais; l'inflammation qui

les bordoit étoit fort ſenſible ; elles s'élargirent de jour en jour, ſans que nombre de gargariſmes de toute eſpéce, adouciſſans, déterſifs, &c. puſſent rien améliorer : d'ailleurs, quoique la malade fut fort courageuſe, la ſenſibilité de la partie affectée ne lui permettoit pas d'en faire un uſage auſſi ſuivi qu'on le déſiroit ; ce n'étoit qu'avec la plus grande peine que pouvoit ſe faire la déglutition des boiſſons. Enfin, les eſcarres étant parvenues au point qu'elles couvroient une bonne partie des amigdales & des piliers antérieurs de la cloiſon, je conſultai avec un ancien Médecin de cette Ville (*a*), qui me propoſa le topique recommandé par M. Raulin. En conſéquence, je fis fondre 24 grains de ſel de Saturne dans deux onces d'eau de plantain, & j'en fis toucher ſix à ſept fois le jour les eſcarres avec une eſpece de pinceau, formé d'un morceau de vieux linge effilé : non ſeulement ce topique arrêta le progrès du mal, mais on vit les ulceres diminuer de jour en jour juſqu'au huitieme qu'ils furent conſolidés, après quoi l'on vint aiſément à bout du reſte de la maladie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) M. Prévot, Doyen du Collége de Médecine, & très-ſçavant Praticien.

LIVRES NOUVEAUX.

Si A. Tillet, Medic. Doctoris Diſſertatio de febribus bilioſis ; ſeu Hiſtoria epidemiæ bilioſæ Lauſannenſis, ann. 1755. *Accedit tentamen de morbis ex manuſtupratione. Lauſannæ, ſumptibus Marc. Mich.* Bouſquet, 1758 *in*-8°.

Traité des eaux minérales de Spa; par Jean-Philippe de Limbourg, Docteur en Médecine; ſeconde édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur ; à laquelle on a joint une Carte des environs de Spa. A Liége, chez J. *Deſoer*, Imprimeur-Libraire, 1756. *in*-8°.

Diſſertation ſur les bains d'eau ſimple, tant par immerſion, qu'en dauches & en vapeurs ; par Jean-Philippe de Limbourg, Docteur en Médecine. A Liége, chez le même. 1757. *in*-12.

OBSERVATIONS

TABLE GENERALE

DES MATIERES

Contenues dans les ſix premiers mois de 1758.

ELOGE de la Médecine. Par M. Duclos, fils, Chirurgien à Cormeilles. Page iij

Eſſai ſur l'uſage des Alimens. Par M. Lorry, Docteur en Médecine de Paris. 3

Cours de Chymie, &c. Par M. Lemery, de l'Académie Royale des Sciences. 14

Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Tome III. 23

Obſervation ſur une Maladie ſinguliere. Par M. A. Petit, Docteur en Médecine de Paris, &c. 38

Obſervation adreſſée à M. Vandermonde, *Auteur du Journal, ſur des convulſions périodiques guéries par le quinquina*. Par M. de Bornainville, Médecin des Hôpitaux, à Lizieux. 43

Obſervation ſur deux petites véroles conſécutives dans le même ſujet. Par M. Macquart, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. 49

Hiſtoire d'une Inoculation faite à Paris. Par M. Hoſty, Docteur-Régent de la Faculté de Paris. 51

Hiſtoire d'un enfant de 14 ans, qui n'avoit aucune trace de fondement, ni de parties génitales. Par

M. Baux, Médecin, Aggrégé au Collége de Médecine de Niſmes, &c. 59

Hiſtoire d'une groſſeſſe extraordinaire, terminée par la mort. 62

Deſcription d'une luxation complette à la cuiſſe. Par le Docteur Mackenzie, ci-devant Médecin à Worceſter. 64

Obſervation ſur une Superfétation. Par M. Gaudet, Subſtitut de M. le Premier Chirurgien du Roi, à Lavernelle. 68

Continuation des travaux ſur la terre d'alun. Par M. Marggraf, Docteur en Médecine. 69

Livres nouveaux. 78

Elixir pour les dents. Par M. Delaitre, Apothicaire, à Vitry-le-François. 79

Obſervations Météorologiques, Novembre 1757. 81

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1757. Par M. Vandermonde. 84

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Octobre 1757, Par M. Boucher, Médecin. 90

Maladies qui ont regné à Lille pendant le mois d'Octobre 1757. 91

Obſervations noſo-météorologiques du mois d'Octobre 1757. Par M. Thieſſet, Médecin de Montpellier, à Troyes. 93

Maladies courantes à Troyes. ibid.

Traité de la colique de Poitou. Par M. Tronchin, Profeſſeur en Médecine, à Geneve. 99

Suite de l'Eſſai ſur l'uſage des Alimens. Par M. Lorry, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. 111

Collection de Theſes Medico-Chirurgicales, recueillies & publiées par M. le Baron de Haller, & *rédigées en François* par M*** 116

Elémens de Chymie, traduits du Latin de M. Junc-

ker. Par M. de Machy, Apothicaire de l'Hôtel-Dieu. 122
Hémorragies occaſionnées par des ſangſues. Par M. Paſſerat de la Chapelle, Médecin du Roi à Mahon. 127
Deſcription de la colique à laquelle ſont expoſés les ouvriers qui travaillent aux mines de plomb de Lead-Hils, *extraite d'une lettre écrite* par M. Wilſon, Chirurgien de Duriſdeer. 133
Obſervation anatomique ſur une nouvelle clef du crâne. Par M. A. Petit, Docteur-Régent en Médecine de Paris. 136
Obſervation ſur la rupture du tendon d'Achille. Par M. Monro, Profeſſeur en Médecine à Edinbourg. 141
Obſervation ſur des vers tirés de l'oreille d'un homme devenu fou par les grandes douleurs qu'il reſſentoit dans cette partie. Par M. Leautaud, Chirugien juré de la Ville d'Arles, &c. 145
Continuation des travaux ſur la terre d'Alun. Par M. Marggraf, Docteur en Médecine. 147
Détail de la maladie épidémique qui a régné dans l'un des Couvents de Religieuſes de cette Ville. Par M. Vandermonde. 162
Extrait d'une Theſe ſoutenue aux Ecoles de Médecine de Paris, le 15 Décembre 1757, ſur le tiſſu cellulaire. Par M. Thiery, Méd. P. 174
Prix de l'Académie Royale de Chirurgie pour l'année 1757. 182
Obſervations Météorologiques, Décembre 1757. 185
Maladies qui ont régné à Paris dans le mois de Décembre 1757. Par M. Vandermonde. 188
Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Novembre. Par M. Boucher, Médecin. 189
Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre. 190

Recherches ſur le pouls par rapport aux criſes. 195
Principes de Chirurgie. Par M. Georges de la Faye, ancien Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, &c. 215
Chymie Médicinale. Par M. Malouin, Médecin ordinaire de S. M. la Reine, Docteur & ancien Profeſſeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, &c. 219
Obſervation ſur la Maladie noire. Par M. Bonté, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin à Coutances. 222
Obſervation ſur une fille attaquée de la danſe de Saint Vit. Par M. Ruamps, Docteur en Médecine à Bordeaux. 241
Obſervation ſur une maladie ſinguliere. Par M. Geoffroy, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. 244
Cure opérée par des doſes exceſſives des pillules mercurielles de M. Plummer, Docteur en Médecine, à Edinbourg. 250
Expériences faites ſur la Magnéſie. Par M. Black, Docteur en Médecine à Edinbourg. 254
Obſervation ſur une hernie inguinale, avec étranglement & gangrene apparente, guérie ſans l'opération. Par M. Duclos fils, Chirurgien à Cormeilles. 262
Obſervation ſur un homme qui a rendu à pluſieurs repriſes des portions d'inteſtins par les ſelles. Par M. Salgues, Chirurgien à Sens. 266
Obſervation ſur un homme qui s'eſt fait l'opération de la caſtration ſans accident fâcheux. Par M. Maiſtral, Médecin des Hôpitaux à Quimper. 268
Obſervation d'un eſtomac qu'on a trouvé preſque entiérement détruit par un ulcere cancéreux. Par M. Henry, Chirurgien à Auxerre. 272
Deſcription des fiévres malignes, avec inflammation ſourde du cerveau, qui ont régné à Aumale

aux mois d'Octobre & Novembre 1757. Par M. Marteau de Grandvilliers, Médecin de l'Hôpital à Aumale. 275
Livres nouveaux. 279
Obſervations Météorologiques, Janvier 1758. 281
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1758. Par M. Vandermonde. 284
Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Décembre. Par M. Boucher, Médecin. 285
Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre. 287
Suite des Recherches ſur le pouls, par rapport aux criſes. Par M. Bordeu, Doct. en M. de Paris. 291
Obſervations de Chirurgie, avec des remarques: traduites de l'Anglois de M. Joſeph Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Guy, par M. Daniel Magenis, &c. 305
Diſſertation ſur l'Æther, &c. Par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris. 310
Obſervation ſur une hydrophobie communiquée par l'atmoſphere. Par M. Lebeau, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, au Pont-Beauvoiſin. 316
Deſcription d'une Maladie ſinguliere. Par M. Huon de Maxey, Chirurgien à Vaucouleur. 317
Obſervation ſur une hydropiſie guérie par le vomiſſement. Par M. Pinot, Docteur en Médecine de Montpellier, &c. 318
Fiévre gangréneuſe guérie par le quinquina. Par M. Varnier, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, &c. 323
Obſervations ſur quelques maladies peu communes. Par M. Thiery, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. 327
Lettre à l'Auteur du Journal de Médecine, ſur la Rougeole. Par M. Gontard, Conſeiller, Méde-

cin du Roi à Villefranche en Beaujolois. 338

Bandage ſymmétrique, ou Corſet hernier, imaginé par M. Houſſet, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, &c. 347

Obſervation ſur une pierre urinaire conſidérable. Par M. Gourgues, Chirurgien à Beaumont-ſur-Oiſe. 351

Obſervation ſur une femme qui rend par la matrice des portions d'os de différentes grandeurs & groſſeurs. Par M. de Villiers, Chirurgien à Vermanton. 352

Précis des expériences ſur les eaux minérales de Hartfell, *près de* Moffat *en Ecoſſe.* Par M. Horſebourg, Docteur en Médecine, de la Société d'Edinbourg. 354

Détail des maladies épidémiques & des fiévres malignes peſtilentielles qui ont régné dans la baſſe-Provence en l'année 1755. Par M. Darlue, Docteur en Médecine à Caillan. 357

Livres nouveaux. 373

Obſervations Météorologiques, Février 1758. 375

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1758. Par M. Vandermonde. 378

Obſervations Météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Janvier 1758. Par M. Boucher, Médecin. 379

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre 1757. 381

Traité des Maladies qu'il eſt dangereux de guérir. Par M. Raymond, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. 387

Obſervations ſur les Accouchemens; traduites de l'Anglois de M. Smellie, Docteur en Médecine, *par M.* de Préville, Médecin. Tome III. 397

La Platine, l'Or blanc, ou le huitiéme métal. 401

Deſcription de la fiévre jaune d'Amérique. Par M. Lining, Médecin à Charles-town, dans la Ca-

roline méridionale. 408
Suite des Obſervations ſur des Maladies peu communes. Par M. Thiery, Méd. P. &c. 423
Obſervation au ſujet d'une rechûte après une fiévre maligne, cauſée par le deſſéchement trop prompt d'une plaie faite au dos par un emplâtre véſicatoire. Par M. Vétillard du Ribert, Docteur en Médecine, &c. 437
Diverſités anatomiques. Par M. Ballay le Jeune, Démonſtrateur en Anatomie & en Chirurgie à Orleans. 443
Obſervation ſur une tumeur carcinomateuſe, guérie par les cauſtiques. Par M. Civadier, Chirurgien-Major des Gardes-du-Corps. 450
Obſervation ſur une hernie épiplocelle, avec un épanchement des plus conſidérables dans le bas-ventre. Par M. Louis, Chirurg. à Verdun. 453
Obſervation ſur un index arraché avec les tendons fléchiſſeurs, preſque ſans ſentiment de douleur. Par M. Lebeau, Docteur en Méd. de M. 458
Expériences faites ſur le ſel d'Epſom. Par M. Bertrand, Maître Apothicaire-juré à Aix. 461
Deſcription des Maladies épidémiques qui ont régné à Bitche pendant les mois de Décembre & Janvier dernier. Par M. Landeutte, Médecin, &c. 464
Lettre à l'Auteur du Journal. Par M. Houſſet, Docteur en Médecine à Auxerre. 471
Livres nouveaux. ibid.
Obſervations Météorologiques, Mars 1758. 473
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1758. Par M. Vandermonde. 476
Obſervations Météorologiques faites à Lille au mois de Février. Par M. Boucher, Médecin. 477
Maladies épidémiques du mois de Février. 478
Traité des Affections vaporeuſes du ſexe. Par M. Raulin, Docteur en Médecine, &c. 483
Hiſtoire Naturelle des Animaux. Par MM. Ar-

nault de Nobleville & Salerne, Médecins à Orleans. 498
Obſervation ſur une diſpoſition prochaine à la gangrene, &c. Par M. Nicolas du Saulſay, Docteur en Médecine, à Fougeres. 507
Obſervation ſur une eſpece de Maladie noire, &c. Par M. Merlin, Docteur en Méd. de M. 517
Obſervation ſur une faim extraordinaire. Par M. Sonyer du Lac, Docteur en Médecine, à S. Didier en Velay. 529
Obſervation ſur une hydropiſie de poitrine, &c. Par M. Boucher, Médecin à Lille. 533
Obſervations Anatomiques. 541
Obſervation ſur une amputation, &c. Par M. de Villiers, Chirurgien à Vermanton. 546
Obſervation ſur un corps étranger conſervé pendant très-longtems dans la joue, ſans y produire aucun mal. Par M. Donadieu, Chirurgien à la Capelle, près Figeac, en Quercy. 549
Obſervation ſur un corps étranger, idem. Par M. Courregeoles, Chirurgien. 551
Obſervation ſur le camphre. Par M. de Bergen, Docteur en Médecine. 553
Lettre à l'Auteur du Journal, ſur des maux de gorge gangreneux. Par M. Boucher, Méd. 556
Livres nouveaux. 560
Obſervations Météorologiques, Avril 1758. 561
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1758. Par M. Vandermonde. 564
Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mars. Par M. Boucher, Méd. 565
Maladies épidémiques du mois de Mars. 567

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin. A Paris, ce 20 Mai 1758.

BARON.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
AVRIL 1758.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	8	15 ½	11 ½	28	0	½	E. au S-O. méd.	Serein.
2	7	17	8 ½		1	0	O. au N-O. fort.	Quelq. g. d'eau le ma. orage à 4 h. ſ. tonne. & pl. méd.
3	7	10	7	27	11		N.O. mé.	Couvert. quelq. g. de pl. à 11 h. mat.
4	5	7	3		9	½	O. fort.	Beau. de n. pet. grêle à midi & à 3 h. ſoir.
5	2	6	2		10	½	O. au N-O. *id.*	Beauc. nua. neige forte à 11 h. mat.
6	½	7	2 ½		11	⅓	O. méd.	Beauc. nua. quelq. gou. de pl. à 1 h. & à 4 h. ſ.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
7	1	8	5½	28	1	0	N-O. au N. *id.*	Beauc. de nuag.
8	2½	10½	6				N. au N-E. *id.*	Très-peu de nuage.
9	3	13	8½				*Id.* foibl.	*Idem.*
10	5	14½	9			½	*Idem.*	*Idem.*
11	6	14½	10½		0	⅓	N. au S-E. *id.*	*Idem.*
12	5½	17	11			0	E. S-E. fo.	*Idem.*
13	7½	16	9				*Id.* imp. à 6 h. ſ.	*Idem.*
14	01	4	½		1	0	N. N-E. impét.	*Idem.*
				27	11			
15	0½	5	2½		8		N-O. m.	Beau. nua.
					11			
16	1	3½	2	28	1		N. foible.	Couvert. pet. neig. à 7 h. m. pl. fine à 11 h. mat.
17	⅔	6	4½			⅓	O. *id.*	Beauc. nua.
18	3½	9½	7		0	0	S-E. *id.*	*Id.* Pl. méd. à 11 h. mat. & à 3 h. ſ.
19	6	12	8			¼	S. au S-O. méd.	*Id.* pet. pl. à 9 h. mat.
20	6	11	10		0	0	*Idem.*	*Id.* pet. pl. à 2 h. ſoir.
21	7	16½	12	27	11	½	S-E. méd.	Très-peu de nuage.
22	8	18	16		10	0	*Id.* fort.	*Idem.*
23	12	17	12½		11		*Idem.*	Beau. de n. quelq. g. de

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
								pl. à 9 h. m. & preſque tout le ſoir.
24	10½	12½	10½			½	S-S-O. foi.	Couvert. Pluie méd. tout le jour.
25	8	10½	8½	28	1	½	N. au N-O. *id.*	*Id.* pl. fin. à 9 h ſ.
26	8½	11½	8½				O. méd.	*Id.* pl. fin. à 8 h. m. & à 5 h. ſ.
27	8	12½	9		0	0	O. au N. foible.	Beauc. nua. écl. & pluie m. à 8 h. ſ.
28	8	14	9				N. méd.	Beauc. nua. orage éclai. tonn. & pl. m. à 6 h. ſ.
29	6	9	7		2		*Idem.*	Beau. nua.
30	4½	7	5½		3		*Id.* fort.	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 18 dégrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 1 dégré au deſſous de ce point : la différence entre ces deux termes eſt de 19 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 11 fois du N.

4 fois du N-E.

1 fois de l'E.
7 fois du S-E.
2 fois du S.
3 fois du S-O.
7 fois de l'O.
6 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems ſerein.
23 jours de nuageux.
5 jours de couvert.
14 jours de pluie.
2 jours de neige.
1 jour de grêle.
2 jours d'éclairs.
2 jours de tonnere.
2 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué un peu d'humidité vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril de cette année, par M. VANDERMONDE.

Les fiévres bilieuſes qui ſe ſont déclarées pendant le mois dernier, ont continué pendant celui-ci ; elles étoient toujours accompagnées d'une grande ſéchereſſe à la langue, & d'une ardeur conſidérable ſur tout le corps. Les émétiques, précédés & ſuivis des délayans, ont aſſez bien réuſſi ; les fondans légers, les doux apéritifs, comme les eaux de Vichy, produiſoient d'aſſez bons effets. On a tiré auſſi du ſuccès des véſicatoires & des lavemens réitérés pour

détourner la matiere bilieuſe qui ſe portoit au cerveau. Les autres fiévres que l'on a obſervées pendant ce mois, portoient preſque toutes des caracteres d'inflammation plus ou moins marqués. Auſſi a-t-on vu beaucoup de péripneumonies & de pleuréſies inflammatoires, qui n'ont cédé qu'aux ſaignées multipliées, & aux boiſſons délayantes & nitreuſes.

Les morts ſubites ont été fort communes pendant ce mois, à la ſuite d'apoplexies ſanguines, d'affections convulſives & comateuſes.

On a remarqué auſſi des ophtalmies opiniâtres, qui ont réſiſté à preſque tous les remedes, & qu'on n'a pû détruire qu'avec les véſicatoires.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mars 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

La température de l'air a ſouffert peu de variations pendant le cours de ce mois. Le thermometre, depuis le premier juſqu'au quinze, a toujours été obſervé le matin près du terme de la glace, mais plus ſouvent au-deſſus qu'au deſſous de ce terme; & du 15 au 31, il a toujours été fixé pluſieurs dégrés au-deſſus; le 30 & le 31

il s'eſt élevé à 15 dégrés dans le point de la plus grande chaleur du jour.

Les variations du vent ont été plus marquées. Les ſix premiers jours du mois il a été au voiſinage du Sud. Du 6 au 15 il a varié du Nord à l'Eſt ; de-là juſqu'au 20, il a été Sud ; enſuite Nord juſqu'au 26 ; & enfin il a été à l'Eſt les derniers jours.

Le barometre a été obſervé conſtamment au-deſſus de 28 pouces 8 lignes, ſi ce n'eſt cinq à ſix jours : il n'y a gueres eu de pluie remarquable & ſuivie que ces mêmes jours.

Le thermometre a marqué, pour la plus grande chaleur de ce mois, 15 dégrés au deſſus du point de la congélation, & pour la moindre chaleur 1 $\frac{1}{2}$ dégré au deſſous. La différence entre ces deux termes eſt de 16 $\frac{1}{2}$ d.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 2 $\frac{5}{2}$ lignes ; la différence entre ces deux termes eſt de 14 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du Nord.
9 fois du Nord vers l'E.
9 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud-Eſt.
9 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'O.
1 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.
5 jours de neige.
1 jour de grêle.
2 jours de brouillards.
7 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la ſécheresse vers le milieu du mois & à la fin.

Maladies épidémiques qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars.

Le commencement de ce mois a commencé par des crachemens de ſang, dans des femmes ſurtout; même de celles qui n'y étoient pas ſujettes : ce qui eſt d'autant plus remarquable que le vent étoit alors au Sud, & qu'il y étoit reſté les derniers jours de Février. Les vents d'Eſt & les chaleurs prématurées de la fin du mois les ont ramenés, & ont occaſionné diverſes ſortes d'éruptions, ou d'effloreſcences à la peau. J'ai vu quelques éruptions éryſipélateuſes avec des phlyctaines, qui ont dû être traitées avec circonſpection par la cure antiphlogiſtique, ſuivie de l'uſage des apozêmes laxatifs, compoſés avec les acides végétaux, le nitre, & des diaphorétiques.

La maladie aiguë la plus commune a été la fiévre catharale, qui tenoit de la nature de la fiévre double-tierce putride, exigeant des laxatifs doux après les ſaignées ſuffiſantes.

J'ai vû mourir un enfant de quatre ans du pourpre noir avec piſſement de ſang. Je ne ſçache pas néanmoins qu'il y ait eu d'autre exemple de cette maladie.

Il y a eu auſſi quelques plévropneumonies & des coliques, partie ſpaſmodiques, partie inflammatoires. Les fiévres intermittentes, tierces & double-tierces, ont été fort communes pendant tout le cours du mois.

La petite vérole a paru enfin ſe relâcher à tous égards ; le peu de ſujets qui en ont été attaqués, l'ayant été dans l'eſpece diſcrete & benigne.

Fin du Tome VIII.